This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Nougaret
GLD

Hougiant
GLI

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DE RUSSIE.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

FRONTISPICE.

Le Tzar Pierre Ier. législateur de la Russie.

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DE RUSSIE,

Contenant tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus remarquable dans les Annales de cette nation, depuis le neuvième siècle jusqu'au règne de Catherine II inclusivement.

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE.

Orné de douze figures en taille-douce.

Rédigé par P.-J.-B. NOUGARET.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ BELIN-LE PRIEUR, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N.° 55.

1820.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
917617
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
R 1920 L

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
R 1920 L

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DE RUSSIE.

Coup d'œil géographique et physique sur la Russie. — Caractère de ses habitans.

La Russie surpasse en étendue tous les états de notre continent; elle embrasse la plus grande partie du nord de notre hémisphère, et elle s'étend en Europe, en Asie : on prétend que sa circonférence est d'environ trois mille lieues. Mais il s'en faut de beaucoup que sa population soit proportionnée à sa prodigieuse grandeur. Elle n'est pas non plus fertile dans toutes ses contrées; une partie est presque entièrement stérile, et l'on y rencontre souvent d'immenses déserts. Elle est bornée au nord par la mer Glaciale; au sud par la grande Tartarie, la mer Caspienne et la Perse; à l'est par la mer du Japon; à l'ouest par la Pologne et la Suède. La ville de Moscou, longtemps plus connue en Europe que le reste de ce vaste empire, lui fit d'abord donner le nom de

Miss M. La Montagny July 28/20.

Moscovie. Le souverain prend le titre d'empereur de toutes les Russies, parce qu'en effet il y a plusieurs provinces de ce nom qui lui appartiennent, ou sur lesquelles il a des prétentions : la Russie Blanche, qui est le pays de Moscou, et l'ancienne contrée des Roxéans ; la Russie Noire, dont une partie appartenait aux Polonais, vers la Lithuanie, et peut un jour s'y réunir ; la Russie Rouge, qui est à l'occident du Boristhène ou Dniéper. Les Scythes, les Huns et les Sarmates, en furent les premiers habitans. Différentes nations vinrent s'y établir successivement ; et aujourd'hui la Russie est un composé d'Esclavons, de Bulgares, de Tartares (Tatars), et de Cosaques. Ces peuples vivaient dans des cabanes séparées les unes des autres ; et c'est de là, dit-on, que leur est venu le nom de *Russes*, qui, en esclavon, signifie *dispersés*.

Le froid est souvent si rigoureux en Russie, qu'il descend jusqu'à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, et qu'il arrive que les oiseaux tombent morts du haut des arbres. Pendant l'hiver de 1789, le froid fut si cruel en Russie, que quatorze mille personnes furent gelées sur le grand chemin de Pétersbourg à Moscou. Dans cette même saison, l'eau que l'on répand d'une certaine hauteur, se gèle avant d'arriver à terre. Heureusement que les poêles des appartemens donnent une chaleur uniforme de treize degrés et même davan-

tage ; et que l'on se couvre de fourrures pour supporter le froid extérieur.

Il n'y a presque point en Russie de transition entre l'été et l'hiver ; on n'y connaît ni printemps ni automne. Immédiatement après l'équinoxe de mars, les jours croissent avec rapidité, et sont plus longs que dans les régions tempérées de l'Europe. Le soleil est moins élevé sur l'horizon, mais il y séjourne plus long-temps, et donne à l'air une chaleur excessive. Au mois de juillet, il n'y a presque pas de nuit, le crépuscule se prolonge après le coucher du soleil. Mais à la fin de l'équinoxe de septembre, on voit décroître les jours avec une grande célérité. Aux mois d'octobre et de novembre, le ciel se couvre de brouillards, et l'on ne tarde pas à éprouver les premières gelées.

Le Russe est actif, agile et toujours gai ; il est industrieux et rusé dans le commerce. Il aime la propreté et l'ordre dans l'intérieur de sa maison. Ils sont très-sobres, quant aux alimens solides ; mais les gens du peuple sont d'une avarice incorrigible.

La gaîté est si naturelle au Russe, qu'il la montre dans toutes les occasions : il travaille rarement sans chanter. Les rameurs agitent leurs avirons en cadence. Les dimanches et les jours de fêtes, on danse et on chante sur les places, dans les villages. Rien n'est froid autour du Russe que

son climat; quand il parle, c'est avec vivacité et des gestes très-animés.

La connaissance approfondie que chaque marchand russe a acquise des calculs les plus compliqués passe l'imagination : s'il ne sait pas écrire, il a recours à un petit châssis de bois, contenant des rangées de poids ou de petites boules d'ivoire enfilées dans des tringles de fer; et avec cette machine, qui est de la plus grande simplicité, il peut défier le meilleur calculateur.

OLEG,

Administrateur de la Russie.

NEUVIÈME SIÈCLE.

(An de J.-C. 879.)

L'HISTOIRE de la Russie ne commence à offrir quelque intérêt, que lorsque Rourik eut réuni sous sa domination plusieurs provinces, et Novogorod (grande ville.) Il régna dix-sept ans, et laissa un fils en bas âge, nommé Igor, auquel il laissa pour tuteur, et pour administrer ses états, un général nommé Oleg, en qui il avait la plus grande confiance, et qui sut la mériter.

Oleg s'occupa d'agrandir les possessions de son pupille: il regarda avec envie la fortune des princes de Kiof, et supposa que cette souveraineté devait être l'apanage de celle de Novogorod. Rempli

de cette idée, il assemble un corps de troupes, emmène avec lui Igor, âgé de quatre ans, entre en campagne, et arrive pendant la nuit près des remparts de Kiof. Dès que le jour commence à paraître, il cache une partie de ses troupes dans des barques couvertes, et se fait suivre de loin par les autres. Il envoie quelques officiers annoncer son arrivée et son passage par la Grèce, aux deux frères qui régnaient dans Kiof (Oskold et Dir). Les émissaires ayant été bien accueillis de ces princes, leur dirent qu'Oleg les faisait prier, comme amis et comme concitoyens, de venir conférer un moment avec lui. Oscold et Dir ont l'imprudence de consentir à cet entretien, et marchent sans défiance au-devant d'Oleg, pour lui donner des témoignages d'amitié. A peine sont-ils hors des portes de Kiof, qu'ils se voient entourés de soldats ennemis. Le perfide Oleg prend Igor dans ses bras, lance des regards farouches sur les deux chefs trop crédules, et leur dit d'un ton menaçant : « Vous n'êtes ni princes, ni de race de princes, et voici le fils de Rourik, seul souverain de Russie. Ces paroles étaient le signal du meurtre : aussitôt qu'elles sont prononcées, des soldats massacrent Oskold et Dir aux pieds d'Oleg, qui se rend maître de Kiof avant que les habitans puissent lui opposer aucune résistance.

Tentative d'Oleg sur la ville de Constantinople. Mort de ce prince.

DIXIÈME SIÈCLE.

Le succès que venait d'avoir Oleg, enflamma son ambition, et lui fit tourner ses vues du côté de Constantinople, que les Russes appelaient *Tzargrad* ou *ville des Césars*. Mais pour parvenir à cette cité, entourée de fortifications, il fallait vaincre des obstacles presque insurmontables. Les Russes n'avaient point de forces navales suffisantes, et ils ne pouvaient entrer dans le Pont-Euxin que par le Dniéper ou le Boristhène, dont le cours, avant de parvenir à la mer Noire, est souvent embarrassé d'obstacles, même d'un lac marécageux, et de sept écueils ou cataractes, dans un espace de quinze lieues. Sans s'effrayer de toutes ces difficultés, Oleg fait construire deux mille barques plus ou moins grandes. Les soldats qui les montent, sont exposés jour et nuit à toutes les injures de l'air ; à peine ont-ils assez de place pour se coucher. On s'embarque sans crainte de s'exposer aux extrémités de la faim et aux maladies, ainsi qu'aux attaques des barbares qui bordent ces parages. La flotte descend le Boristhène jusqu'aux cataractes. Alors on est obligé de décharger les barques, et de les pousser ensuite sur les rochers, à force de bras et de leviers.

Après avoir franchi les trois premiers écueils, ils portent leurs provisions pendant six mille pas, au risque d'être dépouillés par des ennemis implacables. Cette audace extraordinaire leur réussit; ils passent enfin les cataractes et descendent le fleuve qui, resserrant son lit, les rapproche du rivage, et les expose à de nouveaux dangers. Echappés à tous ces périls, ils arrivent à l'embouchure du Danube, et enfin au détroit si désiré. Mais de fortes chaînes ferment l'entrée de ce détroit, sur lequel domine Bysance. Ces obstacles furent impuissans contre les Russes, qu'animait le désir du pillage : ils débarquent, tirent leurs bâtimens à terre, fabriquent des roues qu'ils y adaptent, et, s'il en faut croire les chroniques, font voguer sur la terre ferme, à l'aide de voiles, leurs barques jusque sous les murs de Constantinople. Ils s'annoncent bientôt par les plus affreux ravages; l'incendie et des torrens de sang marquent la trace de leurs pas.

Léon, surnommé le Philosophe, à cause de son goût pour les lettres, régnait à Constantinople; ce prince n'ayant point d'armée pour s'opposer à cette irruption imprévue, n'eut d'autre parti à prendre que d'acheter promptement la paix au prix que les barbares voudraient bien y mettre. Il s'obligea de payer une somme d'argent à chaque soldat d'Oleg; de nourrir pendant six mois les marchands russes qui iraient commercer dans l'empire;

de leur fournir, à leur retour, des provisions de vivres et les choses nécessaires pour le voyage, et de n'exiger d'eux aucun droit de douane. Le vainqueur daigna accorder que ceux qui ne feraient pas le commerce, fussent privés du droit de se faire défrayer par les Grecs. Léon jura cette paix honteuse sur la croix; les Russes la jurèrent sur leurs épées, et au nom du Dieu de la foudre et des troupeaux. Ce traité, de l'an 904, est le premier qui eut lieu entre les Russes et les monarques de Constantinople. Oleg et les principaux chefs de ses troupes, en partant de Constantinople, suspendirent leurs boucliers aux portes de la ville, comme s'ils avaient pu se flatter que ce monument de leur victoire subsisterait long-temps.

Oleg avait triomphé de plusieurs peuples; les successeurs des Césars n'avaient repoussé ses attaques que par de riches présens. Un faible reptile le mordit à la jambe et lui donna la mort, l'an 912, après avoir gouverné trente-trois ans les états dont il n'était chargé que de l'administration. Voici comment cet événement est raconté dans de vieilles chroniques. Oleg avait un cheval qu'il aimait singulièrement, et qu'il se plaisait à monter le plus souvent possible; mais les devins lui prédirent que ce cheval serait la cause de sa mort : il le fit éloigner de sa personne, et ordonna de le nourrir avec le plus grand soin. Après plusieurs années, il se ressouvint de cet animal, et

apprit du plus ancien de ses écuyers, qu'il était mort depuis long-temps. Se moquant alors de l'ignorance des devins, il se fit conduire dans la campagne, à l'endroit où étaient les os de cet animal, qu'on lui avait peint si redoutable, et ne put, en les voyant, retenir un éclat de rire. « Voilà donc, dit-il, celui qui devait m'ôter la vie? » en disant ces mots, il donna, par mépris, un coup de pied au crâne de la tête dépouillée; mais à l'instant même il en sortit un serpent qui lui fit une blessure mortelle.

IGOR I.er

Ce prince ne parvint à régner seul qu'à l'âge de trente-sept ans, et peut-être aurait-il monté sur le trône encore plus tard, sans la mort imprévue de l'administrateur de ses états. Les Russes de ces temps reculés n'aimaient point à être gouvernés par de jeunes princes; ce qui, pendant plusieurs siècles, établit chez eux un droit de succession inusité en Europe.

Singulier mariage d'Igor.

Parvenu à la force de l'âge, Igor n'avait encore trouvé aucune femme qui lui eût inspiré le désir de former avec elle une union indissoluble. Les Russes imitaient alors la plupart des monarques Asiatiques, qui contractaient des mariages avec leurs sujettes. On eût regardé comme une insulte

faite à la nation, toute alliance étrangère. L'indifférence d'Igor s'éteignit au moment qu'il y songeait le moins. Une jolie batelière, nommée *Précrasna*, c'est-à-dire très-belle, passa un jour ce prince dans sa barque. Epris des charmes de cette jeune personne, il crut, en se faisant connaître, triompher aisément de sa vertu. Mais il fut trompé dans ses espérances coupables. Elle ne craignit point de lui dire, avec une noble fermeté, qu'il n'avait reçu le pouvoir suprême que pour défendre l'honneur de ses sujets, et qu'il ne devait point enfreindre le devoir le plus sacré. Elle ajouta que s'il n'avait aucun égard à ses représentations, elle chercherait un asile et un tombeau dans la Profondeur du fleuve. Cette vertu héroïque ne fit qu'enflammer davantage le prince; il respecta la sagesse de l'aimable batelière, mais son image le suivit en tous lieux, et il tomba dans une mélancolie que rien ne fut possible de dissiper. En vain on voulut lui faire choisir une épouse dans les principales familles de ses états; aucune des jeunes personnes qu'on lui présenta ne put toucher son cœur; le tuteur d'Igor fut obligé de faire chercher l'objet seul capable de rendre le repos à son pupille, et de fixer auprès de lui le bonheur. L'administrateur enchanté de la modestie et des grâces de la belle batelière, se hâta de l'unir au prince de Russie, et voulut que de son nom elle fût appelée Olga, comme une preuve de l'estime et de l'amitié qu'elle lui inspirait.

Exemple héroïque de sagesse d'une jeune batélière.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Anciennes cérémonies du mariage des princes Russes, et ce qui se pratique maintenant aux unions conjugales des particuliers.

Lorsqu'anciennement les princes et les tzars de Russie (czars), voulaient se marier, ils faisaient publier un ukas ou loi, qui était envoyé dans toutes les provinces de leur domination. Il était ordonné à tous les pères de famille de conduire à la cour leurs filles en âge d'être mariées, si elles étaient assez belles pour prétendre au choix du souverain. Arrivées dans la capitale, la grande-maîtresse de la cour les recevait chez elle, les logeait séparément, et les faisait loger toutes ensemble dans une même maison. Le prince les voyait, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Pendant la nuit, on les examinait avec beaucoup d'attention. Cet examen physique avait un but moral. Celles qui avaient un sommeil inquiet, des rêves agités, étaient exclues du choix.

Le jour du mariage était fixé, sans que l'intention du prince fût encore connue. Quand il avait manifesté son choix, on distribuait des habits aux rivales qui recevaient l'exclusion, et elles s'en retournaient dans le sein de leurs familles.

Maintenant le mariage chez les Russes, dit un écrivain moderne, présente un mélange des cérémonies juives, et de celles que les anciens Ro-

prendre pour but de leurs flèches. Ils cherchent, surtout, ils saisissent les prêtres, leur lient les mains derrière le dos, et leur enfoncent à coups de masses de longs clous dans la tête. Tout éprouve la rage du vainqueur féroce, qui n'a pas trouvé d'ennemis.

Tandis qu'ils commettent toutes ces horreurs, on a le temps de prendre des mesures contre eux. Des armées se rassemblent et s'approchent en diligence; les Russes enveloppés tombent sous le fer d'un ennemi justement irrité : on les poursuit jusque sur leurs vaisseaux, qu'on embrase avec le feu grégeois, composition qui s'enflamme dans l'eau, et que rien ne peut éteindre. Igor put à peine ramener un tiers d'une armée qui avait été si formidable à combattre.

Mort tragique d'Igor.

Au bout de quelques années, en 945, les chefs de ses troupes et l'amour du pillage l'engagent à vouloir forcer une nation voisine (les Dreuliens), à payer un impôt plus considérable que celui qu'il leur avait imposé. Mais le succès ne répondit point à la soif de l'or qui le dominait, lui et les siens. Il s'avance imprudemment dans le pays, sans avoir fait observer le nombre d'ennemis qu'il avait à craindre : il tombe dans une embuscade; ses troupes, en trop petit nombre,

sont massacrées, lui-même est fait prisonnier, et on lui tranche la tête. On lui dresse ensuite un tombeau très-simple, dans le lieu même du carnage. Il avait régné trente-deux ans, et mourut âgé de soixante-huit.

Régence d'Olga. Vengeance qu'elle tire de la mort de son mari. Elle se fait chrétienne, et meurt.

Igor avait eu d'Olga un fils nommé Sviatoslaf, trop jeune encore pour régner, et sa mère prit les rênes du gouvernement. Elle s'est rendue fameuse par l'esprit de ruse et de fourberie qu'elle déploya, et par la cruauté dont elle fit usage : triste genre de gloire qu'on ne doit point lui envier.

Les Dreuliens crurent pouvoir profiter de la minorité de Sviatoslaf pour recouvrer leur liberté, et procurer à leur prince la souveraineté de Kiof, en l'engageant à épouser Olga. Vingt des plus distingués d'entre eux se rendent à Kiof, demandent une entrevue à Olga, qui fut aussi troublée que remplie d'indignation en apprenant que les meurtriers de son époux avaient l'audace de se présenter devant elle. Dissimulant ce qui se passait dans son ame, elle donna audience aux députés, et l'un d'eux lui parla en ces termes : « Nous avons tué Igor, parce qu'il exigeait de nous un tribut fort au-dessus de nos forces, et parce que,

loin de s'en contenter, il voulait nous dévorer comme un loup ravissant. Nous avons un prince prudent et sage, qui enrichit ses états par la culture, et tu ne peux mieux faire que de l'épouser. »

Olga usa de ruse pour mieux assurer sa vengeance, et répondit aux députés : « Mon époux est mort, et tous mes regrets ne peuvent le rappeler à la vie. La proposition que vous me faites exige des réflexions ; et en attendant ma réponse, je veux vous montrer le cas que je fais de vous et de votre prince : retournez à vos vaisseaux, revenez demain, et je vous recevrai en présence de mon peuple, de la manière que vous méritez. » Le lendemain, elle les envoya prier de venir à Kiof, et elle les fit précipiter, à leur arrivée, dans une fosse qu'elle avait fait creuser exprès, où ils furent enterrés tout vivans.

Olga fit partir ensuite des députés vers les Dreuliens, pour leur demander des personnes distinguées, chargées de conclure son mariage, et de la conduire à leur prince, craignant, disait-elle, que les habitans de Kiof ne s'opposassent à son éloignement. Les Dreuliens, ignorant ce qui venait de se passer, donnèrent dans ce piége, et lui envoyèrent aussitôt cinquante de leurs principaux officiers. A leur arrivée, Olga les invita à prendre le bain, et les fit brûler vifs. Elle fit envoyer alors de nouveaux députés aux Dreuliens,

pour leur dire qu'elle était en route, et qu'elle les priait de porter sur le tombeau d'Igor de l'hydromel et des vivres, parce qu'elle se proposait de donner un grand festin en l'honneur de son mari, avant d'en épouser un second. Les Dreuliens charmés de cette nouvelle, font les préparatifs désignés. Olga ne manqua pas de tenir parole; elle arriva au lieu désigné avec quelques-uns de ceux qui étaient dans son secret. Les Dreuliens accourus au-devant d'elle, l'accueillirent avec des transports de joie, et lui demandèrent des nouvelles de leurs députés. On leur répondit qu'ils étaient restés pour escorter l'argent et le bagage de la princesse, et ils crurent cette allégation.

Olga se fit conduire sur le tombeau d'Igor, l'arrosa de ses larmes, et lui fit élever un monument. Après cette cérémonie funèbre, elle se revêtit de ses habits de noces, et se rendit au festin préparé. Les Dreuliens burent sans ménagement, les Russes avaient des raisons pour se prescrire plus de sobriété. Olga fit un signal, et ses confidens fondirent tout-à-coup sur ceux qui croyaient déjà lui avoir dicté des lois. Après ce massacre, Olga retourna à Kiof, leva une armée, et revint chez les Dreuliens avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître. Ils mirent néanmoins quelques troupes en campagne; mais elles furent battues, dispersées, et se réfugièrent dans leur capitale. Olga en orma le siége; les Dreuliens s'y défendirent avec

tant de bravoure, que la place n'était point encore prise au bout d'une année.

Olga désespérant de forcer la place, fit proposer la paix aux habitans, à condition que chaque feu lui paierait un tribut de trois pigeons et de trois moineaux. La proposition ayant été acceptée, les assiégés s'empressèrent de payer ce tribut. Olga fit attacher aux pattes de ces oiseaux un fil soufré, auquel on mit le feu lorsque ses soldats les lâchèrent à l'entrée de la nuit; ces oiseaux regagnèrent les nids qu'ils avaient construits dans les greniers et sous les toits des maisons, et occasionnèrent un incendie si violent, que les assiégés furent réduits à la cruelle alternative de se rendre à discrétion, ou de périr dans les flammes. La vindicative Olga fit mourir les plus âgés, réduisit les chefs militaires en esclavage, et imposa aux autres un tribut onéreux.

Olga, victorieuse par la ruse et la perfidie, bien plus que par son courage, entendit parler peu après de la religion grecque; elle voulut s'instruire de cette croyance, et forma le désir de l'embrasser, dans l'espoir qu'elle y trouverait un terme à ses remords. Elle se rendit à Constantinople pour s'y éclairer des vérités qu'elle brûlait d'apprendre.

Constantin Porphyrogenète y régnait alors. Ce prince la présenta au baptême, et lui donna le nom d'Hélène. Mais jamais Olga ne put engager

son fils à adopter cette nouvelle religion, quelque déférence qu'il eût pour sa mère. Depuis cette époque, les Russes ont toujours fait profession de la doctrine de l'église grecque, qui est encore la dominante dans l'empire. Olga mourut comme une sainte, en 955, et est encore invoquée comme telle en Russie, sous le nom d'*Hélène*.

SVIATOSLAF I.er

Le premier soin de ce prince fut de rassembler une armée, moins redoûtable par le nombre des soldats, que par leur courage féroce. Regardant comme une prison l'enceinte de son palais, il n'avait d'autre habitation que les camps; et ses troupes, sans cesse en mouvement, n'étaient suivies d'aucune sorte d'équipages. Elles marchaient comme leur chef, qui n'avait pas même à sa suite de vases pour préparer ses repas. Il vivait à la manière des Kalmouks et des Tatars : un morceau de viande de cheval grillée sur des charbons, était sa nourriture ordinaire. Il n'avait point de tente, il couchait sur la terre, exposé en tout temps à l'inclémence de l'air et des saisons : il dormait la tête appuyée sur la selle de son cheval.

Ce prince qui menait une vie si dure, fut un ès-grand guerrier, et l'histoire a conservé le uvenir de ses conquêtes. Mais pendant qu'il s'é-

tait mis en campagne pour subjuguer de nouveaux peuples, il faillit perdre la capitale de ses états, dans laquelle était renfermée toute sa famille. Une nation voisine dont il ne se défiait point, profitant de son absence, vint ravager la Russie, et mettre le siége devant Kiof. La ville, manquant de vivres, allait être forcée de capituler; un général, nommé Pritich, tenta de la secourir; mais effrayé du nombre supérieur des ennemis, il s'arrêta sur la rive opposée du fleuve. Les habitans de Kiof se livraient au désespoir, lorsqu'un jeune homme propose d'aller lui-même avertir Pritich de la nécessité d'un prompt secours. Il sort de la ville une bride à la main, au milieu d'une nuit très-obscure, et traverse le camp en demandant à haute voix si l'on n'a pas vu son cheval. Des soldats rient de sa recherche, d'autres jurent de ce qu'il a troublé leur sommeil. Il arrive ainsi sans obstacle sur les bords du fleuve, et le traverse à la nage. Pritich, instruit de la nécessité pressante de tout hasarder, embarqua ses troupes dès le point du jour. Les cris des soldats, le son des trompettes, auquel répondaient les instrumens militaires de la ville, portent la terreur dans l'ame des assiégeans, qui fuient, se dispersent, et la capitale est délivrée.

Sviatoslaf se voyant toujours victorieux, marcha contre les Grecs avec un corps seulement de dix mille hommes. L'empereur de Constantinople

feignit de vouloir acheter la paix ; mais dans l'intention de savoir à combien se montait l'armée ennemie, il fit proposer une certaine somme pour chaque soldat, à condition qu'elle sortirait de ses états. Le prince russe, qui désirait grossir son trésor par toutes sortes de moyens, déclara vingt mille hommes au lieu de dix mille, dont son armée était composée. Le prince grec, qui avait près de cent mille combattans, attaqua avec assurance les Russes, qui furent défaits. Leur souverain eut bien de la peine à s'ouvrir un passage et à regagner la Russie.

Il avait réparé toutes ses pertes, lorsqu'en parcourant les rives du Boristhène, il fut attaqué à l'improviste non loin des cataractes de ce fleuve ; le petit nombre de ceux qui l'accompagnaient fut exterminé, lui-même perdit la vie sous le glaive des ennemis ; et, suivant l'usage de ces temps barbares, son crâne orné d'un cercle d'or, servit de tasse au prince vainqueur. Sviatoslaf périt à l'âge de quarante ans, en 972, et son règne fut de vingt-sept années.

JAROPOLK I.er

Le Traître puni.

Ce prince avait reçu de son père la souveraineté de Kiof, et partagé avec ses frères tous les

pays soumis aux loix de Sviatoslaf. Volodimir, l'un d'eux, fils d'une concubine, avait eu Novogorod et son ambition était peu satisfaite. Jaropolk demanda en mariage la fille du palatin de Polotsk, principauté alors située en Pologne. Volodimir demanda en même temps la main de cette princesse. Le père, craignant de gêner le choix de sa fille, la consulta sur le parti qu'il devait prendre. « Je ne veux point, lui dit-elle, déchausser le fils d'une esclave; je choisis Jaropolk. » L'usage obligeait alors les jeunes mariées à déchausser leurs époux le premier jour de leurs noces.

Volodimir, après cette réponse outrageante, marche contre le prince de Polotsk, met en fuite ses troupes, le tue, et force la jeune princesse à recevoir sa main, teinte du sang de son père.

Après avoir commis ce crime, il s'avance vers Kiof pour en commettre un plus grand encore. Un traître, nommé Bloud, favori de Jaropolk, persuade à son maître qu'il doit se défier des citoyens de sa capitale, et lui conseille de prendre la fuite, s'il ne veut pas être livré bientôt à son frère. Les habitans, abandonnés de leur prince, ouvrent les portes de la ville, et reçoivent Volodimir. Jaropolk, toujours poursuivi par son frère, assiégé dans sa nouvelle retraite, s'abandonne encore aux conseils du traître qui a toute sa confiance, et se détermine à se remettre entre

les mains de Volodimir, qui le fait massacrer au moment qu'il se jetait dans ses bras. Jaropolk régna pendant neuf ans.

C'était à Bloud, ministre perfide et faux ami de Jaropolk, que Volodimir était redevable de ses criminels succès. Aussi pendant trois jours, ce prince lui rendit les plus grands honneurs, et le décora de plusieurs dignités. Ce terme passé : « J'ai rempli ma promesse, lui dit-il, je t'ai traité comme mon ami; les honneurs dont je t'ai comblé sont montés au-delà de tes espérances : aujourd'hui, comme juge, je proscris le traître et l'assassin de son prince. » En finissant ces paroles, il le fit massacrer à ses yeux.

VOLODIMIR I.er

Bizarre et coupable manière de se convertir.

Décidé à se faire chrétien, Volodimir n'était arrêté que par un seul obstacle. Il n'avait pas auprès de lui de prêtres grecs, et ne pouvait rececevoir le baptême, ainsi qu'il l'aurait souhaité. Il lui était cependant facile de s'en procurer : les Grecs ne demandaient pas mieux que de lui envoyer des apôtres, et il en était instruit. Sa fierté naturelle rejeta une démarche qui lui paraissait un hommage à l'empereur de Constantinople : il

préféra de porter la guerre dans la Grèce, et de se procurer par les armes, des prêtres, l'instruction dont il avait besoin, et le baptême.

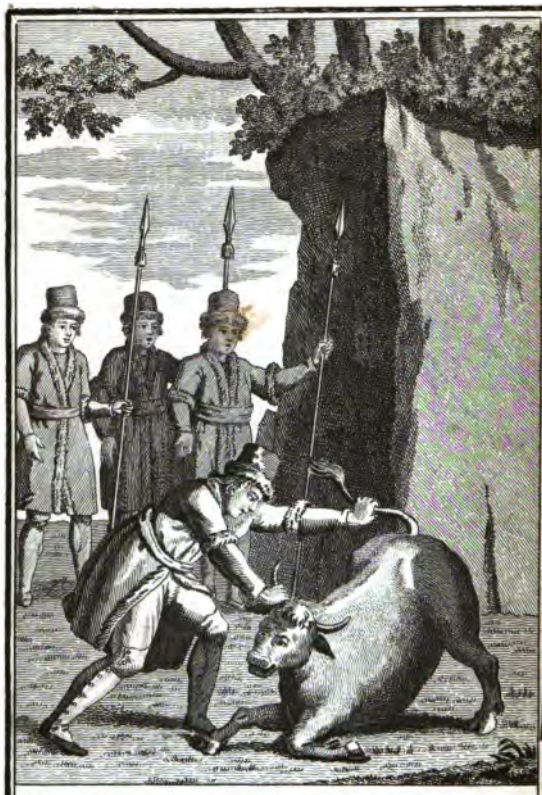
Volodimir se met à la tête de ses troupes, se rend dans la Chersonèse (la Tauride), et assiége Théodoside, connue aujourd'hui sous le nom de Kafa. Voici la prière qu'il adressait à Dieu dans cette circonstance : « O Dieu ! fais-moi la grâce « de prendre cette ville, afin que j'en puisse em- « mener des prêtres et des chrétiens qui m'ins- « truisent, moi et mes peuples, et portent la vraie « religion dans mes états ! »

Cependant le siége durait depuis six mois, et Volodimir commençait à désespérer de la prise de la ville, lorsqu'un traître, un perfide citoyen, attache un billet à une fleche qu'il lance dans le camp des Russes. Ce billet contenait ces mots : « Il est derrière le camp une fontaine d'eau douce « qui, par des canaux souterrains, fournit seule « de l'eau aux assiégés. »

On cherche cette source, on la trouve ; on rompt les canaux ; les assiégés sont obligés de se rendre pour ne pas mourir de soif. Voilà Volodimir en possession d'un grand nombre de prêtres ; mais avant de se faire baptiser, il veut s'allier aux Césars, et ne craint point un refus : il envoie demander aux empereurs Basile et Constantin, leur sœur en mariage ; et comme il voulait être baptisé en maître absolu, il les menace de traiter Cons-

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS



Un Soldat russe prouve sa force-phisique.

tantinople comme Théodosie, s'ils sont assez hardis pour rejeter sa proposition. Les empereurs hésitent, et la princesse est au désespoir. Dans cette perplexité, on prie le monarque russe de commencer par se faire chrétien; mais il insiste : on n'est pas en état de lui résister, on lui envoie la princesse, il devient docile aux instructions; il reçoit le baptême, on le nomme Basile; il épouse la princesse, restitue les conquêtes qu'il vient de faire, et retourne dans ses états avec des trophées d'un nouveau genre, consistant en vases sacrés, livres d'église, images, reliques, archimandrites et popes (prêtres).

Combat particulier et mémorable de deux soldats de différens partis.

Afin de réprimer les courses d'un peuple voisin, Volodimir marche contre leurs troupes. Les deux armées étaient près de combattre : elles n'étaient séparées que par la rivière Soula, qui se jette dans le Boristhène, au midi de la petite Russie. Le chef ennemi s'avance sur le bord opposé, et propose à Volodimir un parti qui fait honneur à ce barbare. « Epargnons le sang, lui dit-il, et vidons notre différent par un combat entre deux champions : le parti vaincu s'abstiendra, pendant trois ans, de prendre les armes contre l'autre. » Volodimir accepta la proposition, mais se trouva

dans une étrange perplexité. Où découvrir un soldat assez vigoureux pour l'opposer à un champion qu'on lui avait dit être un Hercule? On désespérait de le trouver, lorsqu'un vieillard qui avait avec lui quatre de ses fils à l'armée, déclare à Volodimir qu'il lui en reste un cinquième, doué d'une force surnaturelle. On le fait venir à la hâte, et pour essayer ses forces, on irrite avec des fers rouges un furieux taureau, et le jeune homme se présente hardiment devant lui, l'arrête dans sa course, l'abat à ses pieds, en déchire la peau et les chairs. Cette victoire fut le présage de celle qu'il devait remporter. Les deux champions s'avancent entre les deux armées; l'ennemi du jeune Russe le regarde avec mépris; celui-ci se jette sur son adversaire, le saisit, le presse entre ses bras avec une force étonnante, et l'étend mort sur la place. Les ennemis effrayés prirent soudain la fuite. Le champion vainqueur, nommé Péreiaslaf, n'avait point encore de barbe : il était fils d'un corroyeur; il fut mis avec son frère au nombre des grands de l'état (des boïards). Volodimir, pour perpétuer la mémoire de cet événement, fit bâtir une ville sur le lieu même du combat, et lui donna le nom du jeune russe, illustré par sa victoire.

Mort de Volodimir. Il est mis au rang des saints dans le calendrier russe.

ONZIÈME SIÈCLE.

Parvenu à l'âge de la vieillesse, Volodimir partagea ses états entre tous ses enfans mâles, qui étaient au nombre de dix. Jaroslaf, possesseur de Novogord, fut très-mécontent, refusa de payer le tribut qu'il devait en qualité de vassal, et implora contre son père le secours des Varégues. Volodimir, forcé de marcher contre un fils rebelle, mourut de douleur en chemin, l'an 1015. Son règne avait été de quarante-cinq ans.

Volodimir, après sa conversion, s'était montré extrêmement charitable. Les nouveaux convertis recevaient de son humanité des secours très-abondans, et il leur faisait célébrer les grandes fêtes par des festins. Tous les pauvres qui se rendaient au palais, le dimanche, étaient admis à un grand souper, qu'ils prenaient sous des tentes. Il leur fit distribuer un jour, pour dessert, trois cents ruches de miel. Ces convives indiscrets ne voyant sur leurs tables que des cuillers de bois, s'en plaignirent, et demandèrent s'il n'y en avait point d'argent dans la maison d'un si grand monarque? Ces propos parvinrent jusqu'à Volo-

dimir, qui n'en fut point offensé : « Je veux, dit-il, que désormais il y ait autant de couverts d'argent qu'il y aura de convives ; il est bien juste que ceux qui m'en ont procuré par leurs travaux, n'en soient pas privés lorsqu'ils viendront manger chez moi. »

Volodimir I.er, regardé comme le *Salomon* et *l'apôtre du Nord*, est honoré et invoqué en Russie, sous le nom de saint Basile.

Ce prince qui, avant sa conversion, n'avait pas eu horreur de verser des flots de sang, aurait même voulu, lorsqu'il fut chrétien, conserver les jours des criminels. « Qui suis-je, disait-il souvent, pour condamner des hommes à la mort ? »

Les Russes abandonnèrent aisément le culte de leurs idoles. Volodimir fit publier un jour dans Kiof, un ordre à tous les habitans de se rendre le lendemain matin sur les bords du fleuve pour recevoir le baptême. Ils obéirent avec joie.

Il détruisit et renversa sans peine les idoles. Comme Péroun, ou le Dieu de la foudre, était pour les Russes le plus grand des Dieux, Volodimir le traita avec le plus d'ignominie. Il le fit lier à la queue d'un cheval, traîner jusqu'au Boristhène, et pendant le chemin, douze soldats vigoureux, armés de gros bâtons, frappaient à tour de bras sur l'idole, qui fut ensuite jetée dans le fleuve.

La Religion des Russes. Cérémonies religieuses; Popes; Evêques; Préjugés; Baptême.

La Religion des Russes est presque entièrement semblable à celle des Grecs, et les cérémonies en sont à peu près les mêmes. C'est en langue slave que se célèbrent la messe et les offices divins. Une grande partie de la messe se récite à voix basse. Depuis la préface jusqu'à la communion, l'on ferme les portes du sanctuaire, et l'on tire un rideau qui couvre entièrement l'autel.

Les Russes, ainsi que les Grecs, communient sous les deux espèces. Le pain qu'ils emploient dans ce sacrement, est du pain levé; le prêtre le mêle dans le calice avec le vin ou le précieux sang, en prend avec une cuiller, et le distribue aux communians. Les popes ou prêtres russes, se servent dans la consécration d'expressions qui répondent à celles des prêtres romains; mais avant de consacrer, ils portent le pain autour de l'église, pour l'exposer à la vénération des fidèles.

On porte la communion aux malades, mais cela se fait avec beaucoup de simplicité, et sans avertissement. Le prêtre la tient sous son bras, dans une boîte renfermée dans un petit sac.

Il n'y a ni siéges, ni bancs dans les églises : le

souverain et tous les laïques y sont debout, la tête découverte pendant l'office. Le prince, l'héritier présomptif de la couronne, et quelques seigneurs privilégiés, sont les seuls qui peuvent entrer dans le sanctuaire.

La musique d'église est très-belle, mais on n'y admet pas d'instrumens : elle est toute vocale. On ne voit point ceux qui chantent, et cela ne laisse pas d'ajouter à l'effet.

Les messes russes et les offices publics consistent en beaucoup de petites cérémonies, de chants et de prières, auxquels le peuple ne répond que par des signes de croix multipliés, par des prosternations, le front contre terre, et par ces mots : *Gospodi pomilouï (Seigneur, ayez pitié)*. De temps en temps on y fait la lecture de quelques pères de l'église. On prêche très-rarement, et seulement à la cour. Dans les fêtes solennelles, le clergé est magnifiquement vêtu. Les Russes n'ont point de livres de cantiques; leurs chantres très-nombreux ne chantent que des psaumes.

Les Russes font continuellement des signes de croix, soit pour monter à cheval, soit pour en descendre, et à plus forte raison quand ils passent devant une église. En entrant dans une chambre ou lorsqu'ils en sortent, ils pratiquent la même cérémonie.

Dans le culte privé, les Russes font communément la prière devant des images, qui repré-

sentent ordinairement le Sauveur, la Vierge, le patron de la personne, et surtout Saint-Nicolas. Dans les maisons, il y a toujours une image suspendue vers la fenêtre; dans les rues, il y en a d'exposées à la dévotion publique : quelque pressés que soient les passans, ils s'arrêtent devant elles, et les saluent de plusieurs révérences entremêlées de signes de croix.

La première chose que l'on fait généralement en entrant dans une chambre, c'est de chercher des yeux l'image, de la considérer avec respect, de faire le signe de la croix, après quoi on salue le maître et la maîtresse de la maison.

Les Russes, à l'exemple des Grecs, ont des carêmes et des jeûnes très-rigoureux, auxquels ils se préparent, ou dont ils se dédommagent par un redoublement de bonne chère et d'ivrognerie.

Ils ont l'usage des cloches : on les sonne en les frappant sur le côté avec le battant. On compte cinq cloches au moins par chaque église : elles sont en activité la plus grande partie du jour, ce qui occasionne dans les villes un bruit assourdissant et continuel.

Ordinairement on voit en peinture, à la principale entrée de chaque église, l'histoire du saint à qui elle est consacrée. L'intérieur est décoré dans le même goût : on y remarque des ornemens gothiques et de mauvais tableaux.

Le jour de pâque, tous les Russes s'embras-

sent amicalement, se baisent sur la bouche, et se donnent un œuf peint et enjolivé, en prononçant *Christos voskressen* (le Christ est ressuscité); et l'on répond : *Voïstino voskrest* (il est certainement ressuscité). Les personnes les plus distinguées à qui l'on présente cet œuf, ne peuvent se dispenser de se laisser embrasser sur la bouche par l'homme des dernières classes.

Avant le carême qui précède Pâques, les Russes ont une semaine qu'ils appellent *mastenitza*, semaine de beurre, parce qu'on cesse alors de se nourrir de viandes, et que l'usage du beurre est encore permis. Cette huitième semaine avant Pâques, est le carnaval des Russes, et cette semaine est fameuse par les excès du peuple; il ne s'occupe qu'à boire, qu'à se divertir; la consommation d'eau-de-vie est énorme.

La confession auriculaire est ordonnée dans l'Eglise de Russie; mais le peuple croit assez généralement qu'elle n'est d'obligation que pour les grands seigneurs et les nobles; tout le moude va cependant à confesse au commencement du grand carême.

Il existe en Russie un nombre considérable de fêtes religieuses. Les fêtes de Noël durent douze jours : elles commencent le 24 décembre, et finissent le 5 janvier. Les jeunee gens s'assemblent tous les soirs ; ils chantent et se livrent à divers jeux : assez bornés pour être remplis de préjugés,

ils s'amusent à jeter de l'étain fondu dans l'eau, afin de tirer leur horoscope d'après la figure que prend le métal.

Le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, on procède à la bénédiction des eaux dans tout l'empire, et particulièrement à Pétersbourg, avec une grande pompe; l'empereur, toute sa cour, les prêtres, les archimandrites (ou supérieurs des couvens), et les évêques sortent processionnellement du palais d'hiver, vêtus de leurs plus riches habits sacerdotaux. Ils portent des cierges allumés, des encensoirs, des bannières, et s'avancent au bord de la Néva, alors l'emblème du Jourdain, où saint Jean-Baptiste donna l'immersion à Jésus-Christ. Toutes les troupes sont sous les armes, les enseignes déployées.

Une des plus grandes fêtes est celle de Saint-Nicolas, évêque de Myre, et patron de l'empire russe. L'ancienne tradition porte qu'il arriva en Russie par eau, sur une pierre qui avait la forme d'une meule de moulin, et qu'il débarqua à Novogorod.

Les prêtres russes se marient, et ils ne sont même admis au sacerdoce que lorsqu'ils ont une femme légitime, ou qu'ils font vœu d'en prendre une. Cette épouse doit être choisie de mœurs exemplaires. Au cas que la femme meure, le prêtre ne peut plus ni se marier, ni continuer ses fonctions ecclésiastiques; mais il doit entrer dans un

couvent, ou devenir prêtre régulier, ou bien il se fait consacrer de nouveau, et se remarie ensuite. Les ménagemens que ces prêtres ont pour leurs épouses, ont donné lieu à ce proverbe : « Aucunes femmes, en Russie, ne sont aussi bien « traitées par leurs maris, que les femmes des « popes. »

Les prêtres séculiers font le service des paroisses, sous le nom de *popes*. Les réguliers appartiennent à un ordre monastique. Les premiers ont une robe longue, à larges manches, bleue ou brune, un chapeau rond, et laissent croître leur barbe. Quand ils vont à l'autel, leur habillement, pour la plupart est très-riche et garni de perles. Les moines ont une tunique de couleur plus sombre, et une espèce de bonnet d'Arménien. Ils tiennent d'une main une longue canne, et de l'autre un chapelet. L'archimandrite ou abbé mitré (c'est le principal de chaque monastère), porte sur la poitrine des colliers, auxquels sont suspendues des croix et autres marques distinctives de son grade. Dans les couvens de filles, la supérieure se nomme *héguména*. Les hommes sont admis à la profession à l'âge de trente ans, et on ne reçoit point de religieuse qui ait moins de cinquante ans.

Les religieuses se distinguent en novices, professes et parfaites. L'habillement d'une novice consiste en une tunique noire appelée *rhœsa*,

et un capuchon de la même couleur, appelé *camail*, parce qu'il est fait de poil de chameau. Les professes portent par-dessus une *mandille* ou petit habit. Celles du troisième degré portent constamment un voile, et ne doivent point laisser voir leur figure.

Les monastères de religieuses ont fort peu de filles, mais beaucoup de veuves, et plus encore de femmes mariées, qu'on y enferme par force.

Il n'y a dans toute la Russie que cent cinquante-neuf couvens de religieux, qui ont à leur tête cinquante-huit archimandrites. Les monastères des femmes sont fixés à soixante-sept, et chaque monastère a une abbesse.

Les moines ne portent point leur nom de baptême; on leur donne ordinairement des noms grecs, en observant que ces mêmes noms commencent toujours par la première lettre de chaque nom de baptême.

Les archevêques et les évêques sont nommés *archierei* : on leur donne de grands titres en leur parlant, tels que ceux d'éminence, de très-sainteté, etc. La planche ci-jointe donne une idée de leur habit ordinaire, et de celui avec lequel ils officient. Les prélats russes marchent toujours en habits pontificaux, soit en carosse, soit à cheval. La différence de leurs chapes d'avec celles de nos évêques, est une garniture de sonnettes ou de grelots, qui règnent tout autour.

Dans l'église grecque, les prêtres se marient, mais non pas les évêques.

Le clergé russe est fort ignorant ; ses connaissances se bornent à peu près à celles qui sont nécessaires à l'état ecclésiastique : il ne cultive ni les arts ni les sciences Les popes attachés dans les campagnes aux fonctions qui reviennent à celles de nos curés de village, sont souvent aussi ignorans que les rustres dont ils éclairent et dirigent la conscience.

Les *popowitz*, ou fils de prêtres, embrassent communément la profession de celui à qui ils doivent le jour. Ils sont placés de bonne heure dans des séminaires, où ils étudient une théologie fort simple.

Les cérémonies du baptême et de la confirmation sont les mêmes parmi les Russes que chez les Grecs, à quelques changemens près dans la manière de les administrer. Dès que l'enfant est né, on envoie chercher le pope pour le purifier : cette purification s'étend sur tous ceux qui sont présens à la cérémonie. Il est d'usage que le parrain et la marraine du premier enfant, le soient aussi de tous ceux qui naîtront après celui-là dans la même famille. C'est apparemment pour ne pae trop multiplier les alliances spirituelles qui forment obstacle aux mariages. D'ailleurs, les parrains et les marraines sont regardés comme pères et mères des enfans qu'ils tiennent sur les fonts.

Ceux-ci, lorsque l'enfant est porté à l'église, donnent plusieurs bougies au pope, qui les allume et les attache en croix à la cuvette, dans laquelle on doit immerger le nouveau né. Le pope encense les parrains et consacre l'eau. Après cela, il fait trois fois la procession avec les parrains autour de la cuvette. Le clerc qui marche devant, porte une image de saint Jean-Baptiste. Le baptême se fait par une triple immersion. Le pope ayant mis un grain de sel dans la bouche de l'enfant, lui fait en croix les onctions que l'on appelle la Confirmation, et en le revêtant d'une chemise blanche; il lui dit : *Tu es maintenant aussi net que cette chemise, et purifié de la tache du péché originel.* Il lui met au cou une petite croix d'or ou d'argent, ou d'un autre métal; cette croix est la marque du baptême de l'enfant, qui doit la porter pendant toute sa vie, et ne pas même s'en séparer à la mort. A chaque baptême on change l'eau de la cuvette, parce qu'on la croit chargée du péché originel de ceux qu'on a baptisés.

SVIATOPOLK Ier.

Le successeur de l'apôtre de la Russie, du prince qui y fonda la religion chrétienne, fut Sviatopolk qui, oubliant les sublimes vérités qu'on avait dû lui apprendre, fut un monstre de

cruauté, répandit le sang de trois de ses frères, et n'eut rien de sacré pour satisfaire son ambition effrénée.

Battu, poursuivi par son frère, le prince Jaroslaf, qui voulait tout à la fois le punir de sa férocité et le chasser du trône, il implora le secours de Boléslas, roi de Pologne, son beau-père. Les armes victorieuses de ce monarque le rétablirent dans Kiof, et lui rendirent toute sa puissance. Quelle fut sa récompense? Il éprouva à son tour toute la perfidie de son gendre : Sviatopolk fit révolter les Russes contre les Polonais, distribués en quartiers d'hiver dans le pays qu'ils avaient défendu, et où ils avaient gardé une exacte discipline, aussi étonnante qu'admirable dans les temps de barbarie. Sviatopolk, ingrat dès qu'il put l'être impunément, fit massacrer les troupes qui venaient de le replacer sur le trône.

Boleslas aurait pu le punir sévèrement de cette noire perfidie, mais il se contenta de l'abandonner au sort dont il était menacé, et de retourner en Pologne. Il ne retint de ses conquêtes que la Russie-Rouge, qu'il réunit à sa domination; mais, sous le règne suivant, elle revint à ses anciens maîtres.

Attaqué de nouveau par Jaroslaf, l'indigne souverain de Kiof est encore chassé de sa capitale, et dépouillé de ses états. Croirait-on qu'il eut la bassesse de vouloir aller mendier un asile et des

secours à Boleslas, dont il avait si mal reconnu les bienfaits? Mais une mort douloureuse et effrayante lui épargna ce dernier affront. Les remords qui le déchiraient troublèrent sa raison; il s'imagina se voir entouré d'une foule de fantômes hideux, armés de poignards et altérés de son sang. La terreur dont il était saisi lui ôtait la force de fuir; et s'il tâchait de s'éloigner des lieux où il croyait voir des spectres menacer ses jours, de nouvelles visions le rendaient encore plus malheureux; il expira dans d'horribles convulsions, en s'écriant: *Ils m'ont frappé! Ils m'ont frappé!* Juste fin d'un monstre abreuvé du sang de ses proches. Son règne, trop long, fut de trois ans.

JAROSLAF I.er

Après avoir conquis deux fois le trône de son père, Jaroslaf fut enfin paisible possesseur du trône de Russie. Ce prince avait toutes les qualités propres à rendre ses sujets heureux. On ne peut reprocher à sa mémoire que sa révolte contre son père; mais le repentir qu'il en témoigna, doit le faire paraître moins coupable. Il réunissait la douceur, le courage, la modération, à un goût décidé pour l'étude; il lisait nuit et jour, et sa mémoire était excellente. Il fit traduire beaucoup de livres grecs, et les déposa dans une magnifique église

qu'il avait fait bâtir à Kiof. Il établit à Novogorod une maison d'éducation, où l'on élevait dans les lettres trois cents enfans de starostes (de nobles) et de prêtres. Digne par ses vertus d'adorer le vrai Dieu, il étendit par la douceur la religion chrétienne dans ses états. En un mot, il mérita l'estime et l'amour des Russes, et la considération des souverains de la Grèce et de l'occident, avec lesquels il forma des alliances très-étroites.

Il était si zélé pour la religion qu'il professait, que, deux de ses oncles étant morts depuis plusieurs années dans le sein de l'idolâtrie, attendri sur leur sort dans l'autre vie, il imagina de faire déterrer leurs ossemens et de leur donner le baptême, dans la persuasion que ce sacrement procurerait à ces princes un repos éternel.

Jaroslaf I.er régna trente-cinq ans, et mourut en 1054.

ISIASLAF I.er, ou DÉMÉTRIUS.

La Russie conquise par les Polonais.

Il fut digne de succéder à un père vertueux et qui ne s'était occupé qu'à faire bénir son règne; le courage et la magnanimité de l'ame relevaient encore ses grandes qualités. S'il fut constamment malheureux, les circonstances où il se trouva en ont été l'unique cause.

Le Roi de Pologne Boleslas II, surnommé l'Intrépide, étant venu en Russie deux fois consécutives au secours d'Isiaslaf, finit par faire la conquête de cette vaste contrée, après huit années de batailles continuelles, vers l'an 1067.

Cependant Isiaslaf recouvra une partie de ses états, qu'il lui fallut souvent défendre contre ses frères. La Russie fut long-temps déchirée par les princes russes, mécontens de leur partage.

De prétendus prophètes excitèrent beaucoup de troubles pendant la vie de ce prince. Un de ces fourbes prit asssez d'ascendant sur le peuple de Novogorod pour l'engager à massacrer leur évêque. Ce prélat, instruit du danger qui le menaçait, parut sur la place, la croix en main, et revêtu de ses habits pontificaux. Cet appareil auguste et révéré ne put en imposer à une populace furieuse. Le prince Gleb, petit-neveu de Isiaslaf, prit la défense du prélat, et appelant l'imposteur, il lui demanda ce qui allait arriver à l'instant même. « De grands prodiges que je vais opérer, » s'écria le fourbe d'un ton prophétique. Il avait à peine achevé de parler, que le prince lui fendit la tête d'une hache qu'il avait cachée sous son habit. La mort du scélérat, qui n'avait pu prévoir sa fin prochaine, ouvrit les yeux à la multitude, et la tranquillité fut aussitôt rétablie.

Usevolod, frère d'Isiaslaf, qui avait fait une guerre cruelle à son aîné, chassé de sa principauté

par deux de ses neveux, ne craignit point d'aller chercher un asile auprès du frère qu'il avait autrefois détrôné. Isiaslaf ne lui fit aucun reproche; il se contenta de lui rappeler ses propres malheurs. « Consolez-vous, mon frère, lui dit-il; vous savez tout ce que j'ai souffert; j'ai été chassé de mes états, j'ai vu mes trésors au pillage : c'étaient mes propres frères qui me persécutaient. Errant, privé de tout, j'ai parcouru en suppliant des terres étrangères. Cependant qu'avais-je fait? Ne vous livrez point à la douleur : tant qu'il me restera dans la Russie un héritage, je le partagerai avec vous, et je n'hésiterais pas à donner pour vous mon sang. » Cette bonté avec laquelle il reçut son frère, qui l'avait renversé du trône, lui fait infiniment plus d'honneur qu'une multitude de conquêtes.

Il ne tarda pas à lever une forte armée, pour joindre l'effet aux paroles. Les premiers succès furent heureux; mais, dans une bataille, s'étant mis à pied à la tête d'un corps d'infanterie, il fut tué par derrière d'un coup de lance. Il mourut en 1078, dans sa cinquante-troisième année, après un règne très-agité de vingt-neuf ans.

USÉVOLOD I.er JAROSLAVITZ.

Usévolod est le premier prince russe qui ait ajouté le nom de son père au sien, et cet usage

s'est perpétué en Russie jusqu'aujourd'hui. Le nom propre du fils, terminé par celui du père, y est regardé comme une marque de distinction particulièrement propre aux grands, aux nobles, aux princes et aux princesses du sang impérial.

Le règne de Usévolod, devenu souverain ou grand prince de Russie, comme on disait alors, le titre de grand-duc n'ayant été mis en usage que dans ces derniers temps, et emprunté de l'allemand, le règne d'Usévolod présente une révolution politique dans l'ordre naturel de succession, et cet événement est une des principales époques de cette histoire. Isiaslaf, en mourant, laissait deux fils en âge de régner. Cependant Usévolod lui succéda sans aucun trouble, sans aucune opposition, sans même aucune rupture avec ses neveux. On voit qu'il y avait alors, sinon une loi, au moins un usage plus fort même qu'une loi. C'est que les Russes, observe un historien, voulaient être gouvernés par celui de leurs princes à qui l'âge avait donné le plus d'expérience. Ainsi le trône ne quittait jamais la maison de Rourik, mais il appartenait ordinairement au prince le plus âgé de cette maison.

Usévolod régna quinze ans à Kiof, et mourut en 1093, à l'âge de soixante-quatre ans.

SVIATOPOLK II JAROSLAVITZ.

Un peuple prcsque toujours en guerre avec les Russes, les Polovtsi, habitans des bords du Don, ou Tanaïs, envoya une députation à Volodimir, un des princes de Russie, pour faire des propositions de paix. Volodimir donna pour otage son fils, qui se rendit dans leur camp; et Itlar, chef de la députation, entra dans la ville pour régler avec le prince les conditions du traité : il alla loger chez un habitant qu'il regardait comme son ami. Dans le même temps, Sviatopolk envoya auprès de Volodimir un certain Slavata, pour régler quelques affaires. Celui-ci conseilla au prince de profiter de la conjoncture et de faire mourir Itlar, qui se trouvait entre ses mains; Itlar, qui était dans la ville comme ministre de paix, et qui se reposait sur la foi publique. Volodimir rcprésenta qu'il s'était engagé envers Itlar par un serment sacré, et que la vie de son propre fils était le gage de sa parole. Slavata répondit que les sermens ne pouvaient être sacrés envers des ennemis infidèles, qui avaient toujours violé leurs promesses; mais qu'avant de sacrifiar Itlar, il fallait leur enlever le précieux otage qui se trouvait entre leurs mains, et il s'offrit lui-même pour cette entreprise. Il eut le bonheur de réussir, en pénétrant de nuit dans le camp des Polovtsi.

Cependant Itlar ignorait le malheur dont il était menacé. Les lois inviolables de l'hospitalité, celles de l'amitié, et le caractère dont il était revêtu, tous les droits les plus saints éloignaient de lui le soupçon et la crainte. Son faux ami l'invite à déjeûner dans une chambre préparée pour l'horrible dessein qu'on méditait. Itlar s'y rend avec ses compagnons. A peine y sont-ils rassemblés qu'on les enferme, et découvrant le toit de la maison, on les tue à coups de flèches. Les exécuteurs de cette vengeance cruelle n'avaient que l'embarras de choisir leurs victimes. Itlar reçut dans le cœur la première flèche qui fut lancée.

Cet attentat contre le droit des gens ne tarda pas à être puni; les Polovtsi reprirent les armes, et des flots de sang coulèrent de nouveau.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Une autre infraction aux traités, à l'égard du même peuple, quelques années après (en 1103), souilla la mémoire de Volodimir. La paix venait d'être jurée, lorsque les Russes fondirent à l'improviste sur une nation qui croyait pouvoir vivre avec sécurité. La perfidie fut heureuse; les Russes furent vainqueurs et remportèrent de riches dépouilles. Plusieurs princes Polovtsi restèrent sur la place. L'un d'eux, nommé Veldiouse, tomba vivant entre les mains des Russes. Conduit à

Sviatopolk, il lui offrit pour sa rançon de l'argent, de l'or, des chevaux et des troupeaux, jurant de ne jamajs porter les armes contre la Russie. Sviatopolk le renvoya à Volodimir, qui, après l'avoir accablé de reproches, le fit massacrer. Volodimir était le prince le plus humain de son temps. Sa cruauté envers Itlar et Veldiouse prouve qu'on pensait alors que l'exercice de la justice et des vertus ne devait point avoir lieu à l'égard des ennemis.

Le vieux Sviatopolk, en terminant ses jours en 1113, après un règne de vingt ans, eut la consolation de voir sa patrie goûter les douceurs de la paix et de l'union entre les princes de son sang.

Usages antiques.

Quand les princes russes s'assemblaient pour tenir conseil, un tapis était tendu dans le lieu de leur réunion, sur lequel ils s'asseyaient tous, jusqu'à ce que la délibération fût terminée : quelquefois ils sortaient de la salle et montaient à cheval pour prendre une résolution définitive.

Jamais le souverain ne prenait de titres fastueux, et il se rapprochait souvent de ses sujets. S'il était désigné par le titre de grand-prince, les boïards l'étaient par celui de grands-boïards. Tous ceux qui étaient attachés au souverain, s'appelaient ses *amis*. Ce nom d'amis du prince si-

gnifiait souvent une armée. Les soldats étaient appelés d'un nom qui répond à notre mot *enfans* (*otroki*), que nos généraux emploient encore quelquefois quand ils adressent la parole à leurs soldats. Les domestiques n'étaient point traités d'esclaves, on ne leur donnait aucune qualification humiliante : ils étaient *serviteurs*.

VOLODIMIR II, VSEVOLODOVITZ, *surnommé* MONOMAQUE.

Explication des titres de TZAR *et d'*AUTOCRATOR.

Le surnom de ce prince lui fut donné, parce que sa mère était fille de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople.

Selon la judicieuse remarque d'un historien, il ne faut pas s'attendre à trouver de grands événemens, d'éclatantes révolutions dans les règnes des princes justes et modérés par caractère. L'histoire de Volodimir n'est point celle d'un guerrier, dont les exploits font époque dans les annales des peuples. Ces annales seraient moins longues, si elles ne contenaient que les règnes des bons princes : les vertus sont paisibles et présentent peu de faits.

Volodimir, dit-on, porta le premier le titre de *Tzar*. Ce titre était connu des Slaves avant

même l'arrivée de Rourik à Novogorod ; ils appelaient le dieu des mers *Tzar-Morski*, et Constantinople *Tzar-Grad*, la ville du Tzar. Les Russes, conformément aux lettres de leur alphabet et à l'idiôme de leur langue, auront prononcé et écrit *Tzar* au lieu de *César ;* la lettre S désigne chez eux notre lettre C. Autocrator qu'on applique aussi au souverain de Russie, signifie *auguste.*

Volodimir mourut âgé de soixante-douze ans, le 19 mai 1125, après en avoir régné onze. L'année qui précéda sa mort fut marquée par un incendie qui arriva à Kiof, et dura deux jours entiers. Six cents églises y furent consumées : preuve de la grandeur de cette ville, du nombre de ses édifices et de sa population.

MISTISLAF VOLODIMIROVITZ.

Pour venger l'irruption d'ennemis implacables qu'avait attirée sur la Russie un de ses neveux, Mistislaf jura sur la croix qu'il n'épargnerait aucun des moyens mis en sa puissance. Mais ce neveu craignant de ne pouvoir résister aux forces du premier souverain des Russes, le fit solliciter de vouloir bien lui accorder un généreux pardon. Le prince de Kiof balançait entre l'amour de la paix et la crainte du parjure. Il y avait alors un moine,

nommé Grégory, abbé du monastère de Saint-André, qui s'était attiré l'estime et le respect de la nation par la régularité de ses mœurs. Consulté par Mistislaf sur le parti qu'il devait prendre dans cette circonstance délicate, sa réponse fut : « Il vaut mieux violer un serment fait sur la croix, que de répandre le sang innocent. Le clergé consent à prendre sur lui les dangers du parjure; et la divinité se plaît bien mieux à pardonner qu'à punir. » Mistislaf, cédant alors à la voix de l'humanité, accorda la paix à son neveu. Mais le prince de Kiof éprouva, tant qu'il vécut, le remords d'avoir transgressé son serment. Il attribua à cette transgression les calamités qui affligèrent la principauté de Novogorod en 1128. Des ouragans, des pluies continuelles et des inondations renversèrent toutes les productions des campagnes. La récolte de l'année précédente avait été médiocre, et le peu de grains qui restait se vendit à un prix exorbitant. Les personnes riches étaient les seules qui pouvaient se procurer des subsistances, et ces ressources précaires furent bientôt consommées. Ainsi, Novogorod et ses dépendances éprouvèrent toutes les horreurs de la famine. Les animaux utiles périrent les premiers par le défaut de pâturage; les hommes furent réduits à broyer les feuilles et les écorces des arbres, qu'ils s'arrachaient et qu'ils dévoraient avec fureur; à se nourrir des animaux les plus vils et

des insectes les plus dégoûtans. Les rues étaient couvertes de cadavres dont la corruption répandait des miasmes destructeurs. Enfin, la famine et la mort n'épargnèrent que ceux qui prirent la fuite, et qui aimèrent mieux se donner pour esclaves aux étrangers que de mourir de faim.

« Les ravages que causa la famine dans la « grande Novogorod, tandis que rien ne témoigne « que les autres portions de la Russie aient consi- « dérablement souffert de ce fléau, prouvent qu'il « n'y avait pas assez de correspondance et de liai- « son entre les différentes parties de ce vaste « corps. » (*Histoire de Russie.*)

Mistislaf mourut en 1132, après un règne de sept ans.

JAROPOLK II VOLODIMIROVITZ.

La branche aînée des princes russes avait perdu le trône de Kiof, et la branche cadette portait le sceptre depuis que les grands de la nation l'avaient fait passer à Volodimir, au préjudice des fils de Sviatopolk II. D'après cet usage, qui ne permettait plus au souverain de désigner son successeur immédiat (il avait six enfans), Mistislaf, en mourant, recommanda ses fils à son frère Jaropolk, et remit leur sort entre ses mains.

Les habitans de Kiof choisirent Jaropolk pour

leur souverain, et l'invitèrent par leurs députés à venir prendre possession du trône. Le premier acte de souveraineté que fit ce prince, à son arrivée à Kiof, fut de régler des apanages à ses six neveux, et de ne laisser à ses frères aucun sujet de mécontentement, afin que leur repos mutuel ne fût jamais troublé : l'intention était bonne, mais le succès n'y répondit point.

Tromperies mutuelles entre le souverain de Pologne et celui de Russie.

Jaropolk, après avoir calmé pour un temps les troubles et les rivalités entre les princes de son sang, s'indigna de l'espèce de tyrannie que Boleslas, roi de Pologne, exerçait sur quelques provinces russes : il convoqua tous les princes de la nation, et lorsqu'ils furent rassemblés, et assis sur le même tapis, il leur proposa de faire cause commune avec lui, pour briser le joug des Polonais. « Le moment est favorable, leur dit-il ; Boleslas est affaibli par deux guerres sanglantes qu'il vient de soutenir contre la Hongrie et la Bohême : courons promptement aux armes; attaquer à présent l'ennemi commun, c'est aller à une victoire certaine. » Tous les princes furent de son avis ; tous lui promirent, avec serment, de le seconder.

La nouvelle de cette convocation générale parvint bientôt en Pologne, et Boleslas en fut cons-

terné : il ne tarda pas à être instruit de la résolution des princes russes. L'orage était prêt à tomber sur la Pologne, lorsqu'un sénateur de cette nation, nommé Pierre Viostovitz, conçut le projet de prévenir lui seul le danger qui menaçait sa patrie; et voici comment le fait est raconté par les historiens polonais. Boleslas assemble un conseil pour délibérer sur le parti à prendre dans cette conjoncture embarassante : les conseillers opinent ; Viostovitz écoute les differens avis, finit par donner le sien, et dit : « La Pologne est affaiblie par les guerres qu'elle vient de soutenir; au défaut de la force, elle doit employer la ruse pour détourner le péril qui la menace. J'ai résolu de m'emparer de la personne du grand-prince de Russie ; ce projet vous paraîtra téméraire, mais je me charge de l'exécution. » Viostovitz, après avoir subjugué les esprits, se rend à la cour de Jaropolk avec un petit nombre d'hommes affidés, demande un asile, se plaint de la tyrannie de Boleslas, qui l'a privé de ses biens, et en veut à ses jours. Jaropolk le reçoit avec bonté, et regarde comme une faveur du ciel l'arrivée d'un homme si propre à le seconder dans le projet qu'il a relativement à la Pologne. Cette idée engage Jaropolk à donner sans réserve sa confiance à Viostovitz ; il l'interroge sur le caractère de Boleslas, sur les forces actuelles de la Pologne, et sur l'état de détresse où elle devait se trouver à l'issue de

deux guerres sanglantes, et à la veille d'une troisième plus redoutable encore. Le Polonais lui peint avec force la cruauté prétendue de Boleslas, la haine de ses compatriotes contre ce prince, leur disposition à le renverser du trône, s'ils avaient l'espérance d'être soutenus par Jaropolk, et l'état d'épuisement où se trouvait la Pologne. Depuis cet entretien, le sénateur fut admis à tous les conseils et à tous les plaisirs du prince.

Jaropolk, impatient de commencer la guerre, veut savoir par lui-même si les forces combinées sont prêtes; et pour s'en assurer il prend la résolution de parcourir rapidement les différentes provinces, escorté seulement d'un petit nombre de ses gardes. Viostovitz saisit cette occasion favorable à son dessein : il sollicite la faveur d'accompagner Jaropolk avec ses fidèles Polonais; ce prince accepte avec joie la proposition, et ils partent. Le sénateur, attentif à toutes les démarches du prince, apprend qu'il doit aller se divertir le lendemain dans une maison de plaisance, et il prend ses mesures pour être le plus fort. Vers la fin du repas, il le fait arrêter, le lie sur un cheval, et le conduit à Cracovie, où il fut mis en prison. Jaropolk ne dut sa liberté qu'à une forte rançon, que les princes russes payèrent à Boleslas. Mais avant sa délivrance, le roi de Pologne lui fit jurer sur l'évangile, qu'il resterait toujours son vassal, et qu'il lui payerait exactement le tribut

annuel que la Russie, depuis long-temps, devait à la Pologne.

Arrivé à Kiof, Jaropolk ne s'occupa que des moyens de venger l'affront qu'il avait reçu. Il crut qu'il devait recourir à la ruse et à l'adresse dont on venait de lui donner l'exemple. Il avait à son service un Hongrois fourbe et intelligent, qui lui parut très-capable de seconder ses desseins : il se l'attache par des bienfaits et des promesses, lui fait sa leçon, et lui ordonne de se rendre à Cracovie. Ce Hongrois était d'une naissance distinguée ; il se présente à Boleslas, lui demande un asile, et lui raconte que Béla, roi de Hongrie, s'est emparé de tous ses biens, et l'a exilé afin de le punir de l'attachement qu'il avait témoigné pour le neveu de ce prince. Boleslas, touché des malheurs simulés de ce fourbe, lui promit de réparer l'injustice de Béla, et de lui faire oublier ses disgrâces. Pour joindre l'effet aux paroles, il lui donna la starostie de Vislitsa et le palatinat de Sandomir.

La ville de Vislitsa est située à neuf milles de Cracovie, et sur un rocher presque entièrement environné des eaux de la Nida : on ne pouvait y arriver que par une langue de terre, et par des ponts de bois placés sur cette rivière. Boleslas s'occupait alors de recommencer la guerre contre la Bohême, et il se croyait à l'abri des incursions des princes russes, par les précautions qu'il avait prises de

fortifier ses villes frontières, et d'y mettre de fortes garnisons.

L'empereur Lothaire, informé des préparatifs guerriers de Boleslas, lui envoya des députés chargés de lui offrir sa médiation. Le roi de Pologne se rendit à Bamberg auprès de l'empereur, et à sa sollicitation il accorda aux Bohêmes une trève de trois ans. Le Hongrois, staroste de Vislitsa, profite de l'absence du roi de Pologne pour exécuter le projet de Jaropolk : il répand le bruit que les Russes marchent contre la Pologne avec des forces redoutables ; et faignant d'être effrayé lui-même des dangers que courent les Polonais, il leur ordonne de se renfermer dans les places les plus fortes. Vislitsa, enveloppée d'eau presque de toutes parts, leur parut, avec raison, la plus sûre de toutes. Ce fut là aussi que la plupart des Polonais, intimidés, se réfugièrent avec leurs trésors. Dans cet état des choses, le Hongrois informe Jaropolk de ce qu'il a fait, et l'engage à se trouver près de Vislitsa avec des troupes d'élite, le 19 février 1137. Cette marche subite était d'autant plus facile, que les Russes possédaient Galitch sur le Dniester, et la Volynie. Jaropolk ne perd pas de temps, se met en marche, et arrive au jour marqué, attaque la ville, dont le staroste lui ouvre les portes pendant la nuit. Les Russes commirent mille horreurs dans cette nuit désastreuse; les nobles et les riches ne furent épargnés que

pour être réduits en esclavage : Vislitsa, ville florissante avant la plus noire trahison, ne présenta bientôt plus qu'un amas de ruines.

Jaropolk II régna six ans, et mourut en 1138.

VIATCHESLAF VOLODIMIROVITZ.

Ce frère de Jaropolk, sixième fils de Volodimir-Monomaque, réunit les vœux de la nation, et on le plaça sur le trône de Kiof. Mais douze jours après son installation, Usévolod, fils d'Oleg, se présente devant cette capitale, et somme Viatcheslaf de lui céder la souveraineté : celui-ci, qui craint l'effusion du sang, et qui ne veut pas être cause des malheurs publics, n'oppose aucune résistance, et se retire à Tourof, son premier apanage.

Ce prince ne vécut pas long-temps en paix dans sa retraite : l'avide Usévolod, dont le but était d'asservir les princes inférieurs, lui fait proposer la cession de Tourof. Viatcheslaf la lui abandonne, et se retire dans la ville qu'avait possédée son frère puîné, mort l'année précédente.

Ce prince trop faible mourut subitement en 1154.

USÉVOLOD II OLGOVITZ

Nous venons de voir que l'ambitieux Usévolod forma le projet de dépouiller les princes de la race de Volodimir, et de réunir toute la Russie sous sa puissance et sous celle de ses frères. Mais ses premières entreprises ne furent pas heureuses. Dans l'une; ses troupes furent saisies en chemin d'une terreur panique, et prirent la fuite en désordre sans avoir aperçu l'ennemi : dans l'autre, les négociations ne lui furent pas plus avantageuses que les armes. Il fit des propositions qu'on ne daigna pas même écouter.

La même scène se passa peu après en Pologne. Boleslas III avait partagé en mourant ses états à ses quatre fils, suivant l'usage de son temps. L'aîné, Ulasdislas II, excité par sa femme Christine, fille de l'empereur Henri IV, forma le dessein d'enlever à ses frères leurs apanages. Il fut secondé par le souverain de Russie, et se vit le seul monarque de la Pologne. Mais son triomphe n'eut qu'une courte durée : les méchans sont souvent trompés dans leurs espérances. Les princes polonais remportèrent enfin un avantage considérable, et un petit nombre de Russes, avec Usévolod, eut bien de la peine à se sauver par la fuite.

Usévolod mourut en 1146, deux ans après

sa défaite en Pologne. Son règne ne fut que de huit ans.

IGOR II OLGOVITZ.

Usévolod avait pris un bon moyen de se faire regretter, en désignant pour son successeur son frère Igor, prince dur et rempli d'orgueil.

Mais ce prince ne monta sur le trône que pour éprouver les plus cruels revers, et il ne fit que goûter, pour ainsi dire, les charmes de la suprême puissance. Isiaslaf, qui avait des droits au titre de grand-prince de Russie, appelé par les habitans de Kiof, qui détestaient leur nouveau maître, s'avance à la tête d'une armée; son rival lui oppose des troupes rassemblées à la hâte : le sang allait couler, lorsqu'Igor prit la fuite, et courut se cacher dans un marais, où il resta pendant quatre jours. Découvert dans cette retraite si incommode, et conduit devant Isiaslaf, celui-ci le fit charger de chaînes, et enfermer dans un cachot. L'année suivante, Igor fait demander la permission de se faire moine : elle lui est accordée, il sort de sa prison, et on le transfère dans un monastère de Kiof.

Le peuple ne le laissa point se consacrer tranquillement au service des autels; tout à coup il se précipite en foule dans le monastère où Igor priait Dieu jour et nuit, il l'en arrache, et lève

sur lui des mains parricides. Après avoir porté le titre de grand-prince pendant six semaines, et le froc pendant une année, Igor est massacré malgré tous les efforts des princes pour le délivrer de ses assassins. Mais voici le plus extraordinaire de cette sanglante aventure. La haine du peuple contre Igor ne finit point avec lui; il traîne son cadavre dans les rues, et après lui avoir fait mille outrages, il l'abandonne au milieu d'un marché. Un prince, nommé Volodimir, enlève ce corps déchiré et le fait inhumer le lendemain. Le peuple, sans doute revenu de ses transports de fureur, s'empresse d'assister aux funérailles de celui qu'il a égorgé, verse des larmes et pousse des cris de douleur. Un orage affreux, qui survint pendant la cérémonie funèbre, lui fit regarder la foudre comme une preuve de la colère du Ciel. Ce passage immédiat de la haine implacable à la pitié, au repentir, prouve la disposition naturelle du peuple à parcourir les extrêmes : les sentimens vertueux sont les seuls qui laissent en nous des traces presque ineffaçables.

ISIASLAF II MISTISLAVITZ.

Le successeur du malheureux Igor ne jouit guère d'un règne plus tranquille. Il lui fallut toujours défendre contre George ou Iouri, un trône

dont il fut renversé, et sur lequel il ne remonta que pour éprouver de nouvelles agitations. Il mourut les armes à la main en 1154, âgé de cinquante-huit ans, et son règne fut à peu près de neuf années. Il eut la consolation la plus douce réservée aux souverains à leurs derniers momens, d'emporter au tombeau les regrets et l'amour de ses peuples.

Plusieurs concurrens se disputèrent alors le titre de grand-prince de Russie. L'un d'eux ayant fui honteusement à l'instant de combattre, les habitans de Kiof, abandonnés, invitèrent le vainqueur à venir prendre sa place. Isiaslaf III Davidovitz se rend à l'invitation, et donne aux Polovitsi, ses alliés, une marque de reconnaissance qui peint ce siècle barbare : il leur livre une des principales villes de ses états, qui fut pillée et détruite.

Le prince George, ardent à profiter de toutes les occasions, reprend les armes et se met en marche pour attaquer la principauté de Kiof. A son approche, Isiaslaf lui fit dire qu'il n'avait accepté la souveraineté qu'à la prière du peuple. Cette soumission désarma George, qui s'empara du trône sans répandre une goutte de sang. Mais combien n'en avait-il pas versé avant cette époque! Isiaslaf ne fut point traité comme un ennemi, et il consentit à retourner modestement dans sa principauté de Tchernigof, dont Ioury

s'était déjà rendu maître, et qui lui fut restituée.

GEORGE (IOURY) VOLODIMIROVITZ, *surnommé* DOLGOROUKI (LONGUEMAIN), *fonde Moscou.*

George parvint à la souveraineté à l'âge de soixante-trois ans. Mais il fut loin du bonheur qu'il avait vu en perspective. Il essuya des guerres continuelles contre ses vassaux qui refusaient de lui rendre hommage, et pour repousser les fréquentes attaques des ennemis du dehors.

George allant voir son fils aîné (André) établi à Volodimir, passa sur les terres d'un riche particulier, que l'étendue de ses possessions rendait fort orgueilleux et fort arrogant, et qui eut même l'insolence de manquer de respect à son souverain. George, justement indigné, le condamne à mort, et confisque ses biens. Charmé des sites et du point de vue de la principale ferme qu'avait occupée ce fier et stupide personnage, et qui se trouvait au confluent de la Néglina et de la Moskwa, sur une hauteur, entourée de bois délicieux, il la fit entourer de palissades, et on éleva dans l'enceinte un grand nombre de cabanes. Il peupla cette ville naissante des hommes qui se trouvaient déjà dans les fermes voisines, et

de colons qu'il tira de Volodimir. Telle est l'origine de l'ancienne capitale de la Russie, dont nous allons tout-à-l'heure donner une idée, d'après l'état de grandeur et de magnificence où elle est parvenue.

George mourut en 1158, et ne régna que trois ans ; il avait été renversé trois fois du trône ; il laissa onze enfans mâles, c'est-à-dire, onze nouveaux germes de guerres continuelles, produites par l'usage impolitique des apanages héréditaires.

ANDRÉ Ier JOURIEVITZ, *surnommé* BOGOLIOUBSKI (qui aime Dieu.)

Regardant comme très-désagréable le séjour de Kiof, exposé à tous les orages politiques et aux incursions des Barbares qui habitaient au midi de la Russie, André transporta la capitale de ses états à Volodimir, dans la Volynie. La domination de Kiof, dès-lors moins puissante et moins vaste, continua de s'affaiblir par les fréquens changemens de règne, par les guerres intestines, par les ravages des Polovitsi, et la ville cessa d'être regardée comme la capitale de l'état.

André, avant d'être parvenu à la puissance souveraine, avait montré un courage extraordinaire, poussé même jusqu'à la témérité; mais dès

qu'il fut grand-prince de Russie, il changea entièrement de conduite et de caractère ; il tomba dans une extrême indolence, ne songea qu'à se livrer au plaisir, qu'à fonder des églises et des villes, et ne prit personnellement qu'une seule fois les armes.

Pendant ce temps, la Russie fut en proie aux guerres intestines et étrangères. Tous les princes apanagés veulent monter sur le trône de Kiof; cette ambition amène des catastrophes qui se succèdent avec rapidité. Kiof change neuf fois de souverains dans le court espace de quatre années, sans qu'aucun d'eux offre des malheurs intéressans.

Novogorod n'éprouve pas moins de vicissitudes et de désastres. Erik, roi de Suède, profite des dissensions de cette grande ville pour conquérir la Finlande en 1164, sous prétexte de tirer les habitans des ténèbres de l'idolâtrie.

Charles VII, successeur d'Erik, maître d'une province dont les limites confinent à la Russie, fit une descente à Ladoga. Les habitans de cette ville, pour priver les Suédois de leurs dépouilles, la ruinèrent avec ses environs ; usage cruel qui ne s'est que trop renouvelé depuis.

George Dolgorouki, qui avait fait mourir Koutchko et s'était emparé de son domaine, avait amené avec lui à Volodimir les enfans de cet infortuné, et avait engagé son fils André à en épouser la fille. André aimait ses beaux-frères, et par-

ticulièrement Joakim. Les mœurs alors étaient atroces, et l'un des frères de Joakim avait commis des crimes dignes de mort; André le condamna au supplice : Joakim résolut de venger à la fois la mort de son père et de son frère, et n'eut pas de peine à trouver des complices. Trois courtisans et vingt autres scélérats forment le complot d'assassiner André; ils se rendent à Bogo-Lioubski, ville qu'il avait bâtie, et où il se trouvait alors; ils vont en armes au palais pendant la nuit et assassinent ce prince. Les habitans de Bogo-Lioubski oublient ses bienfaits, et, au lieu de venger ce régicide, ils pillent son palais, ainsi que les maisons des magistrats et des receveurs des impôts. Le corps de ce prince reste nu pendant deux jours au pied d'un escalier, et le clergé même, dont André avait été le protecteur, laisse son cadavre couvert de haillons, pendant plusieurs jours, sous le portail de l'église.

André perdit la vie en 1170, et son règne fut de treize ans.

Courte description de Moscou, dans le temps qu'elle était florissante.

C'est mal à propos que nous prononçons Moscou, c'est adopter le nom tatar, plutôt que le russe; il faudrait prononcer *Moskua*. Quoi qu'il en soit, cette antique capitale avait un aspect magnifique :

on voyait briller d'innombrables clochers do
avec de l'or de ducats, de superbes coupo
peintes de couleurs éclatantes; de tous côtés,
combles élevés des palais offraient des nuan
variées.

Moscou se divisait autrefois en cinq quartier
cette division subsiste encore en partie, ils so
enclavés les uns dans les autres. Le quartier ce
tral s'appelle *Kremlin*, d'un ancien mot ta
qui signifie forteresse. Le Kremlin est au centre
la ville, sur les bords élevés de la Moskwa : on
voyait l'ancien palais des Tzars; l'aspect de ce p
lais était imposant, mais il n'offrait rien de curieu
Le Kremlin était séparé de la ville Tatar par u
muraille de briques blanchies, très-haute et cr
nelée à la manière orientale. De distance en d
tance étaient des tours rondes et carrées; et d
minarets en spirale, couverts de tuiles arrangé
comme les écailles de poisson et peintes en ver
en jaune et en cramoisi, surmontés d'un globe do
et d'une girouette. Lorsqu'on entrait par une por
voûtée, peinte en rouge, et nommée *la Por
Sainte*, tous les passans, quelle que fût leur co
dition, étaient tenus de marcher nu-pieds l'espa
d'une centaine de pas : des sentinelles y étaie
placées, et il n'était pas permis non plus de pass
outre sans ôter son chapeau.

L'ancien palais des Tzars était dans le Kremli
c'était un édifice gothique et irrégulier : on mo

trait sur la façade une fenêtre, à laquelle se plaçaient les Tzars pour recevoir les pétitions de leurs sujets. On mettait le mémoire sur une pierre dans la cour : si le Tzar jugeait à propos de le lire, il l'envoyait chercher.

Les églises cathédrales étaient au nombre de cinq dans Moscou, sans compter les couvens, les églises paroissiales et les séminaires. L'aspect de tous ces dômes, les quais de granit d'une longueur immense, les vaisseaux qui viennent du Volga et des rivières de l'intérieur, formaient un spectacle admirable.

Une des plus grandes curiosités de Moscou, est d'y voir, au mois de décembre, plus de deux mille maisons sur la glace; spectacle étonnant pour les étrangers qui y arrivent dans ce temps-là.

USÉVOLOD III GEORGIÉVITZ.

Nous en sommes restés à la catastrophe du règne d'André, cruellement assassiné quoiqu'il se fût retiré dans un monastère, après être descendu du trône.

Mikaïl I.er, fils de George, fut appelé à lui succéder, et ne jouit qu'un an de la souveraineté. Il laissa en mourant un fils, nommé Gleb, qui, suivant l'usage, ne fut point son successeur.

Il ne restait aucun prince descendant d'Ioury

ou George, plus âgé que Usévolod, le dernier de ses fils. A ce titre, il devait obtenir la première principauté de la Russie, et il y fut encore élevé par l'accord unanime de tous les citoyens, dont il avait su mériter l'estime et l'affection.

Mikaïl avait commencé à faire des recherches contre les assassins de son frère André; plusieurs avaient été punis de différens genres de mort; mais un grand nombre avait échappé à la peine qu'ils méritaient; c'étaient les plus coupables, et on redoutait leur puissance. Usévolod, animé par la justice, ne craignit point le crédit de ces criminels audacieux; ils furent arrêtés, et leur supplice eut ceci de singulier, qu'ils furent noyés dans de grandes corbeilles d'osier. La veuve même d'André ne put se soustraire à la vengeance de son beau-frère, et à cette loi sacrée qui veut que tôt ou tard le crime soit puni: elle fut suspendue à une porte et tuée à coups de flèches.

TREIZIÈME SIÈCLE.

Usévolod soutint et fit lui-même un grand nombre de guerres, dont les événemens n'eurent rien de mémorable. Il mourut en 1212, âgé de soixante-trois ans, après en avoir régné trente-sept.

Ancien usage ralatif aux enfans.

Depuis l'établissement du christianisme en Rus-

sie, on coupait les cheveux des princes parvenus à leur seconde année, en présence d'un évêque, et l'on mettait ces jeunes enfans à cheval. Par cette dernière cérémonie, on marquait qu'ils étaient nés pour les combats ; et celle de leur couper les cheveux était sans doute religieuse, puisqu'elle exigeait la présence d'un évêque. D'après des usages qui ne sont pas encore oubliés en Russie, on croit que les cheveux du jeune prince étaient déposés sur le tombeau de quelque saint qu'on choisissait pour son protecteur. Les anciens grecs déposaient aussi quelquefois leurs cheveux sur des tombeaux, et c'était un hommage qu'ils rendaient à la mémoire d'un défunt. Les jeunes Romains portaient, en cérémonie, au Capitole la coupe de leur chevelure et de leur première barbe.

GEORGE II, ou IOURY USÉVOLODOVITZ.

La principauté de Galitch était devenue un fief de la Pologne ; et elle tomba sous la domination d'André, roi de Hongrie. Ce monarque désirait d'y établir son fils Koloman ; mais ne voulant pas employer la force pour parvenir à ce but, sa politique eut recours à la ruse. Il investit successivement de cette principauté plusieurs princes russes qui se reconnurent ses vassaux, et lui

payèrent des tributs. Ces mutations fréquentes étaient un revenu qui allait toujours en croissant, et les princes tributaires se dédommageaient sur le peuple des tributs qu'ils payaient au roi de Hongrie. Trois de ces princes qui étaient frères, régnaient ensemble à Galitch : c'était une triple charge pour les habitans. Fatigués de cette lourde imposition, ils offrirent le trône à André pour son fils. Il profite de leur disposition, fait partir une armée qui s'empare de la ville sans trouver de résistance. Les trois princes furent arrêtés, outragés par le peuple, traînés, fatigués par les rues, et pendus avec leurs femmes et leurs enfans.

Cet événement alluma une nouvelle guerre entre les princes apanagés, et attira sur la Russie les plus grands malheurs.

Invasion des Tatars dans la Russie.

Nous allons jeter un coup d'œil sur ce qui concerne l'invasion des Tatars dans la Russie, et des causes qui l'occasionnèrent. Ces peuples, partis de l'extrémité de l'Orient, et connus d'abord sous le nom de Mogols, ne se proposaient nullement d'attaquer les Russes ; mais ils y furent excités par la funeste ambition des princes apanagés, qui, faute de se réunir contre l'ennemi commun, semblèrent courber leur nation sous le joug du plus affreux esclavage. Après avoir achevé de soumettre la Perse, les Tatars-Mogols s'a-

vancérent sur les bords de la mer Caspienne, et résolurent de se rendre à Derbent, clef de la Perse, au pied du mont Caucase. Ils furent attaqués en chemin par les Alains et par les Kipzaks, et en triomphèrent. Kotiak, chef de ces derniers peuples, implora le secours des Russes, qui commirent la haute imprudence d'épouser une querelle qui leur était étrangère, malgré les sages représentations des députés mogols, qu'ils eurent même la barbarie d'égorger. Apprenant le traitement fait à leurs députés, les Mogols en envoyèrent d'autres, pour reprocher aux Russes le crime dont ils s'étaient rendus coupables. « Vous avez soif de sang, leur dirent-ils, vous avez assassiné nos députés, vous à qui nous n'avons fait aucun mal ; mais le ciel sera juge entre nous. » Bientôt les Russes perdirent une grande bataille, quoiqu'ils fussent au nombre de cent mille hommes, et que leurs ennemis en eussent la moitié moins. Le prince de Kiof fut contraint de se rendre prisonnier, avec son gendre et un autre prince, à condition qu'il paierait la rançon convenue, et que ses soldats seraient mis en liberté. Dès qu'ils se sont tous livrés aux féroces vainqueurs, ceux-ci massacrent les soldats, attachent ensuite chaque prince entre deux planches, s'asseyent dessus et les étouffent pendant qu'ils célèbrent, dans un festin, la victoire signalée qu'ils viennent de remporter.

Leur vengeance n'est point encore satisfaite ; c'est dans la Russie même qu'ils vont porter le fer et la flamme. Toutes les contrées qu'ils traversent sont dévastées ; toutes les villes sont saccagées ; soixante mille sujets de Kiof périrent. Las de carnage, chargés de butin, et embarrassés du nombre prodigieux de prisonniers qu'ils avaient faits, ils prennent le parti de retourner dans la Boukarie, contrée voisine de la Perse.

Les Mogols inondent de nouveau la Russie en 1237. Ils exigent des tributs des princes de Rézan, qui les refusent avec indignation ; ces princes s'arment, demandent des secours à George, qui restait à Volodimir, et avait eu l'impolitique de regarder avec indifférence les ravages affreux des Mogols, quoiqu'il fût le plus intéressé des princes à prévenir les malheurs de la Russie. George n'accorde aucuns secours, et les autres princes suivent ce funeste exemple. Ceux de Rézan abandonnés ne perdent point courage, s'enferment en différentes places pour se défendre. Rézan, assiégée, est prise d'assaut ; le prince qui la défend est tué sur le rempart. Les Mogols n'épargnent ni rang, ni sexe, ni âge ; après avoir tout massacré, ils brûlent la ville. Les vainqueurs marchent ensuite vers Moscou, dont ils s'emparent aisément, et qu'ils réduisent en cendres. La victoire, le carnage et l'incendie les conduisent devant Volodimir, que George avait abandonné par la

fuite, et qu'ils prirent d'assaut; ils y entrèrent à la fois par les portes et par les brèches, et brûlèrent tout ce que le fer ne put pas détruire.

Tant de désastres réunis tirent George de son état d'apathie; il prend la résolution de se venger ou de périr. Les secours qu'il attendait impatiemment de Novogorod, n'arrivent pas; il est attaqué dans ces circonstances : il fallut vaincre, ou trouver une mort glorieuse. Le combat s'engage; les Russes qui suivent l'exemple de leur prince, ne connaissent plus de périls; mais George tombe sous les coups de l'ennemi, et sa mort glace d'effroi les soldats qui lui restent.

George II périt âgé de 49 ans. Il commença à régner en 1212, fut détrôné en 1217, rétabli en 1218, et tué en 1237. Il avait épousé la fille de Usévolod, prince de Kiof; et cette princesse fut brûlée dans une église de Volodimir. Il eut trois fils, tous tués par les Mogols.

Funérailles anciennes et modernes des Russes.

Au moment où nous parlons de tant de meurtres et de massacres, plaçons tout de suite ici quelques détails sur les funérailles des Russes, et sur ce qui s'y pratique actuellement. Parmi les différentes tribus de Slaves, dont les Russes tirent leur origine, les unes enterraient leurs morts, et les

autres les brûlaient. Les premières déposaient les cadavres dans des fosses, et elles élevaient au-dessus un monticule de terre : elles s'assemblaient autour de ce monument, y faisaient un festin religieux, qu'on nomma la *Trizna*. Ce festin, aussi splendide qu'il était possible dans ce temps-là, était surtout remarquable par l'abondance du plus fort hydromel, qu'on y prodiguait sans mesure. Dans les fêtes funéraires, célébrées à la mort d'un prince ou d'un boïard, on sacrifiait quelquefois des prisonniers de guerre.

Les tribus qui brûlaient leurs morts, commençaient la cérémonie par un festin; ensuite on brûlait le cadavre, dont on recueillait soigneusement les cendres et les os qui n'étaient pas entièrement consumés ; on les renfermait dans des vases que l'on plaçait sur des colonnes près des villes ou des habitations. Quelques peuples de la domination de Russie pratiquent encore des cérémonies toutes semblables.

L'usage de la *Trizna* n'est pas entièrement perdu chez les Russes modernes. Ils distribuent du thé, du café, du vin, de l'eau-de-vie, du punch, à tous les assistans du convoi funéraire : on boit autour du mort, rasé, frisé, et exposé sur un cercueil ordinairement peint, et quelquefois doré ou argenté, et doublé de satin ou d'autres étoffes de soie, selon le rang, la dignité, la fortune du mort, qui est revêtu de ses plus riches habits ; on lui

met aux mains des gants blancs, et il tient une croix, un bouquet, et un écrit contenant sa profession de foi, adressée à saint Nicolas, qui doit recevoir l'ame du défunt et l'introduire en Paradis. On fait faire des robes neuves pour habiller les femmes qui viennent de décéder.

La commémoration des morts se fait non seulement le jour de l'enterrement dans l'église ou dans le cimetière, mais encore le troisième, le neuvième et le quarantième jours après le décès. On en célèbre même régulièrement l'anniversaire pendant la vie des descendans ou des parens les plus proches.

JAROSLAF II USÉVOLODOVITZ.

La Russie soumise au joug despotique des Tatars.

Les calamités en tous genres qui fondaient sur la Russie, n'éteignaient point l'ambition de ses princes, qui avaient survécu au massacre général. Jaroslaf, souverain de Novogorod, et frère du malheureux George, impatient de lui succéder, à peine a-t-il appris, en 1238, la retraite des Tatars, qu'il cède le trône de Novogorod à son fils Alexandre, et va prendre possession des décombres de Volodimir, dont il rappelle les habitans épars.

Les Tatars, après avoir ravagé la Pologne et la Hongrie, pénètrent dans la Silésie en 1240, taillent en pièces un si grand nombre de soldats à la bataille de Lignitz, qu'ils remplirent, au rapport des historiens orientaux, neuf grands sacs des oreilles qu'ils avaient coupées.

La Livonie et l'Estonie étaient alors sous la domination des chevaliers Porte-glaives ou Teutoniques; et cette milice apostolique avait été instituée pour étendre et affermir le christianisme dans ces provinces. Ces chevaliers dévots et usurpateurs formèrent le projet de tirer parti des malheureuses circonstances où se trouvait la Russie, et d'ajouter quelques-unes de ses provinces à celles dont ils s'étaient rendus maîtres par la force des armes. Ils demandèrent du secours aux rois de Danemarck et de Suède. Celui-ci se mit à la tête d'une armée, et la conduisit sur les frontières de la Russie. Alexandre, prince de Novogorod, marcha aux ennemis à la tête de ses sujets. Les deux armées en vinrent aux mains sur la rive gauche de la Néva, près de son embouchure dans le golfe de Finlande. Alexandre attaqua le premier et combattit en héros; le roi de Suède fut blessé de sa main, et la victoire qu'il remporta fut complette. Ce fut en mémoire de ce triomphe signalé, qu'il reçut le surnom de *Nevski*, parce qu'il avait vaincu sur les bords de la Néva. Deux ans après, il augmenta l'éclat de sa gloire en for-

çant les chevaliers livoniens à lui demander la paix, et à restituer tout le pays dont ils s'étaient rendus maîtres.

Batou - Sagin, général des Tatars - Mogols et kan du Kaptchak, voulut que Jaroslaf vînt lui-même, en qualité de vassal, lui rendre hommage à la horde (camp de Tatars); et le faible souverain de Volodimir n'osa résister aux volontés d'un maître dont la colère s'annonçait par les plus cruelles vengeances : il partit avec Constantin, l'un de ses fils. Le kan du Kaptchak, satisfait de la soumission de ce prince, le reçut avec les honneurs dus à son rang, le reconnut pour le principal souverain de la Russie, et content des présens qu'il venait d'en recevoir, il le renvoya dans ses états, sans exiger aucun tribut. Mais quoique Batou-Sagin eût un empire souverain sur les pays de sa domination, il reconnaissait la supériorité d'Oktaï, fils et principal héritier de Tchinguis, et qui commandait aux Mogols de la grande horde. Il exigea donc que Jaroslaf envoyât auprès de ce prince son fils Constantin. Ce jeune prince alla présenter à Oktaï les hommages de son père, et ne fut, qu'après un an, de retour dans sa patrie.

Peu de temps après, en 1245, mourut Oktaï, âgé de cinquante-six ans, et il eut pour successeur Kaïouk, l'aîné de ses fils. Il était d'usage que le kan de la grande horde, les cérémonies de son

installation achevées, reçût les hommages des princes ses vassaux, qui s'empressaient de venir des contrées les plus éloignées lui marquer leur soumission. Jaroslaf eut ordre de Batou-Sagin de se transporter à Karakum, pour rendre foi et hommage au nouveau kan supérieur. Il n'y avait pas à balancer, il obéit; et après avoir rempli ce devoir humiliant, il mourut à l'âge de cinquante-sept ans, en revenant dans ses états. Son règne fut de sept ans.

C'était alors un usage sacré chez les Tatars, que les étrangers qui devaient être présentés à leurs kans, passassent entre deux feux, et que leurs présens même fussent purifiés par cet élément : il fallait ensuite qu'ils se prosternassent devant une tente de soie, et l'on prétend que cette tente renfermait des idoles.

Trois princes russes régnèrent successivement sur la Russie (Mikaïl I.er Jaroslavitz Sviatoslaf, André II, aussi fils de Jaroslaf, et Alexandre I.er); mais outre que leurs règnes furent très-courts, nous n'avons point d'événemens intéressans à en rapporter, excepté quelques mots sur celui d'Alexandre I.er.

ALEXANDRE I.er

Alexandre n'avait pas suivi l'exemple que lui avaient donné les princes de sa famille : Novogo-

rod n'ayant point été soumise aux vainqueurs, il ne croyait pas devoir se rendre à la horde. Mais Batou-Sagin pensait autrement, et lui signifia de s'y rendre. Comme un refus l'aurait exposé à une vengeance cruelle, il obéit, et se mit en marche avec le prince André, son frère. Alexandre avait une taille majestueuse, de beaux traits, une physionomie noble, et une réputation de courage; ces avantages réunis firent impression sur Batou-Sagin, qui témoigna aux princes russes combien il était flatté de faire connaissance avec eux, et qui les combla de caresses pendant le séjour qu'ils firent à sa cour. Il les envoya ensuite rendre hommage au souverain des Mogols. Ce prince confirma non seulement la domination d'Alexandre sur la Russie septentrionale, mais il y joignit ensuite la Russie méridionale. Il donna en même temps au prince André la souveraineté de Volodimir.

ALEXANDRE II JAROSLAVITZ, *surnommé* NEVSKI.

Alexandre, devenu maître de Volodimir, en 1252, y établit sa résidence, tandis que son fils Bazile, qui l'avait remplacé à Novogorod, défendait courageusement son apanage contre les entreprises des Lithuaniens et des Livoniens.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Extrême avilissement des premiers Souverains russes.

Batou-Sagin mourut de maladie en l'année 1256. Il fonda plusieurs villes aux environs du Volga ,entre autres Ghagari-Saraï, où il faisait sa résidence. Bourga, son frère, lui succéda, et ce prince est le premier mogol qui embrassa le mahométisme. Bourga envoya un *baskak* ou collecteur dans chaque principauté, pour percevoir le tribut fixé et surveiller les Russes. Ces officiers avaient chacun un corps de Tatars sous leurs ordres. Bourga n'était pas homme à se contenter, comme Batou-Sagin, de la vassalité des princes russes et de leurs présens volontaires. Les conjonctures forcèrent Alexandre d'escorter lui-même les préposés tatars qui venaient établir des taxes sur ses sujets. On doit juger par cette démarche si humiliante pour un prince courageux, à quel point les Russes, même les plus braves, redoutaient ces conquérans. Il y a plus, Bazile était à la tête des citoyens de Novogorod, qui se refusaient au dénombrement et aux taxes, tandis que son père se voyait réduit à escorter les préposés de Bourga.

Mais voici le comble de l'abaissement. Le grand-prince de Russie conduisait le tribut à pied devant l'ambassadeur tatar, se prosternait à ses pieds, lui présentait du lait à boire, et, s'il en tombait sur le cou du cheval de l'ambassadeur, le prince était obligé de le lécher.

Les Russes, plus désespérés de la dureté des

vexations que du tribut onéreux qu'il leur fallait payer, se révoltèrent dans un même jour (l'an 1262), et massacrèrent les collecteurs. Alexandre, au désespoir de n'avoir pu prévoir ni prévenir ces attentats d'un peuple qui voulait briser ses chaînes, se rendit à la cour de Bourga, regardant sa perte comme infaillible, s'il ne pouvait obtenir le pardon des coupables. Bourga fit grâce aux révoltés, en faveur du zèle dont Alexandre lui avait donné de si grandes preuves, et de la promesse solennelle du repentir des Russes, décidés à payer désormais, avec exactitude, les tributs imposés. Mais Alexandre ne put jouir du bien qu'il venait de faire à sa patrie. Ayant pris congé du kan, il tomba malade après quelques jours de marche : le danger dont cette maladie était accompagnée, le détermina à prendre l'habit de religieux, sous le nom d'Alexis, et à faire des vœux monastiques. Il mourut en 1264, à l'âge de quarante-quatre ans, après en avoir régné douze. L'Eglise russe l'a mis au rang des saints, sous la dénomination de saint Alexandre-Nevski.

JAROSLAF III JAROSLAVITZ.

Alexandre eut pour successeur, au préjudice de son propre fils Démitri, son frère Jaroslaf, le même contre lequel il avait été obligé de prendre

les armes pour le chasser de Novogorod, où il s'était fait appeler par ses intrigues. Jaroslaf mourut en 1270, et son règne fut de sept ans.

VAZILI ou BAZILE I.er JAROSLAVITZ.

Ce prince, quelque temps en guerre avec les habitans de Novogorod, qui lui préféraient Démitri son neveu, mourut en 1276, dans la fleur de l'âge, après un règne de cinq années.

DÉMITRI I.er ALEXANDROVITZ.

L'AVILISSEMENT, les calamités et les désastres de la Russie, ne firent qu'augmenter sous le règne de Démitri. Les Tatars s'étaient arrogé la puissance absolue. Maîtres des frontières occupées par leurs troupes, ils pénétraient quand bon leur semblait dans le cœur des provinces, et portaient par tout la désolation. Ce n'était plus qu'à force de prières, d'intrigues et de bassesses, que les princes tributaires conservaient une ombre de puissance. Les kans les obligeaient à payer des tributs annuels, qu'ils ne leur permettaient pas de lever eux-mêmes sur leurs sujets : ils les affermaient à des exacteurs qui les percevaient par des moyens violens et tyranniques; et témoins de ces vexations,

les princes n'osaient pas même s'en plaindre. Maîtres de leurs personnes, comme de leurs principautés, les Tatars les obligeaient de comparaître devant leur tribunal, et d'y rendre compte de leur conduite. Arbitres souverains de leurs démêlés particuliers, ils leur enlevaient leurs apanages, en disposaient à leur gré, leur imposaient des amendes, les condamnaient même à la mort, et faisaient exécuter leurs arrêts. Ils faisaient encore le dénombrement des peuples de Russie, et forçaient d'entrer à leur service ceux qui étaient en état de porter les armes, tandis qu'ils établissaient des garnisons dans les principales villes, sous le commandement de leur *baskaks*, ou officiers généraux.

Démitri Ier mourut en 1294, et régna cinq ans.

ANDRÉ III ALEXANDROVITZ.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

Continuellement en guerre avec son frère Démitri, dont il jalousait la puissance, et qu'il s'efforça de détrôner, André ne méritait point de lui succéder. Voici dans quels termes en parle l'histoire : « prince ambitieux et sans foi, « pour qui les traités n'étaient que des moyens de « gagner du temps; et les sermens, qu'un voile

« perfide dont il couvrait ses desseins. Souvent « malheureux, sans être jamais corrigé, il ne « connut point le repos, et en priva sa patrie. » Il mourut en 1304.

MIKAIL II (MICHEL) JAROSLAVITZ.

Sa fin déplorable.

Nous venons de voir un souverain russe persécuté par son propre frère, nous allons maintenant faire mention d'un autre encore plus cruellement tourmenté par un nouvel ambitieux, dont il finit par être la victime.

Tok-Tagou, kan des Mogols à Kaptchak, mourut en 1313. Usbek, son fils, lui succéda à l'âge de treize ans. Il gagna si bien l'affection de ses sujets, que, pour éterniser sa mémoire, ils prirent le nom de ce prince chéri; nom qui est encore celui de leurs descendans.

Le premier soin de Mikaïl, après la mort de Tok-Tagou, fut de se rendre à la horde pour féliciter Usbek sur son avènement au trône. Il emmena avec lui l'archevêque métropolitain de ses états, comme si la présence de ce prélat eût été capable d'ajouter un prix à l'hommage du souverain de Volodomir. Le jeune Usbek reçut le prince et l'archevêque avec les plus grandes mar-

ques de distinction, et sembla manifester que la puissance des chefs de l'Eglise russe égalait, dans l'esprit des tatars, celle des grands princes de la Russie. Usbek donna à ce métropolitain des lettres pour confirmer tous les priviléges attachés à sa dignité et à son clergé; il exempta le chef de l'Eglise et les prêtres de tout tribut et de toute contribution pour la guerre; il forma des vœux pour que le métropolitain jouît, sans aucun trouble, de ses prérogatives, et passât en paix le temps de cette courte vie, attendu, dit-il, que le clergé prie pour nous, qu'il nous protége et qu'il donne la force à nos armées.

Mikaïl, estimé, protégé par Usbek, ne devait espérer que des jours heureux; mais George, prince de Moscou, avait l'ambition de vouloir être grand-prince de Russie. Il fallut lever une armée pour le combattre; il fut vaincu, mis en fuite, et sa femme, sœur d'Usbek, fut faite prisonnière, et la princesse fut conduite à Tver, où elle mourut de maladie peu de jours après. Le perfide George publia qu'elle y avait été empoisonnée par Mikaïl : celui-ci, fort de son innocence, et que toutes les probabilités contribuaient à justifier, se rendit à la cour d'Usbek pour achever de détruire d'injustes soupçons; mais George avait si bien intrigué qu'il fit paraître coupable celui qu'il voulait précipiter du trône; il se rendit même auprès d'Usbek pour donner plus de force à ses

accusations. Malgré la franchise et la vérité de ses défenses, Mikaïl chargé de chaînes, traduit devant des juges subornés, fut déclaré coupable et condamné à mort. Pour faire souffrir à ce malheureux prince un supplice plus cruel, on différa le temps de l'exécution ; Usbek partit pour une grande chasse, le souverain de Russie fut traîné à sa suite ayant le cou passé dans une planche, et les bras enchaînés. Un mois s'était écoulé dans cet état de supplice et d'ignominie, lorsque Mikaïl fut exposé dans un marché comme le dernier des scélérats, livré à l'opprobre public. On vint lui lire sa sentence de mort : aussitôt après cette lecture, on le conduisit au bain, on le revêtit ensuite d'une robe d'étoffe d'or, et on lui servit un repas splendide : distinction outrageante imaginée pour rappeler son rang, et insulter au caractère auguste dont il avait été revêtu. Le juge principal et l'affreux George jouissaient de ce spectacle, et contemplèrent avec avidité le supplice du prince de Russie, qu'on ordonna aux bourreaux de faire mourir lentement. Ceux-ci l'accablèrent de coups avec la dernière barbarie, et le pendirent à un mur par la chaîne qu'il avait au cou : le mur qui était vieux s'écroula ; le prince eut encore la force de se relever. Alors les bourreaux le saisirent par sa chaîne, le traînèrent long-temps sur la terre, continuant de le frapper jusqu'à ce qu'un Russe de la

suite de George, lui plongea un couteau dans le flanc, et termina ses tourmens et sa vie.

Ainsi périt Mikaïl II à l'âge de 46 ans, en 1317, après avoir régné treize ans. Ce prince, d'un caractère doux, pacifique, promettait à la Russie des jours heureux, après tant d'orages, et il était digne d'un meilleur sort; mais c'est principalement contre la vertu que s'acharnent les méchans, sans se douter des remords cruels dont ils doivent être déchirés.

GEORGE III DANIÉLOVITZ.

Ce serait avec peine que nous verrions le méprisable, l'odieux George parvenir au premier trône de la Russie, si nous ne savions qu'il arrive quelquefois que le crime triomphe, mais pour donner l'exemple de la justice divine qui ne tarde pas à le poursuivre. Les troubles et la brièveté du règne de George manifestèrent qu'il est un Dieu vengeur.

Démitri, fils aîné de l'infortuné Mikaïl, payait à George le tribut qu'il devait aux tatars; mais ayant appris que George s'appropriait ce tribut, il se rendit à la horde pour prévenir les suites de cette infidélité, et pour faire connaître à Usbek la mauvaise foi du dépositaire. Usbek, afin de punir

George, donna à Démitri la principauté de Volodimir, et le renvoya en Russie avec des lettres-patentes et une armée capable de le mettre en possession de la souveraineté.

Le parti que George s'était formé pendant son séjour à la horde, l'instruisit de ce qui se passait en son absence, et il résolut de s'y rendre pour s'opposer aux mesures de Démitri. Déjà il était en route lorsqu'Alexandre, frère du nouveau souverain, vint l'attaquer à l'improviste, lui enleva ses équipages et le força de fuir à Pleskof, d'où il ne partit pour la horde que l'année suivante.

Démitri ne put apprendre sans une vive indignation le voyage de George, et crut que sa sûreté exigeait qu'il se rendît lui-même une seconde fois auprès d'Usbek. L'accueil qu'il en reçut, dissipant toutes ses craintes, lui fit croire qu'il pouvait tout se permettre, et il poignarda le meurtrier de son père. « George, sans doute, avait mérité « la mort, dit un historien, mais il aurait dû pé- « rir comme un criminel qu'on punit, et non « comme un rival qu'on assassine. »

Malgré l'attachement qu'Usbek avait pour Démitri, il lui défendit de s'éloigner sans son ordre. Les princes russes, loin de faire cause commune pour le justifier, cabalèrent pour le faire périr, dans l'espoir d'arracher quelques portions de son héritage. Le frère de George demanda vengeance, et obtint le trône de Volodimir. Usbek différa deux

ans entiers la punition du coupable, mais enfin, vaincu par les pressantes sollicitations des princes, il donna l'ordre du supplice. Démitri n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il mourut.

ALEXANDRE III MIKAILOVITZ.

Alexandre III ne fut pas plus heureux que son infortuné père Mikaïl. Comme ce prince n'avait pas rougi de rechercher depuis long-temps l'amitié des Tatars, et qu'il avait même été faire la cour à Usbek, qui aurait dû lui inspirer un sentiment d'horreur depuis la mort de Mikaïl, il obtint la succession de son frère qu'il avait vivement sollicitée. Il revint en Russie avec des lettres du kan, qui confirmaient ses droits à la principauté de Volodimir, et il y joignit celle de Novogorod ; mais, à l'exemple de son père, il fit toujours à Tver sa principale résidence.

Un horrible complot troubla pour toujours la tranquillité de son règne. Usbek ayant conçu le projet de placer sur le principal trône de la Russie un prince de son sang, et de s'emparer successivement des apanages de tous les princes russes, envoya Setchel-Kan auprès d'Alexandre avec un cortége nombreux. Cette députation solennelle avait pour motif secret le massacre d'Alexandre, des princes apanagés et des boïards qui étaient

alors à Tver. Les Tatars se proposaient d'effrayer tous les autres princes de Russie, par le cruel traitement qu'ils feraient à celui de Tver; de distribuer toutes les possessions à différens princes de leur nation, et de soumettre les Russes à un joug qu'ils ne pourraient plus rompre.

Ignorant toute cette trame odieuse, Alexandre reçut le député avec les plus grandes marques de distinction, et le logea dans le palais de son père. Des avis secrets lui decouvrirent la conjuration: il crut devoir en prévenir les suites et faire périr tous les Tatars en une même nuit. Après qu'il eut fait informer sous main les principaux habitans de Tver du danger qui les menaçait, il fit distribuer secrètement des armes à tous les citoyens, afin d'opposer la ruse à la ruse et la force à la force. Le mot d'ordre du massacre général des Tatars était *à la première fête*; elle arriva, et ce jour était celui de l'Assomption. Les Tatars surpris avant le jour et assaillis de toutes parts par des ennemis acharnés, se défendirent avec fureur et vendirent chèrement leur vie; eeux qui purent échapper au carnage se réfugièrent dans le palais de Mikaïl; l'implacable Alexandre y fit mettre le feu: Setchel-Kan y périt avec tous ceux qui l'avaient accompagné.

Ivan (Jean), fils de Daniel et frère de George, avait hérité de sa haine contre les princes de Tver. Il se hâta d'instruire Usbek de ce massacre,

et lui demanda la principauté de Volodimir, le kan lui envoya des troupes sous les ordres de cinq chefs tatars. Ivan les conduisit à Moscou; c'est de là qu'elles se répandirent dans la principauté de Tver qui fut mise à feu et à sang. Alexandre se sauva à Pleskof; Ivan prit possession de Volodimir, se fit reconnaître à Novogorod, et partit pour la horde. Constantin, fils de Mikaïl et frère d'Alexandre, l'y avait devancé pour demander la principauté de Tver qu'il obtint, et Usbek donna au prince Ivan des lettres-patentes qui lui assuraient la possession des provinces qu'il lui avait concédées. C'est ainsi que l'envie et la haine des princes russes les aveuglaient sur leurs intérêts les plus sacrés et leur faisaient river leurs chaînes.

Le nouveau souverain de Volodimir (Ivan) continua de faire sa résidence à Moscou, embellie par ses soins et par ceux de son père. Cette ville, étant à la fois la résidence du grand-prince et du chef de la religion, continua de s'agrandir, et fut enfin reconnue généralement pour la capitale de la Russie.

Cependant Alexandre, voyant que sa fermeté l'entraînerait enfin à sa perte, conçut quelque espérances de fléchir le souverain de Kaptchak, et lui envoya son fils Fédor. Le jeune prince fut bien reçu et renvoyé à son père avec un député qui lui apporta l'ordre de venir se justifier lui-même du massacre des Tatars. Les circonstances parurent

favorables à Alexandre ; Usbek était en guerre avec la Perse, et pouvait craindre que ce prince, s'il continuait à le persécuter, ne trouvât enfin des amis. Il part, il arrive, sa soumission lui gagna les bonnes graces du kan, qui d'ailleurs fut touché de la douceur et de la physionomie agréable d'Alexandre, doué de l'heureux don de gagner les cœurs ; il obtint de rentrer dans sa principauté de Tver. La faveur d'Usbek excita l'envie des autres princes contre Alexandre, qui manqua de politique, en n'accordant sa confiance qu'à ceux des habitans de Pleskof dont il avait été servi dans le temps de sa disgrâce : les mécontens l'abandonnèrent et se retirèrent à Moscou. Ivan les accueillit, et profita de cette circonstance pour noircir Alexandre dans l'esprit d'Usbek. Le prince de Tver fait passer une seconde fois son fils à la horde : Ivan le suit de près, et réveille, par des propos calomnieux, la haine assoupie du kan. Le tatar mande le prince de Tver à sa cour, et le fait en même temps assurer de sa bienveillance. Alexandre, instruit par son fils, savait trop bien ce qu'il avait à craindre ; mais le danger de son fils, abandonné comme en ôtage entre les mains des Tatars, le détermina surtout à obéir. Il partit malgré les pleurs de ses enfans, de ses frères et des citoyens ; il arrive, il reçoit l'accueil le plus froid : ses amis lui apprirent tous les mauvais services qu'on lui avait rendus et les préventions du kan. Il espéra d'abord

que les riches présens qu'il apportait au souverain de Kaptchak, ainsi qu'à ses femmes et aux grands, le disposeraient en sa faveur. Il passa un mois entier dans une cruelle perplexité ; enfin il apprit que sa mort était résolue et qu'il devait la subir dans trois jours. Il lui était impossible de fuir quoiqu'il parût en liberté. Le jour fatal arrive ; Alexandre avait su gagner l'amitié d'une des femmes du kan ; il envoie vers elle pour être mieux instruit de son sort ; lui-même monte à cheval et va visiter quelques amis. Partout on savait que sa mort était décidée pour ce même jour. Trop certain de son malheur, il revient à son camp, où il apprend de ceux qu'il avait envoyés à la femme d'Usbek, que sa dernière heure est venue. En effet, ses serviteurs fidèles viennent en gémissant lui annoncer que déjà les exécuteurs approchent. Il sort au-devant d'eux, les envisage avec intrépidité, et leur présente sa tête, qu'ils tranchent à l'instant. Le même arrêt s'étendait aussi sur le jeune Fédor, et fut exécuté, quoique ses jours ne dussent point être proscrits : mais des barbares sont loin de connaître les moindres notions de la justice. Cette sanglante exécution eut lieu en 1338.

Ivan, possesseur du titre de grand prince de Russie, ne lui survécut que de quelques années. Il mourut à Moscou en 1341, après un règne de treize années. Il entra suivant l'usage dans l'état monastique, lorsqu'il sentit approcher sa fin ; il

était à la fois dévot, charitable et ambitieux : on lui avait donné le surnom de *Kalita* (la bourse), parce qu'il portait toujours une bourse à sa ceinture pour faire l'aumône.

SIMÉON ou SEMEN IVANOVITZ, *surnommé* LE SUPERBE.

A la mort d'Ivan I.er, aucun des frères et des fils de ce souverain n'osa prendre possession du trône vacant. Tous les prétendans partirent ensemble pour soumettre leurs droits au jugement d'Usbek; et, ce qui est bien rare entre des rivaux, ils n'entreprirent rien les uns contre les autres. La souveraineté fut adjugée aux fils d'Ivan, en laissant à Siméon la supériorité; mais, par un traité qu'il fit avec ses frères, il conserva toute l'autorité avec la moitié des revenus.

La Russie goûtait le repos de la paix, lorsqu'en 1352 elle fut attaquée par le plus cruel des fléaux, la peste. On ignorait alors les précautions qu'il fallait prendre contre cette maladie destructive. Le premier symptôme était un crachement de sang, et le troisième jour amenait ordinairement la mort. Le grand-prince de Moscou en fut atteint, et succomba à l'âge de 36 ans, après en avoir régné treize. On prétend que cette peste fut

très-favorable aux monastères de Russie, parce que les mourans leur léguaient toutes leurs richesses.

JEAN OU IVAN II IVANOVITZ.

Usbek n'existait plus, le trône de Kaptchak était occupé par le fils de ce prince, le kan Djanobeck. Des députés le sollicitent pour plusieurs prétendans : il se décide en faveur d'Ivan, frère de Siméon. Son règne ne fut marqué par aucun événement mémorable. Il mourut en 1358, dans la trente-troisième année de son âge, et après avoir régné six ans.

DÉMITRI III CONSTANTINOVITZ.

L'aîné des fils de Constantin, prince de Souzdal, âgé de onze ans, occupa le trône, au préjudice d'un autre Démitri, fils d'Ivan II, parvenu seulement à sa treizième année. Ni l'un ni l'autre, eu égard à leur grande jeunesse, n'auraient autrefois obtenu la souveraineté ; mais à cette époque, temps d'anarchie et de servitude, les lois fondamentales étaient oubliées ou n'avaient plus de force.

Les Tatars eux-mêmes s'affaiblissaient en divisant leur puissance, et en se faisant des guerres cruelles. Enfin un kan, nommé Amurat, parut acquérir une certaine prépondérance. Les deux Dé-

mitri lui soumirent leurs droits respectifs au trône de Moscou. L'arbitre prononça avec beaucoup de sagesse : « le fils, dit-il, doit posséder l'héritage de son père, et j'adjuge le trône à Démitri, fils d'Ivan. »

Dépouillé par l'arrêt d'Amurat, le fils de Constantin sort de Volodimir, où il avait établi sa résidence. Il régna deux ans.

DÉMITRI IV IVANOVITZ, *surnommé* DONSKI.

Démitri, fils d'Ivan, s'empresse d'aller se faire reconnaître à Moscou. Les peuples auraient pu ne pas respecter sa jeunesse, et elle devait exciter l'audace des rivaux jaloux de sa puissance ; mais il était secondé de son oncle, prince de Serpoukhof, qui lui servait de tuteur, l'aidait de ses conseils et de son courage, et servait d'appui à un prince presque adolescent.

Démitri régnait depuis dix-huit années, lorsque Mamaï, kan des Tatars, forme le projet de renverser du trône le grand-prince de Moscou, et rassemble une armée de six cent mille combattans ; il la commande en personne, et passe le Volga. Démitri, à la nouvelle de ces formidables préparatifs, invite tous les princes russes à s'armer pour l'intérêt commun, et à se joindre à lui contre l'ennemi de tous : ils secondent ses intentions, et il passe le

Don à la tête de quatre cent mille hommes. Les deux armées sont en présence, l'action s'engage et devient générale. Le grand-prince, qui combattait avec une massue, a deux chevaux tués sous lui, il est blessé, et la victoire paraissait décidée pour les Tatars, lorsque des troupes de réserve sortent tout-à-coup d'une forêt voisine, fondent sur les Tatars, et font triompher les armes russes. Mamaï est contraint de fuir avec un petit nombre de soldats, et est long-temps poursuivi. On voyait, sur une étendue de douze à quinze lieux, la campagne jonchée de Tatars morts ou mourans. Les Russes achetèrent bien cher ce glorieux avantage : ils perdirent une partie de leur armée. Pendant le carnage, le grand-prince qui avait eu beaucoup de peine à sortir de la mêlée après ses blessures, s'était retiré à l'écart, et ses troupes ignoraient ce qu'il était devenu. On le croyait enseveli sous un tas de morts, lorsque deux cavaliers le trouvèrent dans un bois, étendu sur la terre, presque sans vie. On lui donne des secours, il revient de sa faiblesse ; on examine ses blesures, aucune n'était mortelle. Cette victoire, remportée sur les bords du Don, lui mérita le surnom de Donski.

Il régna vingt-sept ans, et mourut à l'âge de quarante ans.

BAZILE II, ou VAZILI DÉMITRIÉVITZ.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Il est étonnant qu'après la victoire signalée de Démitri IV, son successeur se soit cru dans le cas d'avoir besoin de l'agrément du kan des Tatars qui régnait alors.

La ville de Smolensk et sa principauté avaient toujours dépendu de la Russie, et elles étaient gouvernées par des descendans de Rourik. George attaqué par Vitold, prince de Lithuanie, et beau-père de Bazile, est forcé d'abandonner ses possessions, et d'aller chercher un asile à Novogorod. Et depuis cette époque (1404), Smolensk, tombée au pouvoir des Lithuaniens, fut long-temps sans être comptée au nombre des villes russes.

George fut accueilli avec distinction par les citoyens de Novogorod, qui lui donnèrent treize villes en apanage; mais après avoir intéressé les cœurs sensibles par ses infortunes, il se rendit coupable d'un crime atroce et devint pour eux un objet d'horreur. Il avait à son service un prince, nommé Viazemski, dont l'épouse était d'une rare beauté. Frappé de tant de charmes, il cherche tous les moyens de séduire cette princesse, et ses soins sont inutiles. Un jour qu'il manifestait ses coupables intentions, cette femme vertueuse le repousse avec courage, lui arrache son épée et le

blesse au bras. L'amour de Georgé se change en fureur ; il tue de sa propre main le malheureux Viazemski, dont il redoutait les reproches ; fait couper à la princesse les bras et les jambes, et on la jette dans le fleuve. Souillé de ce sang qui crie vengeance, devenu un objet d'exécration pour ses anciens amis et ses domestiques, obligé de fuir, parce que tout le monde l'évitait ; mais ne pouvant se fuir lui-même, et trouvant dans son cœur, dévoré de remords, son plus cruel ennemi, il va chez les Tatars, erre de contrées en contrées, de déserts en déserts, et vient terminer enfin ses jours dans une solitude de la principauté de Rézan, entre les bras d'un saint abbé, qui seul daigna lui donner un asile et des consolations.

Bazile II mourut en 1425, âgé de cinquante-quatre ans, après en avoir régné vingt-cinq.

Epoque où l'on commence à frapper des monnaies en Russie, et ce qu'elles avaient été jusqu'alors.

Ce fut sous le règne de ce prince que l'on commença à frapper en Russie de l'argent monnayé. Il est souvent parlé auparavant de *grivnes*, et ensuite de *roubles* ; mais il faut alors entendre par ces mots un certain poids effectif d'argent. Le commerce avec les étrangers se faisait par échange contre d'autres marchandises, ou contre de l'or

ou de l'argent pris au poids. Quant aux usages communs de la vie, on avait pour monnaie courante des morceaux de peaux de martres, qu'on appelait *morki;* et pour les petits détails, des fronts d'écureuils ou petits-gris, et même des demi-oreilles qui n'avaient que la valeur de notre *liard.*

VAZILI ou BAZILE III VAZILIÉVITZ, *surnommé* SLÉPOI ou L'AVEUGLE, LE TÉNÉBREUX.

George, prince de Galitch, oncle du jeune Vazili, prétendait à la succession de son frère : il se fondait sur l'incapacité du mineur, et sur les anciens usages de la nation. Les deux prétendans, plutôt que de se concilier à l'amiable, préfèrent de compromettre leur dignité, en se rendant à la cour du kan des Tatars, et de le faire l'arbitre de leurs droits. Bazile obtint la faveur d'Oulou Mahmet, et même il sut tellement gagner les bonnes graces du kan, qu'en lui adjugeant le trône, il l'exempta de tout tribut, et lui dit ces paroles remarquables : « Je préfère un ami à un vassal. » Voulant ensuite abaisser l'orgueil de George, il lui ordonna de conduire par la bride le cheval de son neveu, devenu son souverain ; mais Vazili exempta son oncle de cette humiliation.

91761 7

Ingratitude de Vazili, et trait magnanime du kan des Tatars.

Il est fâcheux, pour la mémoire de ce prince, qu'il ne paya son bienfaiteur que d'une noire ingratitude. Un prince tatar sort des déserts du Jaïk, vers le mont Caucase, vient brusquement attaquer Mahmet, et s'empare de sa domination. Mahmet, obligé de fuir, passe le Volga ; fait demander à Vazili la permission d'entrer en Russie, et d'y séjourner jusqu'à ce qu'il ait pu rassembler des troupes pour faire face à son ennemi. Vazili feint d'être touché de son sort, et lui permet de camper sur les bords de l'Oka, dans le district de Biélef, à cinquante lieues de Moscou. A peine le prince fugitif s'était-il rendu dans le lieu désigné, que Bazile fait marcher contre lui une armée de quarante mille hommes. Mahmet s'étonne et s'indigne de sa perfidie. Il n'avait avec lui que quatre mille hommes Tatars, dont le tiers était armé. Réduit au désespoir, il dit à sa petite troupe : « La mort nous entoure de toutes parts ; il faut vaincre ou mourir ; mais ne mourons pas sans vengeance. » Les Russes attaquent, et trouvent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas ; leurs généraux prirent la fuite avec cinq vévodes (grands-seigneurs) et une partie de l'ar-

mée; le reste fut tué ou fait prisonnier. C'est ainsi que fut punie la perfidie de Bazile.

Elle le fut encore bien davantage quelque temps après, lorsque Mahmet, ayant repassé le Volga, eut étés'établir à Kasan. Il fondit tout-à-coup sur Moscou, et cette ville, qui commençait à devenir considérable, fut la proie des flammes. Bazile s'avança contre les Tatars, leur livra bataille, et fut fait prisonnier. Mahmet ne démentit point la noblesse de son caractère dans cette circonstance délicate, qui le rendait maître d'un ennemi ingrat et perfide; loin de songer à s'en venger, il lui pardonna généreusement, et le renvoya dans ses états, sans exiger d'autre rançon que la promesse de s'acquitter envers lui d'une manière conforme à ses moyens.

Pendant que Mahmet donnait un exemple de générosité aux princes russes, un d'entr'eux en donnait un tout opposé. Il fit répandre le bruit que Bazile, pour se racheter, avait vendu la nation aux Tatars, et cédé plusieurs principautés. Ce fourbe, dans l'espoir de se rendre maître de Moscou, fit engager Bazile d'aller directement au monastère de la Trinité, pour y remercier Dieu de sa délivrance. Le grand-prince suivit ce conseil. Alors le scélérat surprend Moscou, dont la corruption lui facilite l'entrée. Il arrête les princesses et les boïards qu'il n'avait pu séduire; et court arracher de l'église du monastère de la Tri-

nité le confiant Bazile, auquel il fait crever les yeux, et que cette action atroce a fait surnommer *le Ténébreux* ou *l'Aveugle*.

Il vécut encore long-temps dans ce triste état, et ne gouverna pas moins ses sujets, quoique privé de la vue. Il mourut en 1462, âgé de 47 ans, et en régna trente-sept.

IVAN III (JEAN) VAZILIÉVITZ, *surnommé* LE MENAÇANT.

A peine âgé de vingt-trois ans, lorsqu'il prit possession du trône, il résolut de faire ses efforts pour délivrer la Russie du joug des Tatars, et il forma en même temps la résolution de faire régner une exacte discipline parmi les troupes et l'observation des lois dans toutes les classes de citoyens. Il ne pouvait mieux se montrer digne du trône qu'il occupait. Il avait battu, à l'âge de vingt ans, le kan de la grande horde. Celui-ci, voulant abaisser un ennemi trop puissant, fond sur la Russie avec toutes ses forces, et déjà il s'était avancé sur les rives du Don, lorsqu'il fut attaqué par le kan de Crimée, et que son armée fut presque entièrement détruite.

Abaissement des Tatars.

Ivan ne profita pas tout de suite de l'avantage

que lui procurait la désunion des Tatars, acharnés à se détruire eux-mêmes; ce ne fut qu'en 1470 que son armée vint former le siége de Kasan. Les assiégés furent bientôt réduits aux dernières extrémités. Ils demandèrent la paix, et ils l'obtinrent sous la condition que le kan qui régnait dans la ville se reconnaîtrait vassal et tributaire d'Ivan. Ainsi les Tatars finirent par éprouver à leur tour l'humiliation dont ils avaient autrefois couvert les Russes.

Peu effrayé de la prise de Kasan, le prince des Tatars de la horde dorée, l'une des principales, envoie à Ivan, l'an 1472, des députés avec un *basma*, ou ordre scellé du grand sceau, par lequel il ordonnait au grand-prince de Russie de payer le tribut auquel ses prédécesseurs avaient été soumis. Ivan prend le *basma*, crache dessus, suivant la manière dont les Russes témoignent ordinairement leur indignation, le foule aux pieds, et fait mourir les députés, à la réserve d'un seul, qu'il renvoie à son maître, pour lui annoncer le mépris que la Russie fait de ses ordres.

Le kan furieux assemble toutes ses forces; Ivan s'avance au-devant de lui, sur les bords de l'Ougra, le harcèle et l'empêche de traverser la rivière. Cependant Ivan est informé qu'à la horde il n'était resté personne en état de porter les armes : il y envoie un corps d'armée. Les Russes ne trou-

vent que des vieillards, des enfans, des femmes; ils tuent sans pitié ces faibles victimes, persuadés que la guerre autorise ces horreurs. Toutes les habitations sont livrées aux flammes; les troupeaux et les autres richesses des Tatars sont enlevés. Akmet, qui était toujours sur les bords de l'Ougra, apprend que sa horde est en proie aux ennemis, il court la secourir. Mais, tandis qu'il s'avance contre les Russes, et que ceux-ci reviennent par une route différente, chargés de butin, les Nogais entrent dans la horde, détruisent, massacrent, prennent ce qui avait pu échapper aux Russes, s'emparent des femmes du kan, continuent leur marche, passent le Volga, rencontrent Akmet lui-même, lui livrent bataille, et, après un combat long et meurtrier, ils le défont entièrement : Akmet resta sur le champ de bataille. Ainsi périt la horde dorée, nommée de la sorte sans doute à cause de ses richesses, et fondée par Batou Sagin en 1237.

Pendant quelques années, jusqu'à ce que Kasan fût tout-à-fait réunie à la Russie, cette ville et la principauté furent gouvernées par un kan de Tatars, qui était à la nomination d'Ivan, et dont les ambassadeurs venaient solliciter humblement la protection du grand-prince; directement avec la même soumission, à laquelle, durant plusieurs siècles, avaient été réduits les princes russes.

Le kan des Tatars, en 1571, fit une incursion

en Russie, pénétra jusqu'à Moscou, mit le feu aux faubourgs. Les flammes gagnèrent le magasin à poudre. L'explosion fit sauter un grand nombre d'édifices; une partie de la ville fut réduite en cendres, et plus de cent mille hommes périrent par les flammes et par le fer des Tatars. De retour dans ses états, le kan, fier de sa victoire, envoya au tzar une ambassade, composée de trois cents hommes, pour lui demander un tribut. Ivan IV ne les entendit qu'avec indignation; peu s'en fallut qu'il ne fît trancher la tête aux trois cents députés, mais sa fureur se borna à faire couper le nez et les oreilles à quelques-uns des principaux Tatars, qu'il renvoya à leur maître : il les chargea de lui présenter une hache, comme le seul tribut qu'il eût à lui offrir.

Les Russes pénètrent dans la Sibérie septentrionale.

La satisfaction qu'éprouvait Ivan d'avoir humilié pour jamais l'orgueil et la puissance des Tatars, l'engagea, dans les dernières années de sa vie, à faire sentir son joug aux nations qui habitent le long de la mer Glaciale, et qui se permettaient de faire des incursions au-delà de leurs frontières. Les principaux de ces peuples se nommaient Vogoules, et avaient jadis été très-puissans. L'armée des Russes, forte de plus de quatre

mille hommes, pénétra vers le 65me degré de latitude, et le 75me de longitude. Les généraux du grand-prince ne perdirent presque personne dans leur expédition. Comment les nations de ces contrées de la Sibérie auraient-elles pu résister aux Russes, qui les attaquaient avec des armes dont l'usage leur était inconnu? Les cahuttes qui composaient ce qu'on appelait les villes des Vogoules, furent détruites; la plupart de ces malheureux furent massacrés; quelques-uns conduits à Moscou, y périrent bientôt, ne pouvant soutenir un genre de vie auquel ils n'étaient point accoutumés.

Les Russes, parvenus à huit journées de chemin au-delà des monts Ougoriques, aperçurent des chefs de la nation traînés par des rennes. Ils venaient sans doute leur rendre hommage, et payer tribut, car il ne se fit aucune hostilité. L'armée russe continua de parcourir le pays. Les généraux se faisaient traîner par des rennes, et les officiers inférieurs par des chiens. Dans cet équipage, si nouveau pour des Européens, ils prirent trente-trois villages des Vogoules et des Ostiaks. Ce fut la première fois que les Russes mirent le pied dans la Sibérie septentrionale.

Ivan triomphe des Polonais.

La fortune seconda partout les armes d'Ivan. Il triompha des armées polonaise et lithuanienne,

et fit repentir les habitans de Novogorod d'avoir osé se révolter contre lui. Ils avaient été soulevés par Casimir IV, roi de Pologne. Dans l'espoir d'être secourus, ils livrèrent bataille aux troupes d'Ivan ; douze mille de ces révoltés restèrent sur la place, et deux mille furent faits prisonniers. En dépouillant les vaincus, on trouva une copie de l'acte par lequel les rebelles offraient de se mettre sous la protection de Casimir. En punition de cet arrangement criminel, les vévodes d'Ivan forcèrent les prisonniers de se couper mutuellement le nez, les lèvres, les oreilles, et les renvoyaient à Novogorod : punition qui aurait pu être moins barbare.

Casimir ne pouvant vaincre son ennemi par la force des armes, crut qu'il lui était permis de recourir à la trahison. En conséquence, il s'adressa à un prince Loukomski, l'engagea de se rendre à Moskou, d'y mettre tout en usage pour gagner la confiance du prince, et de lui donner la mort après l'avoir obtenue. Le complice de Casimir, qu'on était loin de soupçonner, fut bien reçu à la cour d'Ivan ; mais son dessein fut découvert au moment où il allait commettre le crime. Il fut condamné à être brûlé vif dans une cage de fer. Cet attentat fut suivi d'une guerre contre la Pologne, qui dura pendant dix ans, et ne se termina que sous le règne d'Albert, fils de Casimir.

Mort d'Ivan III.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Des chagrins que causèrent à Ivan les fautes de quelques-uns de ses généraux, et les courses fréquentes des Tatars-Nogais, hâtèrent la fin des jours de ce prince. D'ailleurs usé par les travaux et courbé sous une vieillesse prématurée, déjà depuis long-temps il se sentait affaiblir, au point qu'il ne pouvait marcher qu'à l'aide de deux officiers qui le soutenaient. Il mourut enfin, après de longues souffrances, le 7 octobre 1505, agé de soixante-six ans et neuf mois, et son règne fut de quarante-trois ans. Quoiqu'il eût vu de loin la mort, moins superstitieux que ses contemporains, il se dispensa de prendre l'habit monastique.

Du titre de tzar, et des anciennes armoiries de la Russie.

Les grands-princes de Russie prirent le titre de *tzar*, par droit de conquête, quand ils furent maîtres de Kasan et d'Astrakan, où ce titre était en usage. Les Russes ont traduit le mot kan par celui de tzar : ils avaient autrefois donné le même titre aux empereurs de Constantinople, comme signifiant *Césars*.

Les grands-princes de Russie avaient toujours pris pour leurs armoiries un Saint-George à che-

val, qui est encore à présent l'empreinte de plusieurs monnaies. Mais Ivan III, après son mariage avec Sophie, princesse du sang impérial de Constantinople, prit l'aigle noire à deux têtes.

VAZILI IV (BAZILE) IVANOVITZ.

Il eut de grandes guerres à soutenir contre la Pologne, et contre les Tatars de Kasan : il sortit victorieux des unes et des autres.

Les Glinski tenaient le premier rang parmi les nobles de Lithuanie : ils descendaient du prince Mikaïl, que les intrigues de son frère firent périr si cruellement à la horde, en 1245. Les injustices qu'ils avaient éprouvées en Russie, les avaient engagés à l'abandonner, et leur bravoure très-connue leur avait procuré, en Pologne, la plus grande considération. Le plus célèbre de ces Glinski était Mikaïl, qui s'était attiré la haine des Polonais et des Lithuaniens, par sa hauteur et par ses vexations. Les voix qui réclamèrent de toutes parts contre lui, le forcèrent à passer en Russie avec deux de ses frères. Mais ce prince, après avoir trahi sa patrie et passé au service du tzar de Moscou, s'en repentit, et chercha à rentrer en grace auprès de Sigismond, roi de Pologne. Ce monarque, empressé de s'attacher un général qui avait acquis une grande expérience dans les cam-

pagnes qu'il avait faites en Allemagne, en Hongrie et en Italie, chargea un soldat polonais nommé Trepka, d'aller le joindre dans le camp ennemi, et de lui dire qu'il serait reçu avec bonté. Le soldat part, arrive, feint d'être un déserteur ; on l'arrête, on l'interroge, on le presse, il est reconnu pour espion. En vain cherche-t-on à lui arracher son secret par les tourmens, il est impénétrable. Attaché à une broche, et consumé peu à peu par les flammes, il souffre et se tait jusqu'à la mort.

Le tzar Bazile IV mourut en 1533, après un règne de vingt-huit ans.

IVAN IV (Jean) VAZILIEVITZ, *surnommé* LE CONQUÉRANT.

Appelé au trône, à peine dans sa quatrième année parce que les principes étaient changés, sans quoi la succession de son père aurait de droit passé au plus âgé de ses oncles, Ivan eut sa mère pour tutrice.

En sortant de tutelle, à l'âge de quatorze ans il se hâta de jouir de sa liberté, et se livra à la fougue de ses passions, pour se dédommager de ce qu'elles avaient été si long-tems retenues. Il choisit pour amis de jeunes hommes indisciplinés, aussi vifs, aussi violens que lui; avec ces compa-

gnons insensés, il courait à cheval les rues de Moscou, les places, les marchés ; insultait, maltraitait, volait les hommes et les femmes qu'il rencontrait, les assassinait quelquefois. Les habitans de Moscou tremblaient, exposés à une troupe de déterminés qui ne craignaient pas le glaive des lois.

Caractère de ce prince.

Sa vivacité était incapable de recevoir aucun frein, et sa colère était celle d'un animal féroce : accoutumé à tout voir trembler devant lui, il se livrait à toutes ses passions, à tous ses caprices. Ses vices doivent être attribués en partie aux mauvaises liaisons qu'il contracta dans sa jeunesse. Des historiens le représentent comme un tyran furieux, qui sacrifiait tout à sa cruauté ; les autres, comme un prince sage et modéré, uniquement occupé du bonheur de son peuple : tous en font un homme singulier et bizarre, et ils ont raison. Ce qu'il y a de vrai encore, c'est qu'il fut conquérant pour l'utilité de sa patrie, et qu'il mérite d'être placé au rang des législateurs ; mais ces vertus furent ternies par un extrême penchant à la cruauté. Il avait toujours à la main un gros bâton garni de pointes de fer; il en piquait les jambes de ses boïards, et témoignait une estime particulière pour ceux qui ne montraient aucune sensibilité.

La violence du caractère de ce prince se ma-

nifesta dans une infinité d'occasions. Il fit clouer, dit-on, un chapeau sur la tête d'un ambassadeur italien qui s'était couvert devant lui : cependant Jérôme Boze, ambassadeur de la reine d'Angleterre, osa mettre son chapeau en sa présence. Ivan lui demanda s'il ignorait le traitement qui avait été fait à un autre ambassadeur pour une semblable hardiesse? «Oui, répondit cet homme courageux; mais je suis l'envoyé de la reine Elisabeth, et si l'on fait un affront à son ministre, elle saura bien en tirer une vengeance éclatante. — O le brave homme! s'écria le tzar; qui de vous, dit-il à ses courtisans, eût agi et parlé de la sorte, pour soutenir mon honneur et mes intérêts? »

Courage héroïque d'un envoyé polonais.

Il ne mérite pas moins d'éloges par son généreux dévouement, le brave Polonais dont nous allons faire mention. Après la mort de Sigismond, les sujets de cette couronne élurent pour leur souverain Etienne Battori, prince de Transylvanie. Le nouveau monarque fit assembler les Palatins, et leur représenta que la gloire de la nation demandait qu'on tirât vengeance des insultes que les Russes avaient faites à la Pologne. Il fut résolu qu'on déclarerait la guerre au tzar, et l'on chercha un homme qui fût assez courageux pour lui aller faire cette déclaration au nom du roi et de toute la na-

tion polonaise. Lopathiski, seigneur d'une naissance distinguée, et d'une fermeté reconnue, se présenta pour cette négociation et fut agréé. Arrivé à Moscou, un officier du tzar lui dit de la part de son maître, qu'on ne souffrirait pas qu'il vînt à la cour le sabre à la main, suivant l'usage établi alors, lorsqu'un ambassadeur allait déclarer la guerre. Lopathiski répondit : « Je sais que votre prince, quand je paraîtrai seul devant lui, au milieu de ses sujets, a la puissance de m'ôter la vie ; mais la crainte de la mort ne m'empêchera point d'exécuter les ordres du roi mon maître. — Prenez garde, reprit l'officier, à ce que vous allez faire ; il ne sera pas dit qu'un simple particulier ose braver dans sa cour un des plus grands monarques du monde. — Aussi, répliqua l'ambassadeur, mon dessein n'est pas de manquer au respect dû à ce grand prince ; mais, encore une fois, j'exécuterai les ordres de mon souverain, et il n'est pas de genre de mort que je n'affronte pour m'acquitter de ce devoir. »

Quelques jours après, on vint l'avertir que le sénat était assemblé, et qu'il y était attendu. Lopathiski s'y rendit, et lorsqu'on lui eut demandé le sujet de son ambassade ; « Je viens, répondit-il, déclarer la guerre à la Russie, au nom du roi notre souverain et de toute la Pologne. » On le conduisit de là à l'audience du tzar ; et quand il entra dans la cour du palais, il s'y trouva un si grand

concours de peuple, qu'il y eut plus de cent personnes d'écrasées sous les pieds des chevaux. On prit ce malheur pour un mauvais présage, et l'on disait à haute voix : « Si un seul Polonais a pu faire périr tant de Russes, que ne feront-ils pas lorsqu'ils seront tous réunis ? » A l'arrivée de l'ambassadeur, le tzar affecta beaucoup de gaîté. Lopathiski lui présenta la lettre du roi de Pologne et une épée faite en forme de faux, ce qui désignait une déclaration de guerre. Le monarque jeta sur lui un regard d'indignation, et lut la lettre en frémissant de colère. Etienne lui reprochait les outrages qu'il avait faits aux Polonais, et ses cruautés dans la Livonie; il lui proposait d'évaquer ce dernier pays, sans quoi il lui déclarait une guerre éternelle. Le tzar fit assembler les grands de l'empire, qui tous protestèrent qu'ils répandraient tout leur sang pour soutenir la gloire du nom russe, et défendre leur patrie. L'ambassadeur fut renvoyé, et les deux nations se préparèrent à la guerre.

Couronnement d'Ivan IV. Il est le premier qui ait pris sonnellement le titre de tzar. Eloge de la princesse son épouse.

En 1547 ce prince se fit couronner avec une grande pompe par le métropolitain de Moscou, et prit en même temps le titre de tzar, que, jusqu'à

Déclaration de guerre.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

lui, aucun souverain de Russie n'avait porté, du moins constamment. Ce fut pour soutenir ce titre qu'il prit la couronne qu'on croyait avoir appartenu autrefois à Constantin-Monomaque, empereur de Constantinople. Le premier Ivan, pour assurer le trône à son fils Démitri, avait couronné ce jeune prince, qui cependant ne régna pas; et c'est la première fois que les chroniques parlent de la cérémonie du couronnement. Les anciens souverains se contentaient du titre de grands-princes. Ivan IV crut qu'il fallait un appareil nouveau, plus imposant, plus auguste pour une nouvelle dignité.

Il épousa, dans la même année, Anastasie, fille de Roman Jouriévist Romanof; cette princesse, aimable, douce et spirituelle, sut prendre un heureux ascendant sur l'esprit de son époux, et l'engagea à diriger sa vivacité naturelle vers des objets utiles; elle l'amena à rougir des égaremens auxquels il s'était livré. Ses passions furent modérées jusqu'à l'année 1568, qu'il eut le malheur de la perdre. Alors son penchant à la cruauté se développa avec force; n'étant plus éclairé par les sages avis d'une épouse qu'il aimait, il commit d'effroyables barbaries.

» Aimables compagnes de l'homme, s'écrie un historien, sachez vous servir de votre pouvoir! usez de ce charme irrésistible que vous donna la nature pour subjuguer nos volontés rebelles et les ramener à l'amour du devoir: c'est à la douceur

que sont réservées toutes les victoires. Le créateur, en vous formant, voulut embellir son ouvrage; soyez la source de nos efforts généreux et la récompense de nos succès! vous partagerez à jamais avec les hommes que vous aurez formés, le prix de leurs victoires et celui de vos vertus. »

Conquête de Kasan et d'Astrakan. Fin de la puissance des Tâtars en Russie.

Ce fut en l'année 1552 qu'Ivan, à la tête d'une armée formidable, vint assiéger Kasan. Cette ville est bâtie sur une montagne dont le pied est arrosé par la Kasanka; elle est entourée par une prairie vaste. Le mot *Kasan* signifie, en langue tatare, un *chaudron*. Les Tatars rapportent que l'événement suivant fit donner ce nom à la ville. « Un « domestique du kan Altin-Beck, qui en est le « fondateur, laissa tomber un chaudron dans la « petite rivière qui arrose cette contrée; et ce lé- « ger accident fit nommer Kasanka la rivière, et « Kasan la nouvelle ville. »

Pour accélérer la prise de la ville, un ingénieur fit creuser des mines sous les murailles. La ville manqua d'eau, , tous les secours lui furent interceptés. Le travail des mineurs étant achevé, le tzar ordonna un assaut général dès que les mines auraient joué. Le feu devait être mis aux poudres à l'instant où le diacre, lisant l'évangile, lors de

la célébration de la messe, prononcerait ces mots: *Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.* Le diacre donne ce signal terrible, les mines font leur explosion, les Russes montent à l'assaut avec impétuosité, et la ville est enfin prise malgré la plus rigoureuse résistance.

Astrakan ne tarda pas à avoir le même sort; mais sa conquête offre des détails différens. Le royaume d'Astrakan formait anciennement cette vaste portion de la Tatarie qui porta d'abord le nom de Kiptchak, en l'honneur du fils d'un général que sa mère mit au monde dans le creux d'un arbre. Kiptchak fut ensuite nommé Nogaïa; les Russes ont changé la dénomination d'Aschi-Tarkan, ville où résidait le prince tatar, en celle d'Astrakan: Aschi-Tarkan est un mot de l'ancienne langue turque qui signifie, *Un pélerin de la Mecque a donné la liberté.* « La tradition dit à ce sujet, « qu'un noble tatar venant de la Mecque, arriva « dans cette contrée lorsqu'on travaillait à poser « les fondemens de la nouvelle ville, et qu'en mé- « moire de cet événement, il accorda la liberté à « quelques-uns de ses esclaves. »

Quoi qu'il en soit de cette tradition, Ivan IV envoya une forte armée pour s'emparer d'une contrée qui, depuis plus de deux siècles, avait été si funeste à la Russie. Les Russes, informés qu'à leur approche le kan Emourgéi avait abandonné sa capitale, s'y rendirent en diligence. Les

habitans leur en ouvrirent les portes, et cette prise de possession ne coûta pas une goutte de sang. Les Russes poursuivirent le kan saisi d'épouvante, le joignirent, exterminèrent ses troupes, prirent son camp, ses trésors, ses femmes; il fut trop heureux de pouvoir s'enfuir dans la ville d'Azof avec vingt tatars qui lui étaient le plus dévoués, reste de cinq mille hommes qui l'avaient suivi. La défaite d'Emourgéi et la prise d'Astrakan consommèrent la ruine des royaumes Tatars, et augmentèrent de beaucoup la puissance des Russes.

Exploits d'Ivan IV dans la Finlande et dans la Livonie. Belle action d'un petit corps de Suédois.

Les Russes faisaient presque une guerre continuelle à la Pologne et à la Suède. Une des armées d'Ivan entre en Finlande, la dévaste d'une manière affreuse. Le tzar et ses deux fils pénètrent dans la Livonie, où le roi de Suède avait fait passer du secours. Il assiége et prend d'assaut Vittenstein, et fait main-basse sur tout ce qu'il y trouve. Le barbare vainqueur fit embrocher à des lances, et rôtir le commandant de la place, ainsi que les malheureux qui avaient échappé à la première fureur du soldat. Après que le tzar se fut rendu maître de Karckousen, il retourna à Novogorod avec

une partie de ses troupes. Le reste fit une irruption et de grands ravages en Estonie. Le Général Ackenson sort de Rével avec peu de monde, rencontre les Russes à Lode, et fait marcher contre eux son avant-garde composée de Livoniens. Ceux-ci ayant rompu les bataillons ennemis, sont saisis d'une terreur panique, prennent la fuite, et les Suédois restent au milieu des Russes. Ils n'étaient qu'au nombre de six cents cavaliers et de cent fantassins, entourés de seize mille Russes. Cette petite troupe de braves valait une armée : elle se fait jour, taille en pièces sept mille Russes, met le reste en fuite, et s'empare de mille chariots de bagages.

Emportement brutal d'Ivan. Son repentir, et sa mort.

Un père, qui, par un mouvement irréfléchi de colère, a le malheur de tuer son fils, est certainement très à plaindre, pour peu qu'il ait un cœur sensible. C'est ce qu'éprouva le Tzar, et voici de quelle manière on raconte ce triste événement. Les femmes nobles étaient dans l'usage de porter trois robes à la fois, plus ou moins chaudes, selon la saison; celles qui n'en portaient qu'une faisaient mal juger de leurs mœurs. Il arriva que l'épouse du tzarévitz, avancée dans sa grossesse, et gênée par le poids de ses habits, se mit à l'aise

dans son appartement. Le tzar entre chez elle sans se faire annoncer, il la trouve couchée sur un siége, vêtue d'une seule robe. La princesse surprise se lève, et fait des excuses à son beau-père; pour toute réponse, elle reçoit un soufflet; elle jette un cri; le tzarévitz accourt, et reproche doucement à son père cet excès de dureté. Ivan furieux le frappe sur la tête avec le bâton qu'il avait coutume de porter; le jeune prince tombe noyé dans son sang. A cette vue, Ivan se rappelle qu'il est père, presse son fils dans ses bras, l'arrose de ses larmes, et appelle à grands cris du secours. « O ciel! mon fils expire de la main de son père, disait-il, dans sa douleur; ma férocité le prive du jour qu'il tient de moi; et je rends inutiles, par cette cruauté, les soins et les peines que m'a coûtés son enfance! » Le jeune prince ouvre ses yeux mourans, et, les fixant tendrement sur ceux de son père, il lui dit: « Je meurs content, puisque je vous vois verser des larmes de tendresse. » Il expira au bout de quelques jours, emportant les regrets de la nation. Ivan ne put jamais se consoler de s'être privé lui-même d'un fils qui lui était si cher; dévoré de remords, il laisse éclater tous les jours des marques de son désespoir: la nuit il ne peut goûter aucun repos. Afin que le ciel lui pardonne un crime involontaire, il fait faire des prières dans toutes les églises de son empire; il envoie même des sommes considérables pour cet effet

au patriarche de Constantinople. Sa douleur ne faisant que redoubler, au lieu de se calmer, il prend le parti de se faire moine, et reçoit la tonsure. Tous les historiens conviennent que sa douleur et son repentir abrégèrent ses jours. Ce prince mourut en 1580, âgé de 54 ans, et de son règne le cinquantième.

Création de la milice des Strelitz.

Afin d'avoir une milice aussi soumise à l'autorité du prince qu'à la discipline militaire, Ivan établit dès 1547 la milice des Strelsi ou Strelitz. Il les fit exercer, et les arma de fusils. L'arc et la lance etaient presque la seule arme des Russes. Ivan forma sa garde d'une partie de ce nouveau corps : le reste fut employé dans les armées. La Russie vit alors, pour la première fois, des troupes réglées, des soldats toujours sous les armes, et une milice prête à marcher à l'ordre du souverain. Avant cette utile institution, mais qui dégénéra dans la suite, les nobles étaient obligés de servir. Les principaux d'entre eux faisaient, sous le nom de vévodes, les fonctions d'officiers. Les plus riches servaient à leurs frais, les autres recevaient une paie modique en argent, et des fiefs. Les uns et les autres étaient suivis de leurs paysans mal vêtus, mal armés, sans aucune connaissance de l'art militaire. Chaque noble était obligé d'amener

avec lui un nombre d'hommes de pied et de cavaliers proportionné à sa fortune en fonds de terre. Les cultivateurs, les habitans des villes et surtout les marchands ne servaient que dans de grandes extrémités. Quand l'état était menacé d'un danger éminent, ils prenaient les armes, et l'Eglise même fournissait des hommes et des chevaux.

Mœurs et usages des Russes, anciens et modernes.

Les maisons des anciens Russes étaient petites, bâties en bois, et chacune contenait une famille entière. Comme on se proposait surtout de lutter contre la rigueur du froid, les fenêtres étaient fort petites, et les portes si basses, qu'on ne pouvait y passer qu'en se courbant. Les chambres étaient entourées de bancs fixés à la muraille, et l'on ne connaissait pas d'autres siéges, même à la cour. Les hommes occupaient les appartemens d'entrée; et les femmes, la partie la plus reculée du bâtiment.

Encore à présent, une partie des maisons est de bois : elles sont construites de troncs d'arbres dépouillés de leur écorce, rangés les uns au-dessus des autres, horizontalement et avec beaucoup de propreté. Il n'entre pas un clou dans ces constructions. L'édifice peut être abattu quand on le désire, et relevé dans un clin d'œil. Il existe à Mos-

cou des marchés où l'on peut acheter non seulement des maisons, mais de petits villages tout faits. Ainsi une maison incendiée peut être remplacée dès le même soir. On voit dans toute la Russie un grand nombre d'églises entièrement de bois.

A l'exemple des anciens Romains, c'était sur la grande place que se rendait la justice, et la présence du peuple en imposait aux juges. Les jeunes gens ne pouvaient, sans s'exposer au reproche, s'absenter souvent de ces assemblées. Il y prenaient les leçons que les hommes plus avancés en âge avaient reçues de l'expérience; ils apprenaient à connaître leurs devoirs et à servir la patrie.

L'empire des pères était très-despotique sur leurs enfans : aucun âge, aucun établissement, aucun emploi ne pouvait les délivrer de la dépendance paternelle. Ils pouvaient être battus, fustigés par ordre de leur père et par des mains serviles; ils pouvaient périr par les suites de ces supplices domestiques, sans être vengés par la loi. Ils pouvaient être vendus jusques à quatre fois; mais, s'ils étaient affranchis après la quatrième vente, les pères alors perdaient la propriété sur leurs enfans.

Les femmes n'étaient guère plus protégées par les lois. Dans la sévère retraite à laquelle elles étaient condamnées, elles n'avaient pas même la consolation d'exercer leur autorité dans l'intérieur

de la maison. Entièrement soumises à leurs époux, elles ne commandaient à personne ; leur seule occupation était de coudre et de filer. Quelquefois il leur était permis d'aller se promener dans une plaine voisine de la ville. Là, elles prenaient le plaisir de la danse ou de l'escarpolette. Les femmes sont encore très-sédentaires en Russie.

Une des qualités les plus remarquables de l'esprit des dames de cette contrée, c'est leur facilité à apprendre les langues étrangères : elles parlent et écrivent le français comme si elles étaient nées à Paris ; mais on pourrait leur reprocher de trop négliger leur langue. Les dames russes ont un teint agréable et brillant de fraicheur ; mais les proportions de leur visage sont peu régulières.

Les différens états, du temps d'Ivan IV, se distinguaient par le vêtement. Un homme de néant ne trompait pas ceux à qui il était inconnu, par un habit qui ne convenait point à sa condition. Il était défendu, sous de graves peines, aux gens du commun, de porter des robes faites d'étoffes précieuses.

Maintenaut les gens riches s'affublent pendant l'hiver d'une espèce de turban de fourrure noire. Ils sont habillés d'un large manteau, qui descend jusqu'aux pieds, et est doublé de poil d'ours ou de renard de Sibérie. Des souliers de peau d'élan ou de veau, garnis de poil en dedans et en dehors,

garantissent les pieds du contact glacial de la neige. D'autres personnes ont de larges bottes de cuir ou de velours, doublées de flanelle ou de fourrures. Il est impossible de reconnaître ses amis sous un pareil accoutrement, et même de distinguer les traits d'une créature humaine.

Les habillemens d'hiver des dames sont plus gracieux que ceux des hommes; ils sont chauds et ne déguisent point tout-à-fait les formes. Les femmes de la capitale s'habillent, à peu de chose près, comme les Anglaises, et suivent aussi les modes françaises; elles ont seulement des vêtemens plus amples; précaution indispensable dans ce climat, où un simple rhume peut causer immédiatement des fièvres très-dangereuses, où une heure d'imprudence coûte trop souvent la vie.

Les paysans et les gens du peuple s'enveloppent de fourrures pendant l'hiver. Ils ont sur la tête des bonnets, les uns ronds, les autres carrés. Leur habit consiste, en été, dans une longue blouse, ou caftan de drap bleu ou brun, lequel descend au-dessous des genoux. Il se croise diagonalement sur la poitrine, et s'y attache avec des boutons cilindriques de cuivre ou de métal blanc. Leur taille est serrée avec une ceinture de filet : ils y attachent leurs gants, ou leur hache s'ils sont ouvriers.

Le passe-temps ordinaire des nobles qui n'ont point de devoirs civils ou militaires à remplir, est

de se promener toute la matinée en voitures ou en traîneaux. Ils dînent à deux heures et demie, restent peu de temps à table et font la sieste une couple d'heures, ou bien ils jouent aux cartes. Ils aiment aussi le billard.

Les nobles de Moscou font leurs délices des pigeons dressés à revenir vers leur maître : un couple bien privé se vend de cinq à dix roubles (1). On est étonné de voir les marchands, pour montrer le savoir-faire de leurs oiseaux, les lâcher, et les rappeler ensuite à volonté. Les pigeons s'élèvent à une grande hauteur en décrivant une spirale, et se suivent tous dans la même direction. Si par hasard un des oiseaux s'écarte de la ligne, le marchand donne un coup de sifflet, agite la baguette, et l'animal docile reprend sa route. Parvenu à une hauteur prodigieuse, il retombe comme une balle de plomb, et se relève sur ses ailes à peu de distance de la terre : on prend pour les former à cet exercice des peines incroyables. Pour les dresser, il faut d'abord avoir soin de les attacher avec un long fil; on les force de s'abattre dès qu'ils sont à une certaine hauteur, et ils apprennent ainsi par degrés à tomber d'eux-mêmes.

Les seigneurs, à Moscou, se rendent quelquefois sur la place du marché du dimanche, pour

---

(1) Le rouble vaut environ cinq francs.

examiner la docilité de ces oiseaux, et en faire l'occasion de paris considérables. On établit une gageure sur la hauteur respective à laquelle parviendront deux pigeons, ou sur le nombre de spirales qu'ils décriront en l'air, avant de s'abattre.

Il est rare que les Russes mangent des pigeons: un respect religieux les force à respecter ces volatiles, parce que l'Esprit-Saint emprunta la forme d'une colombe. On élève les pigeons moins pour s'en nourrir, que pour se procurer un divertissement agréable, et souvent leur entretien coûte des frais énormes. On a, dans les maisons opulentes, des domestiques chargés de prendre soin des pigeons, et de les dresser à différens tours d'adresse.

Les rossignols sont aussi en Russie l'objet d'une passion singulière; on en élève dans presque toutes les maisons. Ces oiseaux, quand ils chantent en perfection, se vendent jusqu'à quinze roubles. Pendant toute la nuit, les rues de Moscou retentissent des chants du rossignol : il semble qu'on soit transporté dans un bocage. Les Russes, en remuant des grains sur une table, font chanter à volonté ces oiseaux pendant le jour.

On ne voit guère de gentilshommes, dans cette ancienne capitale, qui n'ait quatre chevaux à son carosse, et la plupart en ont six. Il est vrai que cette pompe a quelque chose de burlesque. Deux jockeis en haillons sont placés comme des postillons, devant un cocher vêtu de peau de mouton,

à la manière des paysans qui vivent dans les bois. On voit derrière la voiture une couple de laquais, mis d'une manière un peu plus brillante, mais qui n'est guère moins misérable. Enfin les traits des harnais sont d'une longueur si énorme, que les chevaux sont sujets à s'y embarrasser quand ils tournent le coin d'une rue, ou quand on veut les arrêter trop brusquement.

Les marchands faisaient un corps dans l'état, et ils étaient comptés après la petite noblesse, comme ils le sont encore à présent, mais ils avaient de grandes prérogatives qu'ils ont perdues, et étaient regardés comme partie constituante du gouvernement. Ils étaient appelés aux grandes assemblées de la nation, et donnaient leurs suffrages.

Toutes les espèces de marchands sont rassemblées dans un même quartier, ainsi que cela se pratique en Orient. Chaque genre de trafic a sa place particulière assignée, comme dans les *bazars* turcs de Constantinople. Ces espèces de marchés forment ordinairement une sorte de cloître ou une rue couverte, assez semblable au Palais-Royal à Paris.

Jadis les domestiques servaient par contrat pour un temps convenu. Ces contrats étaient déposés à un tribunal chargé d'en faire observer les clauses, et de juger les différens qui pouvaient s'élever entre les valets et les maîtres.

Les paysans n'étaient point serfs, mais ils n'avaient point de propriétés foncières. Toutes les terres appartenaient et appartiennent encore aux seigneurs. Ils en abandonnaient une portion aux paysans, qui employaient un jour de la semaine pour la travailler, et donnaient au seigneur tout le reste de leur temps. Mais ces paysans étaient maîtres d'abandonner cette propriété précaire, et d'aller dans les villes se louer pour le service domestique, ou exercer les travaux dont ils étaient capables.

On ne connaissait d'esclaves que les captifs faits à la guerre, ceux qu'on achetait des Kosaques et des Tatars, et les Russes qui s'étaient vendus. Tous ces esclaves étaient ordinairement affranchis à la mort du maître. Mais souvent, dénués de tous secours, et embarrassés de leur liberté, ils n'en profitaient que pour se revendre.

De nos jours, le paysan ne s'appartient pas à lui-même. La terre qu'il féconde de ses sueurs est-elle vendue, il passe au pouvoir du nouveau maître avec les troupeaux, avec les instrumens aratoires, et on l'achète lui et sa famille, comme faisant partie des objets employés à l'exploitation du domaine.

Les paysans ou les esclaves de la couronne, (car c'est la même chose) sont les plus heureux; ils se transmettent de père en fils leur patrimoine; ils sont seulement tenus à une redevance an-

nuelle. Bien sûrs qu'on n'en augmentera pas le tarif, ils peuvent donner un libre essor à leur industrie.

Beaucoup de seigneurs accordent à leurs serfs des deux sexes la permission d'aller gagner de l'argent à la ville, en qualité de domestiques, de marchands, de journaliers, etc. Le maître règle la somme qu'ils doivent mettre en réserve pour lui sur leur bénéfice. Les esclaves traités avec cette douceur, acquièrent quelquefois de grandes richesses.

Les personnes libres et les serfs, quand ils se rendent coupables de quelque délit, sont également dans le cas d'être punis. Dans les temps anciens, ils n'éprouvaient pas moins la rigueur des lois. Lorsqu'on avait reçu quelque offense, il était défendu sévèrement de se faire justice à soi-même. Si la chose arrivait, on payait une somme pour l'honneur outragé de sa partie adverse, et on était encore condamné à une amende envers le souverain, dont on avait osé prévenir la justice.

Ainsi le duel était inconnu parmi les Russes; et les étrangers qui s'en rendaient coupables, attaqués ou agresseurs, étaient également punis comme des meurtriers.

Mais il était d'autres combats que le gouvernement tolérait, qu'il encourageait même, parce qu'on les croyait utiles pour conserver le courage de la nation et l'endurcir à la douleur. A de cer-

tains jours marqués, le peuple sortait en foule hors des villes pour voir la jeunesse s'exercer au pugilat. Les Russes n'armaient pas leurs mains de gantelets de fer, comme le faisaient les anciens Grecs; mais l'habitude des rudes travaux et des exercices violens leur avait singulièrement endurci les poings. Ces combats simulés pouvaient offrir quelque avantage ; mais les jeunes athlètes en sortaient souvent avec de graves blessures.

FÉDOR I.er ou THÉODORE IVANOVITZ, *dernier souverain de la première dynastie.*

Nous en sommes restés au successeur d'Ivan IV, et ce fut son fils Fédor qui le remplaça sur le trône. Mais ce prince, quoique âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament faible, valétudinaire, était loin d'avoir le génie, et ne possédait même aucun des talens nécessaires pour régner avec gloire. C'est en vain que son père en mourant lui avait nommé trois sages conseillers; il n'eut point assez de raison pour écouter leurs avis, et fut cruellement la dupe de l'ambition et de la perversité de Boris Godounof, dont il avait épousé la sœur.

Ce beau-frère ne désirait pas moins que de monter sur le trône du tzar. Afin de faire disparaître l'obstacle qui lui causait le plus d'inquié-

tude, il forma le projet d'ôter la vie au jeune Démitri, âgé de sept ans, et frère du prince régnant. Mais il ne lui était pas facile de consommer ce crime. La tzarine douairière avait sans cesse les yeux ouverts sur son fils, et sa tendresse alarmée lui permettait à peine de prendre quelques instans de repos. Accablée enfin par une fatigue aussi constante, elle eut un jour le malheur de se laisser vaincre par le sommeil après le dîner. La gouvernante de l'enfant, qui avait été subornée, saisit ce moment pour conduire le jeune prince dans la cour, sous prétexte de le faire jouer avec son fils. Celui-ci, digne d'une telle mère, le frappa le premier à la gorge, et les autres assassins le couvrirent aussitôt de blessures mortelles. Sa nourrice, qui le perdait rarement de vue, accourt, s'écrie, le couvre de son corps; elle est laissée pour morte sur la place.

Cet événement affreux arriva le 15 mai 1591, vers le milieu du jour, suivant la chronique russe; les auteurs étrangers disent, au contraire, que ce crime fut commis pendant la nuit, et cette circonstance leur a fait croire qu'on avait pu facilement substituer à la place du prince une victime moins précieuse. Les intérêts et les intrigues de Boris ont répandu tant d'obscurité sur cet événement, qu'il est impossible de démêler à présent la vérité.

Les scélérats acharnés à l'exécution du crime dont ils s'étaient chargés, ne s'aperçurent pas qu'ils

étaient observés par le sacristain de la principale église, qui, tout éperdu, courut sonner le tocsin. Le peuple effrayé et les parens du jeune prince accoururent aussitôt ; ils apprenneut que Démitri n'est plus et quels sont les assassins ; on les cherche, on les saisit, et ils sont lapidés sur-le-champ au nombre de douze.

Boris déguisa cet événement pour en informer le tzar ; il lui dit que le jeune prince s'était tué lui-même dans l'accès d'un fièvre chaude ; et le crédule Fédor n'eut pas de peine à ajouter foi à ce récit.

On soupçonne qu'il fut empoisonné par le ministre qui abusait si indignement de sa confiance. Quoi qu'il en soit, Fédor mourut en 1598, âgé de 41 ans, après avoir végété onze ans sur le trône. En lui finit la dynastie des princes descendans de Rourik ; elle occupa le trône pendant huit siècles, et fournit cinquante-deux souverains.

Richesses prodigieuses des Tzars.

Rapportons l'étonnement dont furent frappés le patriarche de Constantinople et sa suite qui s'etaient rendus à la cour de Fédor I, et auquel on montra les trésors du tzar ; c'est une nouvelle preuve de l'opulence de la Russie dans le seizième siècle et de l'éclat dont la cour brillait alors. « Imaginez, dit l'archevêque Arsène, l'un des

« prélats de la suite, imaginez de superbes buf-
« fets chargés de coupes d'argent, de flacons, de
« gobelets entourés de guirlandes d'or, et remplis
« des vins les plus rares et les plus exquis. Dans le
« nombre prodigieux de cuves d'or, de formes et
« de grandeurs différentes, et dont on ne peut éva-
« luer le prix, on en voit une que douze hommes
« ont peine à porter. La vaisselle représente toutes
« sortes d'animaux, tels que des lions, des ours, etc.
« On remarque surtout, parmi ces objets, une li-
« corne d'une grandeur extraordinaire. »

BORIS FÉDÉROVITZ GODOUNOF.

Boris aurait pu jouir du fruit de ses crimes, et s'emparer des rênes du gouvernement que personne ne lui disputait; ses largesses lui avaient procuré des amis parmi les boïards; et le peuple, dont il avait paru le protecteur, lui était dévoué. Cependant Boris ne se servit point de son crédit pour monter sur le trône, il aime mieux y parvenir en employant l'hypocrisie; il fait répandre la nouvelle de la mort du tzar dans toutes les provinces de l'empire; tous les boïards et les gouverneurs se rendent à Moscou et s'assemblent au palais pour élire un nouveau souverain. Feignant de leur laisser liberté entière dans le choix, Boris s'enferme dans le monastère où sa sœur s'était retirée; il sa-

vait d'avance que toutes les voix seraient pour lui, et en effet il est proclamé; mais pour mieux jouer son rôle, il désapprouve le choix de la nation, et insiste fortement auprès des députés qu'on lui envoie pour que l'assemblée fasse une autre élection. Il les chargea de lui dire qu'il était incapable de porter un poids tel que la couronne de Russie, et il ajouta : « J'ai fait tous mes efforts pour contenter et les grands et le peuple pendant mon administration sous Fédor; je vois avec satisfaction que j'y ai réussi : que me faut-il de plus? Si mes remontrances et mes conseils avaient été suivis, les récompenses auraient été multipliées, et l'on aurait vu diminuer les punitions. J'ai toujours reçu et exécuté avec plaisir les ordres qu'on me donnait de faire le bien, et toujours avec répugnance j'ai fait le mal qui m'était prescrit. Mais aujourd'hui les circonstances sont changées; il s'agit de remplir dignement tous les devoirs d'un souverain, d'apprécier les hommes et de les mettre à leur place, d'éclairer la conduite des ministres, d'arrêter la cupidité des grands qui n'ont jamais assez; de chercher et de prendre les moyens de rendre les peuples heureux; de punir le crime et de faire triompher l'innocence opprimée. »

Ce discours de Boris fit sur l'assemblée tout l'effet qu'il s'en était promis. On procéda à une nouvelle élection : le premier choix fut confirmé.

Le peuple, instruit de ce qui se passait, courut en foule au monastère et demanda son tzar; la noblesse lui fit une députation, et le supplia de vouloir bien se mettre à la tête de l'état, dont il serait le sauveur. Le patriarche, à la tête du clergé, se rendit auprès de lui, et redoubla ses instances. Alors Boris crut en avoir assez fait pour couvrir son ambition, il céda au vœu général, et parut n'accepter la couronne qu'à regret et comme une victime dévouée au salut de la patrie.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le caractère cruel de Boris ne tarda pas à se faire connaître; quand il fut parvenu au trône, il ne dissimula plus ses mauvaises qualités; ceux qui lui faisaient ombrage étaient jetés en prison et bientôt étranglés : la délation fut accueillie et récompensée. Moscou ne renferma plus que deux classes d'hommes, celle des calomniateurs, et celle des accusés et des victimes. Les confiscations les plus injustes grossissaient le trésor de Boris, et son exemple était suivi par une partie des habitans de Moscou. Pour avoir de l'argent ou des places, le domestique accusait son maître, l'esclave son patron, le frère son frère, la femme son époux; le fils même fut le délateur de son père. Un vieillard parut chargé de chaînes au milieu des juges, présidés par Boris; il demanda son accusateur, et

ce fut son fils qui osa se présenter : le père garda quelque temps le silence de la consternation ; levant les yeux au ciel, il secoua ses fers, et dit à cet enfant dénaturé : « Réponds, mon fils, à ce langage, si tu le peux et si tu en as la force. » Ce spectacle touchant faisait impression sur les esprits ; Boris s'en aperçut, il fit retirer l'accusateur et l'accusé sans oser prononcer de jugement.

Le faux Démitri ou Démétrius.

Un moine élevé dans l'obscurité d'un cloître, nommé Otrépief, avait quelque ressemblance avec Démitri si barbarement assassiné par les satellites de Boris I.er Il résolut de tirer parti des signes extérieurs qu'il devait à un jeu de la nature. Il se déroba de son couvent, passa en Pologne, se mit au service d'un prince de cette nation, où il fut réduit à remplir les plus bas offices de valet. Il feignit de tomber malade, et déclara à son confesseur qu'il était le prince Démitri, qu'il croyait assassiné ; mais qu'il s'était dérobé, comme par miracle, au glaive des meurtriers ; une croix enrichie de diamans qu'il lui montra, qu'il portait toujours sous sa chemise, et qu'il avait reçue, disait-il, du prince Mestislafski son parrain, acheva de persuader le bon ecclésiastique. Le faux Démitri fut reconnu dans toute la Pologne pour le véritable héritier du trône de Russie. Le palatin de Sen-

domir lui promit en mariage sa fille Marina, princesse jeune, belle, ambitieuse. Le prétendu fils d'Ivan promit d'établir en Russie le culte catholique; il eut pour protecteur le pape Clément VIII. Le roi de Pologne leva une armée pour l'aider à monter sur le trône, et les Kosaques du Don se hâtèrent de lui faire savoir qu'ils avaient des armes à son service. L'heureux imposteur s'avance en Russie, livre bataille, est vainqueur, l'armée ennemie se range sous ses lois; des villes et des provinces s'empressent à le reconnaître. A la nouvelle de tant d'avantages remportés par le faux prince, Boris tombe dans la consternation; cependant il ordonne de lever des troupes, et forme le projet de porter la guerre en Pologne; mais en sortant de table, il fut attaqué d'une si violente colique qu'il mourut quelques heures après. S'il s'empoisonna lui-même dans un accès de désespoir, il était juste qu'un monstre tel que lui fût son propre bourreau. Boris Godounof mourut en 1605, après un règne de sept ans.

FÉDOR II ou THÉODORE BORISSOVITZ.

La mort de Boris Godounof fut regardée par ses partisans même, comme une punition de Dieu envers un tyran usurpateur; et Démitri aurait été proclamé par les boïards s'ils n'avaient

craint la fureur du peuple, que le patriarche, à l'aide de ses excommunications, retenait dans le parti de la famille de Godounof. Ce peuple courut en foule au palais, proclama Fédor, âgé de quinze ans, et déclara sa mère régente. La noblesse de Moscou, forcée de ratifier cette élection, prêta au nouveau tzar le serment de fidélité; mais celle des provinces, les chefs et les soldats de l'armée, étaient disposés à proclamer Démitri. Tout-à-coup des émissaires envoyés secrètement à Moscou, gagnent par des promesses et font soulever les habitans de cette capitale. La populace et un corps de Strelitz s'attroupent sur la grande place; en vain le patriarche veut apaiser ce tumulte, les cris de la sédition étouffent sa voix. Les agens de l'imposteur crient *vive le tzar Démitri!* et ce cri est répété par la foule ameutée. On court au palais, on massacre un parti des boïards, des parens, des amis du tzar. La tzarine douairière, Fédor, la princesse sa sœur sont arrêtés, renfermés et gardés à vue dans la maison qu'avait occupée Godounof, lorsqu'il était simple particulier. Des députés allèrent inviter Démitri à venir prendre possession du trône. Ce fut dans cette audience qu'il prononça l'arrêt de mort du tzar et de sa mère : deux princes et un officier russes se chargèrent de cette barbare exécution. Le patriarche fut ignominieusement dépouillé, revêtu de l'habit de moine, et relégué dans un petit monastère aux extrémités de la Rus-

sie. La princesse Axénia, sœur de Fédor, respectée à cause de sa jeunesse, fut envoyée dans un couvent de Volodimir. La rage exhuma le corps de Boris qui resta trois jours exposé aux outrages d'une populace aveugle et féroce.

OTRÉPIEF, *ou le faux* DÉMITRI.

Aussitôt que Démitri fut informé de la mort de Fédor, il se mit en marche pour se rendre à Moscou avec les deux armées russes et polonaises. Le clergé et le peuple vinrent à sa rencontre en criant que *Démitri est l'étoile du matin qui luit sur la Russie.* Ce nouvel astre se rendit à la cathédrale pour remercier Dieu de son avénement au trône.

Afin de ne pas différer la cérémonie du couronnement, il nomma patriarche l'archevêque de Rézan. Ce fut ce prélat qui plaça sur la tête d'Otrépief la couronne des tzars.

Voilà Démitri proclamé, sacré, et vainqueur de tous les obstacles qui l'éloignaient du trône; mais la chose la plus difficile reste à faire : la mère du véritable Démitri vit encore; elle languit dans une retraite obscure : s'il prend le parti de l'y laisser, on ne manquera pas de dire que l'imposteur n'ose paraître devant elle; s'il fait venir à Moscou cette mère infortunée, consentira-t-elle à

devenir complice de l'imposture? Démitri, après avoir pesé le pour et le contre, pensa qu'il y avait plus de risque de la laisser dans son couvent que de l'appeler à Moscou. Il lui envoya des députés, avec un des plus beaux carosses de la cour, pour la prier de venir partager le trône avec lui, son appui et son vengeur. Cette princesse vivait malheureuse dans la plus triste solitude; on lui offrait de partager le trône avec elle; elle se rendit aux sollicitations de l'imposteur: que pouvait-elle faire de plus raisonnable?

Dès que Démitri sut que la princesse approchait de Moscou, il alla au-devant d'elle, descendit de cheval, se prosterna en l'abordant, et lui donna les plus grandes marques de tendresse et de respect filial. Se précipitant ensuite dans les bras de la princesse, il fait des imprécations contre la mémoire de Godounof, et jure de lui faire oublier tous les maux qu'elle avait endurés depuis la mort d'Ivan. L'espérance l'emporta sur la crainte dans le cœur de la tzarine; elle reconnut Démitri pour son fils, affecta la plus grande joie de le revoir, et le pria avec instance de monter dans le carrosse qui la menait. Il refusa par respect, suivit long-temps le carrosse à pied et la tête découverte. La princesse le força enfin de se couvrir et de remonter à cheval, en lui disant obligeamment que c'était la première marque de soumission qu'elle exigeait de son fils. Il la conduisit dans le

couvent de l'Ascension, qui était destiné aux veuves des tzars.

Devenu tranquille possesseur du trône, Démitri n'écouta plus que son amour pour la princesse Marina, fille du palatin de Sendomir. Il envoya deux ambassadeurs, en Pologne, l'un au palatin, avec des présens considérables pour la princesse; l'autre au roi et à la république, pour conclure avec eux une ligue offensive et défensive, leur marquer sa reconnaissance au sujet des services qu'ils lui avaient rendus, et auxquels il devait la couronne; enfin, pour prier Sigismond de permettre à son vassal de lui donner sa fille en mariage. Cette ambassade déplut beaucoup aux Russes : ils voyaient avec douleur une Polonaise devenir leur souveraine, et toutes les pierreries de la couronne envoyées à Marina. L'ambassadeur destiné au palatin de Sendomir, fiança au nom de son maître la princesse Marina : le cardinal-évêque de Cracovie leur donna la bénédiction. Elle partit avec un magnifique cortége; elle était accompagnée des ambassadeurs de l'une et l'autre nation, du palatin son père, et de plusieurs polonais de distinction. Lorsque Démitri sut que la princesse approchait de Moscou, il envoya au-devant d'elle les premiers boïards de sa cour, et tous les officiers et les soldats de sa garde. La princesse fut conduite au couvent de l'Ascension, où la tzarine-mère faisait sa résidence; le palatin de Sendomir logea

dans la maison de Godounof, et les seigneurs polonais occupèrent les maisons des boïards, qui furent obligés de les leur céder.

Quatre jours après l'arrivée de Marina, on célébra son mariage dans la cathédrale. Un officier du palais précédait la tzarine, tenant un carreau de velours cramoisi, et la couronne qu'on devait mettre sur la tête de la princesse. On portait devant le tzar le sceptre, le globe et l'épée. L'église était tendue de velours cramoisi, enrichi de broderie en or et en argent. Après la cérémonie, les deux époux retournèrent au palais au bruit des canons et des cloches.

Plusieurs sujets de plainte s'élevaient contre le nouveau tzar. Informés que l'ambassadeur polonais, au nom de son maître, avait fait la demande de la ville de Smolensk, les officiers et les Strelitz jurèrent la perte du tzar et le massacre des Polonais. Il ne leur manquait qu'un chef. Bazile Chouiski, boïard très-ambitieux, qui avait déjà conspiré contre Démitri, et auquel le tzar avait daigné faire grace de la vie, se présenta aux factieux, et les excita à tout entreprendre. Voyant les esprits au point où il les désirait, il s'occupa de lever secrètement des troupes dans les environs de Moscou et dans les provinces voisines. Malgré le mystère de cette opération, la trame fut découverte. Une des créatures de Chouiski laissa échapper quelques paroles indiscrètes; on se saisit

de cet imprudent; on l'interrogea, et le tzar apprit que le chef de la conspiration avait déjà plus de douze mille complices. Le jeune homme qui avait joué le rôle de dénonciateur sans le vouloir, obtint son pardon, dans la crainte que sa punition n'avertît les séditieux du parti qu'ils avaient à prendre. Les Polonais furent prévenus de se tenir sur la défensive, et Démitri renforça sa garde de quelques compagnies de Strelitz. Il aurait déjoué tous les complots, s'il avait fait veiller autour de sa personne les soldats polonais et les Kosaques qui l'avaient suivi.

Il eut trop de confiance dans une ruse assez mal imaginée. Il avait indiqué pour le quinze mai une fête militaire, qui devait représenter l'attaque et la défense d'une place. La forteresse, construite en bois, était garnie de véritables canons, et aurait servi au tzar à se défendre contre le peuple, tandis que les Strelitz et les Polonais qui lui étaient dévoués, feraient main-basse sur les principaux conjurés invités à ce spectacle. Chouiski se douta du piége qui leur était tendu, et donna des ordres secrets pour que, dans la nuit qui précéderait la fête, les complices des environs de Moscou se rendissent sans bruit dans la ville. Ces ordres furent exécutés avec exactitude. Ils s'arment à la hâte, arrivent pendant que tout dormait au palais; ils sonnent le tocsin, le peuple accourt de toutes parts, et la révolte devient générale. Alors les conjurés

s'emparent de tous les postes importans de Moscou. Chouiski paraît, le crucifix dans une main, un poignard dans l'autre, et les révoltés se rangent autour de lui. Il les conduit au milieu de la ville, donne l'alarme partout où il passe, publie que les Polonais ont juré la perte des Russes, et qu'ils sont prêts à les égorger. Les hommes, les vieillards, et jusqu'aux femmes, tous courent aux armes; on force les maisons occupées par les Polonais, et, sans leur donner le temps de se reconnaître et de se défendre, on les immole à la vengeance publique. Les cris des mourans, le bruit des armes, éveillent le tzar; il envoie le capitaine de ses gardes savoir la cause du tumulte, et cet officier apprend qu'il n'y a plus de sûreté pour le tzar, ni pour les personnes chargées de veiller à sa sûreté. Chouiski arrive au palais, dont il fait enfoncer les portes, pénètre dans l'anti-chambre du tzar à la tête d'une troupe de déterminés, et somme le faux Démitri de venir rendre compte de sa conduite au peuple. Le capitaine des gardes et quelques Strelitz veulent opposer de la résistance: ils sont massacrés. Démitri qui entendait de sa chambre le tumulte et les cris, qu'augmentait encore le carnage, cherche une issue pour se sauver, il n'en trouve point; elles étaient toutes occupées par ses ennemis; il ouvre une fenêtre, se précipite, tombe dans une cour, se casse une jambe, et se fait une blessure considérable à la tête. Des gardes

accourent aux plaintes que la douleur lui arrache, et le transportent dans le quartier des Strelitz: ces troupes furent si touchées du triste état où elles le voyaient, qu'elles jurèrent de le défendre jusqu'au dernier soupir. Les conjurés arrivent, et demandent qu'on leur livre l'imposteur; les Strelitz répondent que, loin de sacrifier un prince, fils d'Ivan, ils sont prêts à mourir pour sa défense. En effet ils résistèrent jusqu'à ce que les conjurés se disposassent à mettre le feu à leur quartier. Alors ils furent contraints d'abandonner le tzar, qui reçut de ses ennemis tous les outrages que peuvent se permettre des forcenés. Ce malheureux prince se montra dans ce moment digne du rang auguste qu'il avait occupé. Il dit fièrement à ceux qui le frappaient et lui arrachaient la barbe: «Vous m'outragez, et vous savez que je suis le véritable fils d'Ivan Vaziliévitz et votre légitime souverain, couronné en présence de tous les Russes; et si vous refusez d'ajouter foi à mes paroles, allez trouver ma mère, elle vous dira la vérité.» Ce discours suspendit la fureur des séditieux, et les Strelitz écartèrent la populace. On nomme des députés; Chouiski est à leur tête, Chouiski qui n'aurait pas dû exciter tant de confiance. Ce boïard ambitieux prie la princesse douairière, au nom de la nation, de déclarer si le tzar régnant est véritablement son fils, et lui promet qu'on oubliera le vif intérêt qu'elle a paru prendre à l'imposteur, si, en

découvrant la vérité, elle facilite aux Russes le moyen de se délivrer d'un tyran qui les déshonore et qui souille le trône du grand Ivan. La princesse, dans un trouble extrême, répondit : « Le tzar actuel n'est pas mon fils, c'est un imposteur : je ne l'ai reconnu pour Démitri que dans la crainte de périr, puisque vous l'aviez reconnu vous-même et proclamé comme étant le fils d'Ivan et le frère de Fédor. »

Cette réponse fut l'arrêt de mort de l'imposteur; les Strelitz l'abandonnèrent à la fureur du peuple. Tous ceux qui étaient présens, voulurent avoir part à la punition qu'il avait méritée : tous le frappèrent à la fois. On traîna son cadavre dans toutes les rues, et on le laissa exposé pendant deux jours dans la place du marché, où il fut ensuite brûlé.

Tandis que ces scènes horribles se passaient, les conjurés, divisés en plusieurs bandes, se livraient à tous les excès, sans pouvoir assouvir leur rage; ils n'épargnaient pas même les Russes qui portaient l'habit polonais. Les plus féroces se rendirent au palais, et pénétrèrent dans l'appartement où la jeune tzarine s'était retirée : ils la cherchaient pour la massacrer; mais sa contenance tranquille et fière leur en imposa; elle leur dit avec assurance : « Ma résolution est prise, je ne crains point la mort; frappez, barbares, si vous êtes assez lâches pour verser le sang d'une femme sans défense : que

vous avez reconnue pour votre souveraine. » Saisis d'étonnement et de respect, intimidés malgré eux, ils se retirèrent en silence, étonnés de la puissance invisible qui venait de désarmer leurs bras. Leur fureur se tourna contre les Polonais. Ils allaient assiéger les maisons où le palatin de Sendomir et les seigneurs de sa suite s'étaient retranchés, lorsque les boïards, sentant de quelle conséquence il était d'arrêter un pareil massacre, se réunirent, firent marcher en armes les Strélitz, dissipèrent la populace, et établirent des gardes aux portes des maisons où il y avait encore des étrangers. Plus de douze cents Polonais et quatre cents Russes périrent dans cet horrible tumulte.

Telle fut la fin tragique du faux Démitri, qui joua un si grand rôle dans l'Histoire de Russie et dans celle des fameux imposteurs. Il régna un peu plus d'un an; et la fille du palatin de Sendomir n'occupa le trône que pendant quelques jours.

VAZILI V (BAZILE) IVANOVITZ CHOUISKI.

Pendant les quatre jours qui suivirent le massacre de l'imposteur, Chouiski mit tout en usage pour se concilier les esprits et les décider en sa faveur. Sa naissance, son âge, son expérience, et les services qu'il avait rendus à l'état, lui don-

naient droit aux plus éminentes dignités ; mais il avait un concurrent dans un prince Galitzin, agréable à la nation, et il lui fallait une faction puissante pour traverser un choix qui l'aurait exclu du trône. Il convoqua l'assemblée des boïards, et les invita à bien réfléchir sur le choix qu'ils allaient faire. L'assemblée était partagée entre les deux concurrens, lorsqu'un boïard dévoué au prince Galitzin, se leva : « Les deux princes sur lesquels est tombé notre choix, dit-il, ont autant de mérite l'un que l'autre; nous nous sommes acquittés par-là de notre devoir : laissons à présent la décision au peuple, pour n'avoir rien à nous reprocher. » L'assemblée approuva la proposition, qui désignait d'abord le prince Galitzin pour souverain; mais le bruit se répandit que Chouiski venait d'être élu; et lorsqu'on ouvrit les portes de l'assemblée, un de ses partisans confondu avec le peuple, cria de toutes ses forces : *Vive le tzar Bazile Chouiski!* Ce cri fut répété par la populace; il parut une sorte d'inspiration, et les boïards proclamèrent Chouiski.

Les Polonais qui avaient échappé à la fureur des Russes, furent conduits dans l'hôtel destiné pour les ambassadeurs, et Chouiski leur fit donner une forte garde. La tzarine et le palatin de Sendomir furent envoyés prisonniers à Jaroslaf, et ceux qui leur étaient attachés, dispersés en différentes villes. Chouiski avait tout à craindre de

la vengeance des Polonais ; il chercha les moyens de se réconcilier avec eux. Il leur envoya un ambassadeur pour rendre compte au roi et à la république de ce qui venait de se passer à Moscou. L'ambassadeur, mal accueilli, fut renvoyé sans réponse.

Chouiski oublia bientôt de qui il tenait la couronne, et à quelle occasion on l'avait revêtu de l'autorité souveraine : il s'était permis, au moment même de sa proclamation, de réduire à l'état de moine le patriarche que Démitri avait nommé, et d'élever à sa place le métropolite de Kasan ; il osa davantage : il devint parjure. Il avait promis à la face des autels de ne jamais se venger des outrages qu'il avait reçus étant simple particulier ; et il envoya en exil les partisans de la famille Galitzin, et les boïards qu'il ne croyait pas entièrement dévoués à ses intérêts. Cette imprudence eut des suites fâcheuses ; elle alluma le feu de la révolte en différentes provinces à la fois, occasionné par les plaintes et les intrigues des exilés. On répandit le bruit que le tzar Démitri était échappé à la fureur des habitans de Moscou, et qu'à sa place on avait immolé un officier allemand. Plusieurs villes se révoltèrent à cette nouvelle. Chouiski crut pouvoir arrêter le mal dans son origine, en faisant exhumer et transporter à Moscou le corps du véritable Démitri. Il eut soin de faire publier que les reliques de ce prince martyr

avaient fait plusieurs miracles depuis sa translation, ainsi qu'à son arrivée dans la capitale : il ordonna au patriarche qu'il venait d'élire, d'établir trois fêtes en l'honneur du nouveau saint. Mais ce singulier expédient ne produisit aucun effet.

Nouveaux faux Démitri ou Démétrius.

Les Kosaques du Térek s'allient avec ceux du Don pour seconder la révolte des Russes contre Chouiski. Ils avaient parmi eux un jeune Russe, nommé Elias Vassilief, qui s'était évadé de chez son maître ; ils publièrent qu'il était le fils de Fédor Ivanovitz, et qu'en 1592, Godounof, qui voulait s'emparer du trône, avait fait enlever ce jeuoe prince, et lui avait substitué une fille qui fut baptisée sous le nom de Théodosia ; que Démitri, bien instruit du fait, avait donné des ordres pour qu'on lui ramenât ce prince caché à Tzaritsa ; mais que ceux qui le conduisaient à Moscou, ayant appris en route la mort de Démitri, l'avaient mis en liberté, et qu'il s'était enfui sur les bords du Térek. Ce roman absurde fut adopté par un peuple barbare, qui se flattait qu'il lui servirait de prétexte pour se livrer au pillage. Ce nouvel imposteur se fit d'abord un grand nombre de partisans : des princes russes même se rangèrent sous ses drapeaux, ainsi que des villes. Mais Chouiski se mit à la tête d'une armée, remporta de grands avan-

tages, et l'imposteur lui fut livré. Il croyait avoir terminé tout prétexte à la révolte ; il était dans une sécurité bien trompeuse. Un autre faux Démitri va paraître sur la scène.

Un nommé Nagui, fils d'un pope ou d'un maître d'école, se montre dans la ville de Staradoub, et se donne pour Démitri sauvé par la protection du ciel : on sonne les cloches en signe de réjouissance, Nagui est reconnu, on lui prête serment de fidélité. Les Polonais et les Kosaques accourent pour le seconder ; les victoires qu'ils remportent engagent le patriarche et les boïards à conseiller au tzar de rendre la liberté au palatin de Sendomir, à sa fille, et à tous les Polonais retenus prisonniers depuis la mort du premier faux Démitri : c'est le plus sûr moyen, dirent-ils, d'engager Sigismond à rappeler ses troupes et à conclure la paix avec la Russie. Le tzar suivit ce conseil ; un détachement commandé par le prince Dolgorouki, conduisit les prisonniers jusque sur les frontières de la Pologne. L'imposteur Nagui, instruit à temps de leur départ, sentit de quelle importance il serait pour lui d'avoir à sa disposition le palatin de Sendomir et sa fille ; il envoya deux mille Kosaques pour leur couper le passage et les enlever. L'escorte russe abandonna le dépôt qui lui était confié : on permit aux ambassadeurs de retourner en Pologne, ils étaient inutiles à Nagui. Le palatin et la princesse Marina furent amenés dans son camp : cette en-

trevue devait être froide et causer de l'étonnement aux spectateurs, c'est ce qui arriva. L'indifférence des deux prétendus époux fit murmurer les troupes, peu s'en fallut que l'imposteur ne fût démasqué; l'ambition, la ruse et la vengeance le servirent dans ce moment critique; on répandit dans l'armée que Marina, persuadée de la mort de son époux, n'avait osé se livrer à la joie qu'après s'être bien assurée que c'était Démitri lui-même qui l'avait fait enlever et conduire dans son camp; les troupes le crurent par la raison, observe un historien, que plus l'imposture est grossière, mieux elle réussit auprès de la multitude. Pendant que Nagui faisait répandre ce bruit dans son armée, les confidens du palatin et de sa fille les exhortaient à reconnaître le faux Démitri: les uns disaient qu'après avoir porté la couronne de Russie, la princesse devait mettre tout en œuvre pour la recouvrer; que Démitri était sur le point d'être proclamé tzar par un consentement général; d'autres ajoutaient qu'en supposant même sa naissance vile et abjecte, une couronne la rendrait illustre. L'orgueil du rang fit oublier au palatin toutes sortes de considérations, et l'ambition de régner exigea de sa fille les sacrifices les plus chers à son sexe, celui de la décence et celui de l'honneur. Elle se rend avec son père dans la tente de Nagui, se jette dans ses bras, et le reconnaît pour son époux en présence de l'armée. Cette imposture engagea les

soldats de Nagui à lui rester fidèles, et lui soumit plusieurs villes.

Le gouverneur de Rézan, instruit de ce qui se passait à Moscou, pensa qu'il fallait profiter de la disposition des esprits à la révolte. Il se rendit en diligence dans cette capitale avec un prince Galitzin : leur arrivée décida du sort du tzar. Les conjurés réunis courent au palais, enlèvent Vasili et la princesse son épouse, et les traînent ignominieusement dans la maison que ce prince avait occupée avant son avènement au trône. Les boïards déclarèrent le trône vacant, et firent avertir les officiers et les soldats du camp du faux Démitri de l'abandonner et de se rendre à Moscou pour élire un autre souverain. Les rebelles, affectant une fidélité qu'ils n'avaient pas, répondirent qu'ils étaient bien éloignés de suivre l'exemple des habitans de Moscou : que si l'on y avait osé détrôner le prince légitime, on ne devait pas espérer de trouver en eux des complices de cet attentat.

Bizarre moyen pour faire prononcer des vœux forcés.

Des reproches si bien mérités ne firent aucune impression sur les Moscovites ; loin de rentrer dans le devoir, les boïards firent conduire Vazili dans un couvent, et le forcèrent à déposer la pourpre pour se vêtir d'un froc. Selon la coutume usitée à

l'égard de ceux qui embrassaient la règle monastique, le métropolite demanda à Vazili s'il promettait de renoncer au monde? — « Je ne promets rien, répondit le tzar. — Que voulez-vous donc? reprit l'archimandrite. — Rien, dit le tzar, et je réclame contre la violence. » Alors un prince Toufiakin, ennemi du souverain détrôné, osa parler pour son ancien maître, demanda l'habit monastique, articula pour lui des vœux contre lesquels il avait protesté, et feignit de croire qu'il l'avait lié par cet indigne subterfuge. Mais voici le plus singulier : le patriarche, qui sentait toute la nullité de pareils engagemens, continua à donner à Chouiski le titre de tzar, et il traitait Toufiakin de moine, parce qu'il avait prononcé les vœux monastiques. La tzarine ne montra pas moins de fermeté que son époux, et l'on eut recours au même moyen pour la consacrer à la religion.

Fermeté du tzar Vazili. Sa mort.

Les princes Démitri et Ivan, frères du tzar, furent enveloppés dans la même disgrace. Lorsque Zolkiefski, aïeul maternel du fameux Sobieski, eut battu les Moscovites et pris Moscou par la ruse, il conduisit cette famille infortunée à Sigismond qui assiégeait Smolensk. Vazili se souvenant qu'il avait porté la couronne, parut devant Sigismond avec une contenance si fière, que ce roi en fut

piqué et lui ordonna de se prosterner. « Le malheur, lui dit Vazili, ne m'a point fait oublier, que je suis souverain, et que je ne dois me prosterner devant personne. Ce n'est point ta valeur qui m'a fait ton esclave, c'est la perfidie de mes sujets. En me voyant tombé dans l'état où je suis, tu dois trembler, toi qui n'es jamais monté aussi haut que moi. » Sigismond, loin d'être pénétré d'admiration pour un prince qui, au milieu de ses malheurs, conservait tant de grandeur et de fierté, l'envoya avec sa famille à Varsovie, où il ne vécut pas long-temps : sa mort fut suivie de celle de ses frères. Sigismond les fit inhumer sur le bord d'une grande route : il eut la vanité d'ériger un trophée à sa gloire sur les cendres d'un prince dont il n'avait jamais triomphé. Une colonne de marbre fut élevée auprès des tombeaux des Chouiski, avec cette inscription. *Ici repose Vasili Chouiski, tzar de Russie : son corps est au milieu de ses boïards.* Ce prince avait régné quatre ans.

Repas des Russes. Usages. Monnaies.

Après la mort de Vazili, il y eut un interrègne de trois années. Avant d'en parcourir les événemens, nous allons passer en revue quelques usages des Russes.

Commençons par ce qui concerne les repas. La cuisine russe diffère considérablement de la cuisine

française. Par une superstition fort étrange, ou par une loi économique, il était défendu aux anciens Russes de manger du veau. Des hommes ont été punis de mort pour l'avoir enfreinte.

A Moscou et à Pétersbourg on dîne vers quatre ou cinq heures ; il est même des maisons où l'heure de ce repas est encore plus reculée. Les convives se réunissent dans le salon vers deux ou trois heures. On n'emploie pas cet intervalle en conversation frivole, on fait en quelque sorte un second déjeuner. De petites tables sont couvertes de mets propres à exciter l'appétit, tels que caviar (œufs de poisson au vinaigre), anchois, saumon, saucissons et poissons frits : on mange fort peu de ces mets, et l'on prend de préférence un verre de Madére, de Malaga, ou d'extrait d'absinthe. Les personnes qui font ce léger repas, restent debout et continuent de causer.

Pendant le dîner, on boit comme vins ordinaires, du Bordeaux et du Porto (vin de Portugal), que l'on a coutume de tremper. On donne au dessert du vin recherché de l'Hermitage, de Medoc, du Clos-Vougeot, de Madère, de Tokaï, etc.

Le mets favori des Russes, celui qui se trouve sur toutes les tables, depuis celles des paysans jusqu'à celles des princes, est une espèce de pâté appelé *piroghi*. On le sert sur la table des grands en même temps que le potage : on en vend considérablement dans les rues de Moscou et de Péters-

bourg. Ces *piroghi* ont très-bon goût; mais ils sentent la graisse et souvent l'huile. Ils consistent en viandes hachées, ou en cervelles roulées et frites dans l'huile ou le beurre.

Les gens riches aiment à donner de splendides festins; on se brouille souvent avec eux si l'on va dîner chez d'autres personnes. Les étrangers sont accablés d'invitations.

La manière dont les festins sont servis en Russie, n'a rien d'égal dans le reste de l'Europe. Les plats et les vins sont arrangés par gradation, selon le rang et la condition des convives : ceux qui ont l'honneur d'être placés près du maître de la maison n'ont aucune communication avec les personnes assises au bas-bout de la table. Celles-ci doivent se contenter des plats qui sont devant elles; quant aux convives de distinction, il ne leur est permis de rien demander : le maître de la maison leur envoie ce qu'il juge à propos, et il a toujours soin qu'ils soient bien régalés.

Chaque convive a ordinairement derrière lui deux valets, l'un chamarré de plumes et de galons d'or; l'autre dont le costume diffère peu de celui d'un mendiant.

L'étiquette, relativement à la distribution des mets et des vins, est si scrupuleusement observée, qu'un étranger qui voudrait s'en écarter, serait considéré avec étonnement.

Le meilleur vin, dit le docteur Clarke (*Voyage*

en Russie, en Tartarie, etc.), est placé au haut bout de la table. A mesure que les convives s'éloignent de la place d'honneur, la qualité des vins diminue, et les bouteilles finissent par être remplies de simple *quass* (sorte de bière).

J'essayai, continue ce savant voyageur, de faire une petite contravention à cette coutume bizarre, en prenant la bouteille qui était devant moi, et en offrant de ce vin choisi aux voisins placés au-dessous. Jamais on ne s'avisa d'accepter mon offre de peur de déplaire. Si un étranger, par caprice ou par goût, demande d'un plat réservé au *bas-bout*, le maître de la maison témoigne une sorte de colère, et les autres convives sont très-surpris. S'il insiste pour obtenir le mets qu'il a demandé, il est bien surpris de le trouver d'une qualité détestable, et tel qu'il ne se serait pas attendu à le trouver sur une table somptueusement servie.

Le souper est encore en Russie un repas important. Il est servi avec plus de luxe que le dîner, et on y réunit une extrême variété de mets, de potages, de poissons, de rôts et de viandes bouillies.

La cherté des objets de première nécessité, dit Pallas dans son nouveau voyage, n'est pas moins remarquable à Moscou, que la fureur des habitans pour des fruits et des légumes que la nature a refusés à ce climat : on les fait venir de loin à

grands frais, et on les cultive dans des serres-chaudes. Telles sont de grosses asperges que l'on se procure au milieu de l'hiver, et qu'on envoie à Pétersbourg. Avant l'année 1770, on ne connaissait dans cette ville, ni cerises, ni pêches, ni poires, ni pommes : aujourd'hui on les achète, en été, à un prix fort raisonnable. On vend au marché jusqu'à des ananas, production des régions les plus chaudes.

On a imaginé en Russie un expédient très-heureux, pour empêcher le menu peuple des villes de manger des fruits verts; ce qui engendre ailleurs tant de maladies. Aucun Russe n'oserait manger un fruit quelconque avant la permission que leur en donnent les prêtres, par la bénédiction générale de tous les fruits de la même espèce. Il y a dans Moscou une église particulière destinée à la bénédiction des pommes : elle n'a lieu que lorsqu'un fruit mûr est tombé de lui-même de l'arbre; on apporte cette pomme à l'église en grande cérémonie.

En Russie, les hommes jouissent dans les réunions d'un singulier privilége. Un homme, quel qu'il soit, jeune, vieux, estropié, aveugle ou même dégoûtant, a droit de baiser la main d'une femme; et celle-ci, quelque jolie, quelque distinguée qu'elle puisse être, doit lui rendre le baiser sur la joue : l'impératrice elle-même n'est pas dispensée de ce cérémonial. On embrasse les

femmes, ou plutôt on se fait embrasser par elles dans toutes les réunions, sans qu'elles connaissent le moins du monde l'étranger qui sollicite d'elles une pareille faveur. Ces embrassades sont plus fréquentes que jamais après le carême, lorsqu'on distribue les œufs de Pâques.

La veille du dimanche de la Résurrection, l'on fait à minuit une grande cérémonie dans une cathédrale, à Moscou. On tire du tombeau avec beaucoup de pompe, un tableau du Seigneur qu'on y a déposé le Jeudi-Saint : alors tout le monde s'embrasse sans distinction, prononçant les mots : *Christos vos creist.* On reçoit souvent à la fois le baiser d'une personne charmante, et celui d'un manant dont la barbe salle et touffue présente un objet dégoûtant.

Les lieux de rassemblement pour la danse sont très-décens. Les bals ressemblent exactement à ceux des grandes villes de France ou d'Allemagne. Le bal des nobles, à Moscou, avait lieu tous les jeudis. On n'y admettait aucun roturier, à moins que ce ne fût un étranger. Deux mille personnes environ s'y réunissaient. Les habillemens étaient fort riches, et la plupart élégans. On ne paraît aux bals qu'en grande tenue. Les hommes ont des uniformes ou des habits richement brodés.

Les danses principales sont les quadrilles françaises, la polonaise et l'anglaise. Vers la fin du règne de Paul I.er, la walse fut défendue.

Pour les besoins de la vie, et pour satisfaire à ceux du luxe et aux divers amusemens de la société, les monnaies d'or et d'argent ne sont pas absolument communes en Russie. Les premières monnaies d'argent furent frappées, en 1420, à Novogorod; on en fit de petites pièces qu'on appela kopecks. Le kopeck actuel est de cuivre, et ne vaut pas plus de cinq centimes. Cependant on compte quelquefois des sommes très-fortes en kopecks. Cette monnaie d'argent représentait sur une de ses faces l'image de saint George, perçant avec sa lance un dragon. Cette lance se nommant en russe *kopoea*, de là est venu le nom de *kopeck*.

En 1654, on introduisit les roubles à Moscou; c'étaient de simples lingots divisés par des sillons *roubli* en plusieurs morceaux que l'on pouvait couper à volonté : de là l'origine du mot *rouble*. Cet usage de couper les monnaies vient de la Chine. Nous avons déjà dit ailleurs que le rouble vaut de quatre à cinq francs.

Presque toute la monnaie de cuivre se frappe en Sibérie.

Aujourd'hui, les espèces ont presque entièrement disparu; le papier de banque les a remplacées.

Les monnaies d'or sont d'ailleurs extrêmement rares. Ce sont en général des ducats; les premiers ont été frappés du temps de Pierre-le-Grand; ils valaient chacun deux roubles et vingt-cinq ko-

pecks. Vers la fin du règne de Paul I.er, on frappa à la monnaie de Pétersbourg, des monnaies d'or. On y travaillait jour et nuit. Les machines à préparer et battre les ducats étaient mises en mouvement par des pompes à feu.

Quand les ouvriers entrent dans l'atelier des monnaies, ils se déshabillent tout-à-fait et se revêtent des chemises et des culottes que leur fournit la maison. Quand ils sortent, ils subissent, sur toutes les parties du corps, une visite rigoureuse; ils se mettent par terre tout nus, les bras et les jambes étendus en croix de Saint-André.

INTERRÈGNE DE TROIS ANS.

Voyons les principaux événemens qui se passèrent en Russie, après la mort du tzar Vazili Chouiski, depuis l'année 1610 jusqu'en 1613, où le trône des Russes fut enfin occupé.

Dans cet espace de temps, les différens partis ravagèrent et pillèrent tour-à-tour la Russie; les Polonais, les Suédois, les Kosaques, les Tatars se rendirent également odieux à la nation, et les Russes eux-mêmes déchirèrent le sein de leur patrie. L'imposteur qui se faisait passer pour Démitri, abandonné de ses principaux partisans, se réfugie auprès d'Ouloumamet, kan de Kasimof. Nagui découvre que ce kan est dans l'intentiou de le livrer à ses ennemis, il le prévient et le tue dans une

partie de chasse. Sa mort est vengée par Ourozof qui, d'un coup de sabre, abat la tête du meurtrier. La veuve de Nagui, la princesse Marina, accouche dans ces tristes circonstances; et toujours dominée par l'ambition, devient la femme de l'attaman des kosaques du Don. Ils forment ensemble le complot de régner, en plaçant sur le trône l'enfant qui vient de naître. Le sort en décida autrement. Ils furent arrêtés vers le Jaïk (fleuve de la Tatarie), par les troupes russes qui les poursuivaient, et avaient ordre de les prendre morts ou vifs. L'attaman fut chargé de chaînes, envoyé à Moscou avec Marina et son fils, et ce chef de kosaques fut empalé, horrible supplice qu'il n'eût pas éprouvé sans la barbarie de ses vainqueurs. Le fils de Nagui fut pendu, quoique âgé à peine de trois ans, et l'on condamna la princesse à une prison perpétuelle, où elle mourut peu de temps après. Cette femme ambitieuse ne souffrait point qu'on lui donnât d'autre titre que celui de tzarine, et le prit jusqu'à sa mort. Un de ses parens l'ayant exhortée à oublier les grandeurs et à implorer la clémence du roi de Pologne Sigismond, elle lui répondit : « Dieu me vengera des injures que j'ai souffertes; ce qu'il a illuminé ne peut être obscurci : est-il possible de diminuer la lumière du soleil? les nuages ne la cachent qu'un instant. »

Pendant que Sigismond assiégeait Smolensk, les

Moscovites, au désespoir d'être en proie à tous les maux de la guerre civile et étrangère, lui envoyèrent une ambassade composée de tous les ordres de l'état, du métropolite Philaret, du prince Vazili Galitzin, qui représentait la haute noblesse; de nobles d'un rang inférieur, de bourgeois et de marchands. Cette ambassade était chargée d'annoncer à Sigismond que les habitans de Moscou avaient reconnu pour souverain Uladislas son fils; qu'ils lui prêteraient serment de fidélité, dès que le jeune prince aurait été rebaptisé (1), et qu'il aura juré d'observer les clauses stipulées par la nation. Elle arriva au camp de Sigismond, le 11 septembre 1610. Le roi de Pologne la reçut avec distinction; mais, le jour suivant, il leur proposa de lui faire ouvrir les portes de Smolensk. Le vertueux Philaret lui répondit avec fermeté : « Nous n'avons ni la volonté, ni le pouvoir de vous livrer Smolensk; votre fils la possédera avec les autres contrées de la Russie, quand il sera installé sur le trône. » Cette résistance, quoique si bien fondée, déplut à Sigismond, qui refusa d'envoyer Uladislas à Moscou. Ce refus annonçait l'intention de soumettre la Russie par la force des armes. Un général russe, nommé Liapounof, ras-

(1) Les Russes donnent à ceux qui embrassent leur religion un nouveau baptême, qui consiste dans l'immersion.

sembla alors une armée de soixante - dix mille hommes. Sigismond, informé du parti que prenaient les Russes, et du danger que couraient les Polonais renfermés dans Moscou, fit venir les ambassadeurs qu'il retenait malgré eux dans son camp; il voulut les obliger d'écrire à Liapounof de licencier ses troupes, et d'ordonner au gouverneur de Smolensk de lui livrer la place. Tous refusèrent unanimement de faire ce qu'il demandait. Irrité de ce refus, le roi les fit charger de chaînes, contre le droit des gens, ordonna qu'on les conduisît en Pologne, et qu'on les dispersât dans différentes villes. On se plut à les accabler de mauvais traitemens. La nourriture la plus commune ne leur était accordée qu'au poids de l'or. Il leur arriva de payer un seau d'eau jusqu'à cinq roubles. L'archevêque Philaret, qui s'était montré le plus ferme, était le plus haï, et fut le plus maltraité. Il était défendu de lui laisser voir personne : on ne lui donnait que du pain et de l'eau. Il endura ses peines pendant neuf ans avec une si grande constance, qu'on ne l'entendit jamais se plaindre. Il refusa même avec mépris les offres obligeantes des évêques polonais.

Comme le patriarche traversait leurs desseins, il fut déposé, dégradé et renfermé dans un monastère. Son courage ne l'abandonna pas. Pour prix de ses vertus morales et patriotiques, on le laissa mourir de faim.

Dans ces cruelles circonstances, la Russie vit sortir du sein du peuple un homme qui s'annonça comme son libérateur : cet homme était un boucher de Novogorod, nommé Kouzma-Minim, à qui on avait donné le surnom de Souko-Rouki (Mains-Sèches). Ce généreux citoyen assemble le corps des bourgeois de Novogorod, et leur dit : « Nous n'avons pas besoin de disserter long-temps pour savoir ce qu'il faut faire, afin de remédier aux maux qui nous accablent, et pour éviter ceux qui nous menacent encore : il faut sacrifier nos biens et nos vies ; mais avant tout il faut chercher un chef capable de nous conduire. » Son enthousiasme releva le courage de ses concitoyens, et il fut résolu de suivre son avis. On jeta les yeux sur le prince Poïarski. Plusieurs villes s'imposent des tributs, envoient des troupes et de l'argent à Novogorod ; et Minim est proposé pour recevoir et distribuer les sommes destinées à la solde des troupes. Elles marchent ; les victoires qu'elles remportent, relèvent l'espoir des patriotes. La rivalité qui animait les Suédois et les Polonais les uns contre les autres, seconda les efforts généreux du brave Poïarski, et délivra la Russie des malheurs dont ces deux peuples étaient cause.

MICHEL (MIKAIL) ROMANOF (MIKAIL FÉDÉROVITZ IOURIFF).

Pour affermir la tranquillité, il fallait à la Russie un souverain qui joignît à une naissance illustre la prudence, le courage et le patriotisme. Toutes ces qualités parurent réunies dans Fédor Romanof, allié par les femmes aux derniers souverains de Russie. Mais ce prince était archevêque de Rostof, et détenu prisonnier en Pologne. Arrêtés d'abord par ces difficultés insurmontables les Russes entraînés par l'estime et la profonde vénération qu'ils avaient pour le père, réunissent leur choix sur le fils, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-sept ans : Mikaïl (Michel) Fédérovitz est proclamé tzar le 21 février 1613. C'est à cette époque que commença le règne de l'illustre maison de Romanof, qui depuis a toujours porté le scèptre de la Russie.

Mikaïl Romanof vivait auprès de sa mère, religieuse dans un couvent éloigné de Moscou. Les sénateurs, accompagnés de quantité de seigneurs de la cour, allèrent notifier à ce prince et à sa mère la proclamatiou qui venait d'être faite. Au lieu d'en être flattée, la tendre mère protesta contre tout ce qui venait de se passer; et, fondant en larmes, elle supplia les députés de l'aider à éluder cette élection. Elle se plaignit que ses mal-

heurs la poursuivaient jusque dans sa retraite, et qu'après avoir vu assassiner cruellement plusieurs tzars, on voulait lui arracher pour dernière victime son fils unique, dont la possession lui était plus chère que tous les biens de l'univers.

Les députés parvinrent à lui faire comprendre que, la chose étant faite, ses plaintes et ses prières devenaient inutiles. Le calme se répandit enfin dans son ame; elle conjura les sénateurs de prendre son fils sous leur tutelle, et de répondre devant Dieu de tous les inconvéniens qui pourraient provenir de sa jeunesse et de son peu d'expérience.

Le nouveau tzar ne revint à Moscou que deux mois après son élection (le 18 avril). Comme il n'y avait point de patriarche, et que dès-lors il réservait sans doute à son père cette éminente dignité, il se fit sacrer par le métropolite de Kasan.

Les Polonais et les Suédois continuèrent encore long-temps à faire la guerre à la Russie. Les habitans de Pleskof, pressés par Gustave, roi de Suède, d'accepter des propositions de paix, et voulant éviter les horreurs d'un siége, rejetèrent avec hauteur ces conditions. « Nous ne voulons, dirent-ils, entendre parler que de poudre et de plomb. »

La paix se conclut avec la Suède en l'année 1616; le tzar fut obligé de lui céder plusieurs pro-

vinces et de signer une renonciation formelle à l'Estonie et à la Livonie ; encore lui fallut-il donner de l'argent.

La paix fut enfin solennellement jurée entre les Polonais et les Russes en 1618. Fédor Romanof, ou, comme on l'appelait depuis sa disgrace, le métropolite Philaret, détenu en Pologne depuis neuf ans contre le droit des gens, et malgré sa qualité d'ambassadeur, recouvra sa liberté, ainsi que ceux qui avaient partagé son esclavage. Le tzar se vit dans la dure nécessité d'être contraint d'abandonner à la Pologne les villes de Dorogobouje et de Smolensk.

Le plus beau jour du règne de Mikaïl fut celui où il eut le bonheur de presser son père dans ses bras; il voulut que sa félicité fût partagée par tous ses sujets; il fit mettre en liberté tous les prisonniers et rappeler dans leur patrie tous les exilés. A force d'instances, il engagea son père à accepter la dignité de patriarche, qui était alors vacante et donnait le droit de présider au conseil, les tzars n'entreprenant rien sans consulter ce prélat, dont le suffrage donnait le plus grand poids à leurs délibérations.

Avant de pouvoir se résoudre à accepter cette dignité suprême, l'illustre prélat écrivit au monarque son fils une lettre fort intéressante, dont nous pensons qu'on lira ici l'extrait avec plaisir :

« Mon fils, les droits que la qualité de père me

« donnait sur vous, n'existent plus depuis que vous « êtes monté sur le trône : vous êtes mon souverain « et je dois vous obéir. Souffrez cependant que je « vous parle encore une fois en père tendre. Lors- « que la nouvelle de votre élection parvint dans la « prison où j'étais renfermé, je regardai cet évé- « nement comme le comble des malheurs qui de- « vaient arriver à ma famille; les honneurs que l'on « vous rendait, me parurent des honneurs funè- « bres, et je vous pleurai comme la dernière vic- « time que l'éternel voulait sacrifier à sa vengeance; « mais si la tendresse a gravé ses droits dans mon « cœur, la raison en eut toujours sur mon ame; « elle me rassura lorsqu'on me dit que c'était par « la volonté de Dieu, manifestée au métropolite « de Moscou, que vous étiez sur le trône; j'osai « même me flatter que le ciel vous délivrerait de « vos ennemis, et qu'en bénissant votre règne, « il le remplirait de prospérités. Mon espérance « était fondée : les rebelles rentrent dans le devoir, « et les ennemis du dehors ont mis bas les armes. « Vous touchez, mon fils, au moment d'être puis- « sant et heureux; mais n'obscurcissez pas cette « aurore, en troublant ce bonheur naissant. Vous le « savez, la nation russe est naturellement incons- « tante: elle en a donné des preuves trop convain- « cantes pour qu'on en puisse douter. Si elle voit « le fils tenir les rênes du gouvernement, et le « père à la tête du clergé et du conseil, elle s'alar-

« mera du trop de puissance réunie dans la même « maison. Si le peuple n'y faisait pas attention par « son amour pour nous, et par sa confiance en « vos bontés, il en serait averti par ces hommes « envieux qui abondent dans les cours. Prenez-y « garde, mon fils, ils ont les yeux fixés sur vous, « chacun d'eux croit que votre élévation est une « injustice faite à son droit et à son mérite person- « nel. La dignité de patriarche est enviée par cha- « cun de ceux qui sont à la tête du clergé ; l'am- « bition est de tous les états. Si vous me forcez « d'accepter cette dignité, la maison des Romanof « va être en butte au clergé et à la noblesse. Etes- « vous bien sûr qu'on ne verra pas encore sortir « du néant quelque imposteur qui, sous le nom « emprunté de Démitri, viendra vous disputer le » trône ? Que la grandeur suprême ne vous « éblouisse pas, mon fils. Les rois ont rarement « des amis sincères. Les éloges que l'on vous « donne, ne s'adressent qu'à votre puissance ; dé- « fiez-vous des flatteurs, ils ne cherchent à s'ap- « procher de vous que pour étudier vos faiblesses « et pour savoir en profiter. »

Les instances et les prières des grands engagèrent le tzar à prendre pour épouse Maria, fille du prince Mikaïl Dolgorouki. Mais cette princesse mourut quelques mois après son mariage. Le tzar, qui l'aimait tendrement, fut si touché de cette perte, qu'il passa plusieurs jours sans vouloir

prendre de nourriture, et sans parler à personne. Enfin, le patriarche Philaret obtint de lui de prendre quelques alimens, et de dissiper peu à peu sa douleur.

L'impression qu'elle laissa sur son ame, finit par être si peu sensible, qu'il se rendit aux vœux de ses sujets, en consentant à passer à de secondes noces. Il jeta les yeux sur la fille d'un pauvre gentilhomme, nommé Stréchenef. Eudoxie était attachée à la cour à la femme d'un sénateur, et devait se sentir fort honorée d'épouser son souverain. Le père demeurait à la campagne, et ignorait que sa fille fût devenue tzarine. Michel Romanof lui envoya un chambellan, avec une suite nombreuse, pour l'inviter à venir à Moscou. Le chambellan le trouva qui travaillait dans ses champs, secondé de quelques esclaves. En l'abordant, il le salua de la part du prince et de la princesse, et lui dit qu'ils désiraient l'un et l'autre de le voir à la cour, où il avait ordre de le conduire. Ce discours parut si étrange à ce pauvre gentilhomme, qu'il crut d'abord qu'on se moquait de lui. « J'ignore qui vous êtes, dit-il à l'envoyé; il est vrai que votre air, votre équipage, votre habillement et votre suite, tout annonce en vous un homme de qualité. Quant à moi, seigneur, quoique noble, je suis pauvre, et par conséquent obligé de travailler; ne me faites pas perdre mon temps. » Mais le seigneur russe lui ayant remis

une lettre de sa fille, le père d'Eudoxie ne douta plus de son bonheur. Il prit avec lui la route de Moscou ; il y avait déjà été nommé sénateur, et sa famille y est encore aujourd'hui fort distinguée. La douceur et la piété d'Eudoxie égalaient ses charmes ; et la nation russe a long-temps béni son règne.

Michel Romanof mourut d'apoplexie, le 12 juillet 1645, à l'âge de quarante-neuf ans, après en avoir régné trente-deux. Il laissa d'Eudoxie trois fils et sept filles. L'aînée de ces princesses, nommée Irène, avait été promise au fils naturel du roi de Danemarck. Le tzar, qui connaissait les brillantes qualités de ce jeune prince, la lui avait accordée ; mais le clergé s'opposa à cette alliance, sous prétexte que Volmer était d'une religion tout-à-fait différente de celle des Russes. Le prince de Danemarck offrit de faire défendre sa croyance par ses aumôniers ; les prêtres russes ne voulurent point accepter la conférence. Le tzar, irrité de ce refus, leur demanda quelle religion ils professaient, puisqu'ils n'osaient la défendre.

Michel Romanof appela dans son empire des officiers étrangers, et forma des troupes régulières de cavalerie et d'infanterie. C'est sous son règne qu'il est fait mention, pour la première fois, de Dragons dans les armées russes.

ALEXIS MIKAILOVITZ.

Ce fut le fils aîné du prince défunt qui lui succéda, à l'âge de seize ans, mais guidé par les lumières d'un gouverneur, Boris Morozof, qui aurait rendu son nom à jamais célèbre, si l'ambition des grandeurs et des richesses n'en eût terni l'éclat. Alexis régna avec gloire; mais ce qui lui fait le plus d'honneur dans la postérité, c'est d'avoir été le père de Pierre-le-Grand.

Morozof eut bientôt le titre de premier ministre, et s'appliqua à donner au prince de l'aversion pour les affaires. Sous prétexte de lui faire prendre de l'exercice, il l'engageait souvent à des parties de chasse et à d'autres amusemens. Le jeune prince s'y prêtait avec d'autant plus d'ardeur, que ces plaisirs étaient de son âge, et qu'à ce période de la vie, il est bien rare que l'amour de la dissipation ne l'emporte pas sur le goût des choses utiles. Deux ans s'écoulèrent ainsi en pure perte pour le jeune souverain, et le temps ne se recouvre point quand on n'a pas su le mettre à profit.

Perfidie qui empêche un mariage du tzar.

Morozof, pour acquérir plus d'empire sur Alexis, résolut de le guider dans le choix d'une épouse; mais le prince déclara qu'il voulait qu'on suivît l'usage de ses prédécesseurs, en faisant as-

sembler les plus belles filles de son empire, et qu'il prendrait pour femme celle qui lui plairait le plus. Morozof obéit, mais se promit bien de diriger ce grand événement, sans qu'on eût lieu de l'en soupçonner. Une foule de jeunes et jolies personnes se rendit à Moscou. Nous détaillerons plus loin ce qui se pratiquait alors. Le tzar les examina, et se décida en faveur de celle qui lui parut surpasser les autres en beauté. Le premier ministre, mécontent de ce choix, résolut de le contrarier; il gagna les femmes désignées pour servir la tzarine future; elles lui lièrent les cheveux si près de la racine, qu'elle n'en put souffrir la douleur; elle s'évanouit au milieu de la cérémonie : c'était ce que le rusé ministre avait prévu. Il fit envisager cet évanouissement comme une attaque d'épilepsie, à laquelle il persuada au tzar que cette jeune fille était fort sujette. Son père, qui l'avait accompagnée, fut regardé comme coupable de trahison envers le souverain. Morozof eut la cruauté de le faire fouetter, et de l'exiler en Sibérie. La jeune personne fut renfermée dans un couvent. Le tzar, croyant agir d'après ses propres dispositions, épousa la fille d'un pauvre gentilhomme, nommée Marie, qui joignait à la beauté un air noble, une taille avantageuse, et des qualités estimables. Huit jours après le mariage d'Alexis, l'ambitieux ministre épousa la sœur de Marie, et devint ainsi le beau-frère de son maître.

Dans la suite, le monarque ayant su qu'on l'avait trompé, en éprouva beaucoup de chagrin ; il rappela le père, le combla de biens, et donna à la fille une pension considérable. Elle conserva toujours l'anneau et le mouchoir qu'elle avait reçus du tzar, et refusa constamment de se marier.

Sédition du peuple de Moscou.

Morozof, beau-frère du tzar, et son premier ministre, se permit d'abuser de son pouvoir, et tourmenta les Russes par un grand nombre d'injustices. Le peuple de Moscou se révolta ; un jour que le tzar assistait à une procession, une partie des séditieux osa arrêter ce prince, en saisissant la bride de son cheval, et lui demanda vengeance contre l'avidité de ses ministres. Alexis leur promit d'avoir égard à leurs plaintes, lorsqu'il en aurait pesé la justice ; et ils se seraient dissipés tranquillement, si des boïards qui accompagnaient le prince n'avaient eu l'inprudence d'en maltraiter quelques-uns. Alors les révoltés entrent en fureur, lancent des pierres, mettent en fuite une partie du cortége du prince, et menacent d'enfoncer les portes du palais. Croyant les apaiser, on leur livre un des ministres prévaricateurs, qu'ils déchirent en pièces, et encouragés par ce succès, ils courent au palais de Morozof, le mettent au pillage, et le démolissent. Les troubles qui avaient

suivi la mort du tzar Fédor, avaient appris à Alexis jusques à quel excès les Russes étaient capables de se porter, et le danger même auquel sa personne était exposée. Il crut que le parti le plus sage était de se conduire avec son peuple, comme avec une bête féroce que l'on veut apprivoiser. Il supprima quelque-uns des abus qui excitaient la clameur générale, fit distribuer pendant plusieurs jours de l'hydromel et de l'eau-de-vie. Le père de la tzarine rassembla chez lui les principaux marchands, et leur donna à boire et à manger à discrétion pendant trois jours. D'un autre côté, le patriarche prescrivit aux prêtres et aux moines de calmer les esprits, et de remontrer au peuple que la religion l'obligeait d'avoir du respect et de la soumission pour le souverain. Le calme commençant à se rétablir, Alexis ordonna une procession solennelle, et lorsque le peuple fut réuni, il lui témoigna à haute voix la douleur qu'il avait ressentie des crimes de ses ministres, et le soin qu'il avait pris de mettre à leurs places des personnes capables de les remplir. Il fut interrompu par des cris de joie et de satisfaction; ensuite le peuple se prosterna, et, selon son usage, se battit le front contre terre, pour rendre des actions de graces au prince, qui profita de la disposition des esprits pour obtenir le pardon du premier ministre son beau-frère. « Il est vrai,

reprit-il, que j'ai promis de mettre Morozof entre vos mains, mais je ne puis me résoudre à livrer au supplice un homme qui m'a servi de père, qui a été mon gouverneur, qui a toujours eu les yeux fixés sur moi pour en écarter les dangers auxquels les enfans et les princes sont continuellement exposés. Ce n'est pas mon intention de le justifier entièrement; il a fait des fautes, sans doute, mais je vous prie de le regarder comme mon gouverneur, mon ancien ami, mon beau-frère, et je vous prométs, sur ma couronne, qu'il se comportera plus sagement à l'avenir. Si vous trouvez mauvais qu'il continue de prendre sa place au conseil, je ne l'y appellerai plus : mais la conduite que vous tiendrez à son égard, sera la preuve de l'amitié que vous avez pour moi. »

Peu de jours après cette scène touchante, le tzar fit un pélérinage au couvent de la Trinité, pour remercier Dieu du calme qui avait succédé à des troubles si dangereux. Morozof demanda au tzar la permission de l'y accompagner, afin de juger des dispositions du peuple à son égard. Il traversa Moscou, le bonnet à la main, saluant le peuple qui était sur son passage, parlant aux uns avec bonté, et souriant aux autres. Cette conduite adroite lui réussit; tout le monde cessa d'être mécontent. L'importante leçon qu'il venait de recevoir, changea entièrement sa façon d'agir, éteignit la haine qu'on lui avait portée, et y fit

succéder l'amitié. Il se faisait un devoir de rendre service à tout le monde, et de procurer la justice à ceux qui recouraient à lui.

Façon de penser d'un prince estimable.

Alexis crut avoir de graves sujets de plaintes à former contre Casimir, qui venait d'être élevé au trône de Pologne, en 1653, après la mort de son frère Uladislas, et il lui envoya un ambassadeur pour en obtenir une réparation éclatante. Le premier grief, selon le tzar, était une omission de titres aux lettres que lui avait écrites Casimir pour lui notifier son avénement au trône. La position où se trouvait le nouveau roi de Pologne, ne lui permettait pas de rejeter des plaintes qui ne pouvaient retomber que sur la négligence ou l'oubli des secrétaires de la chancellerie. Il répondit à l'ambassadeur, que si l'on avait manqué aux formalités en écrivant au tzar, il ferait rendre compte des motifs de cette omission, et que s'il découvrait des coupables dans ceux qui n'avaient pas donné aux lettres la forme qu'elles devaient avoir, il les punirait de mort. Après avoir obtenu cette satisfaction, l'ambassadeur avait des ordres pour établir un autre sujet de plainte, qu'il présenta comme beaucoup plus grave que le premier. Il prétendit que l'université de Vilna avait fait imprimer des ouvrages dans lesquels elle relevait

les triomphes d'Uladislas sur les Russes, pour ternir la mémoire du feu tzar et de ses généraux ; il ajouta qu'Alexis serait obligé de venger cet outrage par les armes, si on ne lui cédait pas Smolensk et son territoire, en forme de réparation. « Ces ouvrages, lui répondit Casimir, ont été composés par des hommes libres, dans une république libre, sans la participation du roi et du sénat, et je ne vois pas comment la cession de Smolensk pourrait réparer la prétendue injure faite à la mémoire du tzar Michel; mais je sens que cette cession lui serait injurieuse : ce trafic compromettrait l'honneur d'un prince que je respecte ». L'ambassadeur ne trouvant pas de réponse à faire au roi, lui dit que si on arrachait des livres les feuillets qui contenaient ces insultes, le tzar serait satisfait. — « Précaution inutile, reprit Casimir. La curiosité du public n'en deviendrait que plus vive; chacun voudrait savoir pourquoi ces feuillets ont été arrachés. D'ailleurs, on ne gagne rien à se fâcher contre les écrivains qui instruisent la postérité des fautes des princes ; il n'y a qu'un seul moyen de leur fermer la bouche, c'est celui de n'en point commettre. Il me paraît injuste que des écrivains étrangers aient plus de soin de notre réputation en écrivant, que nous n'en avons nous-mêmes en agissant. »

Le médecin malgré lui.

Les historiens prétendent que ce fut en 1657 qu'arriva une aventure fort plaisante. Alexis extrêmement tourmenté de la goutte, promit de grandes sommes à quiconque lui indiquerait un remède propre à le guérir. La femme d'un boïard, outrée des mauvais traitemens que lui faisait son mari, vint déclarer qu'il possédait un spécifique immanquable contre le mal qui affligeait le monarque. Le prince envoya chercher cet homme, et lui fit demander son remède. « Sans doute, répondit-il, que l'on me prend pour un autre; je ne sais de quoi on veut me parler; jamais je n'ai été médecin, et je ne connais de secrets, ni pour la goutte, ni pour aucune autre maladie. » On crut qu'il ne tenait ce langage, que parce qu'il était indifférent à la santé du tzar : on le fit fouetter jusqu'au sang, et on le conduisit en prison. Ce fut là qu'il apprit que c'était sa femme qui lui jouait ce tour : il se livra aux derniers transports de la colère, et jura qu'il se vengerait. On en fit rapport au tzar; et ce prince, persuadé que le boïard ne se mettait en colère contre sa femme, que parce qu'il était fâché qu'elle eut révélé son secret, ordonna qu'il fût fouetté le lendemain avec plus de violence que la première fois : il assura encore avec serment, qu'il n'était pas médecin; mais on

Le Médécin malgré lui.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

lui dit qu'on le ferait périr sous les coups, s'il ne donnait pas son remède au tzar. Voyant qu'il ne pouvait éviter la mort qu'en faisant le médecin, il se décida à faire l'aveu qu'on exigeait de lui; il dit qu'il connaissait en effet un remède, mais que n'étant pas sûr de son efficacité, il n'avait osé l'indiquer à sa majesté; qu'il l'emploierait si on voulait lui donner quinze jours pour le préparer. On lui accorda ce délai : il envoya chercher sur les bords de l'Oka une multitude d'herbes aromatiques, avec lesquelles il prépara un bain pour le tzar; et le hasard fit que ce bain opéra des effets très-salutaires, le tzar fut entièrement soulagé. On crut alors avoir la preuve de son peu d'attachement pour la personne du prince; on le fit encore fouetter avec plus de violence que les deux premières fois, à la grande satisfaction des médecins. On lui donna ensuite une somme d'argent considérable, dix esclaves de la couronne, et on lui défendit sous les peines les plus rigoureuses de marquer aucun ressentiment à sa femme.

Salle d'audience du tzar Alexis.

Un ambassadeur allemand, arrivé à Moscou le 26 mai 1661, dans la relation de son voyage qu'il publia, a rendu compte de l'audience qui lui fut accordée, et décrit en ces termes la salle de cérémonie. Il y avait au milieu, dit-il, une

colonne qui en soutenait la voûte, et qui en diminuait beaucoup la beauté. On voyait de vieilles peintures sur les murailles, et des plaques d'argent entre les fenêtres. Autour de la salle étaient des bancs de bois scellés dans le mur, et couverts de tapis : on y montait par un degré de quatre marches. Là, les boïards étaient assis au côté droit du tzar, la tête découverte. Le trône était placé dans un coin de la salle, à la gauche de ceux qui entraient : il était de vermeil, élevé de trois marches au-dessus des bancs; mais il était si étroit, et dans un lieu si obscur, qu'on n'en pouvait découvrir tout le travail. Au-dessus de la tête du tzar, pendait une image qui représentait la mère de Dieu ; de l'autre côté, en face du trône, était une horloge faite en forme de tour ; et dans le coin opposé, il y avait une pyramide qui soutenait un globe d'or. Du haut de la voûte pendaient deux images de saints, lesquelles étaient exposées à la vénération de ceux qui étaient dans la salle. Sur un banc placé à la droite du tzar, était un bassin, une aiguière et une serviette, pour laver et essuyer sa main après que les ambassadeurs l'auraient baisée. Le tzar avait sur sa tête un bonnet en pain de sucre, bordé de martres zibelines, couvert d'une couronne d'or garnie de pierreries, et qui se terminait en pointe.

Mort du tzar Alexis, et quelques traits de son caractère.

Alexis mourut le 29 janvier 1676, dans la quarante-huitième année de son âge, après trente-un ans d'un règne glorieux et assez fortuné.

Ce prince était de la plus haute taille. Il avait une physionomie aimable et douce. Son caractère répondait à cet heureux extérieur; jamais il ne se joua de la vie de ses sujets. Il aimait à secourir les malheureux, et consacrait ses épargnes à soutenir leurs infortunes. Il assignait même une subsistance aux coupables qu'il reléguait en Sibérie. Il y faisait toucher une pension aux personnes de qualité, donnait de l'emploi à ceux qui avaient des talens, et accordait aux autres une paie de soldat.

Les troubles intérieurs et l'esprit remuant de la nation l'engagèrent à établir la Chancellerie secrète, espèce d'inquisition d'état, par laquelle le plus respectable citoyen pouvait être arrêté sur l'accusation du dernier misérable. Il est vrai que l'accusateur était détenu en prison avec l'accusé, et qu'il était soumis le premier à recevoir trois fois le knout (coups de courroie sur le dos); mais s'il persistait dans l'accusation, l'accusé subissait à son tour les mêmes tortures. Une punition sévère

attendait le calomniateur convaincu : mais s'il était d'une constitution vigoureuse, il était sûr de perdre son ennemi. Il résultait d'ailleurs de grands abus des procédures secrètes et des jugemens de ce tribunal, qui fut plus doux sous Alexis que sous les successeurs de ce prince.

Alexis était très-porté à la colère, et en donnait souvent des marques aux personnes qui l'approchaient; mais il revenait bientôt à sa bonté naturelle. Un jour il se fit saigner : lorsque le chirurgien eut arrêté le sang, le tzar invita les courtisans à souffrir la même opération. Tous aussitôt se font ouvrir la veine. Un seigneur, fort vieux, qui avait l'honneur d'être allié au tzar par la mère de ce prince, s'excuse sur son âge et sur sa faiblesse. Le prince, irrité de ce refus, l'accable de reproches et d'injures, s'abaisse même à le frapper, et l'instant d'après il lui fait de riches présens.

Il aimait à savoir ce que le peuple pensait de son administration. Il se déguisait souvent et s'introduisait dans les maisons pour entendre les discours qui se tenaient sur lui et sur ses ministres. Ces visites peuvent avoir leur utilité sous un bon prince, observe un historien judicieux; mais elles seraient dangereuses sous un prince porté à la vengeance. Peut-être même est-ce toujours une inquisition odieuse d'aller surprendre les entre-

tiens secrets des familles, et de violer l'asile sacré des maisons, que le crime seul doit empêcher d'être impénétrables.

Code du tzar Alexis, et sa barbarie à quelques égards.

Le tzar Alexis fit rédiger un code en 1650, très-estimé pour son temps. Un reproche fondé qu'on peut faire à ce recueil de lois, c'est le pouvoir tyrannique qu'il donne au mari sur sa femme ; sous l'apparence de correction, il n'y a rien de si barbare, qu'il n'autorise impunément contre elle. En voici une preuve. L'histoire rapporte qu'en 1661, un mari obligea sa femme à se revêtir d'une chemise qu'il avait trempée dans de l'eau-de-vie, et qu'y ayant mis le feu, il la fit périr dans des tourmens affreux, sans que les tribunaux aient osé l'inquiéter.

Les armoiries ont pris naissance sous le tzar Alexis : ceux des princes qui portent l'aigle à une seule tête et un ange d'argent, descendent des princes de Tchernigof; ceux qui portent le canon, sont issus de la branche de Smolensk ; et ceux qui ont l'ours debout, ont pour ancètres les princes de Jaroslavele, etc.

FÉDOR II ALEXIÉVITZ.

Fédor II, couronné à l'âge de dix-neuf ans, était l'aîné des enfans de la première femme du tzar Alexis. La nature avait donné à Fédor les qualités dont la réunion fait la gloire du trône et la félicité des peuples; il possédait un esprit juste et pénétrant, une ame élevée, un caractère ferme avec un cœur sensible : il ne manquait à ce prince qu'un corps bien constitué; et malheureusement sa complexion faible le rendait habituellement valétudinaire.

Ambition des prérogatives de la noblesse en faveur des avantages du mérite.

Les maux physiques qu'éprouvait Fédor ne l'empêchaient point de tenir avec fermeté les rênes du gouvernement, et il montra une grande force de caractère dans une opération qui lui fait le plus grand honneur. Il régnait un étrange préjugé parmi la noblesse moscovite; plusieurs des principales familles tenaient pour déshonneur de se voir sous un seigneur, n'importe dans quel emploi, si ce seigneur était d'une naissance inférieure à la leur. On poussa cet orgueil si loin, que des hommes du même rang, de la même parenté, ne voulaient jamais dépendre l'un de l'autre, si le père

ou le grand-père du général auquel le commandement était confié, avait servi autrefois sous les ordres du père ou de l'aïeul de celui qui se trouvait actuellement en sous-ordre. Cette dispute pour le rang servit souvent de prétexte pour se dispenser du service militaire, et cette vanité des hommes à généalogie leur faisait rechercher avec soin quels emplois avaient occupés leurs aïeux; chaque famille s'en procurait des preuves par écrit, auxquelles elle avait recours pour appuyer ses prétentions.

Voulant faire disparaître pour jamais un abus aussi dangereux, en 1681, le tzar Fédor, quoique armé du pouvoir absolu, avait besoin de quelque adresse pour supprimer des prérogatives si chères aux familles les plus puissantes. Il ordonna aux nobles de rapporter dans une assemblée générale des prélats et des seigneurs, leurs généalogies et les copies qu'ils avaient des registres concernant les rangs, son intention étant d'y faire ajouter ce qui y manquait. Quand il eut sous ses yeux tous ces documens, il s'écria, plein de joie : « C'est à présent que je reconnais ici la providence divine qui me conduit à l'exécution de mon projet. C'est par sa volonté particulière que vous avez tous senti les dangers d'un usage ancien, mais funeste, qui ne peut que nourrir l'orgueil, rompre tous les liens de l'amitié et de la société, et ruiner toutes les entreprises utiles à l'état. Je rends graces à

Dieu qui a daigné disposer ainsi les cœurs, et, me rendant à vos vœux unanimes, j'ordonne à jamais l'abolition des rangs héréditaires ; et, pour en éteindre jusqu'au souvenir, je veux que les registres en soient à l'instant livrés au feu. »

Les nobles, quoique désespérés de cet événement, ne purent s'empêcher d'applaudir. Aussitôt les registres publics et les généalogies particulières furent portés devant le vestibule du palais, où ils furent brûlés en présence d'un prince Dolgoroukof, d'un conseiller d'état et de tous les métropolites et évêques; les uns et les autres restèrent comme témoins sur le vestibule jusqu'à ce que les livres et papiers fussent entièrement réduits en cendres. Ils revinrent ensuite annoncer au prince que ses ordres étaient exécutés : alors le patriarche, élevant la voix, lança l'anathème contre quiconque oserait à l'avenir contrarier de quelque façon que ce pût être cet ordre si louable du souverain.

Après ce coup d'état, Fédor fit inscrire les nobles du premier rang dans un registre particulier, et insérer les noms de ceux qui n'étaient pas encore compris dans les anciens livres généalogiques. C'est ce prince qui le premier distingua deux ordres de noblesse, et qui ordonna aux nobles du premier rang de servir dans les postes où ils seraient placés, sans se prévaloir à l'égard des autres des grades et des emplois de leurs ancêtres. Depuis ce règne les honneurs et la considération se règlent sur le grade

militaire, et non pas sur la naissance. Un lieutenant-général, quoique d'une noblesse commune, a le pas à la cour et ailleurs, sur un prince qui n'a que le rang de colonel. La constitution du gouvernement est toute militaire, et la noblesse est vouée, par état, au service dès sa naissance; elle commence par le rang de soldat, et ne parvient que par degrés aux emplois supérieurs. Plusieurs nobles de Russie, sans jamais avoir été à l'armée, ne laissent pas d'arriver au rang d'officiers généraux, parce que les différentes fonctions qui les attachent à la cour, leur tiennent lieu de service militaire.

Autres obligations qu'a la Russie au règne de Fédor.

La Russie est encore redevable à Fédor II de plusieurs sages établissemens : il améliora la police; il fit fermer les rues de Moscou pendant la nuit, et établit des gardes qui veillaient à la sûreté des habitans. Il embellit de beaucoup cette capitale et quelques autres villes; il donnait des matériaux, et faisait avancer de l'argent pour dix ans aux particuliers dont les facultés ne permettaient pas de bâtir en briques; il augmenta le nombre des colléges qu'Alexis avait fondés; il introduisit le plain-chant dans les églises, et ce fut sous son règne que les prédicateurs commencèrent à réciter de

mémoire. Le premier qui introduisit cet usage fut le moine Siméon Polotskii, qui avait été précepteur du prince. Pour réformer l'habit grossier des Russes, on prétend que Fédor prit l'habit polonais, et engagea ses courtisans à l'imiter. Enfin, le règne d'Alexis et celui de Fédor traçaient la route et aplanissaient beaucoup d'obstacles à Pierre I.er

Mort de Fédor II. Quel fut le successeur qu'il se désigna.

Fédor, sentant approcher sa fin, et se voyant sans enfans, nomma pour son successeur Pierre son frère, qui n'était âgé que de dix ans, au préjudice d'Ivan qui en avait seize; mais le premier était d'une santé vigoureuse, et annonçait déjà un caractère mâle et actif; au lieu que le second avait un tempérament délicat, et un esprit encore plus faible. Après avoir pris ces sages dispositions, Fédor mourut le 16 février 1682, âgé de 25 ans, et son règne ne fut que de cinq ans et demi.

PIERRE I.er ET IVAN V (JEAN) ALEXIÉVITZ.

SOPHIE, RÉGENTE.

SOPHIE, plus âgée que ses deux frères, avait tout le feu des grandes passions; douée d'un es-

prit aussi supérieur que dangereux; elle avait le courage nécessaire pour entreprendre et pour suivre les plus hardis projets. Peu de jours après les obsèques de Fédor, elle désapprouva hautement le choix qu'il avait fait; elle cria à l'injustice, et soutint que c'était violer les droits du sang que d'arracher la couronne à l'aîné des princes, à l'héritier présomptif, pour la mettre sur la tête d'un enfant, frère cadet du successeur légitime. Mais le vif intérêt qu'elle paraissait prendre au sort d'Ivan, n'était qu'un prétexte pour parvenir au trône. Issu de la même mère qu'elle, Ivan lui était entièrement dévoué, et comme il était incapable de gouverner par lui-même, Sophie eût régné sous son nom, en faisant annuler les dernières dispositions de Fédor, en faveur de Pierre. Le caractère indépendant de ce prince ne promettait pas à Sophie l'attachement, la docilité, la confiance aveugle qu'Ivan avait pour elle. D'ailleurs si Pierre régnait seul, Nathalie sa mère aurait toute sa confiance, et ne manquerait pas de tenir les rênes de l'état pendant la minorité. Placée entre deux frères qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité reconnue, l'autre par son extrême jeunesse, Sophie voulut tirer parti de cette circonstance unique. Ivan fournissait un nom sous lequel elle pouvait régner elle-même; elle s'occupa donc avec beaucoup d'ardeur de cette grande affaire : elle conspira. Il eût été trop dangereux d'attaquer ouverte-

ment un souverain désigné, sur qui toute la nation avait les yeux ouverts : Sophie était trop adroite pour commettre cette faute politique ; elle prit des détours, et mit en usage tous les moyens dont l'ambition se sert pour exécuter ses desseins : intrigues, ruses, argent, promesses, calomnies, trahisons, rien ne fut oublié par cette femme artificieuse et cruelle.

Crimes et massacres que fait commettre la princesse Sophie.

Les partisans que l'ambitieuse princesse était parvenue à s'attacher, font soulever les Strelitz : cette soldatesque féroce, au nombre de vingt mille dans Moscou, jura la perte de la tzarine douairière, mère de Pierre (Nathalie), de sa famille, et de tous les boïards qui leur étaient attachés. On lui avait persuadé que les plus zélés partisans de Pierre avaient empoisonné le tzar Fédor, et que le frère et le neveu venaient d'étrangler le prince Ivan. Ils courent en armes au palais avec du canon, et demandent à grands cris les traîtres et les meurtriers du tzar. En vain la tzarine douairière, les deux princes et les ministres cherchent à calmer leur fureur ; ils se précipitent dans le palais, rencontrent le frère de Nathalie, et le jettent par les fenêtres : ceux qui sont restés dans la cour, le reçoivent sur leurs piques. Ils se répandent dans la

ville. Leur rage était portée au point qu'elle leur avait ôté toute espèce de jugement. Ils voient passer un jeune prince Dolgorouki ; ils le prennent pour le neveu de la tzarine qu'ils cherchaient, et le massacrent sur-le-champ. Ils reconnaissent leur funeste méprise ; ils portent le corps du jeune homme à George Dolgorouki, son père, pour le faire enterrer ; et le malheureux père, loin d'oser se plaindre, leur donne même des récompenses, pour lui avoir rapporté le corps palpitant de son fils. Sa femme, ses filles, et l'épouse du mort, en pleurs, lui reprochent sa faiblesse : *Attendons le temps de la vengeance*, leur dit le vieillard. Quelques Strelitz entendent ces paroles ; ils rentrent furieux dans la chambre, le traînent par les cheveux, et l'égorgent à la porte de sa maison.

Après ces premiers attentats, les Strelitz vont chercher partout le médecin hollandais Vangad, qu'ils regardaient comme un empoisonneur ; ils rencontrent son fils, lui demandent où est son père, et l'assassinent parce qu'il l'ignore. Ils trouvent un autre médecin, mais allemand, et lui disent : « Tu es médecin ; si tu n'as pas empoisonné le tzar Fédor, tu as fait mourir un grand nombre de malades, tu mérites bien la mort. » Et ils le tuent. C'est ainsi que cette barbare soldatesque mêlait à ses fureurs le ton même de la plaisanterie. Enfin, elle découvre le médecin hollandais, déguisé en mendiant, et le traîne devant le palais.

Les princesses qui l'aimaient et qui avaient confiance en lui, demandent sa grace aux Strelitz, en les assurant qu'il est bon médecin, et qu'il a bien traité leur frère Fédor. Ils répondent que non seulement il mérite la mort comme médecin, mais comme sorcier, et qu'ils ont trouvé chez lui un énorme crapaud séché et une peau de serpent. Loin de lui faire grace, ils exigent encore qu'on leur livre Cyrille et Ivan Nariskin (père et mère de Nathalie), qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, et qu'ils croient cachés dans le palais. Ils menacent de mettre le feu sur-le-champ, si on refuse de les livrer. La tzarine et les autres princesses, épouvantées, vont dans le lieu où les deux proscrits étaient cachés : le patriarche les accompagne; il donne l'absolution, le viatique et l'extrême-onction aux deux victimes, après quoi il prend une image de la Vierge, qui passait pour miraculeuse, s'avance vers les Strelitz, en leur montrant cette image, et menant par la main le jeune Nariskin. Les princesses entourent le père et le fils, se mettent à genoux aux pieds des soldats, les conjurent, au nom de la vierge, d'accorder la vie au père et au frère de la tzarine; mais ces barbares les arrachent des mains des princesses, et les traînent au bas de l'escalier. Alors ils tiennent conseil, et condamnent le jeune Nariskin et le Hollandais Vangard à être hachés en pièces; c'est un supplice usité à la Chine et en Tartarie pour les parricides ; on

l'appelle le supplice des dix mille morceaux. Après avoir ainsi dépécé leurs victimes, ils exposent leurs têtes, leurs pieds et leurs mains sur les pointes de fer d'une balustrade. Cyrille Nariskin, témoin de tant d'horreurs, fut conduit dans un monastère, où les meurtriers d'une partie de sa famille le forcèrent à prendre la tonsure monacale.

Ces premières exécutions furent suivies du massacre de tous ceux qui étaient suspects à Sophie, et odieux aux Strelitz. Devenus, pour ainsi dire, maîtres absolus des princes et de l'état, ils proclamèrent souverains les deux princes Ivan et Pierre, et leur associèrent Sophie en qualité de régente. Le premier acte qu'elle fit de son autorité, fut d'approuver tous les crimes commis par les Strelitz, et de les récompenser; elle osa même les remercier publiquement, par des lettres-patentes, de leur zèle et de leur fidélité. C'est peut-être, dit un historien, le plus grand scandale qui ait été donné au monde.

Politique astucieuse de Sophie.

Cependant elle fit donner la plus mauvaise éducation au tzar Pierre, qu'elle n'entoura que de gens capables de pervertir ses mœurs, et de le détourner de s'instruire dans l'art du gouvernement. En le rendant tout-à-fait méprisable aux yeux de ses sujets, elle espérait le renverser du trône, et le

'our mieux
ɔlut de ma-
es à l'état,
:r son au-
:t des en-
:her et de
ɔnnes. La
a sur les
pousa en

stement

Kavanski,
pour ré-
s des tzars
fut rejetée
iura de se
ı de mas-
phie elle-
e le trône.
r dans les
:. La cour
de la Tri-
eresse en-
: briques,
:s de Mos-
lle manda

le prince Kavanski, sous prétexte d'une affaire importante. Il n'osa désobéir, dans la crainte de se rendre suspect, et il se regardait d'ailleurs comme trop puissant pour appréhender quelque outrage. Mais à peine était-il parvenu à moitié chemin, qu'il fut arrêté et décapité, ainsi que le détachement des gardes qui l'accompagnait.

Les Strelitz, informés que la cour avait pris des mesures pour leur résister, et que de toutes parts il venait des troupes à son secours, perdirent leur fierté et leur arrogance, et crurent déjà voir lever sur leurs têtes la hache des bourreaux : les criminels sont ordinairement lâches, épouvantés par leurs remords. Plus de quatre mille d'entre eux, sans armes, la corde au cou, portant eux-mêmes les instrumens de leur supplice, des cordes, des billots, des haches, se mettent en route pour le monastère de la Trinité, versant des larmes, poussant des cris de repentir. Ils s'arrêtent sous les fenêtres des princes, et là ils s'écrient : « Nous sommes tous coupables, nous méritons la mort ; nous attendons notre jugement ; les tzars sont maîtres de notre vie. » Les plus opiniâtres dans la révolte furent punis, les autres s'en retournèrent à Moscou, en bénissant leur souverain.

Destitution et punition de la princesse Sophie.

La régente s'intéressait vivement, et peut-être beaucoup trop, au prince Bazile Galitzin, qu'elle

avait fait son premier ministre et généralissime de ses armées. Ce mauvais général, à la tête de deux cent mille hommes, eut la honte, en 1687, d'être battu en Crimée par des troupes qui lui étaient de beaucoup inférieures. Revenu à la cour, il y reçut l'accueil le plus flatteur de la régente, qui fit même frapper des médailles en l'honneur de ce prétendu fameux guerrier, comme s'il avait été vainqueur. Mais Pierre, qui avait alors seize ans, ne put s'empêcher de lui témoigner un profond mépris. Sophie, furieuse du mauvais accueil fait à son protégé, étouffa les sentimens de la nature pour se livrer à ceux de la vengeance. Elle conçut le projet abominable d'immoler son propre frère, et de s'élever à sa place sur le trône avec le prince son favori. Le tzar, informé de cet affreux complot, fut obligé de se sauver au couvent de la Trinité, refuge ordinaire de la cour dans les occasions périlleuses ; il emmena avec lui Eudoxie Lapuchin, qu'il venait d'épouser contre le gré de la régente. Des forces se rassemblèrent pour protéger les jours du prince menacé. Sophie essaya vainement de désarmer la colère du tzar justement irrité : elle eut recours au prince Ivan, et le pria d'interposer son autorité pour faire mettre les armes bas aux soldats qui lui étaient contraires. Elle engagea même l'épouse de ce prince à joindre ses prières aux siennes ; mais Ivan lui répondit : « Je ne veux point

me mêler de cette affaire. Sophie est ma propre sœur; mais elle a si mal agi à l'égard de Pierre, qu'elle ne mérite plus notre estime ; et s'il vous arrivait à vous-même de parler mal de mon frère, je vous regarderais comme notre ennemie. C'est de lui que dépend tout le bien de l'état, qui doit m'être plus cher que ma femme et ma sœur. » Le prince Galitzin qui avait un parent auprès du tzar Pierre, ne périt point sur l'échafaud ; mais dépouillé de tous ses biens, il fut relégué dans un lieu désert, où il vécut misérablement vingt-quatre années. On lui prononça en ces termes sa sentence : « Il t'est ordonné par le très-clément « tzar de te rendre à Karga, sur la route d'Ar- « kangel, et d'y rester jusqu'à la fin de ta vie. La « bonté extrême de sa majesté t'accorde trois sous « par jour. »

Sophie, déposée de la régence, fut condamnée à être enfermée dans un monastère qu'elle avait fait bâtir aux environs de Moscou.

C'est à cette époque que commence proprement le règne de Pierre ; Ivan lui abandonna le soin du gouvernement, et ne se réserva que le pouvoir de mettre son nom dans les actes publics ; il mena une vie privée, et mourut en 1696.

Usages et coutumes des Russes dans le XVII.e et le XVIII.e siècle.

Avant de parcourir le règne à jamais mémorable de Pierre-le-Grand, nous allons nous occuper un instant de quelques usages particuliers des Russes, qui, sous leur nouveau législateur, ou furent entièrement supprimés, ou perdirent une partie de leur rusticité et de leur barbarie.

Dans cette analyse des mœurs et des usages, nous pourrons revenir sur quelques détails dont nous avons parlé ci-dessus trop légèrement.

Vénération pour les images. Superstitions. Cérémonies concernant le Patriarche.

On a eu raison d'observer que les Russes sont très-superstitieux; mais ils l'étaient encore bien davantage avant que la civilisation eût fait chez eux des progrès sensibles. Il s'est à peine écoulé deux siècles depuis que ce peuple accordait aux images un culte tout-à-fait idolâtre. Chacun briguait l'avantage de pouvoir attacher aux murailles d'une église une image qui lui appartînt, et qu'il ornait à grands frais, suivant sa fortune. Pendant le service divin, les maîtres de ces images, souvent clouées au mur opposé à l'autel, les adoraient et tournaient le dos aux saints mystères. Le maître d'une image ne souffrait pas qu'un autre

lui adressât des vœux. S'il le surprenait à la prendre pour but de ses prières, il l'outrageait et le poursuivait jusqu'à ce qu'il en eût obtenu des dédommagemens. Il lui disait qu'il n'avait qu'à se pourvoir d'un saint dont il pût disposer, et qu'on ne se ruinait pas à parer l'objet de son culte, d'or, de perles, de pierreries, pour lui voir accorder des graces à d'autres.

Les Russes rendent à saint Nicolas presque autant d'honneurs qu'à Dieu même. Chacun a parmi eux son saint particulier, auquel il s'adresse dans ses besoins. Quand les voisins voient qu'il réussit dans la culture de ses champs ou dans son commerce, ils lui paient une certaine somme pour qu'il leur prête l'image du saint à qui ils attribuent sa prospérité. Alors on offre au saint emprunté toutes sortes de respects et d'offrandes. Il y en a qui ne vont point à leurs travaux sans emporter leur saint. Si un étranger arrive alors chez eux, et demande le saint, la femme répond qu'il est aux champs ou en voyage.

Au lieu des *ex-voto*, qu'on voit dans plusieurs de nos églises, les Russes, qui avaient reçu quelques faveurs du ciel, offraient aux leurs des cierges énormes, du poids de soixante de nos livres, et sur lesquels on lisait les noms des dévots qui en avaient fait l'offrande.

Lorsqu'ils enterrent un proche parent, les plus

superstitieux et les plus ignorans des gens du peuple ont soin de donner au mort un mouchoir blanc, pour s'essuyer après le long voyage qu'il doit faire dans l'autre monde.

Les évêques de Russie marchent toujours en habits pontificaux, soit en carrosse, soit à cheval. La différence de leurs chapes d'avec celles de nos évêques est une garniture de sonnettes ou de grelots qui règnent tout autour.

Le jour de la réception solennelle du patriarche, il se rendait processionnellement au palais du tzar, et prenait place à la même table que le prince, mais à plus d'une toise de distance. Le clergé dînait dans la même salle, mais à une table séparée. On servait au patriarche trois mets, des œufs d'esturgeon, de la soupe et un pâté. Après avoir fait ce léger repas, il saluait le tzar, et sortait pour aller, accompagné d'un superbe cortége, faire le tour du Kremlin, monté sur un âne, dont la bride était soutenue par trois boïards. Il n'y a point d'ânes en Russie; quelquefois on en entretenait pour cette cérémonie; et, le plus souvent, on se servait d'un cheval entièrement couvert de toile blanche, à qui l'on ajustait de grandes oreilles postiches. Après avoir fait cette burlesque promenade, le pontife revenait prendre sa place à table. Il recevait, en sortant, les présens du souverain. Avant de terminer le repas,

on portait la santé de la Sainte-Vierge, celles du tzar, de la tzarine, de leurs enfans s'ils en avaient, et enfin celle du nouveau patriarche.

Les deux jours suivans, ce pontife, après la messe, renouvelait encore ses promenades sur l'âne dans les différens quartiers de la ville, et en bénissait les portes.

Ce n'était pas seulement les jours de son installation que le patriarche se promenait dans la ville, monté sur un âne ; il renouvelait cette cérémonie chaque année, le dimanche des Rameaux; et les tzars tenaient la bride de l'âne. Tous les évêques faisaient la même procession dans leurs villes métropolitaines.

Particularités sur les Russes.

L'habit long dans les jours de cérémonies, à la manière des Asiatiques, semblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse avec une longue simarre enrichie de pierreries, dans les jours solennels; et ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques et les justaucorps, et plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples, paraît moins fait pour la guerre et moins commode pour les travaux.

Presque insensibles à l'extrême rigueur des hivers, les Russes ne redoutent que le froid de la tête et des pieds : il n'est pas rare de leur voir le cou et la poitrine découverts, tandis que le thermomètre est à trente degrés; et lors même que l'air en sortant de la bouche, se congèle en forme de petits glaçons sur leur barbe.

Un des ornemens dont ce peuple est très-jaloux, c'est la barbe; et lorsque Pierre-le-Grand voulut en exiger le sacrifice, il trouva une résistance qu'il n'avait pas prévue. Alors ce monarque se vit forcé de mettre un impôt sur la barbe. On fit frapper une espèce de médaille de cuir, semblable à une pièce de deux liards, qui représentait, sur l'une des faces, un masque à barbe ; on lisait sur l'autre les mots suivans : *Dingui vzatii*, qui signifient, on a reçu l'argent. Les porteurs de ces quittances promenaient leur barbe en triomphe; mais ceux qui n'en étaient pas munis, étaient rasés sans rémission.

Il y a certainement de belles femmes en Russie; mais la beauté du sang y est dégénérée, depuis que les usages et les mœurs des femmes ont été changés, depuis qu'elles sortent et se répandent dans le monde. Le mot d'usage parmi les grands comme parmi le peuple, pour exprimer une très-belle femme, est *prékrasnaïa baba* (femme très-rouge). D'après cette idée, elles devraient toutes paraître très-belles, car, jusqu'aux dernières

femmes du peuple, toutes font usage journellement de fard et de rouge; et faute de moyens pour se procurer du rouge, les femmes du commun ont recours à l'infusion de cochenille et au suc de la betterave.

Le peuple russe est naturellement imitateur, et il a des dispositions pour tous les arts : il est même peu de peuple qui lui soit comparable en ce genre. On dit à un esclave : Je veux que tu sois cocher ou cuisinier, etc. Il répond : *Neznaïou* (je ne sais rien de cela); *némogou délat* (je ne puis pas faire cela). On le menace, il répond : *Vachou voliou* (comme il vous plaira). Quelquefois on le fait battre à coups de verges, et alors il se résoud à essayer son intelligence, et puis il s'arrête; il est battu de nouveau, les coups redoublés l'excitent au travail; il devient perruquier, cocher, cuisinier, artisan, et, en un mot, tout ce que son maître voulait qu'il fût.

Un de ces paysans, c'est-à-dire un esclave, élève seulement de son génie, apporta un jour dans la capitale, vers l'année 1776, des ouvrages de mécanique, qui lui obtinrent les suffrages de l'académie des sciences de cette ville, et les récompenses du gouvernement. On a vu de cet homme étonnant une montre sonnante de la forme et à peu près de la grosseur d'un œuf de poule. Une procession sortait quand l'heure venait à son-

ner. Il exécuta toutes les pièces, la boîte et la figure.

Au pied du mont Taguil, en Sibérie, un ouvrier d'une fabrique de fer, sans avoir eu ni maître ni modèle, construisit une horloge de fer sonnante. Quand l'heure allait sonner, un ouvrier sortait par une petite porte, et venait forger une barre de fer aux yeux des spectateurs.

On compte en Russie les richesses d'un gentilhomme et d'un ecclésiastique, non par leurs revenus en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Le peuple russe ne boit jamais d'eau. Ses boissons ordinaires sont de la bière forte, appelée *kouas ;* de l'hydromel commun, appelé *mioud*, et une boisson aigrelette assez agréable, piquante au goût, qui porte le nom de *Kistichi*. La table des Russes avant le dix-septième siècle, était sale et mal servie : c'est un défaut qu'on trouve encore dans les classes inférieures, et même chez des gens dont l'état et la fortune promettraient plus de délicatesse. Une méchante nappe couvrait une table longue et étroite : chaque convive n'avait pas même une cuiller, et les personnages les plus importans avaient seuls un couvert complet.

Malgré son extrême rusticité, ce peuple portait au dernier point son amour-propre national. Ses ambassadeurs prétendaient toujours à des honneurs

plus distingués que ceux des autres puissances. Les Grecs et les Romains traitaient les étrangers de Barbares : les Russes les appelaient muets ; car ne pas parler leur langue, c'était, suivant eux, être privé de la parole.

Mais le caractère le plus distinctif des Russes, avant et depuis leur conquête de la Krimée, est d'être singulièrement porté à la destruction dans les pays qu'ils envahissent. « Si l'Archipel, dit le « docteur Clark (*Voyage en Russie*), fût tombé « sous la domination de la Russie, les beaux restes « de l'ancienne Grèce ne seraient plus, Athènes « aurait disparu, et les conquérans Moscovites « n'eussent même pas laissé une seule pierre pour « indiquer l'emplacement réel de cette ville cé- « lèbre. Les Turcs sont des gens de goût et des « savans en comparaison des Russes. »

Les femmes de distinction, autrefois soumises à l'austérité des mœurs orientales, éprouvent maintenant bien moins de gêne. Jadis elles pouvaient à peine sortir pour aller à l'église ou pour visiter leurs parens les plus proches : alors elles se paraient moins qu'elles ne se surchargeaient d'ornemens et de bijoux. La condition des princesses, filles des tzars, était fort triste ; elles passaient leur vie renfermées dans le palais ou dans des monastères. On ne voyait presque jamais l'épouse, les sœurs ni les filles du prince. Une fois la tzarine tomba malade, il fallut appeler un médecin ; on eut soin, avant de

l'introduire, de tirer des rideaux épais qui répandaient dans la chambre l'obscurité de la nuit, et il ne put tâter le pouls de la princesse qu'au travers d'un voile.

Coup d'œil sur les militaires Russes.

L'uniforme ordinaire de l'infanterie est vert avec des revers rouges : la cavalerie a l'habit bleu bordé de rouge : les artilleurs et les bombardiers sont en écarlate avec des revers bleus et noirs. Toute l'armée porte la cocarde blanche. Chaque régiment tire son nom du pays où il a été levé ; les grenadiers seuls font exception à cette règle : leurs corps prennent le nom du colonel. Les casquettes sont décorées d'une aigrette noire, verte ou rouge. L'épée et la baïonnette sont attachées autour des reins avec un ceinturon ; la giberne est suspendue à une bandoulière qui passe sur l'épaule gauche. Les soldats portent aussi des pantalons blancs et des bottes. L'uniforme de la garde impériale ne se distingue de celui de l'infanterie ordinaire que par l'aigrette de crin qui surmonte le casque ; leurs moustaches sont soigneusement noircies et peignées ; d'énormes *favoris* descendent jusque sous le menton, et sont toujours poudrés à blanc comme le reste des cheveux.

L'armée se recrute par une espèce d'impôt sur les seigneurs : on demande à chacun un certain

nombre d'hommes par cent têtes de paysans. Chaque régiment a sa musique, non-seulement instrumentale, mais vocale ; ceux qui la composent chantent en s'accompagnant d'une espèce de guittare ; les sons en sont rudes et perçans.

La cérémonie par laquelle se termine la journée dans un camp russe est imposante. A neuf heures du soir, tous les soldats se rangent sur une ligne à la tête du camp ; ils sont en capotes et sans armes ; les officiers se tiennent deux pas en avant, les tambours sont placés au centre de chaque bataillon, la musique est en arrière. On bat la retraite, la musique joue un air grave et solennel. Ensuite, à un certain signal, tous les soldats se découvrent, un silence religieux règne pendant quelques minutes. Ces momens sont consacrés à une prière mentale ; bientôt après, le chœur accompagné du son des instrumens se fait entendre, on chante un hymne fort simple, mais dont l'air a quelque chose de majestueux ; les soldats font dévotement des signes de croix, les officiers leur donnent l'exemple du recueillement et de la piété. Après cette cérémonie religieuse, les soldats remettent leurs bonnets, font un demi-tour à droite et rentrent sous leurs tentes.

Il n'est pas difficile de pourvoir à la nourriture des militaires russes. On leur distribue de la farine ; et dès qu'ils sont campés, ils creusent des fours en terre où ils cuisent leur pain qu'ils font eux-mêmes.

Quand on veut les régaler, on leur distribue une sorte de biscuit qu'ils rompent en petits morceaux et font bouillir avec du sel et quelques herbes qu'ils trouvent partout.

La différence des grades établit entre les militaires russes une distinction prodigieuse. Les capitaines et autres officiers subalternes mangent debout à la table de leur colonel ou de leur général. Les soldats ne mangent point à la gamelle, ils font seuls leur repas qui est composé d'un seul mets et peu abondant, attendu la modicité de leur paie.

Dans le dix-septième siècle, les officiers qui se distinguaient par leur valeur et par l'importance de leurs services, étaient présentés au tzar ; ils en recevaient des pièces de drap, des étoffes de soie, de riches pelleteries, des vases d'or, des augmentations d'appointement, des terres, et quelquefois le prince les admettait à sa table. Les soldats courageux recevaient des récompenses en argent : on appelait cela *argent de service*. On gratifiait les femmes de ceux qui étaient tués à l'armée.

Les hommes dans les corps des Kosaques sont vigoureux et ont un air martial ; les chevaux présentent l'apparence contraire ; petits de taille et rétifs, ils semblent faibles et languissans, et à tout moment sur le point de succomber sous leur cavalier. Rien de plus trompeur que ces apparences :

les chevaux kosaques résistent à la fatigue ; ils font des marches d'une longueur incroyable ; ils passent du froid au chaud, des inclémences du jour à celles de la nuit, sans paraître souffrir la moindre incommodité. Ces pauvres animaux ne connaissent point le luxe des rateliers, ni d'une abondante litière ; jamais l'étrille ni un bouchon de paille ne polirent leur poil ; leur nourriture n'est pas moins misérable, et malgré ce dur traitement, ils sont d'une infatigable vigueur. Les armes principales des Kosaques sont une lance longue de huit pieds, quelquefois de douze, et une paire de pistolets. Il y a des régimens kosaques de différentes espèces, les uns sont habillés en rouge, seulement leurs bonnets s'élèvent plus haut et sont garnis de velours rouge : une espèce de chemise, descendant jusqu'aux genoux, sert encore à les distinguer des bleus. Les Kosaques de la mer Noire sont à cheval d'une habileté singulière, ils courent au galop en agitant leurs longues lances, tournent ou s'arrêtent avec beaucoup de grace : le cavalier et le cheval semblent ne faire qu'un ; ils réalisent la fable des Centaures. Ils ne ressemblent aux Kosaques du Don, ni par leurs habits ni par leurs manières. Le Kosaque du Don est doux, affable et poli ; le Kosaque de la mer Noire est rude et grossier.

L'équipement de guerre des Kalmouks consite en un casque de fer avec une crête dorée. Une maille de fer leur descend sur le front jusqu'aux

sourcils, et flotte par-dessus le cou et les épaules, afin de les garantir des coups de sabre; leur corps est protégé par une cotte de mailles qui se prête à tous leurs mouvemens. Les plus belles de ces armures viennent de la Perse, et on donne communément cinquante chevaux en échange : celles d'un moindre prix sont en étain et ne coûtent que six ou huit chevaux. Leurs armes offensives sont des lances, des arcs, des flèches, des poignards et des sabres. Les plus distingués dans le service ou les plus riches ont des armes à feu qu'ils conservent précieusement dans des étuis. Les meilleurs arcs sont faits de cornes de chèvres sauvages, ou de fanons de baleine, les communs sont d'érable ou de lames très-minces d'orme ou de sapin réunies ensemble avec une bande d'écorce de tilleul ou de bouleau.

On fournit à tous les militaires russes en général la poudre de leurs cartouches; mais ils sont obligés de fondre eux-mêmes les balles et d'acheter le plomb sur les fonds du régiment : ce qui les met souvent dans le cas, lorsqu'ils pénètrent en pays ennemi, de démolir les édifices publics, les fontaines, les acquéducs, afin de voler le plomb que ces constructions renfermaient.

Usages relatifs aux anciens tzars. Cérémonies de leur couronnement et de leur mariage.

Quand le tzar avait résolu de faire la guerre, il se rendait dans la principale église, et faisait lire

à haute voix, par un secrétaire d'état, ses griefs contre son ennemi, et les raisons qui l'obligeaient à en tirer vengeance.

Les grands boïards attachés à la cour, allaient, tous les matins, rendre leurs hommages au tzar. Personne ne paraissait armé devant le prince. Les ministres étrangers étaient obligés de laisser chez eux leurs épées, ou de les déposer à la porte du palais.

Lorsque le tzar admettait à sa table des ambassadeurs, ou le patriarche, ou quelques-uns des principaux officiers de la couronne, il se faisait servir avec la plus grande magnificence. A ce service étaient employés deux ou trois cents gentilshommes, vêtus d'étoffes d'or et d'argent, fabriquées en Perse, avec de larges collets chargés de perles et de chaînes d'or émaillées, pendantes sur la poitrine. Il n'y avait d'abord sur les tables nues que du pain, du sel et du vinaigre : on commençait par boire de l'eau-de-vie, et cet usage subsiste encore. Le prince envoyait un morceau de pain à chacun des convives, en le nommant par son nom, et le boïard qui en était chargé, disait en le présentant : « Voilà le bienfait que t'accorde le tzar et grand-seigneur. » On apportait ensuite les viandes : on les présentait devant le prince, qui envoyait un plat devant chacun des convives, et aussitôt les tables étaient couvertes. Le tzar faisait aussi passer des coupes d'hydromél et de vins pré-

cieux. Sur chaque table étaient placés de grands bassins d'hydromel où l'on puisait à pleines tasses. Les convives, et même des absens favorisés du tzar, conformément à ce qui se passait dans l'ancienne Rome, recevaient encore un plat, qui était envoyé dans leurs maisons. Chaque jour il se portait de la table du tzar quelques plats à différens seigneurs. Souvent le prince faisait porter en grande cérémonie à des ministres étrangers, ou même aux courtisans qu'il distinguait le plus, des repas entiers, qui étaient supposés sortir de sa table. Un officier richement vêtu, et accompagné d'un grand nombre de cavaliers, allait annoncer cette faveur du prince à celui à qui elle était accordée, et restait pour lui tenir compagnie. Deux hommes le suivaient à pied, portant chacun une nappe roulée, deux autres étaient chargés des salières, deux autres des vinaigriers, et deux enfin des couteaux et des cuillers. Six hommes, rangés deux à deux, portaient le pain; ils étaient suivis des porteurs d'eau-de-vie, qui précédaient douze hommes chargés de différentes espèces de vin, contenu dans des urnes d'argent; ensuite venaient les coupes, qui étaient suivies des viandes et des pâtisseries, portées souvent dans de grands plats d'or, au moins jusqu'au règne de Boris, et quelquefois dans des plats d'argent. Enfin, dix-huit à vingt brocs d'hydromel étaient portés chacun par deux hommes, que suivaient douze autres hommes, qui por-

taient de grandes tasses. Cette marche était fermée par deux ou trois chariots chargés d'hydromel et de bière pour les domestiques : quelquefois deux ou trois cents Strelitz étaient employés à porter un seul repas.

La nuit qui précédait le couronnement du tzar était consacrée à la prière dans toutes les églises. La cérémonie se faisait dans la cathédrale de Moscou. On y élevait, pour le tzar, un trône où l'on montait par des gradins; il était garni de velours brodé en or, et brillait de l'éclat des pierreries. Le chemin qui conduisait à ce trône était couvert de drap écarlate. Le siége du patriarche, placé à la gauche du trône, était moins riche, mais garni aussi de velours brodé en or. Avant que le tzar se rendît à l'église, on y portait du palais, en grande cérémonie, tous les ornemens impériaux et une croix d'or, dans laquelle était enchâssé un morceau du bois de la vraie croix.

Le tzar allait faire sa prière dans la chapelle du palais, d'où il se rendait à l'église. Il était accompagné de toute la noblesse, vêtue d'étoffes d'or, la tête couverte de bonnets de renard noir, ayant au cou des colliers de perles et de diamans, et des chaînes émaillées, qui pendaient sur la poitrine. Les Strelitz étaient rangés en haie le long du chemin. Arrivé à la porte du sanctuaire, le prince s'inclinait trois fois, et se tournant ensuite vers le patriarche, il le saluait et recevait sa bénédiction.

Alors le pontife descendait de sa place, et le bénissait avec la croix, avec de l'eau bénite et avec la main. Le prince et le patriarche se donnaient mutuellement un baiser, et montaient ensuite à leur place. Le tzar, après s'être assis, adressait un discours au patriarche, qui y répondait. Quand le tzar avait cessé de parler, le prélat se faisait apporter le manteau impérial; et, lorsque le prince en avait été revêtu par deux des principaux seigneurs, il le bénissait encore trois fois avec la vraie croix, la lui posait sur le cou, et lui imposait ensuite les mains, en faisant une assez longue prière. Des archimandrites apportaient ensuite, jusqu'au siége du patriarche, le diadème, la couronne, le sceptre et le globe impérial. Chacune de ces marques de la puissance suprême était reçue par un archevêque qui la remettait au patriarche. Celui-ci ceignait le front du tzar du diadême, lui mettait la couronne sur la tête, lui faisait prendre le sceptre de la main droite et le globe de la main gauche. Le prince, décoré de tous ces ornemens, recevait les humbles salutations du clergé, et y répondait par une légère inclination de tête. Le patriarche le prenait alors par la main, le faisait asseoir sur son trône, et, après avoir prononcé un discours sur les devoirs de la souveraineté, il faisait commencer la liturgie (les prières). Après la consécration, le patriarche oignait le prince de l'huile sainte au front,

aux deux oreilles, sur les lèvres, aux doigts, au cou, aux épaules, et aux bras, disant à chaque onction : *Ceci est le sceau et le don du Saint-Esprit.* Lui-même essuyait le chrême avec des étoupes, qui étaient aussitôt brulées sur l'autel; et, pendant sept jours, le prince ne devait pas se laver les endroits qui avaient été oints d'huile sacrée. Le pontife, après ces onctions, lui administrait la communion sous les deux espèces, suivant le rit grec, et lui faisait présenter du pain bénit. Après la messe, le tzar, toujours vêtu des ornemens impériaux, allait faire des stations dans deux églises différentes. A l'entrée du prince, le protopope ou archi-prêtre lui jetait de la poudre d'or sur la tête : la même cérémonie, lorsqu'il sortait, était renouvelée par un des grands boïards de l'empire. Le tzar donnait, le jour de son sacre, un grand repas au patriarche, aux chefs du clergé et aux principaux seigneurs de la cour.

La cérémonie du mariage était encore plus brillante et bien plus singulière. Quand les tzars avaient résolu de se marier, leur première démarche était d'aller demander l'agrément du patriarche, qui, comme on peut croire, ne le refusait jamais. Ils ordonnaient ensuite aux princes et aux boïards d'amener leurs filles à Moscou. On élevait, pour les recevoir, sous la garde de la grande maîtresse de la cour, un vaste édifice en bois, richement décoré et divisé en plusieurs grandes salles,

espèces de dortoirs, dans chacun desquels étaient placés douze lits, pour autant de jeunes filles. Elles mangeaient toutes ensemble. Le tzar les voyait sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage était fixé, sans que le choix fût encore connu. Le tzar se rendait dans cette maison, accompagné d'un boïard fort avancé en âge, et prenait place sur un trône qui lui avait été préparé. Là, les jeunes rivales, magnifiquement parées, venaient, l'une après l'autre, s'offrir aux regards de leur juge et se prosterner devant lui. Il manifestait son choix, en faisant présenter un habit de noce à celle qui en était l'heureux objet. Elle recevait, en outre, un superbe mouchoir brodé en or et bordé de perles et de diamans. On distribuait aux autres rivales des habits moins magnifiques, et elles s'en retournaient chez elles.

Un principal boïard était nommé pour présider à la cérémonie et à la fête des noces. C'était ou un prince du sang, ou un des seigneurs les plus illustres de l'empire. Il prenait, pour exercer cette fonction, le titre de *tisiatski*, parce qu'il présidait sur des miliers d'officiers commandés pour cette fête. On dressait, dans une des principales salles du palais, deux siéges pour les deux époux. On étendait sur ces espèces de trônes du velours et du damas; on y plaçait deux coussins, et l'on arrangeait dessus deux quarantaines de peaux de

martre - zibeline. On croyait alors que ces peaux avaient la vertu d'écarter les sorts. On en réservait une quarantaine pour éventer les époux. Un grand était nommé pour s'asseoir alternativement dessus jusqu'à leur arrivée, tant on donnait de soins à se garantir des maléfices. Les moindres détails du service étaient confiés aux premiers seigneurs de la cour. On parait en même temps la princesse dans son appartement : elle avait auprès d'elle l'épouse du tisiatski, des femmes de boïards, et de graves matrones, dont la fonction était de représenter ces vieilles femmes qui, en Russie, s'entremettent dans les mariages des particuliers. C'était en leur compagnie que la future tzarine passait dans la salle de cérémonie : elle était précédée de deux boïards, dont l'un portait le cierge du tzar, pesant ordinairement cent vingt livres, et l'autre celui de la jeune princesse, qui ne pesait que quatre - vingts livres. Quand tout était préparé, le tisiatski envoyait un officier dire au monarque : « On n'attend plus, seigneur, que votre présence. » Le prince venait alors se placer à côté de sa future épouse, mais un rideau de taffetas les séparait. Un protopope récitait des prières. La principale matrone (svakha) peignait la tête des deux époux : un secrétaire d'état, debout auprès de cette dame, tenait une coupe remplie d'hydromel dont elle se servait pour laver le peigne. On mettait à la princesse, par-dessus sa couronne d'or

enrichie de perles et de diamans, un voile également orné de perles et de la plus riche broderie. La première matrone répandait sur la tête des deux époux de la graine de houblon, qu'on lui présentait dans un plat d'or : cette graine était un symbole de la fécondité. Elle les éventait avec des peaux de martre - zibeline, et l'on allumait les cierges nuptiaux avec des cierges bénits. Ensuite l'ami du souverain, car tous les mariages exigeaient la présence d'un ami, ou d'un homme qui en prenait le titre pour ce jour-là ; cet ami titulaire coupait une sorte de gâteau et un fromage, et en présentait au prince, à la princesse, et à toute l'assemblée. Après cette distribution du gâteau et du fromage, le tzar se levait pour aller à l'église. A peine avait - il quitté le carreau sur lequel il était assis, qu'on y étendait quarante peaux de zibelines et autant sur celui contre lequel il s'était appuyé ; un seigneur restait pour garder soigneusement cette place. Sur le chemin qui conduisait du palais à l'eglise, des seigneurs étendaient des pièces de damas rouge. Les cierges des deux époux précédaient la marche de toute la cour. On portait aussi avec pompe deux espèces de brioche, qu'on nommait *karavai*, pâtisserie fort estimée des Russes, qui l'ont reçue des Tatars. Le prince était à cheval et la princesse en traîneau. Un seigneur montait auparavant le cheval qui devait porter le tzar, afin d'éviter tout maléfice. Un autre

avait occupé aussi, dans le traîneau, la place destinée à la princesse. On prenait les mêmes précautions pendant que les époux étaient à l'église, et vingt gentilshommes, de la dernière classe des boïards, étaient commandés pour garder le cheval et le traîneau. Quand les époux étaient arrivés à la porte du sanctuaire, on étendait à leurs pieds une pièce de damas rouge, pliée en deux, et couverte de quarante peaux de martre-zibeline Après la bénédiction nuptiale, le métropolite (l'archevêque), ou le patriarche, leur présentait du vin; ils en buvaient par trois fois; et quelquefois le prince, après avoir bu, jetait le vase à terre, et les deux époux le foulaient aux pieds. Cela signifiait qu'ils souhaitaient que les ennemis qui voudraient semer entre eux la division, fussent ainsi brisés et foulés aux pieds. On retournait au palais avec les mêmes cérémonies et le même cortége qu'on en était sorti. Quand le tzar était descendu de cheval, le grand écuyer y montait, et faisait la garde autour du vestibule, l'épée à la main. Tout le monde ayant pris place dans la salle, on servait devant les époux un poulet rôti. L'*ami du prince* prenait le poulet avec le plat, un petit pain, une sallière et une serviette, et allait à la chambre à coucher. Les époux le suivaient, et, lorsqu'ils étaient arrivés à la porte, la principale matrone faisait hautement des vœux pour leur bonheur, jetait encore des grains sur leur tête, et

présentait au prince un morceau de poulet, pendant qu'une autre matrone en offrait à la princesse. Les cierges nuptiaux étaient placés à la tête du lit, dans une cuve de vermeil remplie de blé. A chaque coin du lit était dressée une flèche, à laquelle on attachait une quarantaine de peaux de zibelines et un pain blanc. On étalait sous le lit vingt-sept gerbes de blé-seigle. Une couverture de zibelines devait garantir les époux des maléfices; et l'on avait soin de jeter sur le drap des grains de blé. On mettait sur les bancs, aux quatre coins de la chambre à coucher, une mesure d'hydromel, et on y suspendait des images : on en attachait aussi à tous les coins des chambres par où les époux devaient passer. Au-devant du lit se voyaient deux images, l'une représentant la naissance de Jésus-Christ, et l'autre celle de la Vierge. Au chevet du lit était une croix, et à côté la représentation de la Vierge avec l'Enfant Jésus.

Le lendemain, les deux époux recevaient toute la cour dans leur chambre nuptiale. *L'ami du prince* présentait au tzar du gruau dans un vase de porcelaine, sur un plat d'or, entouré de quatre peaux de martre-zibeline; la première matrone en présentait en même temps à la tzarine. Il y avait, ce jour-là, grand banquet à la cour. Le quatrième jour, le clergé, la noblesse, et même les marchands, venaient rendre au tzar leurs hommages et lui offrir des présens.

La plupart de ces cérémonies étaient observées, mais avec moins de pompe, aux mariages des boïards, et avec plus de simplicité encore pour les gens du commun.

Règne de PIERRE I.er ALEXIÉVITZ, *surnommé* LE GRAND.

Une partie des usages et des coutumes que nous venons de rapporter, était l'ouvrage de la barbarie et de la superstition, et disparut par les soins de Pierre premier, qui mit sa gloire à en être le réformateur, et qui parvint aussi, non sans peine, à changer et à polir les mœurs de sa nation. C'est de ce règne mémorable que nous allons maintenant nous entretenir.

Discipline militaire établie par Pierre I.er, *et création d'une marine.*

Ce fut presque en sortant de l'enfance que Pierre premier fit entrevoir qu'il serait un grand homme, un illustre guerrier, un sage législateur, et qu'en donnant plus d'énergie aux forces de terre de son vaste empire, il lui donnerait en même temps une marine respectable. Les jeux de sa tendre jeunesse furent des instructions utiles à son pays, tant il est vrai que nos talens et nos vertus

se développent de bonne heure, quand nous savons seconder leur influence. La plupart des grands hommes se sont formés d'eux-mêmes. A l'âge de dix ans, et tant que Pierre était encore sous la tutelle de la princesse Sophie, il s'amusait dans un bourg voisin de Moscou à faire faire l'exercice à de jeunes boïards attachés à sa cour; il se mêlait parmi eux, et pratiquait toutes les évolutions militaires. Un étranger, venu à Moscou du temps d'Alexis, sut lui rendre ce plaisir plus instructif et plus piquant: c'est le célèbre Le Fort, né à Genève, et que diverses aventures avaient conduit en Russie. Le Fort, ne sachant trop que devenir, se présenta à Moscou, au résident de Danemarck, qui le fit son secrétaire; et, en remplissant cette place, il apprit la langue russe. D'heureuses circonstances l'approchèrent de la personne du tzar, qui le goûta, et lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. Excité par les conseils du nouveau capitaine, le tzar voulut apprendre aux jeunes boïards qu'il exerçait, et dont il avait formé une compagnie, une subordination qui leur était inconnue; il les fit passer par tous les grades, et lui-même en donna l'exemple, en servant d'abord comme tambour, ensuite comme soldat, sergent, lieutenant. Cette conduite extraordinaire empêchait les jeunes boïards de murmurer, et leur apprenait à commander, en leur apprenant à obéir. La compagnie naissante fut bientôt nombreuse, et

devint un des régimens des Gardes, en 1690; il fut appelé *Préobragenski*, nom du bourg où il avait été créé. Ce régiment, composé de plusieurs bataillons, en produisit un autre, que Pierre nomma *Sémenofski*. Telle fut la première école de la discipline militaire des Russes.

L'espoir de faire fortune attira à Moscou un grand nombre d'étrangers dans le régiment que commandait Le Fort, et dont le tzar était simple soldat. On leva plusieurs compagnies de troupes russes, qui furent habillées et exercées comme les troupes allemandes. Le régiment de Le Fort devint une armée de douze mille hommes : cinq colonels furent établis sous lui, et il fut élevé au grade de général. Un Ecossais, nommé Gordon, formait en même temps un régiment de cinq mille hommes, et composé, presque tout entier, d'étrangers. Dans cet état des choses, Pierre voulut voir une image de la guerre, un de ces camps, dont l'usage commençait à s'introduire en Europe en temps de paix. On construisit un fort qu'une partie de ses nouvelles troupes devait défendre, et qu'l'autre devait attaquer; mais au lieu de l'image d'un combat, on donna un combat réel, dans lequel il y eut des soldats de tués et beaucoup de blessés Le Fort, qui commandait l'attaque, reçu une blessure considérable : la place fut prise d'assaut.

Le tzar logea son ami et son général plus ma

gnifiquement qu'il ne l'était lui-même. Il lui fit construire un palais dans un goût moderne, se proposant de lui témoigner, par cette distinction, son estime et sa reconnaissance, et voulant en même temps donner aux seigneurs russes le modèle d'une bonne architecture, et leur inspirer du goût pour les arts étrangers.

Le hasard procura au jeune prince un nouvel amusement, et la satisfaction d'être utile à ses sujets, en leur inspirant le désir de se livrer à l'étude de la marine. Il aperçut un jour une vieille chaloupe abandonnée : Timerman, son maître de fortification, était avec lui. Pierre lui demande pourquoi ce bâtiment est construit d'une manière différente de tous ceux qu'il a vus. Timerman lui apprend que c'est une chaloupe anglaise, destinée à voguer à voile, même par un vent contraire. La curiosité du tzar est excitée ; il voudrait voir une manœuvre dont il ne saurait se former une idée juste. On se ressouvient qu'un nommé Brandt a été appelé de Hollande par Alexis, pour construire des vaisseaux sur la mer Caspienne ; on le cherche, on le découvre dans Moscou. Oublié depuis longtemps, il avait été obligé de changer de métier, pour vivre, et de se faire menuisier. Brandt retourne avec joie à sa première profession ; il radoube la chaloupe, y remet un mât, y ajuste des voiles, et navigue sur une rivière, en présence du tzar étonné. Ce prince veut monter lui-même et manœuvrer

ce bâtiment. Bientôt il lui faut un navire plus considérable et des eaux plus étendues qu'une petite rivière étroite ou un lac ; il fait construire deux petites frégates, les fait lancer sur un vaste lac, et s'y exerce. Enfin, devenu plus libre, en 1693, par la mort de l'ex-tzarine, qui tremblait de lui voir braver des dangers qu'exagérait la tendresse maternelle, il fit le voyage d'Arkangel, et navigua sur la mer Blanche, avec des convois de bâtimens anglais et hollandais. A peine eut-il un petit nombre de vaisseaux d'une grandeur médiocre, de galères, de chaloupes, qu'il nomma Le Fort son amiral.

Le goût du tzar pour la navigation, est d'autant plus extraordinaire, que, jusqu'à sa quatorzième année, il ne voyait l'eau qu'avec effroi. Il ne pouvait côtoyer une rivière, ni traverser un pont, que dans une voiture bien fermée. Sensible à la peine que cette crainte pusillanime causait à sa mère et à son frère, il parvint à s'en guérir, en se jetant souvent à l'eau ; et bientôt il effraya, par son audace, ceux qu'avait affligés son excessive timidité.

La confiance du tzar dans Le Fort n'était point l'effet de la faveur ou du caprice ; elle était justifiée par la sagesse des conseils et par la pureté des sentimens du favori ; il ne se servait jamais de l'ascendant absolu qu'il avait sur l'esprit du souverain, que pour l'avantage de la nation dont la gloire du

tzar était inséparable. Mentor éclairé, mais sévère, il lui résistait avec fermeté dans les accès de colère auxquels ce prince était sujet, et qui l'auraient rendu féroce, s'il n'eût été retenu. Un trait qui suffit seul pour donner la plus haute idée de Le Fort, parvenu au comble de la faveur et de la grandeur, c'est qu'il vécut désintéressé, sans ambition, sans intrigue. Il mourut pauvre, laissant une veuve, un fils et un neveu qui furent contraints de chercher des secours dans la générosité du tzar. Ce fut le 12 mars 1699 que cet homme vraiment estimable termina sa carrière à l'âge de quarante-six ans. Pierre l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux souverains. Il assista lui-même au convoi, une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant, qu'il avait pris dans le grand régiment de ce général.

Ce monarque, lorsqu'il eut perdu son mentor, son sage conseiller, n'en suivit pas moins avec ardeur les réformes qu'il avait entreprises. Il établit des régimens réguliers sur le modèle allemand, et leur fit donner des habits courts et uniformes; il voulut que les fils des boïards commençassent par être soldats avant d'être officiers, et que d'autres fissent apprentissage de matelot sur la flotte que des ouvriers anglais et hollandais travaillaient à lui construire en divers ports de ses états.

Pierre donna aux militaires une grande émula-

re,
co-
au-
ait
de
la
n-
nt
n-
té
e
e
e
l

Origine du Prince Mentzikof.

tion, en accordant aux simples officiers les privilèges de la noblesse perpétuelle, et en ennoblissant jusqu'à la dernière postérité, ceux qui parviendraient à l'état-major. On peut acquérir aussi la noblesse dans le service des bureaux, des chancelleries, des colléges, parce que les emplois y répondent tous à quelques grades militaires. Le simple soldat, tiré de la classe des serfs (esclaves), a droit d'espérer que lui-même ou ses enfans monteront un jour par leurs services à l'état-major, et même an généralat. C'est ainsi qu'un sage gouvernement fait naître l'émulation dans toutes les classes de la société.

Fortune extraordinaire de Mentzicof.

Un jeune homme de la lie du peuple fut porté aux premiers grades de l'armée et aux premières charges de la cour et de l'état, par un de ces caprices de la fortune qu'on aurait de la peine à croire s'ils n'étaient attestés par des historiens dignes de foi. Un paysan des environs de Moscou, sans doute après être devenu libre, vint s'établir dans la capitale de la Russie; il s'adonna à faire des *pirogui* ou petits pâtés, et trouva dans cette industrie le moyen de fournir à sa subsistance et à celle de sa famille. Il avait un fils nommé Alexandre, qu'il destina à sa profession. Dès que cet enfant fut parvenu à sa neuvième ou dixième année,

il l'envoya vendre des pâtés sur un clayon dans les rues de Moscou : l'humeur enjouée de l'enfant, le ton plaisant avec lequel il annonçait sa marchandise, la vivacité et le sel de ses réponses, lui procuraient un débit considérable. La cour du palais ou Kremlin était le lieu où il avait le plus de débit de sa marchandise, ce qui l'engageait à y venir souvent. Les soldats de la Garde s'amusaient de ses gentillesses, et il employait tous ses talens à les divertir : des fenêtres de son appartement, le tzar voyait tous les jours le petit pâtissier dont la gaîté et les plaisanteries l'amusaient. Un jour les cris du jeune Alexandre percèrent jusqu'à lui : un soldat de la Garde, trop grossier pour savoir comme on doit badiner, lui tirait rudement les oreilles; le tzar, touché des cris de l'enfant, ordonna à l'un de ses officiers d'aller promptement le tirer des mains du soldat, et de l'amener en sa présence; le jeune garçon parut devant son souverain sans se déconcerter. Le monarque lui fit des questions, il y répondit avec assurance ; il avait commencé par intéresser le tzar, il sut lui plaire par la franchise de ses réponses et ses plaisanteries ingénieuses. Dès ce moment, Pierre résolut de le prendre à son service en qualité de page, et voulut qu'on lui en donnât au plutôt l'habit. Peu-à-peu le jeune Alexandre s'insinua entièrement dans les bonnes graces de ce prince, et eut l'honneur d'être son favori; il le suivait

partout, même dans le conseil d'état, et lorsqu'on y agitait les affaires les plus importantes, il lui arrivait souvent de dire son avis d'une manière si naïve et si plaisante, qu'il ne manquait jamais d'être agréable à son maître, sans porter même ombrage aux ministres.

Il n'est pas possible de dire en quelle année était né cet enfant protégé de la fortune, puisqu'il ne l'a jamais su lui-même : tout le peuple de Russie vivait alors dans une semblable ignorance. Les boïards seuls avaient chacun dans leur maison un registre particulier où ils avaient soin d'inscrire les naissances, les décès et les autres événemens qui intéressaient leur famille. Le tzar Pierre I.er sentit l'importance de remédier à cet oubli des lois de son pays, et de constater authentiquement l'âge et l'état civil de tous ses sujets. Il fit un règlement par lequel il enjoignit à tous les curés des villes et de la campagne de tenir des registres publics des baptêmes, mariages et enterremens de leurs paroissiens, de quelque qualité qu'ils fussent, et il ordonna qu'à l'avenir ces seuls registres feraient foi dans son empire.

Par une suite de l'ignorance où était plongé le peuple, Mentzicof, ce puissant favori, ne savait ni lire ni écrire ; il avait seulement appris à signer son nom, encore d'une manière fort inlisible ; mais quand il fut parvenu aux honneurs, il eut grand soin de cacher son défaut total d'instruction, qui

aurait décéle la bassesse de sa naissance. Sa vanité lui suggéra d'affecter de lire des papiers quand il était en public, et surtout en présence de ceux dont il pouvait soupçonner de n'être pas connu.

Il eut le bon esprit de profiter des circonstances où il se trouva ; obligé de suivre toujours son maître, l'habitude d'entendre sans cesse traiter différentes affaires, lui donna le goût de s'y appliquer et la facilité d'y faire de grands et rapides progrès ; il pressentit qu'il viendrait un temps où cette étude le soutiendrait dans la faveur qu'il avait acquise. Il ne se trompa point : ces connaissances et celle qu'il avait de l'esprit et du caractère de son souverain, le portèrent aux plus grands honneurs où un sujet puisse aspirer. Il fut créé knèez ou prince de Russie, premier sénateur, weld-maréchal et chevalier des ordres de sa majesté tzarine. (Le premier ordre de Russie est celui de Saint-André, le cordon en est bleu et se porte de droite à gauche ; le deuxième est appelé de Sainte-Catherine, le cordon en est rouge et se porte de gauche à droite ; le troisième ordre de chevalerie, est celui de Saint-Alexandre de Neuski, que la tzarine Catherine I institua en 1725.)

Les rois de Danemarck, de Prusse et de Pologne le firent chevalier de leurs ordres, et attachèrent à cette distinction des pensions considérables. L'empereur d'Allemagne ne fut pas le dernier à le mettre dans ses intérêts, et le créa prince

de l'Empire, et lui donna le duché de Cossel en Silésie. Ce ci-devant marchand de petits pâtés accumula des richesses immenses; il possédait tant de terres et de châteaux en Moscovie, qu'on y disait, comme une vérité reconnue, qu'il pouvait aller depuis Riga en Livonie jusqu'à Derbent en Perse, en couchant toujours sur ses terres. Pour achever de donner une idée de ses prodigieuses richesses, disons que l'on comptait dans le recensement de ses domaines jusqu'à cent cinquante mille familles qui lui appartenaient.

Quand le désir de s'instruire engagea Pierre I.er à faire différens voyages en Europe, ce prince nomma son favori Mentzicof régent de Russie.

Son extrême bonheur l'accompagna jusque sous le règne de Pierre II. Ce prince fiança publiquement la fille aînée de Mentzicof, et le mariage ne fut différé que parce que Pierre II était encore trop jeune. Le sénat et les grands-officiers assistèrent à la cérémonie; mais c'était à ce comble d'élévation que l'attendait la fortune inconstante, pour le précipiter dans un abîme de malheurs aussi affreux que sa prospérité avait été surprenante : c'est ce que nous verrons par la suite, lorsque l'ordre des temps nous conduira à cette terrible catastrophe.

Voyage du tzar Pierre premier en différentes contrées de l'Europe.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Après quelques événemens militaires dont nous parlerons ailleurs, Pierre I forma le généreux dessein de voyager en Europe, afin d'apprendre à gouverner ses vastes états, et il résolut en même temps de s'instruire dans les arts et dans les sciences dont la Russie n'avait encore qu'une idée confuse. Il pourvut à la sûreté de son empire, et ne s'occupa plus que de son départ. Afin de mieux garder l'*incognito*, il se mit à la suite de trois de ses ambassadeurs; l'un était le général Le Fort; l'autre, le boïard Alexis Golovin, commisaire-général des guerres et gouverneur de Sibérie, le même qui avait signé le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine sur les frontières de cet empire; et le troisième, Voznitzin, secrétaire d'état, long-temps employé dans les cours étrangères : quatre premiers secrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambassadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, composaient la suite principale de cette ambassade. Il y avait en tout deux cents personnes; et le tzar se réservant pour tous domestiques un valet-de-chambre, un homme de livrée et un nain, se confondait dans la foule.

Pierre et les ambassadeurs prirent leur route, au mois d'avril 1697, par la province de Novogorod. De là on voyagea par l'Estonie et par la Livonie, provinces autrefois contestées par les Russes, les Suédois et les Polonais, et acquises enfin à la Suède par la force des armes.

L'ambassade passe par la Poméranie, par Berlin, une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déjà puissante : on tourne vers Minden, on passe la Westphalie, et enfin on arrive par Clèves dans Amsterdam. Le tzar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambassade; il logea d'abord dans la maison de la Compagnie des Indes, mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'Amirauté. Il prit un habit de pilote et alla dans cet équipage au village de Sardan, où l'on construisait un grand nombre de vaisseaux. Le tzar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau, à le munir de tous ses agrès, et cette quantité incroyable de magasins, de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le monarque commença par acheter une barque à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties d'un vaisseau, menant la même vie que les habitans de Sardan, s'habillant et se nourrissant comme eux. On le voyait travailler dans

les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, et dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire au nombre des charpentiers, sous le nom roturier de Pierre Mikaïlof. On l'appelait communément Maître Pierre (*Péter-Bas*), et les ouvriers, d'abord embarrassés d'avoir un souverain pour compagnon, se familiarisèrent avec un tel honneur. Le prince, quoique très-exact à se livrer à ces différens travaux manuels, trouvait encore le temps d'aller de Sardan à Amsterdam travailler chez le célèbre anatomiste Raisch ; il faisait des opérations de chirurgie, qui, en un besoin, pouvaient le rendre utile à ses officiers ou à lui-même. Il s'instruisait de la physique naturelle dans le cabinet du bourguemestre *Vitsen*, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses immenses qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes instruits chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres.

Pierre continua dans Sardan et Amsterdam ses occupations ordinaires de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur, de géographe, de physicien, jusqu'au milieu de janvier 1698, et alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la suite de sa propre

ambassade. Le roi Guillaume lui envoya son yacht et deux vaisseaux de guerre, commandés par l'amiral Michel. Un vent favorable porta rapidement l'ambassade à l'embouchure de la Tamise. On avait préparé un hôtel magnifique où les ambassadeurs logèrent ; mais le tzar choisit un petit logement. Sa manière de vivre près du grand chantier à Deptfort, fut la même que celle qu'il s'était prescrite en Hollande. Les constructeurs hollandais ne lui avaient enseigné que leur méthode et leur routine, il connut mieux l'art en Angleterre : les vaisseaux s'y bâtissaient suivant les proportions mathématiques. Il fit des progrès rapides dans cette science, et bientôt il fut en état d'en donner des leçons. Il travailla, selon la méthode anglaise, à la construction d'un vaisseau, qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer.

Il n'était pas moins curieux de connaitre les mœurs et la croyance des peuples, que leurs arts et leur gouvernement. On le voyait successivement converser avec les hommes de tous les états. Jamais il n'y eut un spectateur plus universel, ni un voyageur plus curieux.

L'art de l'horlogerie, déjà perfectionné à Londres, attira son attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur Perri, qui le suivit de Londres en Russie, dit que, depuis la fonderie des canons jusqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'observât

et auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les ateliers.

Il apprit aussi un peu d'anglais dans son voyage à Londres, mais il ne sut jamais le français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg, à mesure que ce pays s'est civilisé. La première langue qu'il apprit, fut le hollandais; il s'adonna depuis à l'allemand, qui lui parut une langue douce, et qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Quand il avait travaillé dans son atelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la géométrie, la géographie et l'histoire.

Avant qu'il quittât l'Angleterre, le roi Guillaume lui fit donner le spectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale, et lui fit présent du magnifique vaisseau sur lequel il avait coutume de passer en Hollande, nommé le *Royal-Transport*. Pierre retourna sur ce vaisseau en Hollande, amenant avec lui un grand nombre de marins, d'artisans, etc., qui se rendirent bientôt en Russie.

Après les ateliers de la Hollande, et les flottes anglaises, Pierre avait à voir la discipline guerrière des Allemands. La politique avait encore autant de part au voyage que l'instruction. L'empereur était l'allié nécessaire du tzar contre les Turcs. Les deux monarques se virent *incognito*, et s'entretinrent debout, pour éviter les embarras du cérémonial, mais en se soumettant néanmoins à une gêne d'étiquette.

Il n'y eut de remarquable dans le séjour du tzar à Vienne, que l'ancienne fête de l'hôte et de l'hôtesse, que Léopold renouvela pour ce prince et qui n'avait point été en usage depuis plusieurs années. L'empereur est l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière; les princes et princesses de leur famille sont d'ordinaire les aides, et reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays. Ceux qui sont appelés à la fête tirent au sort des billets: sur chacun est écrit le nom de la nation et de la condition qu'on doit représenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tatare, de satrape persan ou de sénateur romain: une princesse tire un billet de jardinière ou de laitière, un prince est paysan ou soldat. On forme des danses convenables à tous ces caractères: l'hôte, l'hôtesse et sa famille servent à table. Dans cette occasion, Pierre s'habilla en paysan de Frise, et on ne lui adressa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du grand tzar de Russie.

En se rendant en France, l'an 1717, Pierre fit encore quelque séjour en Hollande, et comme il était alors mécontent de George Ier, à cause que le monarque anglais avait arrêté la construction de plusieurs canaux que le tzar avait fait ouvrir pour faire fleurir le commerce dans ses états, et qui auraient traversé une partie de l'Hanovre, son ressentiment le porta à faire, à Amsterdam, ce

qu'on pourrait appeler une espiéglerie. L'ambassadeur du roi Britannique lui envoya demander une audience. Le tzar, qui sortait alors pour aller à bord d'un vaisseau qu'il voulait examiner, lui fit dire de venir l'y trouver. L'ambassadeur s'y étant rendu, Pierre, déjà monté sur la hune, lui cria de venir recevoir son audience. L'ambassadeur, peu ingambe, aurait bien voulu s'en dispense, rmais il n'osa témoigner sa crainte. Le tzar lui donna audience au haut du mât où il était grimpé, et ne le congédia qu'après avoir joui assez long-temps de la peur du ministre sur ce plancher mobile.

De Hollande, Pierre passa en France. Le maréchal de Tessé vint à sa rencontre jusqu'à Elbeuf, avec un escadron des Gardes du corps et les carrosses du roi. Il arriva à Paris le 26 juillet 1717, entre neuf à dix heures du soir, le roi étant déjà couché. Il n'avait pas voulu s'arrêter à Beauvais, où l'évêque de cette ville avait ordonné un repas somptueux; et comme on lui représentait que, s'il passait outre, il ferait mauvaise chère, il répondit : « Je suis un soldat, il ne me faut que de la bière et du pain. » Ce prince fut étonné de voir à Paris les rues Saint-Denis et Saint-Honoré toutes illuminées, avec un peuple infini qui occupait les fenêtres et les passages. Il descendit au vieux Louvre, et il fut conduit dans l'appartement de la feue reine-mère, qui lui était préparé. Il le parcourut

pendant une demi-heure, en admirant la magnificence des meubles de la couronne, et le nombre prodigieux de bougies, tant des lustres que des girandoles, qui, réfléchissant dans les glaces, lui causèrent une espèce d'éblouissement. Etant entré dans la salle, où il trouva deux tables de soixante couverts chacune, en gras et en maigre, il les considéra et demanda un morceau de pain et des raves, goûta de cinq ou six sortes de vins, but deux verres de bière, qu'il aimait beaucoup, et, jetant les yeux sur la foule des seigneurs et autres personnes dont tous les appartemens étaient remplis, il pria le maréchal de Tessé de le faire conduire à l'hôtel de Lesdiguières, proche l'Arsenal, qui avait aussi été meublé pour lui, où il fut traité et défrayé comme il l'eût été au Louvre.

Le lendemain matin, M. le duc d'Orléans, régent, alla, avec un nombreux cortège, à l'hôtel Lesdiguières, où quatre seigneurs russes vinrent à sa portière le recevoir de la part du tzar. Son altesse royale trouva le monarque du Nord sur la porte de son antichambre, qui le conduisit dans son appartement, où il y avait deux fauteuils préparés. Le tzar ne savait pas le français, c'était le prince Kourakin, son ambassadeur, qui portait pour lui la parole. Le surlendemain, on lui amena le roi, encore enfant, conduit par le maréchal de Villeroi, son gouverneur. On épargna adroitement au tzar la gêne de rendre la visite immédiatement

après l'avoir reçue ; il y eut deux jours d'intervalle. L'heure de l'entrevue ayant été fixée à cinq heures du soir, le tzar partit de son hôtel dans un carrosse à deux chevaux, en ayant fait dételer quatre, en disant qu'il ne voulait pas marcher en pompe. Arrivé au Louvre, il y trouva la Maison du roi sous les armes : on mena le jeune prince jusqu'au carrosse du tzar. Pierre, étonné et inquiet de la foule qui se pressait autour de ce monarque enfant, le prit et le porta quelque temps dans ses bras. Ces deux princes passèrent dans le grand cabinet ; il y avait deux fauteuils. Le tzar s'étant placé à la droite, adressa ce petit discours au roi : « Tzar, mon frère, il y a long-temps que je souhaitais voir un roi de France dans la gloire de sa majesté ; j'ai aujourd'hui la satisfaction de voir un jeune roi qui promet tout ce que ses ancêtres ont fait de grand. Je sais plusieurs langues, je voudrais les avoir toutes oubliées, et ne savoir que la française, pour entretenir votre majesté. »

Pierre reprit bientôt sa vie active. Il parcourait la ville dès le grand matin, s'arrêtant dans tous les endroits où il y avait quelque chose de remarquable. Il visita l'Arsenal, le Jardin des Apothicaires, les cabinets d'anatomie, les ateliers des plus célèbres artistes, l'Observatoire, la manufacture des Gobelins, la galerie des plans. S'il allait voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisait présent

le lendemain. Quand il alla voir la Monnaie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, et on les lui présentait; enfin, on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots : *Pierre-le-Grand.* Le revers était une renommée, et la légende : *Vires acquirit eundo.* Allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant dans l'église de la Sorbonne le tombeau du cardinal de Richelieu, et la statue de ce ministre, il ne put s'empêcher d'embrasser cette représentation, chef-d'œuvre de sculpture, et de s'écrier : « Grand ministre! que n'es-tu né de mon temps! je t'aurais donné la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre! »

Il alla à l'Académie des Sciences, il ne dédaigna pas d'être admis au nombre de ses membres, et, pour mériter cet avantage, il corrigea dans l'assemblée les cartes de Russie, et surtout celle de la mer Caspienne.

Le maréchal de Villars le conduisit aux Invalides, dont il admira et loua le magnifique établissement. Il entra dans le réfectoire, au moment que les soldats étaient à table. Il goûta de la soupe, et se fit verser du vin. Il but à la santé des officiers qu'il nomma ses camarades.

De retour dans ses états, le tzar ne cessa de

prouver que la marine était l'objet de sa prédilection. Lorsqu'il avait monté pour la première fois un navire du second ordre, construit en Russie, fidèle à l'esprit de subordination dont il avait donné l'exemple dans les troupes de terre, il voulut passer par tous les grades de la marine; il se mit d'abord mousse dans le vaisseau qu'il venait de bâtir, et remplit avec une exactitude scrupuleuse les fonctions de ce pénible emploi, ainsi que celles de tous les autres, auxquels il parvint successivement et par degrés. Il avait coutume de dire qu'un prince qui a des hommes, peut en faire bientôt des soldats. « Un laboureur, continuait-il, un paysan, s'accoutume facilement aux marches, au chaud, au froid, aux fatigues et aux exercices militaires. On ne crée pas ainsi des matelots; il faut qu'ils aient été, dès l'enfance, habitués à l'air de la mer, à un autre élément, à une nouvelle espèce de vie. Une marine est donc la seule chose qu'un grand prince ne puisse pas faire aisément. »

Pierre avait placé le lieu de la construction des vaisseaux dans sa capitale (Saint-Pétersbourg), auprès de son palais; et après qu'ils étaient lancés à l'eau, il aurait voulu les voir passer au milieu des terrasses et des bosquets de sa maison de plaisance. Tous les matins il sortait de très-bonne heure, pour visiter les chantiers, et s'y arrêtait une ou deux heures non pas seulement à donner

des ordres, et à examiner les travaux, mais à scier et à calfater lui-même : c'était pour servir d'exemple à ses sujets qu'il voulait absolument rendre marins. Dans le même esprit, il ordonna qu'aucun seigneur ne pût venir a la cour, ni à cheval ni en carosse, mais seulement en canot. Il leur enjoignait aussi de ne plus passer sur les ponts, et de ne traverser les rivières qu'en bateau, et, qui plus est, à la voile, sans se servir de rames. Le tzar se donnait, en quelque sorte, le plaisir de naviguer jusque sur la terre. Pendant cinq mois de l'année, on voyage en traîneau sur la Néva. Pierre s'en était fait faire un en forme d'esquif, avec lequel il allait et venait sur la glace à la voile, portant ainsi ses ordres de Pétersbourg à Cronstad, et de Cronstad à Pétersbourg. Enfin, le tzar avait pris une telle affection pour la mer, qu'il disait souvent que ce n'était pas de nouvelles terres qu'il ambitionnait ; que peut-être il n'en possédait déjà que trop, et qu'il ne cherchait que de l'eau.

Tandis qu'il voyageait lui-même, pour faire une ample moisson de connaissances, Pierre avait envoyé en Italie quelques jeunes seigneurs chargés de s'instruire dans la pratique des beaux-arts. L'un d'eux, fixé à Venise, aveuglé par les préjugés de ses pères, y séjourna quatre ans sans voir personne, et se fit gloire à son retour de n'avoir rien vu ni rien appris pendant son absence. Un

prince russe, envoyé à Paris pour s'instruire, se logea près des *Quinze-Vingts*, ne vit d'autres personnes dans l'espace de deux ans que sa blanchisseuse, avec laquelle il passait le temps à jouer aux cartes, à ce jeu qu'on appelle le *mariage*; après quoi il retourna à Moscou comme il était venu. C'est ainsi que la grossière ignorance repousse les lumières qu'elle pourrait acquérir, et rougirait même de paraître s'instruire.

Triomphes militaires, et pompe que fait étaler le tzar.

Pierre I.er, avant de commencer ses voyages, avait en 1695 pris la ville d'Azof, à l'embouchure du Don, et remporté des victoires sur les Turcs et sur les Tatars. Il voulut accoutumer son peuple à la gloire comme aux travaux en tous genres, en excitant l'émulation par l'image des fêtes guerrières. En conséquence, il crut devoir donner à ses sujets le spectacle pompeux d'un triomphe dans le goût de celui des anciens Romains. Il fit entrer son armée dans Moscou sous des arcs de triomphes, et avec tout l'éclat propre à embellir cette fête. Les soldats qui avaient combattu sur des saïques vénitiennes contre les Turcs, formaient une troupe séparée, et marchaient les premiers. Les officiers généraux et tous ceux qui s'étaient distingués au siége d'Azof, avaient la tête ornée

d'une couronne de laurier, et précédaient le souverain, qui se trouvait, sans distinction, à son rang de colonel. On célébrait au bruit des instrumens, le nom et les exploits des principaux officiers. Quelques-uns d'entre eux, tels que le grand amiral, etc., étaient élevés sur des chars magnifiques. Le héros profita de la circonstance pour accoutumer ses sujets à porter des habits faits sur le modèle des nations de l'Europe. Le général en chef de son armée était à cheval, l'épée à la main, vêtu d'un habit de velours noir fait à l'allemande, et la tête couverte d'un chapeau décoré d'un plumet blanc. En même temps qu'il cherchait à élever l'ame et le courage des Russes par le spectacle des honneurs rendus aux braves, il leur fit en même temps connaître ce que les lâches et les traîtres avaient à redouter de sa justice. Un nommé Jacob, officier aux Gardes, qui l'avait trahi en passant dans la ville assiégée, terminait la marche du triomphe : il était dans un chariot, entre deux bourreaux qui le frappaient de verges ; une potence était devant lui, à laquelle il fut attaché. Sur sa tête pendait le croissant turc, et sur sa poitrine était un écriteau, où on lisait en gros caractère : « Ce scélérat a changé quatre fois de « religion, et a trahi Dieu et tout le peuple. » Cet homme était un Allemand qui, étant venu prendre du service en Russie, avait été élevé au grade de capitaine des Gardes. Né dans la religion romaine,

il s'était fait depuis protestant : il embrassa en Russie la religion grecque, et Pierre lui servit de parrain; au siége d'Azof il dirigeait l'artillerie : il se fit musulman après sa désertion.

Guerre contre les Suédois. Stratagème. Prise de Nerva, et humanité du tzar en cette occasion.

Ce fut en l'année 1700 que commencèrent les longues guerres de Pierre-le-Grand avec le roi de Suède Charles XII, dont l'extrême jeunesse faisait espérer à plusieurs monarques des succès faciles, et de pouvoir rentrer dans des provinces qui leur avaient été enlevées sous les règnes précédens. Le tzar, en 1704, alla en personne assiéger Narva ou Nerva, ville de la Livonie. On commence d'abord par en former le blocus. On apprend de quelques prisonniers que cette ville attend un secours conduit par Schilpenbach. Pierre fait prendre l'uniforme suédois à quelques régimens d'infanterie, donne aux cavaliers des manteaux bleus, les conduit lui-même secrètement sur le chemin de Rével, leur fait déployer des enseignes suédoises, et marche à leur tête du côté de Nerva. L'armée russe se met en ordre de bataille, les Suédois supposés feignent de se préparer à la défense; des partis se détachent, on se harcèle, l'action devient générale, l'artillerie tonne de part

et d'autre, la confusion paraît se mettre parmi les Russes, ils ne combattent plus qu'en désordre, et sont repoussés. Le faux Schlipenbach, qui était le tzar lui même, conduit ses troupes en bon ordre du côté de la ville. Horn, qui y commandait, croit voir la victoire de ses compatriotes, et s'applaudit de recevoir leur secours. Il fait sortir au-devant d'eux quelques compagnies de cavalerie et d'infanterie; elles accourent en poussant des cris de joie et de victoire. Alors les faux Suédois et les Russes se réunissent, leurs dragons sortent d'une embuscade; ils enveloppent, tuent, font prisonniers les Suédois véritables, dont les derniers sortis de la ville purent seuls échapper. Le succès de ce stratagème remplit de trouble les assiégés. On fut instruit par les prisonniers de l'état de la place, et elle fut prise d'assaut. Il y avait aux fortifications de cette ville trois bastions fameux, on les appelait *la Victoire, l'Honneur et la Gloire.* Le tzar les emporta tous trois. Les Russes mirent tout à feu et à sang, malgré la défense du monarque. Ce prince, l'épée à la main, courut dans les rues de cette malheureuse cité, pour arrêter le pillage et le massacre; il arrache des femmes des mains de ses soldats, et tue deux des plus furieux qui refusent d'obéir à ses ordres. Il entre à l'Hôtel-de-Ville, où les citoyens se réfugient en foule. Là, posant son épée sanglante sur la table : « Ce n'est point, leur dit-il, du sang des habitans

que cette épée est teinte, mais de celui de mes soldats, que j'ai versé pour vous sauver la vie. »

En 1708, le général-major prince Galitzin, atteint Rosen, général Suédois, près d'un lieu nommé Dobro; il a tout l'avantage de cette action qui dura près de deux heures, tue deux mille ennemis, ne perd que sept cents hommes, et se retire en bon ordre à la vue de toute l'armée suédoise, qui s'avançait avec assurance. La générosité de Galitzin fut encore plus admirable que sa bonne conduite et son courage. Pierre lui demanda ce qu'il désirait pour sa récompense. « Le pardon du prince Repnin, qui a eu le malheur de tomber dans votre disgrâce, » répondit le général.—Comment, répliqua le tzar, ne savez-vous pas que Repnin est votre mortel ennemi? — Je le sais, dit Galitzin, et c'est pour cela même que j'implore son pardon. » Pierre, charmé de tant de grandeur d'ame, envoya dire au prince Repnin qu'il lui rendait ses bonnes grâces, à la sollicitation de Galitzin, et en même temps il décora celui-ci du cordon de son ordre.

Charles XII ayant eu l'imprudence de s'enfoncer dans l'Ukraine, y manqua de vivres, de munitions, et perdit, le 27 juin 1709, la bataille de Pultava, où toute son armée fut détruite, et lui-même obligé de se sauver en Turquie, où il resta sept années consécutives. La fameuse journée de Pultava fut décisive; et ce qui est le plus impor-

tant dans cette bataille, dit Voltaire, c'est que de toutes celles qui ont jamais ensanglanté la terre, c'est la seule qui, au lieu de ne produire que la destruction, ait servi au bonheur du genre humain, puisqu'elle a donné au tzar la liberté de policer le plus vaste empire de la terre. »

Après la bataille on présenta au vainqueur tous les principaux prisonniers; le tzar leur fit rendre leurs épées, et les invita à sa table. Buvant à leur santé, il leur dit : « Je bois à la santé de mes maîtres dans l'art de la guerre. — Votre majesté est donc bien ingrate, lui dit un des généraux suédois, d'avoir si maltraité ses maîtres. »

Un grand nombre de prisonniers suédois fut envoyé dans la Sibérie. Les uns y établirent des fabriques, d'autres entreprirent quelque commerce, les autres devinrent tourneurs, orfèvres, cordonniers, menuisiers, tailleurs. Ceux qui n'avaient que de la force sans adresse, se firent bûcherons. Mais un lieutenant suédois fit une sorte de fortune à Tobolsk, en montrant des marionnettes. Voilà à quelle extrémité la noblesse suédoise se vit réduite par l'entêtement de son roi, qui n'avait jamais voulu convenir d'un cartel pour l'échange des prisonniers.

Trait admirable de modestie du général Baur.

Un officier-général russe, nommé Baur, soldat de fortune, dont on ignorait la patrie, étant à

Holstein avec les troupes du tzar, à la fin de l'année 1712, invita les principaux officiers à dîner, et envoya chercher un meunier et sa femme, qui était près de le ville de Husum. Ce meunier qui redoutait autant les Russes que ses compatriotes, reçut en tremblant l'invitation du général; mais il regarda cette invitation comme un ordre absolu. Il se rend au camp avec son épouse; Baur les accueille affectueusement et les place à table à côté de lui, en les exhortant à bannir toute espèce de gêne ou de crainte. Pendant le repas, il interroge le meunier sur l'état actuel de sa famille, et après que celui-ci l'eut satisfait sur le nombre de ses enfans, il lui demanda s'il avait des frères. « J'en ai un, dit le meunier, qui s'engagea fort jeune, et dont je n'ai jamais eu de nouvelles, parce que sans doute il a été tué dans quelque bataille. Alors le général Baur, s'adressant à l'assemblée, parla en ces termes : « Messieurs, vous avez toujours été fort curieux de savoir qui je suis : je suis né dans le moulin qui appartient à mon frère que vous voyez ici avec ma sœur. » En achevant ces mots, il se lève de table, se précipite dans les bras de son frère et de sa sœur, et prie la même compagnie à dîner pour le lendemain dans le moulin paternel. Il fit beaucoup de bien à sa famille, et se chargea de l'éducation de ses neveux. Cette sensibilité d'un bon cœur toucha le tzar, et fit le plus grand honneur au général, qui s'acquit par là

plus de considération que s'il fût né d'une famille illustre. Le mérite et l'avancement procurent la distinction la plus flatteuse.

Abolition et punition affreuse des Strelitz.

Durant le cours du premier voyage de Pierre, les Strelitz se révoltèrent, par les instigations secrètes de la princesse Sophie, sœur du tzar : (nous avons parlé plus haut de leur ambition et de leur perfidie) il était question de retirer du cloître cette princesse, et de la placer sur le trône. On voulait en même temps repousser à jamais les lumières que le tzar Pierre allait puiser chez les nations étrangères. Répandus sur les frontières de la Lithuanie; quatre régimens se révoltèrent, déposèrent leurs chefs, en nommèrent d'autres, et marchèrent en armes vers Moscou. Un corps de troupes, en garnison dans cette capitale, mieux discipliné que les rebelles, les battit à quinze lieues de Moscou, et les obligea à rendre les armes. Avant de les attaquer sérieusement, on tenta de les effrayer par quelques coups de canon chargés seulement à poudre; mais un pope qui les accompagnait, et qui s'aperçut que l'artillerie ne tuait personne, cria au miracle, en assurant que Dieu détournait les boulets, et que les armes des impies étaient sans force contre ceux qui défendaient la religion orthodoxe.

Pierre, informé de cette sédition, et alors à Vienne, en partit avec le plus grand secret, et se rendit en toute diligence en Russie. Tout le monde fut surpris de son arrivée imprévue. Il fallait des exemples de sévérité pour inspirer l'effroi à une milice toujours disposée à la révolte.

Le crime des Strelitz était grand, le châtiment fut affreux. Le tzar, qui ne pouvait accorder sa confiance à la plupart des boïards, fut contraint d'interroger lui-même les coupables, qui rendirent sa vengeance terrible, par leur obstination à garder le silence sur les auteurs de la sédition et sur des détails importans. Il fallut six semaines pour l'examen des coupables et de leurs complices, et les nombreuses exécutions durèrent plusieurs jours. Le tzar trancha lui-même plusieurs têtes. Deux mille Strelitz, leurs chefs, un grand nombre de leurs officiers, et quelques popes furent condamnés à la mort : les plus coupables furent roués, et deux femmes-de-chambre de la princesse Sophie enterrées vives. Elles faisaient passer dans des pains, et par une vieille femme, les lettres que Sophie écrivait aux chefs des Strelitz. Le jour de la sixième exécution fut remarquable par le nombre des victimes et par la dignité des exécuteurs. Au lieu de billots, on avait étendu sur la place de longues poutres, sur lesquelles trois cent trente rebelles eurent la tête tranchée. Tous étaient de l'ordre de la noblesse, et tous furent frappés par

des nobles. La plupart de ces illustres exécuteurs, novices à cette barbare fonction, frappaient leurs victimes d'une main tremblante, et leur cruelle pitié augmentait et prolongeait les tourmens des malheureux condamnés à la mort. Pierre, assis sur un siége élevé, regardait d'un œil sec ce sanglant spectacle. Les coupables eux-mêmes n'étaient pas moins indifférens à l'appareil de leurs supplices. Un des rebelles, dont les descendans jouissent aujourd'hui d'une grande faveur en Russie, était sur le point d'avoir la tête tranchée, et celles de ses complices couvraient entièrement la longue poutre qui servait de billot; il les écarte, en disant en russe : « Eloignez-vous, et faites-moi place. » Le tzar, témoin de cet acte de fermeté, suspend la hache, et pardonne au coupable, en faveur de son héroïque courage.

Nullement dignes d'estime, neuf cents au moins furent pendus aux différentes portes et le long des murs de la ville. Trente potences furent élevées devant le monastère où Sophie était renfermée. On y attacha deux cents coupables. Trois d'entre eux avaient formé le projet de lui présenter une requête pour la supplier de reprendre les rênes du gouvernement ; ils furent pendus à la fenêtre de cette princesse, et celui du milieu tenait d'une main la requête qu'il avait dressée.

Lors d'une autre exécution tout aussi barbare, qui eut lieu dans la ville d'Astrakan, où s'était

rendu le tzar, et où on avait arrêté par son ordre plus de douze mille de ces soldats, on avait planté autour d'un vaste terrain plusieurs poteaux garnis de planches, et on conduisit les Strelitz dans cette enceinte. On y plaça un grand nombre de billots; plusieurs bourreaux furent aussitôt occupés à couper des têtes. Pierre lui-même, la hache à la main, donnait l'exemple aux bourreaux. Un enfant, âgé d'environ douze ans, vint placer sa tête sur le billot du tzar. Ce prince, au lieu de frapper l'enfant, le prit par le bras et le repoussa. L'enfant, sans dire une seule parole, alla se mettre sur un autre billot. Le tzar, qui s'en aperçut, s'avança vers lui, le releva et l'éloigna encore. Un moment après, l'enfant vint se remettre sous la hache. Le tzar lui demanda alors avec colère pourquoi il persistait à vouloir qu'on lui tranchât la tête. « Tu as coupé celle de mon père, celle de mon frère et celles de tous mes parens, qui n'étaient pas plus coupables que moi, lui dit l'enfant, pourquoi ne couperais-tu pas la mienne? » Pierre ne répondit rien, mais il fit chasser l'enfant hors de l'enceinte, jeta sa hache, et sortit.

Pour prévenir désormais de nouvelles révolutions dans l'état, et se flattant qu'on ne verrait plus cette multitude d'exécutions, le tzar crut devoir casser à perpétuité le corps entier des Strelitz, et leur nom fut aboli.

Suppression de la dignité de Patriarche.

La dignité de patriarche fut abolie en Russie sans le moindre trouble, sans effusion de sang. Le fanatisme ne jeta que des cris étouffés. Pierre I.er ne regarda point la réforme dans l'Eglise comme impossible ou dangereuse. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, droit contraire à l'esprit de la religion et du gouvernement; ils condamnaient à des peines afflictives, et même à la mort. Cette usurpation ancienne leur fut ôtée, et le patriarche Adrien étant décédé en 1699, le tzar déclara qu'il n'y en aurait plus. Les grands biens affectés à cette dignité furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Cependant il ne manifesta publiquement sa volonté à cet égard qu'au bout de vingt ans, s'étant contenté de n'avoir point nommé un successeur à Adrien. Enfin, le 21 janvier 1719, il abrogea solennellement cette dignité qui donnait une autorité suprême à celui qui en était revêtu. La personne du grand pontife fut remplacée par le *Saint-Synode*, établissement perpétuel. Mais loin de lui attribuer la plénitude d'autorité dont les patriarches avaient joui jusqu'à la mort d'Adrien, elle fut subordonnée à celle du tzar, qui réserva pour lui la première présidence du synode, dont les membres furent amovibles à sa volonté.

Origine de Catherine, qui devint épouse de Pierre I.er, et tzarine.

Dans le fort de la guerre contre les Suédois, en 1704, les Russes s'emparèrent de Marienbourg, et y firent une prisonnière d'un état très-obscur, et qui, par un des caprices de la fortune, était destinée à leur donner un jour des lois. Deux généraux l'eurent successivement en leur pouvoir, et Mentzicof, à force d'instances, obtint la belle prisonnière, qu'il employa, dit-on, en qualité de blanchisseuse. La fortune lui destinait un autre rang. On croit qu'elle se nommait Marthe; elle avait perdu ses parens dans sa plus tendre jeunesse, et fut placée chez le pasteur de Marienbourg, nommé Gluck, qui lui tint lieu de père. Un dragon de la garnison suédoise, âgé de vingt-deux ans, l'ayant vue à l'église, en devint éperdûment amoureux, et résolut de tout employer pour l'obtenir en mariage. Connaissant un des parens du ministre, il alla le trouver, et le pria d'en faire la demande pour lui. Avant de consentir à ce mariage, le ministre s'informa des mœurs du dragon; le major de son régiment en rendit un bon témoignage, et promit de l'avancer. Sur quoi le ministre lui permit une entrevue avec sa pupille qui consentit à l'épouser, et on les fiança dès le lendemain : c'était dans le temps que le maréchal

Schérémétof s'avançait vers Marienbourg. Le Dragon, craignant que l'invasion de cette ville ne fût un obstacle à son mariage, pressa le pasteur Gluck de le conclure. Trois jours après, ce Dragon fut obligé de partir pour aller joindre l'armée de Charles XII en Pologne, et depuis lors on n'en entendit plus parler. Marthe était jeune et belle, sa beauté et les graces de son maintien la distinguaient des autres prisonnières. Le tzar, passant en Livonie, s'arrêta chez son favori Mentzicof; Marthe parut devant lui, et l'impression qu'elle fit sur son cœur fut durable. On la conduisit par son ordre à Moscou, en 1703, et il l'adressa à la dame Gleick, femme d'un Allemand attaché à sa cour. Elle passa trois ans dans cette maison. Le tzar n'allait d'abord la voir que la nuit; il ne tarda pas à s'affranchir de cette gêne; mais avant de donner toute sa confiance à sa maîtresse, il voulut connaître par lui-même si son esprit répondait à sa beauté; il vit avec admiration que la séduisante Marthe avait une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, et de les continuer avec lui. Enchanté de cette découverte, il fit venir ses ministres chez sa maîtresse, pour travailler avec eux en sa présence; il lui permettait même de dire son avis, et dès lors elle méritait d'être consultée. Enfin, le tzar, s'affermissant de plus en plus dans la résolution d'épouser son amie, alla lui-même la chercher, et l'amena dans son palais. Elle renonça

à la religion luthérienne dans laquelle elle était née, embrassa celle des Russes, et prit le nom de Catherine. Pierre, lorsqu'elle était âgée de dix-huit ans, l'épousa secrètement en 1707; elle ne fut couronnée comme tzarine qu'en 1724, huit mois avant la mort de son auguste époux, auquel elle succéda, ainsi qu'on le verra dans la suite.

La fortune, quelque temps après le mariage de Catherine, la servit encore singulièrement. Un envoyé du roi de Pologne Auguste à la cour du tzar, retournant à Dresde par la Courlande, entendit dans un cabaret un homme qui paraissait dans la misère, et à qui on faisait l'accueil insultant que l'indigence n'inspire que trop aux hommes méprisables. Cet inconnu, piqué, dit qu'on ne le traiterait pas ainsi, s'il pouvait parvenir à être présenté au tzar, et que peut-être il aurait dans sa cour de plus puissantes protections qu'on ne pensait. L'envoyé du roi Auguste, qui entendit ce discours, eut la curiosité d'interroger cet homme; et, sur des réponses vagues qu'il en reçut, l'ayant considéré attentivement, il crut démêler dans ses traits quelques ressemblances avec la tzarine. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Dresde, d'en écrire à un de ses amis à Pétersbourg. La lettre tomba entre les mains du tzar, qui envoya ordre au prince Repnin, gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé dans la lettre. Le prince Repnin fit partir un homme de confiance

pour Mittau en Courlande : on découvrit l'homme; il s'appelait Charles Scavronski; il était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, et qui avait laissé deux enfans au berceau, un garçon et une fille : l'un et l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choses. Scavronski, séparé de sa sœur dès la plus tendre enfance, savait seulement qu'elle avait été prise dans Marienbourg, en 1704, et la croyait encore auprès du prince Mentzicof, où il pensait qu'elle avait fait quelque fortune. Le prince Repnin, suivant les ordres exprès de son maître, fit conduire à Riga Scavronski, sous prétexte de quelque délit dont on l'accusait : on fit contre lui une espèce d'information, et on l'envoya sous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter sur la route. Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maître-d'hôtel du tzar, nommé Shepleff. Ce maître-d'hôtel, instruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières sur son état, et lui dit enfin que l'accusation qu'on avait intentée contre lui à Riga était très-grave, mais qu'il obtiendrait justice; qu'il devait présenter une requête à sa majesté; qu'on dresserait cette requête en son nom, et qu'on ferait en sorte qu'il pût la lui donner lui-même. Le lendemain, le tzar alla dîner chez Shepleff, on lui présenta Scavronski; ce prince lui fit beaucoup de

questions, et demeura convaincu, par la naïveté de ses réponses, qu'il était le propre frère de la tzarine. Toutes les réponses que fit Scavronski aux questions du tzar, se trouvaient conformes à ce que sa femme lui avait dit de sa naissance et des premiers malheurs de sa vie. Ne doutant plus de la vérité, le tzar proposa le lendemain à Catherine d'aller dîner avec lui chez ce même Shepleff; il fit venir au sortir de table cet homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage, le tzar ne voulant point qu'il parût d'abord dans un autre état que celui auquel sa mauvaise fortune l'avait accoutumé. Il l'interrogea encore devant sa femme, à laquelle il dit enfin ces propres mots : « Cet homme est ton frère. Allons, Charles, baise la main de l'impératrice, et embrasse ta sœur. » Catherine tomba en défaillance, et lorsqu'elle eut repris ses sens, le tzar lui dit : « Cet événement est tout simple; ce gentilhomme est mon beau-frère : s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien. » Scavronski resta plusieurs années chez Shepleff, jouissant d'une pension considérable, et vécut très-retiré. Comme il avait sans doute peu de mérite, il ne parvint à aucune place; il fut seulement créé comte, épousa une jeune personne de qualité, et en eut deux filles mariées à des premiers seigneurs de Russie.

Baise la main de l'Impératrice, et embrasse ta sœur.

Mort tragique d'Alexis, fils du tzar. Horribles exécutions.

Il faut encore nous occuper d'objets qui font frémir l'humanité. Si l'histoire de tous les peuples est une peinture déchirante du malheur des hommes, les annales de Russie révoltent encore plus souvent les ames sensibles.

Pierre I.er avait été marié, en premières noces, l'an 1689, avec Eudoxie, fille du boïard Théodore Lapoukin; mais la jalousie continuelle de cette princesse, et son humeur violente, l'obligèrent de recourir au divorce en 1695, et de la renfermer dans un cloître, quoiqu'elle fût douée d'une beauté parfaite : on la força de prendre le voile, sous le nom d'Hélène.

Le mariage d'Alexis Pétrovitz ou fils du tzar Pierre, en 1711, avec la princesse de Volfenbuttel, jeune et belle-sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI, fut encore bien plus malheureux. L'épouse du tzarovitz, qui avait beaucoup à souffrir de l'humeur grossière et brutale de son mari, et déjà mère d'une fille, accoucha d'un prince, le 12 octobre 1715, qui fut nommé Pierre, et désigné héritier présomptif de la couronne. Mais sa mère mourut le neuvième jour de ses couches, à l'âge de vingt-un ans, après avoir vécu quatre ans avec un mari indigne d'elle.

Sentant la mort approcher, elle demanda à voir le tzar, à qui elle recommanda les deux enfans à qui elle avait donné le jour, et qu'elle arrosa de ses larmes. Les médecins voulant persuader à la princesse de prendre quelques remèdes, elle leur dit : « Ne me tourmentez pas davantage, laissez-moi mourir tranquillement, je n'ai plus besoin de vivre. » Elle expira le premier novembre, demanda à n'être point embaumée, et fut inhumée le septième jour, dans l'église de la citadelle de Pétersbourg, avec toute la pompe funèbre et les honneurs dus à son rang.

Alexis Pétrovitz était loin d'avoir la moindre ressemblance avec la grandeur d'ame de son père; il détestait toutes les améliorations qu'il était question de faire aux mœurs des Russes et à l'ignorance où ils étaient plongés. Les vieux boïards et les prêtres, non moins ennemis de ces changemens, le maintenaient dans ces funestes dispositions, et les derniers le flattaient même de la mort prochaine du tzar. Profitant de l'absence de Pierre, qui voyageait alors en France, l'imprudent tzarévitz s'échappa furtivement de Russie, dans le dessein d'aller attendre la mort de son père; il se rendit à la cour de l'empereur Charles, son beau-frère, pour implorer sa protection, et passa ensuite à Naples. Dans cet intervalle, il se formait une vaste conspiration, sous l'influence de plusieurs chefs, entre autres d'Eudoxie, première femme

du tzar, et de Marie, sœur de ce prince. Mais l'intrigue ne put être si secrète, qu'il n'en parvînt quelque chose au tzar. Il partit brusquement de Paris, et vint renverser, par sa présence, le frivole espoir des conjurés. Il trouva d'abord le moyen de faire revenir son fils auprès de lui, en lui écrivant qu'il oublierait le passé, si, après être parti de Russie sans sa permission, il se rendait promptement à son devoir. Mais à peine l'eut-il en sa puissance, que, trop convaincu du pouvoir illimité des pères, et que le tzarévitz, s'il venait à régner, détruirait tout le bien qu'il avait voulu faire à la Russie, il chargea une commission de cent quarante-quatre juges, choisis parmi la noblesse et les ecclésiastiques les plus estimés, d'examiner les griefs imputés à ce fils plus malheureux que coupable, et de prononcer définitivement sur la peine qu'il avait encourue. Le tzar l'interrogea lui-même plusieurs fois. Enfin, l'arrêt fut rendu, et l'infortuné Alexis condamné à mort d'une voix unanime, tandis qu'il ne s'agissait que de punir une légère désobéissance, et des propos indiscrets et imprudens. A la lecture de cet arrêt trop sévère, ou plutôt inique, le tzarévitz tomba en convulsion, et fut frappé d'apoplexie. On eut peine à suspendre la violence du mal. Il reprit un peu ses sens, et dans cet intervalle de vie et de mort, il fit prier son père de venir le voir. Le tzar ne put résister à cette invitation, les larmes cou-

lèrent des yeux du père et du fils infortuné, victime immolée au bonheur de la patrie. Alexis expira en présence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funeste. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, et déposé dans un cercueil ouvert. Il y resta quatre jours exposé à tous les regards; et enfin il fut inhumé dans l'église de la citadelle, à côté de son épouse. Le tzar et la tzarine assistèrent à la cérémonie funèbre.

Ceux qu'on regarda comme les complices de ce jeune prince, périrent, pour la plupart, dans des supplices affreux. On arrêta, par l'ordre du tzar, les ecclésiastiques et les moines soupçonnés : on leur cerna la tonsure, on en enleva la peau, et on appliqua un emplâtre de poix-résine sur leur tête. Ils furent ensuite mis à la question et exécutés à mort. La princesse Marie, propre sœur du tzar, fut condamnée à recevoir, par la main de deux religieuses, un grand nombre de coups de *batoags*, ou de baguettes, sur les épaules et sur les reins : elle fut ensuite enfermée à perpétuité. Eudoxie ne fut point oubliée dans les recherches que l'on fit de tous les coupables. On était effrayé des supplices qui semblaient menacer cette infortunée princesse; mais par une clémence que personne n'aurait osé espérer du caractère du tzar, il se contenta de la faire enfermer très-étroitement dans la forteresse de Sleutzelbourg. Il est vrai qu'il la força auparavant de voir périr Abraham

Lapoukin, son frère, qui eut la tête tranchée; et le général Klébof, son amant. Kikin, long-temps favori du tzar; l'évêque de Rostof; un moine, procureur du monastère de Souzdal; et un nommé Rouff, furent rompus vifs, et leurs têtes furent exposées au haut de quatre perches. Klébof fut empalé vif. Il souffrit ce supplice avec un héroïsme admirable. Il ne cessa de soutenir jusqu'à son dernier soupir l'innocence et l'honneur d'Eudoxie. « Je sais bien, disait-il, qu'elle s'est reconnue coupable; mais c'est par une faiblesse naturelle à son sexe : elle a frémi à la vue des tourmens affreux qu'on lui préparait, et la mort lui a semblé moins terrible. » Il eut la constance de ne jamais avouer la moindre chose à la charge et contre l'honneur de cette malheureuse tzarine. Il la justifia et la défendit au milieu des différentes tortures qu'on lui fit éprouver pendant six semaines consécutives. Le tzar était toujours présent, dans la crainte qu'on n'adoucît les tourmens de l'objet de sa vengeance; mais il poussa vainement la cruauté jusqu'à faire marcher ce boïard sur des planches hérissées de mille pointes de fer. Lorsque Klébof fut empalé et exposé aux yeux du public dans la grande place de Moscou, lieu où s'étaient faites toutes les exécutions, Pierre I.er s'approcha de l'infortuné, et le conjura par tout ce que la religion a de plus sacré, d'avouer son crime et la part qu'Eudoxie y avait eue. Klébof tourna négli-

gemment la tête vers ce prince, et après avoir écouté d'un grand sang froid ses exhortations : « Comment peux-tu croire, lui dit-il, que n'ayant rien voulu avouer au milieu des tourmens inouis que tu m'as fait souffrir, j'aie actuellement la lâcheté, à présent que je n'ai plus d'espérance de vivre, de me résoudre à flétrir l'innocence et l'honneur d'une femme vertueuse, en qui je n'ai jamais connu d'autre tache que de t'avoir aimé. Va, monstre, ajoute-t-il en lui crachant au visage (outrage commun et très-sanglant en Russie), va, retire-toi, et laisse-moi mourir en paix. »

Fondation de Pétersbourg, et sa description.

Ce fut en 1703, le 27 mai, jour de la Pentecôte, que furent jetés les premiers fondemens de cette grande et superbe ville, élevée sur plusieurs îles, à l'embouchure de la Néva, qui se jette dans le golfe de Finlande, où elle forme un excellent port. Le terrain avait été pris sur les Suédois. On l'appela Saint-Pétersbourg, en l'honneur de Saint-Pierre, dont son fondateur portait le nom. Le tzar travailla de ses mains à la première maison. Ce n'était d'abord qu'une terre aride, couverte d'eaux croupissantes, de quelques cahuttes de paysans abandonnés, et de misérables cabanes de pêcheurs. Les édifices publics et les maisons particulières furent long-temps de bois : la forteresse et

l'amirauté furent seules entourées d'un retranchement de pierre. En vain la nature opposait les plus puissans obstacles, cent mille ouvriers parvinrent à les vaincre, sous les yeux et à l'exemple du souverain ; des eaux fétides s'écoulent dans des canaux ; des terres rapportées de loin unissent le terrain ; de tristes et sombres forêts de sapin, où l'air circulait à peine, disparaissent pour jamais et font place à de vastes habitations. Aux premiers bâtimens de bois succèdent des édifices construits par des architectes appelés de la France et de l'Italie.

L'ignorance et la méchanceté s'efforcèrent vainement d'arrêter la fondation de Pétersbourg. Dès qu'on apprit que le projet du tzar était de faire bâtir autour de la nouvelle forteresse des maisons, des colléges, des boutiques, des magasins de toute espèce, on répandit le bruit que dans peu les eaux de la Néva monteraient à la hauteur d'un grand sapin qui était près de la forteresse, et que leur débordement submergerait la ville naissante, et on appuyait ce bruit d'une prédiction imaginée par quelques popes. Pour accréditer cette supercherie, on se servit d'une image de la Vierge, placée dans une église à peu de distance du sapin. On prétendit que la Vierge avait répandu des larmes à différentes reprises, et qu'un événement si extraordinaire était de mauvais augure. L'alarme se répandit parmi le peuple, et le comte

Golofkin, dont la maison n'était pas éloignée de l'église et du sapin, fut effrayé de ce bruit ; il se rendit à l'église pendant qu'on y célébrait le service divin, se plaça près de l'image miraculeuse, et vit en effet des larmes couler sur les joues de la Vierge. Il dépêcha aussitôt un courrier au tzar pour l'instruire du bruit répandu, de l'alarme du peuple, et du miracle qui s'était opéré sous ses yeux. Le monarque se transporta sur-le-champ à Pétersbourg; et après avoir raisonné sur l'impossibilité du fait en question, il démontra au comte physiquement et mathématiquement, que par la position de Pétersbourg, les eaux, même dans les plus hautes marées de l'automne, ne pourraient jamais s'élever jusqu'à la moitié de la hauteur qu'on avait désignée : il lui ordonna de faire imprimer et placarder des affiches propres à désabuser le peuple de sa fausse croyance. Non content de cette sage précaution, le tzar fit abattre le sapin, et porter à la cour l'image prétendue merveilleuse. En présence de plusieurs boïards, il examina attentivement cette image, peinte sur un bois épais et fortement vernissé ; il aperçut au coin des yeux quelques ouvertures d'autant plus imperceptibles, qu'elles étaient nuancées ; il gratta alors la composition qui était appliquée sur le derrière de l'image, et il découvrit dans l'épaisseur de la planche, aux environs des yeux, une rigole remplie d'huile figée. Le tzar n'eut pas de peine à

démontrer aux spectateurs comment les bougies allumées pendant le service divin, liquéfiaient peu à peu cette huile condensée, qui sortait ensuite goutte à goutte par les petites issues pratiquées au coin des yeux.

C'est ainsi que les établissemens les plus utiles éprouvent souvent toutes sortes d'obstacles. Mais Pétersbourg, la nouvelle capitale de la Russie, n'en est pas moins devenue une des plus belles villes de l'Europe. Elle est grande, les rues sont larges et tirées au cordeau; les hôtels, les maisons même des particuliers sont bâtis dans un goût noble et élégant; les édifices publics nombreux, et d'une magnificence étonnante. Les quais, dont plusieurs sont en granit, ornés de balustrades de fer, offrent l'aspect le plus imposant; ils sont très-longs. A l'une des extrémités, on voit une île ornée de superbes maisons; à l'autre, le palais d'été, qui semble être porté par la Néva. Sur la rive droite, terminée par la statue équestre de Pierre I.er, en regard avec le palais d'hiver, une longue suite de maisons de négocians annonce la richesse du commerce. Le bâtiment de l'Amirauté, entouré de fossés, orné plutôt que défendu par des batteries de canon, destinées à répandre l'allégresse et non la terreur, s'annonce de loin par une haute aiguille ou flèche dorée d'or de ducats. Une multitude de clochers frappe aussi agréablement la vue, presque tous dorés ou argentés, et du plus éblouis-

sant spectacle. Représentez-vous encore des maisons, pour la plupart bâties en briques, et dont la façade est revêtue d'un stuc blanc très-proprement entretenu, et une forêt de vaisseaux se mouvant à travers ces édifices, et vous aurez une idée de la ville de Pétersbourg.

Deux époques intéressantes à Pétersbourg sont celles de la *gelée* et du *débâclement*. Ce premier événement interrompt toute communication pendant quelques jours, entre les différentes îles que forme la superbe Néva, et qui composent Pétersbourg. Ce n'est point l'eau du fleuve qui gèle ; ses eaux sont trop rapides pour se condenser d'elles-mêmes. Les glaçons arrivent tout formés du lac Lavoga, d'où ils sont détachés par les vents ; ils flottent sur le fleuve jusqu'à ce que, repoussés par les eaux de la mer, ou s'accumulant à l'embouchure, ils s'arrêtent, s'arrangent d'eux-mêmes comme des pièces de rapport, et établissent sur la Néva un parquet de glace, qui souvent n'a besoin que de quelques heures pour devenir très-solide. On voit bientôt glisser dessus les traîneaux. Les plus lourds des carrosses à six chevaux y roulent comme sur une grande route. A l'arrivée des glaces, tous les ponts de bateaux sont repliés, et avant qu'ils soient rétablis, il se passe plusieurs mois sans qu'il y ait d'autre communication que le chemin tracé sur la rivière. En revenant d'un souper, d'un bal ou du spectacle durant la nuit,

enfermé chaudement au fond d'un carrosse, on oublie qu'on est suspendu au-dessus d'un abîme pendant un quart de lieue. Lorsque les glaces sont recouvertes par les neiges, et que les chemins sont battus, on ne s'apercevrait même pas que l'on est sur l'eau, si un retentissement sourd ne vous en avertissait, et si on ne passait entre de lignes de vaisseaux, qui semblent posés sur la neige, et forment sur la Néva des rues qui lui donnent l'air d'une ville d'une architecture singulière.

Au printemps les glaçons de la Néva se détachent tout-à-coup ; on voit en un moment voguer les barques au même lieu où glissaient les traîneaux. Le canon de la forteresse annonce la *débâcle*; et le commandant, monté sur une superbe chaloupe, apporte au souverain qui, entouré de sa cour, l'attend sur le balcon de son palais, une bouteille d'eau puisée au milieu du fleuve, qu'on voit alors reparaître dans toute sa majesté.

Principales lois et règlemens du tzar Pierre I.

La gloire de Pierre I.er ne brille pas moins dans les lois qu'il donna à son vaste empire, que dans les fondations dont il l'enrichit, les monumens des arts et des sciences qu'il y éleva comme par enchantement, et par ses grands talens dans l'art de

la guerre. Nous allons citer quelques-unes de ses lois les plus remarquables.

Il était utile que les Russes ne fussent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enseignaient les arts, la haine contre les étrangers, observe Voltaire, étant trop naturelle aux hommes, et trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie qui tenait alors du polonais, du tatare et de l'ancien hongrois, était très-noble ; mais l'habit du bourgeois et du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées vers la ceinture qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. Le tzar, dès 1699, eut peu de peine à introduire l'habit allemand et français parmi ses boïards, et la coutume de se raser à sa cour ; mais le peuple fut plus difficile, il fallut imposer une taxe sur les habits longs et sur les barbes. On suspendait aux portes de la ville des modèles de justaucorps : on coupait les robes et les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, et cette gaieté même prévint les séditions. Les vieux Russes se consolèrent d'être rasés malgré eux, en conservant précieusement leur barbe pour la faire mettre dans leur cercueil, comme un passeport qui devait leur faire ouvrir les portes du ciel, Malgré les ordonnances de Pierre I.er, le bas peuple conserve encore sa barbe et sa jaquette.

Enfin, Pierre termina l'année 1699, en fixant le commencement de la suivante et du siècle au premier janvier, qu'il fit annoncer par un jubilé. Cette sage innovation fut célébrée dans l'église cathédrale de l'Assomption, à Moscou. L'archevêque de Rézan prononça un discours après la messe, relatif à l'événement, et l'on chanta le *Te Deum* en action de graces : on tira ensuite trois salves de canon, et il y eut un feu d'artifice dans la place publique. L'année commençait au premier septembre chez les Russes. La populace admirait comment le tzar avait pu changer le cours du soleil. Quelques obstinés, persuadés que Dieu avait créé le monde en septembre, continuèrent leur ancien style; mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, et bientôt dans tout l'empire. Cependant Pierre n'ayant point adopté le calendrier grégorien, il y a onze jours de moins dans leur manière de calculer le temps : par exemple, un événement arrivé le 19 juin, est du 30, selon notre manière de compter.

Depuis le cinquième siècle, où l'on connut l'usage des lettres en Russie, on écrivait sur des rouleaux, soit d'écorce, soit de parchemin, et ensuite sur du papier. Le tzar fut obligé de donner un ukaze par lequel il était ordonné de n'écrire que selon notre usage.

L'attention de tous les législateurs fut toujours de rendre les hommes sociables; mais pour l'être,

ce n'est pas assez d'être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse; c'est le moyen de s'éclairer et d'adoucir les peines de la vie. Le tzar introduisit les assemblées publiques et particulières. Il fit inviter à ces asssemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des règlemens pour ces petites fêtes de société. Ains; jusqu'à la civilité de ses sujets, tout fut son ouvrage et celui du temps. Les fautes qu'on commettait contre la civilité, dans ces assemblées, étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on faisait boire au délinquant, de façon, dit Voltaire, que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort ivre et peu corrigée : elle eût été bien plus punie, si la pénitence avait été de boire un verre d'eau. Il réunit, pour ainsi dire, les femmes à la société. Sévèrement renfermées dans leurs maisons, à l'exemple des anciennes Grecques et des femmes d'Asie, elles avaient peu de communication avec les hommes, et n'osaient se montrer en public. Pierre les arracha à leur retraite. Il donnait, souvent chez des seigneurs de sa cour, des assemblées consacrées à de grands repas, au jeu et à la danse. Les femmes étaient obligées d'y paraître vêtues à l'anglaise, à l'allemande ou à la française. Voulant que les règlemens qu'il avait faits sur la politesse et la décence fussent strictement observés, dans une de ces parties de plaisir,

il donna un soufflet à Mentzicoff, parce qu'il avait négligé d'ôter son épée pendant la danse.

Les mariages se faisaient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perse, où l'on ne voit celle que l'on épouse que lorsque le contrat est signé, et qu'on ne peut plus s'en dédire. L'usage d'unir deux époux qui ne s'étaient jamais vus, faisait souvent le malheur de tous les deux. Cette coutume absurde et cruelle mérita l'attention du tzar. Il défendit d'unir deux époux avant qu'ils eussent eu ensemble des entrevues, et qu'ils eussent consenti à l'union qu'on leur faisait contracter. Cette loi, observe M. Lévesque, n'est pas encore aujourd'hui assez régulièrement pratiquée par le bas peuple, et trop souvent les filles, maltraitées par de cruelles mères, donnent, au choix qu'on leur prescrit, un consentement désavoué par le cœur. Autrefois parmi les présens de noces était une grosse poignée de verges que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale : les maris même (ce qui fait horreur à dire), pouvaient tuer leurs femmes impunément, et on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris. Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes, et rendit les ménages heureux.

Chaque mois voyait un établissement, ou un changement nouveau. Pierre porta l'attention jus-

qu'à faire placer sur le chemin de Moscou à Vérônise (près du Don), des poteaux peints, qui servaient de colonnes militaires de verste en verste, c'est-à-dire à la distance de sept cent cinquante pas, et fit construire des espèces de caravanserails ou hôtelleries de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa cour, haïssant le faste dans sa personne, et le croyant nécessaire aux autres. Il institua l'ordre de Saint-André, le 10 septembre (n. s.) 1698, à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe sont illustrées. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple. (Voltaire); cette marque d'honneur ne coûte rien à un souverain, et flatte l'amour-propre d'un sujet sans le rendre puissant.

Les Russes avaient coutume, non-seulement dans leurs lettres particulières, mais même dans les contrats, dans les actes publics, dans les requêtes au souverain, de négliger le nom de leur famille, et de ne signer que leurs noms de baptême, encore avec des diminutifs dont on se sert pour appeler les enfans. Ainsi celui qui s'appelait Jean, signait *Vanouchka*, c'est-à-dire Jeannot. On avait peine à débrouiller la confusion qu'occa-

sionnait cet usage. Le tzar interposa sagement son autorité pour l'abolir, et ordonna à ses sujets de signer les noms de leurs familles.

Un court séjour que le tzar fit à Moscou, au commencement de l'hiver de 1703, fut employé à faire exécuter tous ses règlemens, et à perfectionner le civil ainsi que le militaire ; ses divertissemens même furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les boïards et les dames aux noces d'un de ses bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on en faisait au seizième siècle. Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux; cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel et de l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson : on se plaignait en vain ; il répondait en raillant : « Vos ancêtres en usaient ainsi; les usages anciens sont toujours les meilleurs. » Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféraient toujours le temps passé au présent, ou du moins elle servit à décréditer leurs murmures.

Tout en polissant les mœurs de ses sujets, il ne s'occupait pas moins à leur être utile par de sages institutions; il chercha à garantir leur vie contre

le feu, et défendit de bâtir des maisons de bois dans les plus beaux quartiers de Petersbourg. Il montrait dans les incendies le même courage qu'à la tête des armées. Dès que le son funèbre du tocsin frappait son oreille, il courait à l'édifice incendié, précédait les travailleurs, leur donnait l'exemple de l'adresse et de l'intrépidité. A le voir, au milieu des flammes, courir, la hache à la main, sur les poutres en feu, on l'eût pris pour un malheureux propriétaire, qui cherchait, au risque de sa vie, à sauver les restes de sa maison et de sa fortune.

Un législateur ne doit pas négliger ce qui concerne la religion : le tzar Pierre n'avait garde de ne point veiller sur un objet d'une si haute importance. Il est à remarquer que dans l'Eglise grecque il n'y a point d'abbés séculiers : les prélats sont tirés de l'ordre monastique. Les moines, quoique très-ignorans, étaient, à l'avénement de Pierre, presque les seuls qui sussent écrire : ils en avaient abusé dans les premiers temps du règne de ce prince, où ils furent si étonnés et si scandalisés des innovations que faisait le tzar en tout genre. Il avait été obligé, en 1703, de défendre l'encre et les plumes aux moines : il fallait une permission expresse de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait. Pierre voulut que cette ordonnance subsistât. Il avait décidé d'abord qu'on n'entrerait qu'à l'âge de cinquante ans dans

l'ordre monastique; mais c'était trop tard; la vie de l'homme est trop courte ; on n'avait pas le temps de former des évêques : il régla avec son synode, qu'il serait permis de faire un moine à trente ans passés, mais jamais au-dessous ; défense aux militaires et aux cultivateurs de se retirer dans un couvent à moins d'un ordre exprès du tzar ou du synode : jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monastère, même après le divorce, à moins que sa femme ne se fasse aussi religieuse, de son plein consentement, et qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque est au service de l'état ne peut embrasser la vie monastique, à moins d'une permission expresse. Tout moine doit travailler de ses mains à quelque métier. Les religieuses ne doivent jamais sortir de leur monastère ; on leur donne la tonsure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconesses de la primitive Eglise ; et si, avant d'avoir reçu la tonsure, elles veulent se marier, non seulement elles le peuvent, mais on les y exhorte. Pierre voulut que ces sages filles, que la dévotion ensevelit dans les cloîtres, fussent encore utiles à la société qu'elles abandonnent ; il ordonna qu'elles fussent toutes employées à des ouvrages de la main, convenables à leur sexe. La tzarine Catherine se chargea de faire venir des ouvriers du Brabant et de la Hollande ; elle les distribua dans les monastères, et on y fit bientôt des

ouvrages dont Catherine et les dames de sa cour se parèrent.

Le synode perpétuel établi par le tzar lui présentait les moines les plus dignes des prélatures ; et Pierre confirmait ou rejetait le choix qu'on avait fait, et le nouvel évêque était sacré par le synode. Pierre présidait souvent à cette assemblée ; et un jour qu'il s'agissait de présenter un évêque, le synode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à présenter au souverain : « Eh bien, dit le tzar, il n'y a qu'à choisir le plus honnête homme ; cela vaudra bien un savant ».

Le tzar abolit une coutume bien singulière et peu respectueuse à Dieu, qui s'était introduite dans les églises : on y chantait à-la-fois plusieurs hymnes ou psaumes sur différens tons, afin d'avoir plutôt fini l'office. Cet abus avait son origine dans la paresse des prêtres, et il méritait d'être absolument réformé.

Guerre contre les Turcs. Position critique de l'armée russe sur les bords du Pruth. Comment ils ont le bonheur d'échapper.

La guerre se ralluma en 1711, entre les Turcs et les Russes, parce que Charles XII, du fond de sa retraite à Bender, trouvait le moyen d'intriguer par son ambassadeur à la cour du sultan Achmet, et jusque dans le sérail, par une foule

d'agens auprès de la sultane validé (mère). Le tzar, selon sa coutume, jugea à propos de porter la guerre dans le pays des Ottomans, afin de l'éloigner des terres soumises à son empire. Mais il fit la faute inconcevable de s'avancer jusque sur les bords du Pruth, rivière qui tombe dans le Danube, au-delà de laquelle était une armée de deux cent quarante mille Turcs, commandée par le grand-vizir en personne; et Pierre n'avait qu'une armée d'environ trente-cinq mille hommes, et il était dépourvu de vivres, n'ayant pu établir des magasins dans ces contrées sauvages. Il est vrai qu'il comptait sur des secours d'hommes et de vivres, que lui avait promis Cantemir, vévode de Moldavie; mais ce prince se trouva dans l'impossibilité de tenir sa parole. Pierre, avant de passer le Borysthène, avait craint d'exposer Catherine à un danger qui devenait chaque jour plus terrible; mais Catherine regarda cette attention du tzar comme un outrage à sa tendresse et à son courage; elle fit tant d'instances que le tzar ne put se résoudre à l'éloigner; l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes; elle se servait rarement de voiture. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaîté, envoyait des secours aux officiers malades, et étendait ses soins sur les soldats.

Arrivés sur les bords du Pruth, la situation des Russes devint tout-à-fait critique. Un fléau dangereux s'était joint à tous les embarras qu'ils éprou-

vèrent dans leur marche; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent et les infectèrent de leurs corps morts amoncelés; souvent l'eau manquait sous un soleil brûlant et dans des déserts arides; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux. Cette ressource manqua lorsqu'on eut campé au bord du Pruth; la proximité des Turcs et de leur artillerie empêchait de s'en approcher pour y puiser l'eau nécessaire; en sorte que les Russes, quoique auprès d'une rivière, couraient risque de périr de soif. Ils étaient menacés aussi des horreurs de la famine; déjà depuis plusieurs jours les officiers manquaient de pain. Ils étaient encore menacés, malgré leur bravoure, d'être exterminés par l'armée innombrable des Ottomans, dont ils étaient environnés. Pierre sentit tout le danger auquel son imprudence l'avait exposé, et ne put s'empêcher de s'écrier: « Me voici aussi mal que mon frère à Pultava! » Il fallait, en effet, remporter une victoire complette, ou périr jusqu'au dernier, ou être esclave des Turcs; et comment se flatter de triompher contre des forces aussi supérieures? Le tzar, ne voyant qu'un avenir des plus malheureux, se retira dans sa tente, accablé de douleur, et agité de convulsions dont il était quelquefois attaqué, et que ses chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que personne fût témoin de son état, il

Suivez les conseils de votre épouse, et vous sortirez de ce grand péril.

défendit qu'on vînt troubler sa solitude. Il se regardait comme perdu, mais les conseils d'une femme, de son épouse, ranimèrent son ame abattue, et lui montrèrent le parti qu'il fallait prendre dans un danger aussi éminent. Catherine pénétra dans sa tente, et regardant avec un tendre intérêt le tzar au comble du désespoir, elle lui parla en ces termes : « Vous voulez au point du jour vous ouvrir un passage à travers l'armée des Turcs ; mais considérez le petit nombre de vos soldats, épuisés de faiblesse et de besoins. Ils périront tous, ou nous tomberons dans l'esclavage. — Eh ! quelle autre ressource nous reste-t-il à tenter ? s'écria brusquement le tzar. — Quelle autre ressource ? reprit Catherine ; cédez à la force, députez au vizir, tâchez de faire une paix honorable. Prenez l'avis de vos généraux : tous ceux à qui votre gloire et votre empire sont chers, vous parleront avec la même franchise ».

Un officier précédé d'un trompette fut envoyé au vizir ; il avait ordre de lui témoigner que sa majesté tzarienne n'avait jamais eu intention de rompre avec la Porte Ottomane, qu'elle n'avait armé que pour se défendre ; et que puisque le ciel se déclarait pour les armes ottomanes, elle lui demandait une suspension d'armes pour traiter de la paix. Le vizir reçut ce message avec assez de fierté, et fit retirer l'envoyé pour délibérer avec son kiaïca ou premier secrétaire. Celui-ci qui était

déjà gagné par des promesses séduisantes, dit au vizir que le Coran ne permettait pas qu'on refusât la paix à l'ennemi qui s'humilie. C'en fut assez pour déterminer le religieux vizir à accorder la suspension demandée. L'officier russe revint promptement au camp avec cette bonne nouvelle. La suspension fut à peine publiée dans le camp ottoman, que les Turcs s'empressèrent d'apporter toutes sortes de rafraîchissemens aux Russes, dont le camp devint en un moment un bazar (un marché) abondant en toutes choses.

C'est la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux souverains ou à leurs représentans, de ne les aborder qu'avec des présens. Catherine rassembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans un voyage guerrier, dont toute magnificence et tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux superbes pelisses de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramassa fut destiné pour le kiaïca. Elle choisit elle-même un officier intelligent, qui devait, avec deux hommes, porter les présens au grand-vizir, et ensuite faire conduire au kiaïca le présent qui lui était destiné. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal Shérémétof au vizir Méhémet-Baltagi. A quelque petit nombre que l'armée russe fut réduite, on se flattait que la résistance opiniâtre et intrépide qu'elle avait montrée dans les différentes attaques qu'elle avait repoussées, en imposerait

au grand-vizir, et qu'on obtiendrait la paix à des conditions honorables. Cet espoir ne fut point trompé. Mais Méhémet-Baltagi, avant de signer le traité, demanda qu'on lui livrât Cantemir. Pierre écrivit ces propres paroles au vice-chancelier Schaffirof, chargé de la négociation : « J'a-
« bandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain
« qui s'étend jusques à Cursk ; il me restera l'es-
« pérance de le recouvrer : mais la perte de ma
« foi est irréparable, je ne peux pas la violer. Nous
« n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer,
« c'est cesser d'être monarque. »

Enfin le traité fut conclu et signé, à la satisfaction du tzar, et surtout de Catherine, qui pouvait se flatter d'avoir tiré d'un grand péril le souverain de Russie, ses généraux et son armée.

Echappés comme par miracle, les Russes se hâtèrent de quitter le Pruth, et de gagner les frontières de la Pologne. Jusque-là, le tzar fut suivi d'un corps de huit mille Turcs que le vizir envoya, non seulement pour observer la marche de l'armée russe, mais pour empêcher que les Tatars vagabonds ne l'inquiétassent. La précaution était sage, car pendant que les Russes se retiraient, le colonel Pitt perdit sa femme et sa fille qui l'avaient accompagné à l'armée. Les roues de leur voiture s'étant brisées dans la route, elles tombèrent entre les mains des Tatars ; et comme elles étaient toutes deux parfaitement belles, leurs ravisseurs les pré-

sentèrent en hommage au grand-seigneur. Après beaucoup de recherches, Pitt apprit d'un juif, médecin du sérail, que le sultan les avait admises au nombre de ses femmes. Alors cet époux et ce père tendre se rendit à Constantinople, et s'y prit de toutes les manières pour recouvrer au moins son épouse. Irrité par les obstacles qu'il rencontrait, il se plaignit sans doute avec trop peu de ménagement; il fut arrêté et enfermé dans un cachot, dont il ne sortit que par l'intercession de quelques ambassadeurs attendris sur son sort. Pour le consoler de la double perte qu'il avait faite, et pour lui faire entendre que son malheur était sans remède, on lui fit dire, par le médecin israélite, que sa femme et sa fille étaient mortes de la peste.

Invasion dans la Perse. Couronnement et sacre de Catherine.

Pierre Ier, tranquille sur les dispositions des cours du Nord, crut devoir porter la guerre dans la Perse, que se disputaient et que ravageaient tour à tour deux princes rivaux. Profitant de ces divisions sanglantes, les Lesguis, nation qui habitait à l'occident de la mer Caspienne, se soulèvent, descendent en armes de leurs montagnes, ravagent des provinces, et se jettent sur la ville de Chamakie. Cette ville était riche et opulente.

Les Arméniens, voisins de cette partie de la Perse, y faisaient un commerce immense, et Pierre venait d'y établir une compagnie de marchands russes, qui commençait à être florissante. Les Lesguis surprirent la ville, la saccagèrent, égorgèrent tous les Russes, et pillèrent leurs magasins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles. Pierre envoya vainement demander satisfaction aux deux princes, qui ne songeaient qu'à se disputer la possession de la Perse : il résolut de se faire justice lui-même, et de profiter des désordres d'un pays dont il avait toujours envié quelques provinces. Il méditait depuis long-temps le projet de dominer sur la mer Caspienne par une puissante marine, et de faire passer par ses états le commerce de la Perse et d'une partie de l'Inde. Il partit donc pour la Perse, le 15 mai 1722. Son épouse l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On descendit le Volga jusque à la ville d'Astrakan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caspienne, la mer Baltique et la mer Blanche; ouvrage achevé en partie sous le règne de son petit-fils. Pendant qu'il dirigeait ces ouvrages, son infanterie, ses munitions, étaient déjà sur la mer Caspienne. La cavalerie prit le chemin de terre, et franchit les montagnes du Caucase. Le tzar vogua environ cent lieues au midi d'Astrakan, jusqu'à la petite ville d'André-

hof. Il arriva bientôt à Derben, que les Persans et les Turcs appellent *Demir-Capi*, la Porte de Fer : elle est ainsi nommée parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du midi. C'est une ville longue et étroite, qui se joint par un bout à une branche escarpée du Caucase, et dont les murs sont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer, qui s'élèvent souvent au-dessus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient passer pour une merveille de l'antiquité : ils sont hauts de quarante pieds, et larges de six, flanqués de tours carrées, à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage, d'une antiquité reculée, paraît d'une seule pièce; il est bâti de grès et de coquillages broyés qui ont servi de mortier, et le tout forme une masse plus dure que le marbre : on peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable.

Néanmoins le gouverneur de Derbent, à l'approche de l'armée russe, ne voulut point soutenir le siége, soit qu'il crût ne pouvoir se défendre, soit qu'il préférât la protection du tzar Pierre à celle des deux princes rivaux, dont chacun d'eux s'efforçait de régner seul en Perse; il apporta les clefs d'argent de la ville et du château : l'armée entra paisiblement dans Derbent, et alla camper sur le bord de la mer.

Pierre ne put alors pousser plus loin ses conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles

provisions, des recrues, des chevaux, avaient péri vers Astrakan, et la saison s'avançait; il retourna à Moscou, et y entra en triomphe.

Au retour de cette expédition, le 18 mai 1724, le tzar fit couronner et sacrer, à Moscou, sa femme Catherine, en présence de la duchesse de Courlande, fille de son frère aîné, et du duc de Holstein qu'il allait faire son gendre. Dans la déclaration qu'il publia pour préparer les esprits à cet événement, il y spécifie les services rendus à l'état par Catherine: et surtout dans la guerre contre les Turcs, lorsque son armée réduite, dit-il, à vingt-deux-mille hommes, en avait plus de deux cent mille à combattre. Il n'était point dit dans cet ukase que la tzarine dût régner après lui, mais la cérémonie l'indiquait assez. D'ailleurs, le prince lui-même marchait devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa sous le nom de *Chevaliers de l'Impératrice*. Quand on fut arrivé à l'église, Pierre lui posa la couronne sur la tête; elle voulut lui embrasser les genoux, il l'en empêcha; et au sortir de la cathédrale, il fit porter le sceptre et le globe devant elle. La couronne enrichie de diamans d'une grosseur extraordinaire, que le tzar lui mit sur la tête, était surmontée par un rubis oriental, de la grosseur d'un œuf de pigeon, et le plus beau que l'on connaisse en Europe. La fête fût digne en tout d'un grand

prince. Pierre étalait dans les occasions d'éclat, autant de magnificence qu'il mettait de simplicité dans sa vie privée.

La robe de la tzarine avait été faite à Paris ; le baldaquin, le trône, la décoration de l'église, offraient la plus grande richesse : les seigneurs et les dames nommés pour la cérémonie, étaient superbement vêtus. Les fêtes du couronnement durèrent six semaines consécutives.

Mort du tzar Pierre premier.

Avant le couronnement de Catherine, Pierre s'était senti vivement incommodé de la maladie cruelle qui le tourmentait depuis long-temps, sans rien diminuer de son activité. Il alla prendre des eaux thermales qui le soulagèrent, et il se crut guéri, mais le mal n'était que pallié ; les douleurs reparurent bientôt, et les accidens s'aggravèrent au point qu'on le vit s'affaiblir sensiblement. Mais le génie de ce prince était toujours agissant, lors même que son corps se refusait à la plus légère fatigue ; il employait l'intervalle de ses douleurs à presser l'exécution de ses projets. Ce fut même dans cet état de langueur et de souffrance, qu'il voulut assister à la bénédiction des eaux sur la Néva (il était alors à Pétersbourg). On célèbre cette fête le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, ou le 17 selon notre calendrier. C'est ordinairement le

temps le plus froid de l'année ; ce qui n'empêche pas que toute la cour, le peuple, les soldats, n'assistent à la cérémonie sur la rivière, et qu'on n'y baptise des enfans. On fait un trou dans la glace, on récite de longues prières, et souvent beaucoup de soldats ont des membres gelés. Cependant le souverain assiste à cette cérémonie. Pierre, saisi par le froid, y gagna un gros rhume, suivi de la fièvre, dont la chaleur augmenta les accidens de sa rétention d'urine ; et dix jours après, la maladie déploya toute sa force. Malgré sa fermeté, la douleur lui arrachait des cris. « On voit en moi, dit-il à ceux qui l'entouraient, combien l'homme est un misérable animal ». Il demanda qu'on fît venir la princesse Anne, sa fille aînée, à qui il voulait dicter des choses importantes ; mais quand elle parut auprès de son lit, il avait perdu la parole ; son côté gauche était paralysé, et il tomba dans une agonie qui dura seize heures. La tzarine Catherine ne quitta pas son chevet durant trois nuits. Il mourut entre ses bras le 27 janvier (8 février, nouveau style) 1725, vers quatre heures du matin, âgé de cinquante-deux ans, et de son règne le quarante-troisième.

Il laissa trois princesses : Anne, fiancée au duc de Holstein ; Elisabeth et Nathalie : cette dernière, enfant de six ans, ne survécut que quelques jours

à son père : elle mourut de la douleur de l'avoir perdu.

Portrait et caractère de Pierre-le-Grand. Anecdotes relatives à ce prince.

Pierre, surnommé le Grand, avait une taille avantageuse, l'air noble, le regard rude, l'œil vif et animé, la démarche fière, un tempérament robuste, propre à tous les exercices et à tous les travaux ; son esprit était juste, et une sorte d'inquiétude le portait à tout entreprendre et à tout faire. Il est fâcheux qu'il n'ait pas eu une éducation soignée, et plus digne de son génie. Les compagnons que Sophie lui avait donnés pour le détourner des soins du gouvernement, et pour lui inspirer le goût du vin et des liqueurs fortes, n'avaient que trop bien secondé les vues ambitieuses de cette princesse : l'excès de la boisson enflamma le sang du jeune tzar, et porta le désordre dans ses nerfs ; il lui en resta un certain tic désagréable, qui altérait souvent les traits de son visage, surtout lorsqu'il se livrait à l'emportement de la colère, auquel il était fort sujet. Affable pour tout le monde, il conversait également avec un artisan et avec un général d'armée. Ce n'était point comme ne mettant aucune distinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut

plaire à tout le monde ; c'était un homme qui voulait s'instruire. Il n'était point difficile sur les plaisirs de la table. Il se piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats. Pierre était extrême dans ses travaux, dans ses plaisirs, dans sa vengeance et dans sa haine, et c'est avec raison qu'on reproche à sa mémoire de s'être déshonoré par des cruautés affreuses. Il n'y eut jamais d'homme plus emporté que Pierre-le-Grand, ni de plus impitoyable. Il sentait tout ce qu'on pouvait penser de lui à cet égard, et il se le reprochait avec amertume. « J'ai réformé ma nation, disait-il, et je n'ai pu me réformer moi-même ».

Le tzar dînant chez un marchand étranger, fut frappé des attraits de la femme de ce marchand, qui était extrêmement belle. Le prince tâcha de la séduire par des propositions éblouissantes, et voulut l'engager à abandonner son mari. Cette jeune personne, fidèle à la foi qu'elle avait jurée, résista aux offres du tzar ; mais craignant les suites de la passion que son souverain lui avait témoignée, elle résolut de se dérober pour toujours à ses regards : sans rien dire à personne, elle prit quelque argent, et disparut dès le soir même. Elle se réfugia dans un hameau qu'habitait sa nourrice, femme d'un bûcheron, qu'elle pria de la conduire dans la forêt où il travaillait, et où elle se fit construire une hutte. Sa nourrice lui

apportait chaque jour les vivres qui lui étaient nécessaires. Dès le lendemain de cette évasion, le tzar retourna dans la maison du négociant, et ne voyant point paraître l'intéressante bourgeoise, il ordonna qu'on la fît venir. Le négociant répondit en tremblant qu'elle l'avait quitté sans qu'il en sût le motif. Ce prince, irrité d'une réponse qu'il ne regardait que comme une défaite, fit faire des recherches exactes chez tous les parens de la belle fugitive, qui protestèrent unanimement qu'ils ignoraient ce qu'elle était devenue. Un an s'écoula avant qu'on en eût des nouvelles, et on la croyait réfugiée dans une contrée lointaine, ou périe par quelque accident, lorsqu'un colonel de la Garde la découvrit, en chassant dans la forêt où était sa cabane. Elle cherchait à s'éloigner quand il l'atteignit et la reconnut. « Rassurez vous, lui dit-il en l'abordant, vous n'avez rien à craindre, ni du tzar, ni de moi. On vous croit morte ou hors des terres de l'empire, et le tzar a formé une autre inclination ». Il lui proposa de la ramener chez ses parens, dont elle ferait le bonheur : elle accepta cette proposition, et emmena avec elle sa bonne nourrice.

Le colonel ne put garder le silence sur cette aventure. Catherine en fut informée, et voulut que cet officier vînt la raconter au tzar. Le prince, touché de tout ce que cette femme vertueuse avait souffert, résolut de réparer les peines qu'il lui

avait causées. Son mari était mort de chagrin pendant son absence. Catherine proposa de la marier au colonel; le tzar approuva cet hymen, fit des présens considérables aux deux époux, et assura une pension de trois mille roubles à la dame et à sa famille. La vertu est tôt ou tard récompensée des sacrifices qu'elle fait à la loi du devoir.

Si Pierre ne résistait pas à ses passions, elles ne lui faisaient pas du moins oublier ce qu'il se devait à lui-même. Il se levait en tout temps à quatre heures du matin; il s'habillait sans appeler ses valets-de-chambre. Un des grands plaisirs de ce prince était de donner des leçons de marine aux matelots russes, en leur faisant faire la manœuvre. Il allait souvent sur les ports pour s'entretenir de la marine avec les capitaines, les pilotes, les matelots étrangers, et vêtu aussi simplement qu'eux, il buvait et fumait avec eux comme leur égal. Il usait de la même familiarité avec les soldats et les particuliers qui se conduisaient bien.

Quelquefois il se renfermait dans l'étroite enceinte de sa maison (il fuyait le luxe des palais), et s'amusait à travailler au tour. Il était le meilleur tourneur de son empire, et l'un des meilleurs de l'Europe. On conserve, on admire un grand nombre de ses ouvrages. Chaque jour il sortait, et ne se servait jamais de carosse; tout le monde

pouvait l'approcher, lui parler. Souvent il allait à pied : en hiver, il se servait d'un traineau, et après la fonte des neiges, d'une cariole, espèce de cabriolet étroit, découvert et non suspendu. N'était-ce pas dire à ses sujets ? « Fuyez la mollesse et un vain éclat » ?

Au milieu de ses vastes projets, Pierre n'oubliait pas que le peuple veut des spectacles, et il lui en donnait dès qu'il s'en présentait une occasion. Il approuva la fête bizarre dont la princesse Nathalie, sa sœur, lui communiqua l'idée. Un nain de cette princesse devait épouser une naine de sa suite, elle voulut célébrer leur noce avec une magnificence burlesque. Elle fit faire deux carosses proportionnés à leur taille, qui furent traînés par des chevaux du Jutland de la plus grande espèce. Tous les nains de Moscou et de Pétersbourg furent invités à cette noce, et ils y vinrent au nombre de quatre-vingt-treize. On leur fit faire une marche pompeuse, ouverte par un char attelé de six chevaux, sur lequel les musiciens étaient placés ; venait ensuite le grand-maréchal de la cour, qui précédait les mariés, suivi de vingt-deux petits carosses, attelés de six chevaux, contenant chacun quatre nains. La marche était fermée par un détachement de dragons. Les nains mangèrent tous à une table, et la cour à une autre, dans la même salle. Le soir, les

princes et les princesses conduisirent les mariés dans la chambre nuptiale, et le reste de la nuit fut employé à un très-beau bal.

Pierre-le-Grand avait coutume, quand il voulait se réjouir en punissant quelqu'un, de dire à celui qu'il châtiait ainsi : « Je te fais fou » ; et celui à qui il donnait ce beau titre, était obligé, tant que cela plaisait au monarque, fût-il le plus grand seigneur de Russie, de porter une marotte, une jaquette et des grelots, et de divertir la cour, en qualité de fou de sa majesté tzarienne.

Dans ses fréquentes absences de sa capitale et de son empire, il se faisait représenter par le prince Fédor Romodanoski, et qu'il investissait de son autorité. Ce prince Fédor était un homme ignorant, dur, farouche, toujours prêt à punir, ne voyant que des coupables dans les malheureux qui étaient accusés, et bien propre, par sa rudesse, à servir d'épouvantail. C'était à cet homme capricieux et farouche que Pierre confiait une portion du pouvoir ; c'était à sa cruauté qu'il se reposait du soin d'abattre la fierté des nobles, et d'effrayer la nation par l'horreur des supplices ; c'était à lui, comme au souverain, qu'il rendait compte de ses campagnes ; c'était de lui qu'il recevait les éloges et de nouveaux grades : c'était lui qui récompensait, qui avançait les officiers ; enfin, c'était lui qui présidait, sous le titre de prince-césar, aux entrées triomphantes que les

troupes russes firent plusieurs fois dans la capitale.

Quand on demandait à ce prince-césar pourquoi il faisait donner la question à quelque malheureux qui paraissait peu coupable : « Il faut bien, répondait-il, qu'il soit coupable, puisqu'il est ici. » Il prononçait ses jugemens sans prendre l'avis de personne, et son mot favori était : « Sans appel. » Un mathématicien s'amusa un jour à calculer combien il y avait de briques dans un tas assez considérable. Romodanoski allait le condamner à mort comme sorcier, si Pierre, plus instruit, n'avait pas sauvé les jours de ce savant. Aussi bizarre dans sa vie privée que sévère dans ses arrêts, il avait dans ses appartemens un ours d'une grandeur démesurée, qui présentait une tasse pleine d'eau-de-vie, mêlée de poivre, à ceux qui venaient voir le maître de la maison. Si on refusait cette politesse, ou si l'on en était effrayé, on avait ses habits déchirés, et sa perruque arrachée par l'animal dressé à cette plaisanterie.

Bien différent de cet homme rustique, Pierre-le-Grand s'instruisit de presque tous les arts, et se perfectionna dans plus d'une science. En 1697, pendant son premier séjour en Hollande, il faisait, sous les yeux du célèbre anatomiste Ruisch, des opérations de chirurgie, qui, en un besoin, pouvaient le rendre utile à ses officiers ou à lui-même. Ce prince portait toujours sur lui deux

étuis, l'un d'instrumens de mathématiques, et l'autre de chirurgie. Il est certain, disent ses historiens, qu'il arracha les dents à plusieurs particuliers, et qu'il fit, en cette même année, la ponction à la femme d'un marchand, nommé Borst, qui était hydropique. A l'âge de vingt-quatre ans, il se faisait un plaisir de parler de ses connaissances dans l'hygiène (art de guérir) avec Tirmont, chirurgien habile, attaché à sa personne. Tirmont s'était acquis les bonnes graces de Pierre-le-Grand, au point qu'il vint un jour, pénétré de douleur, se jeter à ses pieds, et s'accuser d'un meurtre qu'il avait commis dans un moment d'ivresse. : il avait passé son épée au travers du corps d'un de ses domestiques. Pierre le releva, et lui dit en l'embrassant : « Ta douleur est juste, mais cependant il ne faut pas trop te chagriner. Je t'accorde ta grace ; demande pardon à Dieu, et prends soin de la veuve et des enfans, si le défunt en a laissés. » Tirmont fit une pension viagère à la veuve et aux orphelins. Cet habile homme mourut âgé de soixante - dix ans, laissant une femme encore jeune et jolie, héritière d'une fortune considérable. Cette femme qui, du vivant de son mari, était éprise d'un jeune chirurgien venu de Dantzick, bien fait et d'une belle figure, ne tarda pas à l'épouser. La fortune du jeune chirurgien lui tourna la tête ; il oublia ce qu'il était pour jouer le rôle d'un grand seigneur. Table ouverte, nombreux

domestiques, équipages, rien ne manquait de tout ce qui pouvait satisfaire sa vanité. Pierre-le-Grand, instruit d'un étalage si étrange, se forma une idée très-désavantageuse de l'orgueilleux Esculape. Se trouvant un jour à dîner chez un boïard qu'il honorait de son amitié, la conversation tomba sur le successeur de son cher Tirmont ; il envoya le chercher. Le chirurgien, richement habillé, monte dans un carrosse de parade, attelé de quatre chevaux, conduit par un cocher à moustaches et un postillon ; il arrive à l'hôtel où dînait le tzar. Pierre, affectant de ne pas le connaître, lui demanda depuis quand il était arrivé en Russie, et quels étaient son rang, sa condition. Il répondit qu'il était chirurgien par état, et médecin dans l'occasion. Alors le tzar lui fit plusieurs questions sur les opérations de son art : l'ignorant, qui ne put répondre à aucune, resta confondu. « Je m'aperçois, lui dit le monarque, que, loin d'être le digne successeur de l'habile Tirmont, tu n'es que le geai paré des plumes du paon. » Après avoir parlé de la sorte, il ordonna que sur-le-champ cet ignorant avantageux fît la barbe à une multitude de valets qu'on fit passer dans un autre appartement. Quand cette opération humiliante fut achevée, le barbier eut la permission de s'en retourner dans son carrosse de parade. Cette scène si désagréable pour sa vanité l'obligea peu de temps après à sortir de Russie avec son épouse et les débris de sa

fortune. Au bout de quelques années, un Russe rencontra ce mauvais chirurgien, devenu vivandier dans l'armée de Suède, et sa femme était réduite à faire le métier de blanchisseuse.

Que de vérités morales renferme cette anecdote, pour peu qu'on y fasse attention ! On y voit d'abord qu'il faut s'instruire à fond dans la profession que l'on exerce, surtout quand elle intéresse la santé et la vie des hommes, et qu'il ne faut point afficher un luxe étranger à son état. Les femmes y peuvent voir qu'elles ne doivent avoir que du mépris pour ces êtres superficiels, sans talent, sans modestie, sans mérite, et qui ne sont propres qu'à faire le malheur de celles qui s'en laissent charmer.

Après la paix glorieuse que Pierre I.er conclut enfin avec la Suède, en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les états de Russie lui déférèrent le nom de *Grand*, de *Père de la Patrie* et d'*Empereur*. Ces états étaient représentés par le sénat, qui lui donna solennellement ces titres, en présence des ministres diplomatiques. Celui de *tzar* signifiant la même chose qu'*empereur*, nous avons cru devoir l'adopter exclusivement dans cet ouvrage, comme distinguant davantage le sujet que nous traitons.

Pierre aimait à faire régner la justice, et punissait avec rigueur toutes les infractions à ses

lois. Un vévode (gouverneur) de Kargapol commettait des exactions dans le district qui lui était confié, et, entr'autres, il avait extorqué seize roubles, unique fortune d'un malheureux qui avait plusieurs enfans. Tout le monde murmurait contre l'exacteur, mais personne n'osait porter des plaintes contre un homme en place, à qui ces plaintes pouvaient être renvoyées : devenu alors juge dans sa propre cause, le coupable aurait pu se justifier lui-même, et punir ses accusateurs par le knout. Un homme, plus hardi que les autres, au risque de perdre la tête, vint porter des plaintes au tzar même contre le vévode. Pierre, étonné d'une pareille démarche, dit au dénonciateur : « Il faut que tu sois bien assuré de ce que tu avances, pour oser me faire une délation défendue par les lois. » Le tzar, pour se conformer à l'usage, fit arrêter cet homme, mais il envoya sur-le-champ à Kargapol une personne dont il était sûr, pour s'informer de la conduite du vévode. Tout le monde parla alors sans crainte : l'homme affidé du souverain découvrit une multitude d'exactions qui criaient vengeance; il en instruisit le monarque, qui fit relâcher le dénonciateur, et lui donna une récompense. Le coupable fut conduit à Pétersbourg, et Pierre ordonna au sénat de le juger. Le sénat examine, et ne sait quelle peine infliger au vévode. Pierre arrive, et demande si le coupable est condamné. On lui dit l'embarras où l'on se trouve.

« Mais mon Code, reprit le tzar, ne renferme-t-il pas des lois positives ? » On lui répond affirmativement ; mais on ajoute que la loi qui condamne le coupable à être pendu, paraît trop sévère pour un vol de seize roubles. « Eh bien ! dit le tzar, j'ordonne que le vévode soit écartelé, que ses membres soient coupés ensuite par morceaux, et qu'on en fasse passer un à chaque vévode, pour leur apprendre à être justes, à ne pas abuser de leurs commissions pour ôter le pain et la vie à mes malheureux sujets, qui ne peuvent se garantir de leur oppression. » L'arrêt fut exécuté sans délai.

Une des dames d'atours et favorite de Catherine avait encouru l'indignation du tzar ; elle fut condamnée à recevoir onze coups de knout, et à être exilée en Sibérie. La tzarine demanda la grace de cette dame, et le prince irrité la refuse avec emportement. Dans un accès de colère, il cassa une glace de Venise : « Tu vois, dit-il à la tzarine, qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière dont elle est sortie. » Il voulait sans doute faire une allusion cruelle à la première fortune de son épouse, et lui faire sentir sa dépendance. Feignant de ne le point comprendre, la tzarine lui dit avec douceur : « Vous avez cassé ce qui faisait l'ornement de votre palais, croyez-vous qu'il en devienne plus beau ? » Le tzar parut apaisé par cette ré-

ponse ; mais tout ce qu'il accorda, fut que la dame d'atours ne recevrait que cinq coups de knout, au lieu de onze.

Un jour, étant en chaloupe, Pierre s'emporta contre un sénateur qui avait osé le contredire fortement au sénat, et le saisissant dans ses bras, il allait le jeter dans la rivière : « Tu peux me noyer, dit le sénateur avec fermeté, mais ton histoire le dira. » Le prince se calme à ces mots, et le replace en silence sur le banc de la chaloupe.

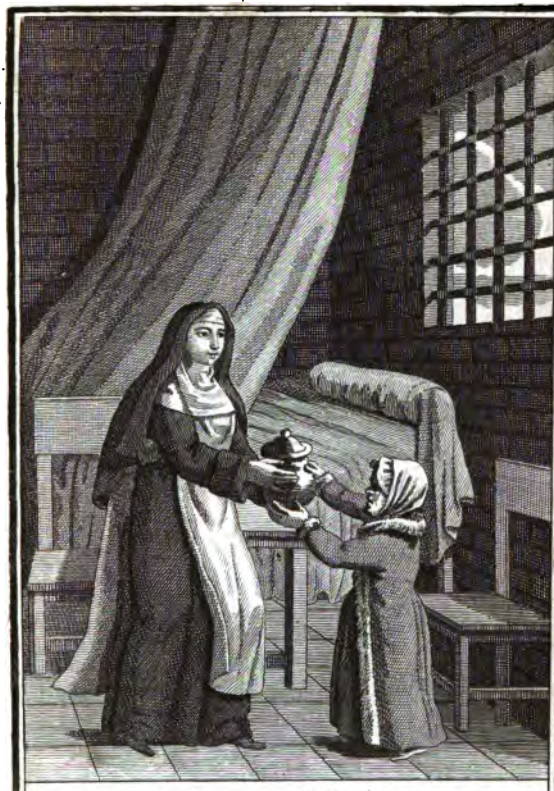
CATHERINE I.re

On ne savait point, à la mort de Pierre-le-Grand, qui le remplacerait sur le trône ; il laissait Pierre, son petit-fils, né de l'infortuné Alexis ; il laissait sa fille aînée, la duchesse de Holstein. Il y avait une faction considérable en faveur du jeune Pierre. Le prince Mentzicof, lié avec Catherine dans tous les temps, prévint tous les partis et tous les desseins. Pierre était près d'expirer, quand Mentzicof fit passer la tzarine dans une salle où leurs amis étaient déjà assemblés : on fait transporter le trésor à la forteresse, on s'assure des régimens des Gardes. Catherine tint un conseil secret avec ses amis et un secrétaire de confiance. Le ministre du duc de Holstein assista à ce conseil, et à son issue, la tzarine revint auprès de

son époux mourant. La plupart des sénateurs et des grands de l'empire étaient d'accord pour proclamer le jeune Pierre. Ils s'assemblèrent de grand matin au palais, avant que le prince Mentzicof s'y rendît. Tous généralement haïssaient ce prince. On mit des gardes à la porte de l'appartement où les sénateurs étaient assemblés. Mentzicof s'y présenta, mais on lui refusa l'entrée; il s'en retourna sans faire de bruit dans son palais, et envoya chercher le lieutenant-colonel des Gardes du régiment de Préobragenski; il le pria de lui amener au plus vite une compagnie des Gardes, ce que le lieutenant-colonel ayant fait, Mentzicof marcha droit au palais impérial, enfonça la porte de l'appartement où les sénateurs et les généraux étaient assemblés, et déclara Catherine tzarine et souveraine de toutes les Russies. Personne ne s'attendait à ce coup hardi de Mentzicof, et personne n'osa s'opposer à la proclamation. Les gardes, les sénateurs, les ministres, les principaux officiers de la première noblesse, etc., prêtèrent le serment de fidélité à Catherine, qui succéda paisiblement à son époux le jour même de sa mort.

Une action, qui fait peu d'honneur à la mémoire de Catherine, et qui pourrait faire soupçonner qu'elle eut beaucoup de part à la mort du tzarévitz Alexis, est la cruauté avec laquelle elle traita la tzarine douairière Eudoxie, première femme du tzar Pierre. A peine fut-elle investie

de la suprême puissance, qu'elle se hâta d'aggraver le triste sort d'une infortunée qu'elle ne pouvait regarder depuis long-temps comme sa rivale. Le comte Tolstoé, le même qui avait engagé Alexis à revenir de Naples, en lui persuadant que le tzar le traiterait avec la bonté d'un père, reçut ordre de Catherine de faire transporter Eudoxie dans la forteresse de Schlusselbourg, et de s'assurer qu'elle ne pourrait jamais rien entreprendre. Ce fidèle agent, bien fait pour une telle commission, exécuta avec la dernière rigueur les ordres dont il était chargé. Eudoxie se vit resserrée dans un cachot affreux, et pour lui faire plus cruellement sentir l'horreur de cette habitation, on congédia toutes les femmes et tous les domestiques qu'elle avait eus jusque-là pour compagnons de ses peines. On les remplaça par une seule naine vieille et infirme, et qui par conséquent lui devenait plus à charge qu'utile. Alors, la veuve d'un puissant monarque se vit réduite, dans ses propres états, à la nécessité de remplir les plus vils emplois, soit pour entretenir quelque propreté dans la chambre qu'elle habitait, soit pour blanchir son linge, soit pour préparer sa nourriture. Craignant même que, dans l'abattement où sa position devait la plonger, la religion ne raffermît son ame contre les maux qu'elle éprouvait, on lui refusa l'assistance d'un prêtre, qu'elle demandait avec instance pour lui administrer les sacremens de l'Eglise.



Indigne traitement fait à la Princesse Eudoxie.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Catherine ne jouit pas long-temps du plaisir de tourmenter une princesse que ses malheurs auraient dû lui rendre respectable. Dès le milieu de l'année 1726, elle tomba dans un état de langueur et de dépérissement dont les médecins ne reconnurent pas tout de suite la cause. Les approches de la mort redoublant le trouble et les angoisses de son ame, car on n'est tranquille, à ses derniers momens, qu'après avoir pratiqué la vertu, elle nomma pour lui succéder, par son testament, le fils d'Eudoxie et d'Alexis, petit-fils de Pierre I.er; si ce prince mourait sans enfans, elle voulait que la couronne passât à la princesse Anne, sa fille aînée, épouse du duc de Holstein, et à sa postérité. Après Anne, était nommée la princesse Elisabeth, et enfin Nathalie, fille du tzarévitz Alexis. Les noces du duc de Holstein et de la princesse Anne avaient été célébrées avec une grande magnificence.

Le mal de Catherine augmentant d'une manière sensible, on reconnut enfin qu'il était occasionné par un abcès aux poumons. Les remèdes ne produisirent aucun effet; elle expira le 17 mai 1727 (n. s.). Elle était âgée de trente-huit ans et quelques mois, et elle avait régné un peu plus de deux ans.

On prétend qu'elle ne savait ni lire ni écrire; elle faisait signer son nom par une de ses dames d'honneur. Mais elle n'en eut pas moins l'ame

grande et beaucoup d'esprit naturel. Elle sentit qu'elle devait adopter en tout la façon de penser de son époux, et imiter la conduite qu'il avait tenue à l'égard de la Russie. Elle termina plusieurs ouvrages qu'il avait commencés, et mérita d'être associée à la gloire de son époux.

PIERRE II ALEXIÉVITZ.

Pierre II, dont le père avait péri si misérablement, était le seul prince qui restait du sang des Romanof. Catherine, qui le destinait à être son successeur, prit un soin particulier de son éducation, et le fit déclarer *grand-prince* de Russie, titre que nous changeons en celui de *grand-duc*. Dès le lendemain du décès de Catherine, Pierre II fut généralement reconnu tzar. Il n'était âgé que de onze ans lorsqu'il monta sur le trône. En vertu du testament qui l'y avait appelé, il devait, jusqu'à sa seizième année, régner sous la tutelle d'un conseil de régence, composé des princesses Anne et Elisabeth, du duc de Holstein, du prince Mentzikof, et de cinq sénateurs. Mais aussitôt que Pierre eut été proclamé, Mentzikof tira ce prince du palais impérial, et le conduisit dans le sien, pour empêcher les grands d'approcher du souverain sans une permission qu'il se permettait d'accorder ou de refuser. Le conseil

de régence ne fut assemblé qu'une fois, seulement pour avoir sa signature.

Rappel de la tzarine Eudoxie.

Il est d'usage en Russie qu'à chaque changement de règne le nouveau souverain brise des fers et rappelle de l'exil les personnes proscrites sous le règne précédent. Indépendamment de cet usage, la nature réclamait dans le cœur de Pierre II la liberté de la tzarine Eudoxie, son aïeule, et le rappel des parens et des alliés de cette princesse qui étaient exilés. Ces graces furent accordées à l'instigation de quelques membres du conseil. Quoique ce rappel ne plût pas à Mentzicof, il n'osa pourtant pas s'y opposer ouvertement : affectant de changer tout-à-coup de principes, cet implacable ennemi d'Eudoxie, qui l'avait poursuivie avec tant d'acharnement, voulut paraître l'instrument de sa délivrance, et la rapprocher du trône, dont il n'avait cessé de l'éloigner sous les règnes précédens. Il lui dépêcha deux gentilshommes, dont l'un était son proche parent, pour lui annoncer l'élévation de son petit-fils, et pour lui demander de vouloir bien consentir au mariage du jeune tzar avec une de ses filles. C'est ainsi qu'il fit céder sa vengeance à son ambition. Eudoxie, qui avait supporté ses malheurs avec tant de courage et de constance, pensa succom-

ber aux mouvemens de surprise et de joie occasionnés par cette nouvelle surprenante : elle ne put d'abord s'exprimer que par des larmes ; la multitude des sensations qu'elle éprouvait à la fois, la rendit comme insensible pendant quelques instans ; revenue de ce premier saisissement, elle goûta toute l'ivresse d'être sur le point de jouir de la liberté, bonheur dont elle se croyait privée pour toujours. Elle sortit de son cachot pour aller occuper, à son choix, les appartemens qui lui étaient préparés à Moscou et à Pétersbourg. Elle choisit Moscou, et, en attendant l'arrivée de son petit-fils, elle fixa son domicile dans le couvent destiné aux veuves des souverains et aux princesses du sang. Ce fut là qu'Eudoxie reçut les hommages des grands et de toute la noblesse de la ville et des environs. Ce qui dut la flatter davantage, c'est qu'elle fut déclarée innocente de tous les crimes dont l'avait accusée son époux. On augmenta sa pension, qui fut portée jusqu'à soixante mille roubles, qu'on lui paya toujours exactement jusqu'à sa mort.

Disgrace et exil en Sibérie du prince Mentzicof.

La fortune se préparait à donner un autre exemple de ses caprices. L'ambition de Mentzicof, jamais satisfaite, lui faisait désirer sans cesse

de nouvelles richesses et de nouveaux honneurs. Il ne prétendit pas moins que de marier sa fille aînée à son souverain, et Nathalie, sœur de Pierre II, à son fils. Il éloigne de la cour, il exile en Sibérie tous ceux qui pouvaient s'opposer à ces alliances si disproportionnées. Il tourmente le duc de Holstein et son épouse, et les oblige à quitter la Russie à force de les abreuver de dégoûts. Ne craignant plus d'éprouver d'obstacle, il fiança sa fille à Pierre II avec beaucoup d'éclat, en présence du sénat et de toute la cour, dans l'hôtel du ministre de Vienne, le 6 juin (17) 1727, un mois après la mort de Catherine.

Il se flattait, et comme beau-père du tzar, et comme vicaire-général de l'empire, d'être parvenu au comble des grandeurs. Mais c'était directement à ce haut point d'élévation que l'attendait la fortune. Un enfant, dont Mentzicof n'avait garde de se méfier, entreprit de renverser ce colosse de puissance et d'orgueil, et y réussit. Non seulement il était défendu d'approcher de Pierre II sans la permission expresse de Mentzicof, il avait encore eu la précaution de ne placer auprès du souverain que des personnes dont il se croyait sûr, parce qu'elles lui étaient redevables de toute leur fortune. Mais comme il avait persécuté les principales familles de Russie, parmi ceux qui approchaient du souverain, il s'en trouvait plusieurs qui voyaient avec peine leurs parens flétris et dé-

pouillés, et qui saisirent l'occasion de faire savoir au tzar le despotisme et la tyrannie du premier ministre. Le jeune prince Ivan Dolgorouki, favori du tzar, qui l'accompagnait presque tous les jours à la chasse, tandis que Mentzicof s'occupait des affaires de l'état, entreprit de faire entendre à son maître la voix de la vérité. Il commença par lui promettre de l'instruire journellement de la conduite de son tuteur, et le supplia de lui garder le secret, et de dissimuler jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion de faire éclater sa juste colère. Pierre s'engagea sans peine à la dissimulation qui lui était recommandée, et fut fidèle à sa promesse. Il ne tarda pas à trouver l'occasion de lui témoigner son mécontentement, et de lui faire soupçonner que sa disgrace ne tarderait pas à éclater. La communauté des maçons de Pétersbourg fit un présent de 9,000 ducats au jeune tzar, qui voulut en faire un cadeau à sa sœur. Il lui envoya cette somme par un de ses gentilshommes; celui-ci rencontra en chemin le prince Mentzicof, qui lui demanda où il allait porter cet or. Le gentilhomme le lui dit. Mentzicof répliqua : « Le tzar est trop jeune encore pour savoir l'usage qu'il faut faire de l'argent; portez cette somme dans mon cabinet, je trouverai l'occasion de lui en parler. » Le gentilhomme qui savait combien il était dangereux de s'opposer aux volontés de Mentzicof, ne manqua pas de lui obéir. Le lendemain, la

sœur du tzar vint rendre visite à son frère, selon sa coutume ; après quelques propos, Pierre lui demanda si le présent qu'il lui avait fait la veille ne méritait pas un remercîment? La princesse répondit qu'elle n'avait rien reçu. Le tzar fort étonné de cette réponse, fit appeler le gentilhomme, et lui dit qu'il voulait savoir ce qu'étaient devenus les ducats destinés à la princesse. Le gentilhomme s'excusa sur ce que Mentzicof lui avait ordonné de les porter dans son cabinet. Le prince, irrité contre son ministre, l'envoya chercher sur-le-champ, et lui demanda d'un ton menaçant pourquoi il avait eu l'audace d'empêcher ce gentilhomme d'exécuter ses ordres? Mentzicof, qui n'était pas accoutumé à entendre le jeune prince lui parler de la sorte, en fut frappé comme d'un coup de foudre; il répondit d'un ton fort humble, que l'état manquait d'argent, et que, le trésor étant épuisé, il s'était proposé ce jour même de remettre une note à sa majesté tzarienne, sur la manière dont les neuf mille ducats pouvaient être utilement employés; et il ajouta : « Si pourtant votre majesté l'ordonne, je ferai non seulement remettre à la princesse l'argent qu'elle lui destinait, mais encore un million de roubles de ma propre caisse.» Le tzar ne se contenta pas de cette réponse, il frappa du pied, en s'écriant : « Je t'apprendrai que je suis le maître, et que je veux être obéi. » Il lui tourna le dos en achevant ces paroles, et se

retira dans son cabinet; mais Mentzicof le suivit, et parvint à l'apaiser à force d'humiliations et de prières.

Cette trève ne fut pas de longue durée. Les ennemis de Mentzicof aigrirent de nouveau l'esprit du monarque contre le premier ministre. Pétershof, bâti par Pierre I.er, est un château de plaisance dans une situation assez riante pour le climat. Il n'est éloigné de Pétersbourg que de cinq ou six de nos lieues. Ses magnifiques jardins ont été faits d'après ceux de Versailles; et les environs sont peuplés de gibier. Mentzicof y mena son royal pupille pour qu'il y goûtât, pendant quelques jours, le plaisir de la chasse. Les puissans ennemis de ce premier ministre regardèrent cette circonstance comme très-propre à favoriser leur dessein. La principale difficulté consistait à engager le tzar à tromper la vigilance de son tuteur, qui ne le perdait pas de vue, et à s'échapper de ses fers. Le jeune Dolgorouki sentit que c'était à lui à dissiper leur embarras. Depuis que Pierre II l'avait pris en amitié, il couchait habituellement dans la chambre du prince. Il s'offrit à remettre le tzar sous la garde du sénat. La nuit prise pour l'expédition arriva. Le jeune Dolgorouki attendit avec impatience que les officiers de la chambre se fussent retirés, et dès qu'il jugea tout le monde enseveli dans le sommeil, il se leva, s'approcha du lit du monarque, et lui proposa de se délivrer

par une prompte fuite de l'esclavage où on le retenait. Le prince y consentit avec empressement. Aidé de son favori, il s'échappa par la fenêtre, si doucement et avec tant d'adresse, que la garde qui veillait à la porte de son appartement, n'entendit pas le moindre bruit. Ils traversèrent les jardins à grands pas, et rencontrèrent à l'une des petites portes un grand nombre de seigneurs qui les attendaient, comme on en était convenu. On ne jugea pas à propos de s'arrêter en chemin. On marcha tout de suite à Pétersbourg où le tzar entra triomphant.

Mentzicof fut réveillé par la nouvelle de cette évasion. Il frémit du coup qui lui était porté, mais il se flatta bientôt de le repousser et d'en tirer une vengeance éclatante. Rempli de ces douces espérances, il partit en hâte pour Pétersbourg, où en arrivant on lui annonça l'étendue de son malheur. Il vit avec douleur toutes les gardes changées, et la garnison renforcée et sous les armes. Incertain du parti qu'il devait prendre dans cette extrémité, il prit le chemin de son palais; il ne trouva plus sur son passage ces flots de courtisans qui s'empressaient autour de lui, l'orage les avait déjà dispersés. A peine fut-il entré dans son palais, qu'il le vit environné d'un gros de grenadiers. L'officier qui le commandait, pénétra bientôt jusqu'à lui avec un détachement, et lui ordonna les arrêts de la part du tzar. Il se flatta

encore que, s'il pouvait voir son prince, il reprendrait aussitôt son autorité; il en demanda la permission, comme font tous les favoris disgraciés, mais la seule réponse qu'on lui fit, fut un ordre de partir le lendemain avec sa femme et ses enfans pour Raninbourg, ville qu'il avait fait bâtir dans le gouvernement de Véronèje. Ce lieu d'exil lui fit espérer qu'il serait traité avec douceur, et qu'il pourrait un jour rentrer en grace. Il se confirma dans cette idée, quand on lui dit qu'il était le maître d'emporter avec lui ses effets les plus précieux, et de se faire suivre par un aussi grand nombre de domestiques qu'il le jugerait à propos. Il passa le reste du jour et de la nuit à faire les arrangemens nécessaires pour son voyage. Il partit de son palais le lendemain en plein jour; ses ennemis l'avaient ordonné ainsi, afin de lui causer la douleur de servir de spectacle au peuple. Sa marche était composée de ses carrosses les plus magnifiques; il était avec sa famille dans le plus brillant. Ses équipages, hommes, chevaux et bagages, formaient une suite si nombreuse et si leste, qu'au milieu de ce cortége il ressemblait plutôt à un illustre guerrier honoré du triomphe, qu'à un criminel qu'on traînait en exil. C'est avec cette pompe qu'il traversa Pétersbourg. Il affecta de saluer à droite et à gauche tout le monde qui était aux fenêtres, et si, au milieu des flots du peuple accouru de toutes parts, il démêlait quelqu'un

qu'il avait eu occasion de connaître plus particulièrement, *adieu*, lui criait-il, en le nommant par son nom. On ne manqua pas de lui faire un crime à la cour du train qui l'accompagnait dans sa retraite ; il avait à peine fait deux lieues, qu'il fut joint par un second détachement. L'officier qui le commandait, était chargé de la part du tzar de lui reprendre les ordres de Russie, et ceux dont les puissances étrangères l'avaient honoré. « Les voici, répondit-il, reprenez ces témoins de ma folle vanité : je les ai tous rassemblés dans ce coffret, parce que je ne doutais pas qu'on commençât par m'en dépouiller. » La commission de cet officier ne se bornait pas à cela ; il lui déclara qu'il fallait descendre de carrosse, et monter, ainsi que sa femme et ses enfans, sur des chariots que le détachement avait amenés. « Je suis préparé à tout, répondit-il, faites votre charge, plus vous m'ôterez, moins vous me laisserez d'inquiétudes. Il mit en même temps pied à terre, et monta sur un petit chariot couvert, avec un air de tranquillité qui attendrit l'officier et sa troupe. On fit reprendre la route de Pétersbourg à ses équipages et à ses domestiques, et il continua la sienne. Sa femme et ses enfans furent mis sur de semblables chariots, mais séparément. Ce n'était que par hasard qu'il les apercevait, on lui avait interdit la consolation de s'entretenir avec eux : quand l'occasion s'en présentait, il la saisissait pour les exhorter à cé-

der à l'orage sans se laisser abattre; et la religion, qui est d'une grande ressource dans les adversités, lui fournissait des raisons pour fortifier leur courage. C'est ainsi que le prince Mentzicof arriva à Raninbourg. Il croyait y couler des jours tranquilles; mais quoique éloigné de deux cent cinquante lieues de la cour, il en parut trop près à ses ennemis. Ils craignirent tout de ses intrigues et de celles des créatures que la fortune lui avait faites. Ils le firent condamner à passer le reste de ses jours, lui et sa famille, à Bérézof, sur les frontières les plus reculées et les plus froides de la Sibérie, et à plus de quinze cents lieues de la cour. Avant son départ pour ce lieu horrible, on le dépouilla des riches habits qu'il avait portés jusque-là, on lui en fit prendre un pareil à celui que portent les paysans moscovites; sa femme et ses enfans furent aussi revêtus de ces tristes uniformes de la misère : c'étaient des robes de bure, et par-dessus de mauvaises pelisses. On couvrit leurs têtes de bonnets faits de peau de mouton. Il soutint ses malheurs avec une fermeté admirable, et parut plus grand au comble de l'infortune, que lorsqu'il était le plus puissant seigneur de la Russie. Son épouse, qui était devenue aveugle à force de pleurer, mourut avant d'être parvenue au lieu de son exil. En partant de Tobolsk, capitale de la Sibérie, toujours bien escortés, on les mit sur un chariot découvert qui n'était tiré que par un seul

cheval, et quelquefois par des chiens. Ils furent cinq mois à aller de la capitale de la Sibérie à Bérézof, et pendant ce pénible voyage, ils furent exposés à toutes les inclémences des saisons, extrêmement rigoureuses dans ces contrées. On assigna à Mentzicof six roubles par jour (trente francs); cette somme modique suffit non seulement à ses besoins, à ceux de sa famille et de quelques domestiques, mais il fit des épargnes qu'il employa à la construction d'une église à laquelle il travailla lui-même la hache à la main. Il mourut en 1729, d'une attaque d'apoplexie. Son fils et sa fille furent rappelés sous le règne suivant : l'aînée, qui avait été fiancée à Pierre II, mourut dans la Sibérie. Ces deux derniers rejetons du prince Mentzicof se rendirent à Moscou où la cour était alors. A peine les aurait-on reconnus, si on n'avait pas été prévenu de leur arrivée; leur taille s'était développée avec grace, les traits, surtout ceux de la sœur, étaient devenus plus agréables : on ne reconnaissait pas des changemens moins considérables dans leurs cœurs et dans leur esprit. La mauvaise fortune les avait corrigés de cette bonne opinion de soi-même, de ces airs de hauteur dont il est si difficile de se défendre au sein de la prospérité. Au retour de leur exil, tout le monde eut à se louer de leur douceur et de leur modestie.

Décès de Pierre II.

Les Dolgorouki, après avoir renversé le prince Mentzicof, le remplacèrent dans la faveur du jeune souverain, et partagèrent entre eux ses titres, ses honneurs, ses richesses, sans prévoir qu'ils pouvaient à leur tour être précipités du faîte des grandeurs. Pierre vit la princesse Dolgorouki (1), sœur de son favori; il fut enchanté de ses graces, de la beauté de sa physionomie, de l'élégance de sa taille, et de l'éducation qu'elle paraissait avoir reçue : il en devint éperdument amoureux, et résolut de l'épouser. Il déclara en plein conseil ses intentions à cet égard. Le 30 novembre 1729, on procéda solennellement aux fiançailles. La princesse fut amenée avec pompe dans les équipages de la cour, et l'archevêque de Novogorod bénit les deux futurs époux. Le 18 janvier 1730 était le jour où le jeune monarque devait être déclaré majeur, et celui qu'on avait fixé pour la célébration de son mariage. Pendant l'intervalle, il y eut des fêtes et des réjouissances à la cour. La veille de son mariage, Pierre II tomba malade de la petite vérole, et mourut le 29 janvier (v. s.), à l'âge de seize ans, après avoir régné deux ans et neuf mois.

---

(1) Dans le nord on donne aux jeunes personnes les titres de leurs familles.

Eudoxie, son aïeule, dont il avait brisé les fers, ne tarda pas à le suivre au tombeau : elle ne put survivre à ce dernier coup de la fortune.

ANNE IVANOVNA.

Le lendemain du décès de Pierre II, le conseil souverain, les principaux boïards, les généraux, le senat s'assemblèrent dans une salle du palais du Kremlin. Un prince Galitzin parla un des premiers : « Puisque la ligne masculine des Romanof, dit-il, s'est éteinte avec Pierre II, et que la Russie a beaucoup souffert du despotisme de Pierre I.er, il faut limiter ce pouvoir énorme par de bonnes lois, et ne conférer la souveraineté qu'à des conditions avantageuses à la nation. » Alors un Dolgorouki proposa la duchesse de Courlande pour souveraine, par préférence à sa sœur aînée, la duchesse de Mecklenbourg, qui se trouvait à Moscou, et qui avait quitté son époux dès 1719, pour se rendre en Russie. Il ajouta que, puisque la couronne passait aux femmes, il était juste de préférer une des filles du tzar Ivan V, frère aîné de Pierre I.er, à celle de ce dernier tzar; que, quoique la duchesse de Mecklenbourg fût l'aînée, il fallait considérer qu'elle était mariée à un prince étranger, au lieu que la duchesse de Courlande, qui était veuve, et n'était âgée que de trente ans,

pouvait se marier, et donner des héritiers à la Russie. D'après ces raisons, toutes les voix se réunirent en faveur de la princesse Anne, et on lui envoya une députation à Mittau, ville où elle avait fixé sa résidence.

Elévation inouie de Biren, et catastrophe affreuse des princes Dolgorouki.

Malgré la promesse qu'elle avait faite de ne point appeler en Russie son favori, Jean-Ernest Biren ou Biron, Anne ne tarda point à le mander auprès d'elle. Ce favori se montra triomphant à la cour de la nouvelle tzarine, et eut l'air d'insulter aux boïards, aux grands auxquels il faisait ombrage, et dont il se proposait de se venger. Cet homme, qui fit une fortune si étonnante, était petit-fils d'un piqueur des écuries d'un duc de Courlande. Pendant les deux premières années du règne d'Anne, il feignit de ne vouloir se mêler de rien, mais ensuite il gouverna despotiquement. Un ministre de l'empereur d'Autriche, qui détestait Biren, avait coutume de dire : « Quand Biren parle aux chevaux ou qu'il parle d'eux, il parle en homme; mais quand il parle aux hommes, il parle en cheval. » Cet homme, qui n'aurait jamais dû se flatter qu'il gouvernerait un grand empire, obtint le titre de comte, la place de grand-chambellan, qu'avait occupée Ivan Dolgorouki, fut décoré du cordon bleu de Saint-André, et devint

même duc de Courlande en 1737. Croirait-on qu'il portait ses vues jusque sur le trône de Russie? Mais la bassesse de sa naissance n'aurait point fait murmurer contre les dignités dont il fut revêtu et la haute puissance à laquelle il parvint, s'il les avait achetées par quelques vertus, et s'il n'avait toujours montré une ame vindicative et sanguinaire. Il est presque impossible de compter les infortunés qui périrent dans les supplices, ou furent relégués dans les déserts de la Sibérie : on prétend que le nombre des exilés se monta à plus de vingt mille.

La rivalité des Dolgorouki lui paraissait la plus dangereuse : aussi ce fut par cette famille qu'il commença l'essai de sa tyrannie. Ils furent accusés vaguement de prétendus crimes; mais le véritable grief, dont on ne parla pas, était d'avoir voulu restreindre la puissance de la tzarine. Ils furent jugés coupables du crime de lèse-majesté au premier chef, mais la tzarine leur fit grace de la vie. La princesse Catherine fiancée à Pierre II, fut renfermée dans un couvent : plusieurs des Dolgorouki furent exilés dans les contrées les plus affreuses de la Sibérie : on prétend que l'un d'eux eut sa misérable cahutte peu éloignée de celle de Mentzicof, dont il avait causé le désastre ; exemple terrible des vicissitudes de la fortune, si fréquent dans l'histoire de la Russie, et dans toutes les histoires du monde!

Mais les infortunes des Dolgorouki n'étaient

point encore à leur comble. Après huit ans d'un exil rigoureux, ils parurent à la veille de jouir d'un meilleur sort; et c'était au contraire l'instant marqué pour achever leur perte. La tzarine avait besoin d'un négociateur habile; elle résolut d'envoyer en Angleterre le prince Serguei Dolgorouki, diplomate habile, et qui avait donné des preuves de son intelligence dans plusieurs cours. Biren n'avait pu empêcher ce rappel; il fait élever contre ce prince et contre toute sa famille une nouvelle accusation. Au lieu de partir pour Londres, l'ambassadeur désigné fut conduit comme un criminel à Novogorod, où l'on avait amené les autres princes de cette maison. Biren avait dicté l'arrêt funeste et inique; toute justification leur fut interdite; on les déclara tous coupables. Les princes Vasili et Ivan, qui avaient eu le plus de crédit, furent roués vifs, deux autres écartelés, et trois autres eurent la tête tranchée. « Une des plus anciennes et des plus illustres maisons de la Russie, « dit un historien, est presque entièrement détruite, comme on aurait fait périr une bande « d'infâmes scélérats. »

Anecdote extraordinaire concernant Jean-Ernest Biren, avant son élévation.

Nous acheverons le récit des particulatités du règne de la tzarine Anne, après avoir rapporté l'anecdote vraiment curieuse relative à Biren, à

l'époque où il était loin d'être comblé des faveurs de la fortune. Son père le destinait à la profession de notaire. Il avait acquis toutes les qualités qu'elle demande, lorsque, s'ennuyant du séjour d'une petite ville, il eut occasion d'offrir ses services au baron de Goërtz, qui avait été forcé de s'y arrêter, par la mort imprévue de son secrétaire. Le jeune Biren se présenta d'assez bonne grâce pour faire agréer sa personne et ses talens. Il suivit le baron à Stockholm, où l'intelligence qu'il avait de diverses langues, et sa facilité à lire et à copier toutes sortes de caractères, le rendirent aussi utile qu'il l'avait fait espérer. Malheureusement, dans l'usage où il était, depuis son enfance, de manier de vieux contrats, la plupart en parchemin, il s'était fait une habitude, en écrivant, d'en tenir toujours quelqu'un entre ses lèvres, et de les mordre et de les sucer. Quelque désagréable qu'on puisse s'en figurer le goût, il était parvenu insensiblement à s'en faire une sorte de plaisir. Combien de jeunes gens contractent cette mauvaise habitude, dont les suites peuvent devenir funestes ! Ce penchant, changé en une véritable passion, engageait Biren à n'être jamais sans quelque morceau de vieux vélin, qu'il coupait proprement pour les ronger ; et, comme ses occupations le mettaient continuellement au milieu de quantité de papiers, il trouvait aisément de quoi se satisfaire.

Un jour qu'il avait été retenu dans le cabinet du baron de Goërtz, pour quelque expédition d'importance, son appétit pour le parchemin lui fit découvrir une pièce enfumée, qui était au coin d'une table, et ne portant pas plus loin ses réflexions, il la prit entre ses dents, avec l'envie néanmoins de se borner à la sucer, pour en tirer comme le parfum. Mais dans l'attention qu'il avait à son travail, le goût du plaisir lui fit oublier ce qu'il devait craindre. Ce ne fut qu'après trois ou quatre heures d'application, que, revenant à lui-même, il aperçut non-seulement qu'il avait toujours le même vélin à la bouche, mais que, l'ayant mâché si long-temps avec aussi peu de ménagement que de réflexion, il l'avait défiguré jusqu'à lui faire changer de forme. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant hâté de l'ouvrir, pour démêler ce qu'il contenait, il le reconnut, à quelques restes de caractères presque effacés, pour une pièce extrêmement importante, qui faisait la matière d'un différend fort échauffé, au sujet de la Livonie, entre le roi de Suède et le tzar Pierre. Il se crut perdu sans ressource : son esprit ne lui présenta rien qui fût propre à l'excuser ; tout le portait au désespoir, lorsque le baron de Goërtz entra. Il le trouva avec cette fatale pièce à la main, et crut voir dans ses yeux et sur son visage des témoignages extraordinaires d'embarras. La seule curiosité suffisait pour lui faire approfondir ce mystère;

Mais que devint-il, lorsqu'ayant jeté les yeux sur la pièce, il découvrit à plusieurs marques que c'était ce qu'il avait alors de plus nécessaire et de plus précieux ! Le premier mouvement de sa colère ne lui permettant de rien examiner, de rien entendre, il ne douta point que ce ne fût une trahison de son secrétaire, qui s'était laissé gagner par le ministre de Russie; et sur-le-champ il l'accabla de reproches et le fit conduire dans une étroite prison. Quoiqu'avec un peu de liberté pour réfléchir sur son malheur, Biren n'y trouvât rien qui le rendit véritablement coupable, les apparences étant de nature à ne pouvoir jamais être éclaircies, il conçut que sa perte était certaine. Déjà il pensait moins à se justifier qu'à se préparer à la mort. Cependant comme l'aveu des circonstances de sa faute ne pouvait lui être nuisible, il était résolu de les raconter simplement, au risque de ne pas trouver dans ses juges beaucoup de disposition à le croire sincère. On ne tarda guère à l'interroger. Quatre des plus graves sénateurs de Stockholm lui reprochèrent son crime, et le pressèrent de confesser les intelligences qu'il entretenait avec les Russes. Il ne leur répondit que par une courte relation qu'il leur fit, les larmes aux yeux, de la manière dont il s'était accoutumé à mâcher de vieux parchemins. Quelque faiblesse qu'il y eût dans cette défense, l'air dont il la prononçait fit impression sur l'un des vieux sénateurs,

qui avait assez d'expérience pour démêler la droiture de l'innocence d'avec la ruse et les détours du vice. S'attachant de plus en plus à l'examiner, il remarqua que, tandis qu'on écrivait sa déposition, et livré tout entier aux demandes qu'on lui adressait, et au soin d'y répondre, il ne laissait pas d'avancer la main par intervalle, vers l'écritoire qui était sur la table, d'où il tirait de petits lambeaux de vieux parchemin dont elle était doublée, et que, par un mouvement tout naturel, il les portait à sa bouche. Cette observation fit trouver plus de vraisemblance au sénateur dans le récit de Biren. Il lui fit diverses questions sur sa naissance et la force de son habitude. Il demanda des détails et des preuves. Heureusement l'accusé en avait de présentes dans un grand nombre de petits rouleaux de parchemin, qu'il tira de ses poches. Leur forme, des indices irrécusables, tout s'accordait avec l'idée qu'il en avait fait prendre. Le sénateur devint son défenseur autant que son juge. D'autres informations qu'on fit sur sa conduite et ses liaisons, ayant achevé d'établir son caractère, le baron de Goërtz fut le premier à solliciter sa liberté et sa grâce.

Cependant, soit que le baron craignît que sa faiblesse ne l'exposât à quelque nouvel embarras, soit que l'éclat d'une telle aventure l'eût dégoûté des services de son secrétaire, il le congédia, après l'avoir honnêtement récompensé. Il y avait peu

d'apparence qu'un jeune homme, rejeté par le ministère, pût trouver d'autres occasions de s'établir dans la Suède. Biren prit le parti de la quitter, et de repasser en Courlande, où son aventure n'était pas connue, et il s'attacha au premier homme d'affaires qui voulut l'employer. La fortune, qui semblait le conduire par la main, l'adressa au receveur-général de Mittau, livré au plaisir, et qui cherchait depuis long-temps un écrivain ou copiste habile sur lequel il pût se reposer de la fatigue de son emploi. Avec beaucoup d'esprit et d'assiduité, le nouveau secrétaire fit bientôt reconnaître en lui tous les talens qu'on désirait. Il se fit aimer de son maître, mais il n'était pas guéri de l'habitude qui avait ruiné sa fortune en Suède. Le receveur ayant un jour fini ses comptes, revint muni d'une quittance signée de la main du duc de Courlande ; et, la regardant comme une pièce d'autant plus importante, que ses ennemis s'étaient déjà prévalus de ses inclinations au plaisir, pour l'accuser de dissipation et de mauvaise foi, il la remit à son secrétaire, en lui recommandant de la conserver avec soin. Ce papier n'avait point les qualités qui pouvaient piquer son ancien goût pour le parchemin, ce ne fut que distraction et force d'habitude qui le portèrent à le mettre entre ses lèvres ; d'ailleurs quelques années d'intervalle avaient affaibli l'impression de sa première disgrace. Quoi qu'il en soit, il exposa malheureuse-

cruauté qui coûta la vie à tant de personnes. Le bruit des bonnes qualités qu'on découvrit alors en lui, alla bientôt jusqu'au duc, qui voulut s'en assurer par le témoignage de ses propres yeux. Ainsi le secrétaire devint un objet d'attention pour tout le monde ; et sa fortune changea de face, à mesure qu'il eut occasion de justifier les premières idées qu'on avait prises de son esprit et de son habileté. Devenu le favori du duc de Courlande, Biren ne tarda pas à se faire aimer de la duchesse, et cette inclination, qui dura jusqu'à la mort du mari, se manifesta avec plus de liberté lorsque cette princesse se vit élevée sur le trône de Russie.

Bouffons illustres et en titre qu'il y avait à la cour de Russie.

Tandis que toutes les distinctions et les honneurs étaient prodigués à l'heureux favori, les humiliations et les mauvais traitemens étaient le partage des boïards et des grands qui déplaisaient à la tzarine. Les bouffons étaient fort en vogue de son temps, quoiqu'ils fussent bannis alors d'auprès des souverains éclairés. (Sous le règne de Pierre I.er, on les appelait des fous.) Anne en avait six, dont quatre étaient de la plus haute naissance. Forcés, par ordre de la tzarine, de se prêter de bonne grace aux jeux ridicules et aux mauvaises plaisan-

teries des courtisans, le moindre refus était puni comme un crime. Balakref, l'un d'eux, n'aimant pas qu'on lui donnât le croc-en-jambe, ni qu'on le traînât par les cheveux, refusa un jour de se laisser jeter sur le parquet, ne songeant pas que la souveraine ne voudrait point admettre ses excuses : le pauvre jeune homme fut condamné à recevoir les *batogui* (flagellation avec des verges). Un prince Galitzin, âgé de quarante ans, fut fait page et bouffon, pour le punir d'avoir embrassé la religion catholique romaine dans ses voyages.. A cette humiliation l'on en joignit une autre ; Anne le maria à une fille du peuple, et fit les frais de cette noce extraordinaire, à laquelle assistèrent des députés de toutes les nations de son empire, chacun revêtu du costume qui lui était propre. Cette bizarre cérémonie eut lieu dans l'hiver rigoureux de 1740. Anne fit construire une maison de glace, qui consistait en deux chambres, dont les meubles et le lit étaient de glace. Au-devant de cette maison étaient quatre petits canons et deux mortiers de glace qui tirèrent plusieurs coups sans se briser. Les époux y furent conduits dans une cage portée par un éléphant, et suivis d'un cortège de quatre cents personnes montées sur des chameaux, ou traînées par des boucs, des cochons, des chiens, des rennes, etc. Les mariés furent obligés de passer la nuit dans le lit de glace, d'où ils ne purent sortir avant le jour.

Nouvelles marques de faveur que reçoit Biren. Mort de la tzarine Anne.

L'intérêt de Biren était de s'opposer à ce que la tzarine ne contractât point un second mariage, dans la crainte qu'un époux ne mît obstacle aux vastes desseins qu'il avait conçus : il se servit de l'ascendant qu'il avait sur cette princesse, pour l'engager à se choisir un successeur. Elle adopta sa nièce, fille du duc Charles de Mecklenbourg et de sa sœur Catherine. Cette princesse abjura la religion protestante, et, par respect pour sa bienfaitrice, elle prit le nom d'Anne, au lieu de celui de Catherine qu'elle avait reçu au baptême. La tzarine, voulant lui choisir un époux, agréa le prince Antoine Ulric de Brunswik-Lunébourg, neveu de l'impératrice d'Allemagne, et beau-frère du roi de Prusse. Le prince Ulric se rendit à Pétersbourg en 1733, et les fêtes de son mariage, qui n'eut lieu qu'en 1739, furent célébrées avec une grande magnificence. On verra que tout cet éclat ne servait qu'à cacher aux yeux de ce prince et de son épouse les jours funèbres qui devaient les envelopper. Le 24 août 1740, la princesse Anne accoucha d'un prince qui fut nommé Ivan. La tzarine adopta le nouveau né, et le logea dans un appartement attenant au sien. Ce prince, dont les destinées paraissaient devoir être si heureuses, était réservé au sort le plus triste.

La tzarine ne put long-temps partager la joie qu'inspirait la naissance de l'héritier présomptif du trône de Russie. Elle tomba malade vers la fin du mois de septembre, et l'on ne tarda pas à craindre pour sa vie. Cette princesse adopta pour lui succéder, le fils du duc Ulric, neveu de Pierre I.er, quoiqu'à peine âgé de deux mois, afin que le duc de Biren, qu'elle voulut favoriser par cet arrangement, eût la tutelle du jeune tzar, qu'elle lui donna par son testament, et qui ne devait finir qu'à la dix-septième année du prince. Ainsi, jusqu'au moment où elle termina sa carrière, elle s'occupa de l'élévation de son favori. La tzarine Anne mourut le 28 octobre 1740, après un règne de dix ans, et dans la quarante-septième année de son âge.

IVAN IV (JEAN) ANTONOVITZ.

Le lendemain de la mort de la tzarine, le sénat, le clergé et les grands entendirent la lecture du testament et de l'acte de régence. Biren fut reconnu solennellement régent, et le prince Ivan proclamé tzar. L'ambition et la tyrannie de ce premier ministre s'accrurent avec une nouvelle violence. Comme le duc Ulric lui faisait obstacle par les prérogatives dont il jouissait, il osa ordonner les arrêts au duc Ulric, au père du jeune tzar, avec

défense de se faire voir en public. Il porta même l'insolence au point de dire devant plusieurs personnes qui se trouvaient chez lui : « Si la princesse Anne me donne trop lieu de me plaindre d'elle, je la renverrai en Allemagne avec son prince, et ferai venir le duc de Holstein pour le placer sur le trône. » Il aurait sans doute exécuté ce projet, si on lui en eût laissé le temps; car il avait formé le dessein de marier son fils aîné à la princesse Elisabeth, dont le père était Pierre I.er, et sa fille au duc de Holstein, pour mettre sa postérité sur le trône.

Chute et exil de Biren.

Le maréchal de Munich, autre intrigant de cour, mécontent de n'avoir point obtenu du régent tout ce qu'il en espérait, forma le projet de le supplanter. C'était lui que Biren chargeait toujours des commissions désagréables qu'il faisait faire auprès du prince et de la princesse de Brunswick. Un jour qu'il était porteur de mauvaises nouvelles, la princesse se plaignit de tous les chagrins que lui causait le régent. Le maréchal, qui n'attendait que l'occasion de parler avec franchise, lui répondit que, quoiqu'elle n'eût rien de bon à attendre de Biren, elle ne devait cependant pas se laisser abattre, et que si elle voulait lui donner sa confiance, il la délivrerait bientôt d'un joug insupportable. La princesse accepta ses offres avec

empressement, et lui laissa la direction de cette entreprise hasardeuse. Le 8 novembre (v. s.) à deux heures après minuit, le maréchal, le lieutenant-colonel Manstein, son premier aide-de-camp, montent en carrosse tous les deux, et se rendent au palais impérial, auprès de la duchesse de Mecklenbourg, qui manda aussitôt les officiers de garde. Dès qu'ils furent arrivés, elle leur raconta en peu de mots les outrages que le régent lui faisait souffrir, ainsi qu'à son époux. Elle ajouta que ne pouvant supporter plus long-temps ces indignités, elle était résolu de faire arrêter Biren, et qu'elle espérait que de braves officiers voudraient bien seconder le zèle de leur général, et exécuter les ordres qu'elle venait de leur donner. Tous le lui promirent. Le maréchal Munich descendit avec eux, et fit mettre sous les armes la garde, à laquelle il expliqua le motif de cette alerte. Les soldats répondirent qu'ils iraient partout où il les conduirait. Parvenu à la porte du régent, le maréchal dit à Manstein : « Prenez avec vous un officier et vingt soldats, pénétrez dans le palais, arrêtez le duc de Courlande, et, en cas de résistance, faites-le tuer sans miséricorde. » L'aide-de-camp entre dans le palais, et sa petite troupe le suit de loin, pour ne pas faire de bruit. Il était connu de tous les soldats; les sentinelles le laissent passer librement, dans la pensée qu'il avait été envoyé auprès du régent pour quelque affaire inportante. Il

pénètre jusque dans la chambre du duc, couché avec la duchesse, et ils dormaient l'un et l'autre d'un sommeil profond. Il s'approche du lit conjugal, ouvre les rideaux, et demande à parler au régent. Les deux époux, réveillés en sursaut, se mirent à crier de toutes leurs forces, se doutant bien qu'on ne venait pas leur apporter de bonnes nouvelles. Manstein, se trouvant du côté du lit où la duchesse était couchée, vit le régent qui se jetait à terre, pour se cacher sous le lit. L'officier alors se précipita sur lui, et le tint étroitement dans ses bras, jusqu'à ce que son escorte arriva, et saisit le duc, malgré les efforts qu'il faisait pour se débarrasser de leurs mains. Les soldats le maltraitèrent à coups de crosse, lui mirent un mouchoir dans la bouche, lui lièrent les mains derrière le dos avec une écharpe, et le portèrent presque nu devant le corps-de-garde de sa propre maison, où l'ayant couvert d'un manteau, ils le mirent dans le carrosse du maréchal qui l'attendait avec impatience et inquiétude. C'est dans cet état qu'il fut transporté au palais impérial, et renfermé dans une chambre. Tandis que les soldats enlevaient Biren, son épouse, sortie en chemise du palais qu'elle habitait, malgré la rigueur du froid, courait après l'objet de son affection : un soldat l'ayant reconnue, la traîna auprès de Manstein, et lui demanda ce qu'il devait faire de sa prisonnière. L'aide-de-camp lui ordonna de la ramener chez

elle ; mais le soldat brutal, ne voulant point s'en donner la peine, la jeta dans la neige, et s'en alla. Le capitaine de la garde, plus humain, passe auprès d'elle, la relève, lui fait donner des habits, et la reconduit dans l'appartement qu'elle avait abandonné.

Après cette expédition, tous les régimens qui se trouvaient à Pétersbourg et dans les environs, eurent ordre de prendre les armes et de s'assembler autour du palais. La duchesse de Mecklenbourg se déclara grande duchesse (grande-princesse) et régente pendant la minorité de son fils, et on lui prêta le serment de fidélité : serment qui ne fut pas plus respecté que les autres. Il n'y eut personne qui ne fît éclater de grandes démonstrations de joie d'être délivré de la tyrannie de Biren. Ce ministre despote et cruel fut condamné à mort ; mais la grande-duchesse commua la peine capitale, et se contenta de l'exiler ; il fut transporté dans le fond de la Sibérie. Le maréchal de Munich traça le dessin de la maison qu'il destinait à ce prisonnier, et lui-même l'occupa dans la suite : tant il est vrai que l'histoire de Russie présente souvent le récit des plus étonnantes révolutions. La régente fit notifier aux états de Courlande, que leur duc, accusé et convaincu de crimes de lèse-majesté, avait été arrêté et condamné à mort, et que lui ayant fait grâce de la vie, il avait été envoyé en Sibérie, où il finirait

ses jours. En conséquence, elle exhortait la noblesse de ce duché à élire un nouveau duc. C'est ce que les états firent en faveur du prince Louis de Brunswick, beau-frère de la grande-duchesse.

Ambassade fort extraordinaire.

Une ambassade du roi de Perse est peut-être la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue. Thamas Kouli-Kan, après la conquête du Mogol, avait expédié un ambassadeur accompagné de seize mille hommes et de vingt pièces de canon, pour en porter la nouvelle à la cour de Russie. Dès que cette cour en fut informée, elle crut devoir prendre des précautions pour prévenir les suites d'une démarche qui lui paraissait suspecte ; elle fit marcher des troupes du côté d'Astrakan, qui eurent ordre de former un camp sur les frontières de la Perse. Lorsque les Russes apprirent que l'ambassadeur, suivi d'une armée pour escorte, approchait de la rivière de Kizlar, le général-major Apraxin, qui commandait cinq régimens d'infanterie et six régimens de dragons, lui fit dire que, devant traverser un grand désert pour aller d'Astrakan à Moscou, il serait impossible de lui fournir les vivres et les fourrages pour tant d'hommes et d'animaux : qu'ainsi il le priait de ne prendre avec lui que trois mille hommes. Cette représentation arrêta tout-à-coup l'ambassadeur ; il en-

voya un courrier à Thamas-Kouli-Kan, pour lui demander ses ordres à cet égard ; et Thamas lui ordonna de régler avec les commissaires russes le nombre de personnes qui l'accompagneraient à la cour. Son entrée se fit à cheval : sa suite était de trois mille hommes, et de quatorze éléphans que le kan envoyait au tzar avec d'autres présens en pierreries, parmi lesquelles il y avait des diamans d'une grosseur prodigieuse.

Catastrophe du maréchal Munich et du vice-chancelier le comte Osterman.

Le maréchal Munich, devenu chef du conseil et premier ministre, n'était que plus près de sa chute, malgré les importans services qu'il avait rendus à la grande-duchesse : il s'aliéna tous les esprits par sa hauteur et ses prétentions. D'ailleurs il avait un dangereux rival dans le vice-chancelier, comte Osterman, qui, en exagérant ses moindres fautes, saisissait toutes les occasions de lui faire perdre l'estime et la bienveillance de la grande-duchesse. Il le rendit tellement suspect, que la régente et son époux, remplis de terreurs paniques, et craignant que le maréchal n'excitât contre eux une nouvelle révolution, changeaient de chambres à coucher tous les soirs ; on ignorait chaque jour dans quel appartement ils passeraient la nuit ; ils ne se rassurèrent que lorsque Munich

alla loger dans son palais, de l'autre côté de la Neva. Osterman fit si bien, qu'il lui enleva la place de ministre des affaires étrangères. Le maréchal, piqué de cet affront, demanda sa retraite, bien persuadé qu'on ne pourrait point se passer de ses services; mais il eut la douleur d'être pris au mot.

Osterman, plus rusé, plus impénétrable que le maréchal Munich, savait cacher les détours de sa sombre politique. Fils d'un pasteur luthérien de Westphalie, il se rendit à Pétersbourg, et quoique sans fortune, sans appui, il parvint à se faire employer dans les bureaux du ministère, et s'éleva par degrés aux premières dignités de l'empire. Mais la fortune, qui le protégea d'abord, se fit un jeu de l'abandonner, lorsqu'il y pensait le moins, et de lui faire éprouver une catastrophe commune avec le maréchal Munich, dont il était si vain d'avoir triomphé. Ce fut au commencement du règne d'Elisabeth, dont nous parlerons à l'instant, qu'arriva ce nouvel exemple des vicissitudes de la grandeur. Accusés l'un et l'autre de crimes imaginaires et absurdes, avec une foule de boïards et d'illustres fonctionnaires, on leur intenta un procès criminel. On reprocha, entre autres, au maréchal Munich, comme un délit très-grave, qu'il était péri un grand nombre de soldats dans les batailles qu'il avait livrées; « On ne peut travailler le bois, répondit-il, sans

faire beaucoup de copeaux. » Enfin, impatienté des chicanes qu'on lui suscitait, sans qu'on voulût écouter sa justification, il dit au procureur-général : « Dressez vous-même les réponses que l'on désire, et je les signerai. » On eut l'indignité d'acquiescer à cette demande; et c'est ainsi que son procès fut instruit. On ne cherchait que des coupables. Les deux principaux accusés qu'on avait dessein de faire périr, furent condamnés au supplice. La sentence portait que le comte Osterman serait roué vif, et le maréchal Munich écartelé. La tzarine Elisabeth leur fit grace de la vie; ils furent exilés. Ce fut en cette occasion qu'elle déclara que, sous son règne, aucun coupable ne serait condamné à mort, et l'humanité l'engagea à ne jamais oublier cette promesse. Les malfaiteurs étaient condamnés aux mines, aux travaux publics. Osterman n'eut sa grace que sur l'échafaud, à l'instant où il mit sa tête sur le billot. Le maréchal Munich occupa à Pélym, dans le fond de la Sibérie, la maison dont il avait fait le dessin pour le duc de Biren. Osterman, en 1747, mourut dans le lieu de son exil, directement dans la misérable demeure qu'avait habitée le prince Mentzicof. Après sa mort, sa femme fut rappelée et rentra dans ses biens.

Un fait digne de remarque, c'est que, dans cette circonstance, les femmes des exilés voulurent suivre leurs maris, quoique la tzarine leur eût

permis d'aller s'établir dans leurs terres. Le refus général de cette grâce est un trait d'héroïsme conjugal qui honorera toujours les femmes du dix-huitième siècle ; et ce sexe a donné souvent le même exemple en d'autres contrées.

Le maréchal Munich resta exilé pendant vingt ans à Pélym, petit bourg de la Sibérie. Accoutumé à une vie laborieuse, il dressait des projets relatifs à l'amélioration de la Russie. Il instruisait des enfans dans les mathématiques, et il se faisait craindre comme s'il eût été le gouverneur-général. Il fut rappelé au commencement du règne de Pierre III. En février 1762, il se mit en route pour retourner à Pétersbourg avec son épouse, qui lui avait tenu fidèle compagnie. En plusieurs endroits de sa route il trouva des généraux, des officiers qui avaient servi sous lui, et qui l'arrosèrent de leurs larmes. Son fils, sa fille, et le baron de Vietenghof, son gendre, vinrent à sa rencontre à trente verstes de Pétersbourg (environ dix lieues) : alors son cœur s'épancha au sein de ses proches, et dans les tendres embrassemens de sa fille, qu'il avait laissée dans l'enfance. Il était vêtu d'une méchante peau de mouton ; et dans cet équipage, il arriva à Pétersbourg au milieu de sa famille. Le tzar l'envoya féliciter sur son retour, et le déclara son feld-maréchal ; mais on ne lui rendit pas ses appointemens. La tzarine Catherine ne le crut pas indigne de ses bontés. Elle le nom-

ma directeur-général des ports de la mer Baltique et des canaux de Ladoga. Malgré son grand âge il se montra toujours infatigable, et fit construire nombre d'ouvrages à Nerva et à Revel. Une courte maladie l'enleva le 16 octobre 1767, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La Russie lui doit, entre autres établissemens, celui du Collége des Cadets, composé de trois cents gentilshommes distribués en différentes classes, ou plutôt partagés en plusieurs compagnies. On leur enseigne les langues, les fortifications, la danse, à monter à cheval, à faire des armes, en un mot, tous les arts convenables à des militaires.

Révolution qui porte la princesse Elisabeth sur le trône de Russie.

La régente, très-négligente sur les affaires publiques, vivant froidement avec le duc son époux, et presque toujours renfermée dans l'intérieur de ses appartemens, veillait fort peu à la gloire de l'empire. Un grand nombre de mécontens se permettait en secret des murmures, et conspira bientôt pour changer de gouvernement.

La princesse Elisabeth, fille du tzar Pierre I.er et de Catherine, vivait à la cour dans un calme apparent. Elle avait rejeté les princes qui avaient brigué sa main, et voyait fréquemment la régente, cependant avec une sorte de réserve. Son goût

pour le plaisir et la liberté faisait qu'elle était moins observée. On sut néanmoins inspirer à la grande-duchesse quelques soupçons. Elisabeth les écarta par une ingénuité et une bonne foi simulées. Elle briguait le trône, mais c'était avec négligence et surtout avec beaucoup de crainte. Son principal agent était Lestoq, son chirurgien, homme léger et indiscret. Ce favori naquit à Hanovre, en 1692, d'une famille française réfugiée. En 1713, il passa en Russie, et eut le bonheur d'entrer au service de Pierre I.er La tzarine Catherine le nomma chirurgien de la princesse Elisabeth, à qui il se rendit agréable par un dévouement aussi sincère que respectueux, et par l'enjouement de son humeur. Lestoq avait associé à son intrigue le marquis de la Chétardie, ambassadeur de France, qui lui fournissait l'argent dont il avait besoin, et qui servit à gagner une trentaine de gardes du régiment de Préobrachinski. Mais les imprudences réitérées de Lestoq faillirent plusieurs fois découvrir la conspiration. Osterman, qui avait des espions de tous côtés, fut secrètement instruit qu'il se tramait quelque entreprise. Il en avertit la régente, qui en fut alarmée, et eut à ce sujet une conférence avec Elisabeth. La princesse ne se déconcerta point; elle nia les faits, et soutint ses protestations par des larmes qui attendrirent et rassurèrent la régente. Ce fut peu de jours avant que la révolution éclatât, que la princesse Elisabeth eut l'adresse de se justi-

fier, Lestoq, qui voulait en accélérer le moment, se rendit le lendemain matin chez la princesse, selon sa coutume. Il lui présenta un morceau de carton sur lequel il avait dessiné Elisabeth avec la couronne sur la tête; au revers, elle était représentée avec un voile, et entourée de roues et de gibets. « Choisissez, madame, lui dit-il, ou de monter sur le trône, ou d'être renfermée dans un couvent, et de voir vos fidèles serviteurs dans les supplices. »

Dès que Lestoq eut fixé les irrésolutions d'Elisabeth, tous les conjurés furent avertis de se tenir prêts pour exécuter, dans la nuit suivante, 4 décembre 1741, le complot qui devait placer sur le trône la fille de Pierre I.er. A minuit, ses espions vinrent lui rapporter que la cour était tranquille, et qu'il n'y avait au palais que les sentinelles ordinaires. Elisabeth, avertie qu'il était temps de paraître, manqua de courage, et ce ne fut pas sans peine que Lestoq lui inspira la hardiesse nécessaire pour consommer cette grande entreprise. Après avoir imploré le secours du ciel, devant un tableau de la vierge, elle se décora de l'ordre de Sainte-Catherine. Le comte Vérontzof et Lestoq la placèrent dans un traîneau, derrière lequel ils se mirent. Les trente grenadiers qui étaient de son parti eurent ordre de la devancer à la caserne, d'annoncer son arrivée, et de lui faire des partisans. Ils rassemblèrent facilement autour d'eux trois cents hommes, tant sous-officiers que soldats

Elisabeth arrive, ils lui jurent de se sacrifier pour elle. A la tête de son escorte, elle pénétra sans résistance dans le palais impérial. Trente grenadiers furent choisis pour aller dans les appartemens arrêter la famille ducale. Ils entrèrent tumultueusement dans la chambre où la régente était couchée avec son époux, et leur ordonnèrent de se lever. La grande-duchesse, épouvantée, prit à la hâte quelques vêtemens pour se garantir du froid qui était excessif, et elle fit des instances pour qu'on lui permît de parler à Elisabeth sa tante. On ne l'écouta pas. Le duc fut aussi arraché de son lit : on l'enveloppa de ses couvertures, et on le mit dans un traîneau. D'autres grenadiers entrèrent dans la chambre du jeune tzar qui dormait, et comme ils avaient ordre de ne point l'éveiller, ils entourèrent son berceau en silence, jusqu'au moment de son réveil qui arriva au bout d'une heure. Tous à l'envi se disputèrent l'honneur de s'en emparer. Effrayé à la vue des soldats, le jeune prince poussait des cris. La nourrice accourut tremblante, et le prit dans ses bras, et les grenadiers enlevèrent l'un et l'autre. Ces illustres prisonniers furent conduits dans des traîneaux au palais de la princesse Elisabeth, gardés à vue dans des chambres séparées.

Vers les trois heures du matin, Elisabeth rentra triomphante dans son palais. Alors on envoya des détachemens de tous côtés pour arrêter le ma-

réchal Munich, le comte Osterman, etc. Nous avons vu plus haut quel fut leur sort. Le même jour, Elisabeth quitta le palais où elle avait toujours demeuré, et alla occuper celui des tzars. Elle reçut le serment de fidélité des troupes, des grands officiers et du sénat. Après quoi elle publia un manifeste pour déclarer qu'elle était montée sur le trône de ses pères, qui lui appartenait en qualité d'héritière légitime, et qu'en cette qualité elle avait fait arrêter les usurpateurs qui allaient être renvoyés en Allemagne. On fit partir en effet de Pétersbourg, avec leurs domestiques, ces prétendus usurpateurs sous une forte escorte. En arrivant à Riga, en Livonie, cette famille infortunée fut enfermée dans la citadelle où elle resta un an et demi; de là elle fut transportée au fort de Dnnamunde. Loin de lui permettre de retourner en Allemagne, on la ramena en Russie, pour la conduire d'abord à Oranienbourg, ville bâtie par le prince Mentzicof, et enfin à Kodmogri, dans une île de la Dwina, à quatre-vingts verstes d'Arkangel. La grande-duchesse y mourut en couche au mois de mars 1746. Son corps fut transféré à Pétersbourg, et inhumé dans le couvent de Saint-Alexandre-Neuski. Le prince Antoine-Ulric de Brunswick, son époux, toujours détenu dans une étroite prison, mourut, en 1780, après trente-neuf ans de détention, et les princesses, ses

filles, furent enfin rendues à la patrie de leurs ancêtres.

Pour le malheureux Ivan, décoré au berceau du titre de tzar, il fut séparé de ses parens à Oranienbourg, et sans égard pour la tendresse de son âge, on le renferma dans la forteresse de Schlusselbourg, où il languit un grand nombre d'années.

Les infortunes du jeune tzar Ivan et sa fin tragique.

Nous allons tout de suite tracer le tableau douloureux des longues infortunes de ce jeune prince. Dans les premiers momens de la révolution causée par Elisabeth, les soldats portèrent le jeune tzar à cette princesse, qui le prit dans ses bras et le caressa, à peu près comme un tigre joue avec sa proie avant de la dévorer; puis, le voyant sourire au bruit des *huza* qui retentissaient aux portes du palais, elle ne put s'empêcher de dire, en répandant quelques larmes : « Enfant infortuné ! tu ne sais pas, hélas ! que ce sont les cris de joie de ceux qui te précipitent du trône. »

Plus humain que cette femme ambitieuse, un moine qui eut accès dans la prison d'Ivan, eut l'adresse de l'enlever d'Oranienbourg, dans le dessein de le conduire en Allemagne, mais il fut arrêté à Smolensk. On ignore comment il fut puni. Ivan fut renfermé dans un monastère,

dans l'île de Waldaï, peu éloigné de la route qui conduit de Pétersbourg à Moscou. La tzarine Elisabeth ayant eu envie de le voir, en 1756, le fit ramener à Schlusselbourg; de là on le conduisit très-secrètement à Pétersbourg dans la maison d'un affidé, et Elisabeth l'entretint assez long-temps, sans se faire connaître. Ivan était alors âgé d'environ seize ans; il avait une belle taille, une figure intéressante, des cheveux superbes, et la voix de la plus grande douceur. Elisabeth répandit des larmes en lui parlant, mais cet attendrissement n'empêcha pas que ce jeune prince ne fût reconduit dans son sombre cachot. Six ans après, en 1762, Pierre III conçut tout-à-coup un projet très-singulier. Il résolut d'adopter le prince Ivan, de le déclarer son successeur, et de lui faire épouser la jeune princesse de Holstein-Beck, qui était alors à Pétersbourg, et qu'il chérissait comme sa fille. Dans cette intention, il se fit conduire à la forteresse de Schlusselbourg, gardant le plus grand *incognito*, afin de juger librement s'il était digne des avantages qu'il lui destinait. Il ne se fit accompagner que de quatre seigneurs de sa cour. Il s'était muni lui-même d'un ordre signé de sa main, lequel enjoignait au commandant de laisser promener ceux qui en étaient porteurs dans toute la forteresse, sans même excepter le lieu où était renfermé le prince Ivan, et de les laisser converser seuls avec ce prince. Le prisonnier, après avoir

considéré quelques instans les étrangers qui venaient d'entrer dans sa chambre, se jeta tout-à-coup aux pieds du tzar.. « Vous êtes ici le maître, tzar, lui dit-il; je ne veux pas vous importuner par une longue prière, mais adoucissez la rigueur de mon sort. Je gémis depuis bien des années dans ce ténébreux cachot. La seule grace que je vous demande est de me permettre de respirer de temps en temps un air plus libre. » Pierre fut extrêmement touché de ces paroles. « Levez-vous, prince, dit-il à Ivan, n'ayez aucune inquiétude pour l'avenir : j'userai de tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour rendre votre situation plus douce. Mais dites-moi, prince, vous souvenez-vous de tous les malheurs que vous avez éprouvés depuis votre première jeunesse? — Je n'ai presque aucune idée de ceux qui ont assailli mon enfance, répondit Ivan; mais du moment où j'ai commencé à sentir mon infortune, je n'ai pas cessé de mêler mes larmes à celles de mon père et de ma mère, qui n'étaient malheureux qu'à cause de moi, et ma plus grande peine venait des mauvais traitemens qu'ils souffraient quand on nous transportait d'une forteresse dans l'autre. — Oh! d'où provenaient ces mauvais traitemens? demanda le tzar. — De la part des officiers qui nous conduisaient, répondit Ivan. — Vous rappelez-vous les noms de ces officiers? dit Pierre. — Hélas! reprit le jeune prince, nous nous contentions de rendre grace

au ciel, à genoux, lorsque ces monstres étaient relevés par des officiers moins féroces. » Le gouverneur de la forteresse entra dans ce moment. « Je vous ordonne, lui dit le tzar, de donner au prince tous les secours qu'il vous demandera, et de le laisser en tout temps se promener dans la forteresse. Je vous enverrai par écrit des ordres plus détaillés, d'après lesquels vous réglerez désormais votre conduite à l'égard de sa personne sacrée. » Le tzar, au bout de quelque temps, fit conduire Ivan dans la forteresse de Kexholm, bâtie sur une petite île du lac Ladoga, et beaucoup plus rapprochée de la capitale que Schlusselbourg. Non content de l'avoir, pour ainsi dire, auprès de lui, il le fit transporter dans le plus grand secret à Pétersbourg, dans une maison peu remarquable, où il allait le visiter pendant la nuit.

La fatalité qui poursuivait Ivan, renversa du trône l'imprudent Pierre III, ainsi que nous le dirons ailleurs. Le chancelier Bestuscheff, en 1763, dressa une requête fort adroite, dans laquelle il conjurait Catherine de donner à l'empire une nouvelle preuve de son amour, en sacrifiant sa propre liberté et en prenant un époux : il proposait le prince Ivan pour l'heureux mari de la tzarine, bien sûr que tous ceux qui signeraient la requête rejetteraient cet infortuné : ce qui ne manqua pas d'arriver. Catherine, que dirigeait le vieux courtisan, voulant avoir l'air d'approuver cette

proposition, et craignant toujours qu'Ivan ne fût tout-à-coup retiré de sa prison et couronné, le fit transférer du château de Schlusselbourg dans un couvent près d'Arkangel, où, comme si on eût voulu lui faire mieux sentir le malheur qui l'attendait, on le traita d'abord avec les honneurs dus à son rang; mais il fut bientôt ramené très-secrètement à Schlusselbourg.

Dans ces circonstances, en 1764, un officier du régiment de Smolensko, en garnison dans la ville de Schlusselbourg, tandis qu'une centaine d'hommes gardait la forteresse où était renfermé le prince Ivan, forma le projet de le délivrer. Ce jeune homme, appelé Wassili Mirovitz, se berça de l'espoir de faire une fortune considérable. Il ne fut point arrêté par la difficulté que présentaient un capitaine et un lieutenant qui couchaient dans la chambre du prince Ivan. Ces deux officiers avaient un ordre, signé de la tzarine, par lequel il leur était enjoint de tuer ce malheureux prince, si on faisait la moindre tentative pour le délivrer. Mirovitz gagna trois caporaux et deux soldats, qui, séduits par l'appât des récompenses, promirent d'exécuter ses volontés. Le 15 juillet (n. s.), entre une heure et deux heures du matin, ils firent prendre les armes à une cinquantaine de soldats qui étaient de garde, et ils marchèrent vers la prison d'Ivan. Ils rencontrèrent en chemin le gouverneur de la forteresse, qu'on avait cru couché de-

puis long-temps, mais qui, ayant eu des soupçons, venait pour s'opposer à l'entreprise. Le gouverneur ordonna à Mirovitz de déclarer pourquoi il avait fait prendre les armes aux soldats, et en quel endroit il prétendait aller. Mirovitz, sans lui répondre, le frappa du bout de son fusil, et le remettant aux mains de quelques-uns de ses soldats, continua sa marche. Arrivé à la porte du corridor où était la chambre d'Ivan, les sentinelles voulurent s'opposer à son passage. Aussitôt il commanda à ses gens de faire feu sur elles; ce qui fut exécuté. Les sentinelles tirèrent à leur tour; mais il n'y eut personne de blessé de part ni d'autre. Les soldats de Mirovitz, surpris de la résistance qu'ils éprouvaient, voulurent se retirer. Leur chef les retint; mais ils exigèrent qu'il leur montrât l'ordre qu'il disait avoir reçu de Pétersbourg. Il tire aussitôt de sa poche et lit un faux décret du sénat, qui rappelle au trône le prince Ivan, et en exclut Catherine. Cette soldatesque ignorante et crédule ajoute foi à ce décret, et se dispose de nouveau à obéir. On amène alors à Mirovitz une pièce de canon qu'il pointe lui-même contre la porte du corridor; mais à cette vue la porte fut ouverte, et il entra sans obstacle avec toute sa suite. Les deux officiers renfermés avec le prince dans sa chambre, avaient crié aux sentinelles de faire feu; mais lorsqu'ils entendirent Mirovitz ordonner d'enfoncer la porte, et qu'ils jugèrent qu'il

n'y avait pas moyen de résister aux assaillans, ils fondirent l'épée à la main sur la malheureuse victime qu'on voulait leur enlever. Au bruit des coups de fusil, Ivan s'était réveillé, et entendant les cris et les menaces des gardes, il les avait conjurés d'épargner sa triste vie. Mais quand il vit que les barbares n'avaient aucun égard à ses prières, il trouva des forces dans son désespoir, et quoique nu, il se défendit assez long-temps. Ayant la main droite percée et le corps couvert de blessures, il saisit l'épée d'un de ces monstres et la brisa; mais tandis qu'il se débattait pour lui en arracher le tronçon, l'autre le poignarda par derrière et le renversa. Celui dont l'épée était cassée acheva de lui ôter la vie à coups de baïonnette. Alors ils ouvrirent les portes, et montrèrent à la fois à Mirovitz le corps sanglant du prince et l'ordre par lequel Catherine les autorisait à l'égorger, si quelqu'un tentait de le leur enlever. Mirovitz, saisi d'horreur, recule d'abord quelques pas. Puis, il se jette sur le corps du prince en s'écriant : « J'ai manqué mon coup; je n'ai donc plus qu'à mourir. » Mais bientôt il se relève. Loin de chercher à se soustraire au châtiment qu'il devait prévoir, ou à se venger des deux assassins en les massacrant, il retourne à l'endroit où il avait laissé le gouverneur entre les mains des soldats, et lui dit froidement en lui rendant son épée : « Maintenant c'est moi qui suis votre prisonnier. »

Le lendemain, le cadavre du malheureux Ivan fut exposé devant l'église de Schlusselbourg, revêtu d'un habit de matelot. Un peuple immense y accourut, et il est impossible de décrire la douleur et l'indignation qu'excitait la vue d'un infortuné qui, après avoir été cruellement précipité du trône, lorsqu'il était encore au berceau, passa ses jours dans un cachot, où des scélérats le massacrèrent impitoyablement. Ivan avait six pieds de haut, des traits réguliers et la peau d'une extrême blancheur. Aussi sa beauté, sa jeunesse faisaient encore mieux sentir le malheur de sa destinée et la cruauté de ses bourreaux. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans. Son corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil et enterré sans cérémonie.

On avait craint la fureur du peuple pour ses deux assassins, qui, dès qu'il eurent commis leur crime, trouvèrent un vaisseau tout prêt pour se rendre en Danemark où le ministre de Russie s'empressa de les accueillir. Peu de temps après ils rentrèrent en Russie et furent avancés dans le service.

Mirovitz et ses complices furent transférés à Pétersbourg; une commission le condamna à avoir la tête tranchée (le 26 septembre); il marcha à la mort avec beaucoup de sang-froid, et la reçut avec courage. Les soldats, qu'il avait engagés à se joindre à lui, subirent d'autres peines plus ou moins sévères.

Elisabeth Pétrowna.

Afin de réunir sous un même point de vue les infortunes du prince Ivan, nous avons interverti l'ordre de temps; nous allons reprendre la suite des faits. Nous sommes restés au règne d'Elisabeth.

Pour mieux vivre à l'abri de toute dépendance, cette princesse refusa constamment de prendre un époux, avec lequel il lui eût fallu partager l'empire. Cependant Elisabeth voulant ôter à la famille d'Anne Ivanovitz l'espoir de remonter sur le trône, désigna pour lui succéder Charles-Pierre Ulric, fils du duc de Holstein-Gottorp et d'Anne, fille de Pierre-le-Grand; et sa sœur aînée : l'ayant appelé à Pétersbourg en 1742, elle lui fit abjurer le luthéranisme pour la religion grecque, prendre le nom de Pierre Fédorovitz, suivant l'usage des Russes, qui ne permet pas de porter plusieurs noms de baptême, et le déclara grand-duc de Russie et son héritier présomptif. Ce prince n'était alors âgé que de quatorze ans. Trois ans après, en 1747, on songea à lui faire épouser Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, sœur du roi de Suède, née le 25 avril 1729, qui avait environ un an moins que lui, et qui, en embrassant le rit grec, changea son nom en celui de Catherine, qu'elle a tant illustré depuis. L'hymen fut célébré, le 20 septembre (v. s.) 1744, avec la plus grande pompe.

De cette union, long-temps stérile, naquit, le 1.e octobre (v. s.) 1754, le grand-duc Paul Pétrovitz, que nous avons vu sur le trône de Russie.

Il est d'usage, dans cet empire, qu'en montant sur le trône, le prince rappelle la plupart des exilés sous les règnes précédens. Elisabeth fit revenir de Sibérie un grand nombre de familles qui y avaient été envoyées dès le temps de Catherine I.re, et particulièrement sous le règne de la tzarine Anne: on les évaluait au-delà de vingt mille. De ce nombre il y en eut plus de cinq mille dont on ne put découvrir aucune trace, par la raison que dès qu'on envoie quelqu'un en exil sans une sentence dans laquelle on désigne le lieu de sa détention, on lui donne un autre nom que le sien. La cour elle-même ordonne quelquefois ces changemens de nom, à l'insu de la chancellerie secrète; c'est ce qui occasionne la difficulté presque insurmontable, de trouver les prisonniers dispersés aux extrémités de l'empire. On rendit à la plupart de ceux qui revinrent les charges qu'ils avaient occupées avant leur proscription.

Exemples d'élévation et de catastrophes sous le règne d'Elisabeth.

Malgré l'humanité, la vertu principale d'Elisabeth, il y eut quelques bouleversemens de fortune et de grandeur sous le règne de cette tzarine.

Les premières faveurs que répandit Elisabeth tombèrent sur Rasoumonski, qui fut déclaré chambellan, ensuite comte, grand-veneur et cordon bleu. Ce Rasoumonski est un nouvel exemple des bizarreries du sort. Il était fils d'un paysan de la ville d'Isum en Ukraine. Il se fit connaître par la beauté de sa voix. Cet avantage lui fut très-utile dans un pays où, suivant la lithurgie, toutes les églises ont des chœurs pour chanter la messe. Un colonel nommé Wischnewski, charmé de la voix et de la belle physionomie de Rasoumonski, le prit à son service, le mena à Pétersbourg, et lui fit obtenir une place de chantre à la chapelle impériale. La princesse Elisabeth, frappée de sa bonne mine, le fit surintendant de ses terres, et bientôt il devint l'officier qu'elle chérissait le plus. Lorsqu'elle fut parvenue au trône, elle l'éleva aux plus grandes places. On prétend même qu'elle l'épousa secrètement.

En 1743, il y eut une conspiration, heureusement fort mal conduite. Madame Lapoukin, alliée à la famille des tzars, l'une des plus belles femmes de la cour, voyait avec douleur son frère dans un exil rigoureux, et plusieurs personnes formaient le même sujet de plainte. Elles n'avaient point de plan arrêté, se rassemblaient pour se répandre en imprécations contre la tzarine, et en étaient encore à chercher quelqu'un capable d'entreprendre une nouvelle révolution. Les conjurés

n'avaient pas moins d'imprudence que d'irrésolution. Le lieutenant-colonel Lapoukin, étant un jour à table avec quelques officiers, s'avisa de porter la santé du jeune tzar (Ivan), et ne se ménagea pas dans ses propos contre Elisabeth. Cette indiscrétion fut aussitôt rapportée à la souveraine. On ordonna aux dénonciateurs de se lier avec les coupables, et de partager en apparence leurs sentimens pour pénétrer leur secret. Cela ne fut pas difficile: les conjurés ne savaient se défier de personne, et se livrèrent d'eux-mêmes aux premiers qui feignirent de penser comme eux. Lapoukin, sa femme, son fils, madame Bestuchef, reçurent le knout, eurent le bout de la langue coupé, et furent envoyés en Sibérie. Madame Lapoukin, qui se débattit avec le bourreau qui devait lui couper le bout de la langue, fut plus maltraitée que les autres. Cependant après son supplice, elle pouvait encore se faire entendre des personnes qui avaient une grande habitude de vivre avec elle. Elisabeth, en punissant ces coupables, satisfaisait en même temps sa jalousie. Elle avait la faiblesse de vouloir être la plus belle femme de l'Europe, et haïssait dans la belle Lapoukin, une rivale qui méritait de lui enlever des suffrages, et qu'on a vue, sous un autre règne, reparaître encore avec éclat dans un âge avancé, après dix-huit années de souffrances.

Ce fut en 1748 que Lestoq encourut le disgrâce

d'Elisabeth, par les intrigues et la perfidie de Bestuchef, chancelier, à qui il avait procuré cette éminente place. Après avoir concouru à mettre Elisabeth sur le trône, Lestoq supplia cette souveraine de le récompenser en argent, et de lui permettre de retourner à Hanovre. Elle ne voulut pas y consentir. « Vous m'avez rendu, lui dit-elle, des services au-dessus de toute récompense ; ne m'ôtez pas la satisfaction de vous témoigner ma reconnaissance, et de vous élever au rang que je vous destine. — Voilà précisément ce que je crains, répondit Lestoq ; mon élévation m'attirera de nombreux ennemis ; ils ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices auprès de votre majesté, et ils viendront à bout de me faire exiler ». Elisabeth le rassura ; elle était séduisante, il se laissa persuader. Elle le nomma son premier médecin, avec le rang de conseiller-privé actuel, et le titre d'excellence. En 1744, il fut fait comte d'empire par l'empereur Charles VII. Bestuchef, qui lui avait tant d'obligations, travailla pendant plusieurs années pour l'éloigner de la cour, et y réussit enfin, parce que l'ingratitude se trouvait aussi dans le cœur de la souveraine. Le comte Apraxin vint arrêter Lestoq dans son hôtel, le 13 novembre 1748 ; ce fut lui-même qui présida à la commission nommée pour instruire le procès de ce prétendu criminel d'état, et qui s'enrichit le plus de ses dépouilles. Malgré toutes les peines

qu'on se donna pour le trouver coupable, on ne put y réussir. Lestoq, après avoir été enfermé pendant quatre ans dans la forteresse de Pétersbourg, fut exilé dans le gouvernement d'Arkangel, où son épouse, d'une ancienne maison de Livonie, le suivit volontairement. Ce couple, heureux même dans l'infortune, vécut dans l'exil jusqu'à la mort d'Elisabeth; et quoiqu'il eût trois roubles à dépenser par jour, il manquait souvent du nécessaire, parce que cet argent, comme celui des autres prisonniers, était à la disposition de leurs gardes. A son avénement au trône, Pierre III rappela Lestoq, et lui rendit ses charges. En vertu du décret de l'empereur, il voulut rentrer dans ses biens, mais il ne put en recouvrer qu'une très-petite partie. De quarante mille roubles en argent qu'on avait trouvés chez lui, on ne lui en rendit que onze mille. Catherine II lui fit une pension de sept mille roubles, et lui donna en Livonie une très-belle terre. Lestoq revint de son exil fort incommodé de la pierre. Dans les intervalles de la douleur, il se livrait à sa gaîté ordinaire. Sa conversation était enjouée, et son caractère n'avait rien perdu de sa vivacité naturelle. Il mourut le 12 juin 1767, après de longues souffrances.

Grande victoire que les Russes remportent sur les soldats du roi de Prusse, Frédéric II. Mort d'Elisabeth. Portrait de cette princesse.

Le 12 août 1759, les russes commandés par le général Soltikof, livrèrent une fameuse bataille près de Cunersdorf, et furent vainqueurs, quoiqu'ils eussent affaire à Frédéric-le-Grand, qui était en personne à la tête de son armée. Après un combat de huit heures, les Prussiens prirent la fuite, en abandonnant vingt-six drapeaux, deux étendards, et près de deux cents pièces de canon. Plus de cinq mille prisonniers restèrent au pouvoir des Russes, qui n'eurent que trois mille hommes de tués, tandis que les Prussiens en eurent près de huit mille.

En 1761, les Russes, après un siège long et meurtrier, s'emparèrent de Colberg, ville forte et considérable d'Allemagne, située dans la Poméranie, au bord de la mer Baltique. Quand la nouvelle de cet avantage parvint à Pétersbourg, Elisabeth, épuisée par les longues douleurs d'une maladie cruelle, approchait du tombeau. On appela de Paris le célèbre docteur Poissonnier, qui se hâta de partir de France, pour aller lui administrer des secours. Mais les palliatifs ne détruisirent pas une maladie incurable. Sentant que sa

fin était inévitable, elle voulut qu'on remît en liberté tous les malheureux détenus dans les prisons pour contrebande, et que toutes les confiscations faites pour raison de fraudes fussent rendues; elle diminua un million et demi de roubles sur l'impôt du sel, parce que cette denrée est de première nécessité pour le peuple. Indépendamment de treize mille contrebandiers qu'Elisabeth élargit, elle fit ouvrir les prisons à tous les débiteurs au-dessous de cinq cent roubles; et quoiqu'ils fussent au nombre de vingt-cinq mille, elle ordonna que ces sommes seraient acquittées de ses propres deniers. Après de vives souffrances, sans doute adoucies par ces bonnes actions, elle mourut le 25 décembre (v. s.) 1761. Elle est née, parvint au trône, et est morte dans le mois de décembre. Son règne fut de vingt ans, et elle termina sa carrière à l'âge de soixante-deux ans (1).

On ne peut douter que cette princesse n'eût l'ame très-bienfaisante, et qu'elle ne fut digne du surnom de-*Clémente*, que la voix de ses peuples

---

(1) Les auteurs varient sur son âge. Leclerc lui donne soixante-deux ans; M. Lévesque, cinquante-deux; et l'auteur du *Nouveau Dictionnaire Historique*, cinquante-un ans. Que de contradictions dans le récit d'événemens passés sous nos yeux! Quelle peut être la vérité de ceux qui nous sont parvenus à travers l'obscurité des siècles?

lui donna. Lorsqu'on lui apportait la nouvelle de quelque victoire remportée par ses armées : « Eh! que m'importe, disait-elle en soupirant, que m'importe une gloire achetée par le sang de tant de guerriers ? »

La Russie doit à Elisabeth la réforme de plusieurs abus. Elle abolit cette loi barbare par laquelle la famille d'un coupable était comprise dans sa punition; elle mit l'ordre dans la police et la justice, rétablit la subordination parmi les gardes, fit observer la discipline parmi les troupes. Elle aima les arts, les sciences, et les protégea. Elle fonda l'Université de Moscou, et l'Académie des beaux-arts de Pétersbourg. Dans ces deux établissemens, la jeunesse est élevée dans les lettres ou dans les arts, et logée, entretenue et nourrie aux frais du gouvernement. Outre la langue russe qu'elle parlait parfaitement, elle avait bien appris le français, l'allemand, le suédois; elle écrivait bien et en beaux caractères : elle aimait la magnificence et l'ordre, et faisait un cas particulier des militaires : c'est pourquoi ses armées combattaient glorieusement et triomphèrent des troupes prussiennes, alors si vantées.

PIERRE III, FÉDOROVITZ.

Le duc de Holstein, neveu d'Elisabeth, fut reconnu tzar aussitôt après la mort de sa tante, sans aucune contradiction, sous le nom de Pierre III. Ce prince avait une bizarrerie de caractère qu'il serait difficile de définir. Le roi de Prusse, Frédéric II, était le modèle qu'il voulait suivre en tous points. Mais il affectait d'une manière ridicule l'estime dont il était pénétré pour ce grand prince. Il l'appelait ordinairement le roi mon maître. Il copiait avec une affectation méprisable, l'air, les manières, le ton de ce monarque. Il faisait porter à un petit corps de troupes rassemblé à Oranienbaum, l'uniforme prussien, et le portait lui-même; il fatiguait ses soldats par des manœuvres et des exercices inutiles ; puis il passait aux excès de la table, et quand sa tête était échauffée par le vin, il annonçait qu'il ferait un jour la conquête du Nord, et qu'il imiterait en tout Frédéric.

Les premiers jours du règne de ce prince furent marqués par plusieurs traits de bienfaisance, qui jetèrent dans l'étonnement tous ceux qui le connaissaient et qui ne croyaient qu'à ses vices. La métamorphose parut complette et soudaine; la douceur remplaça la violence. Le grand-duc avait été inconséquent, fougueux, bizarre : Pierre III se montrait juste, patient, éclairé. Mais son ca-

raçtère variait si souvent que du matin au soir il n'était pas reconnaissable. Aussi fut-il très-facile de le décrier dans l'esprit du peuple. D'ailleurs, il se laissa aller à des imprudences qui achevèrent de le perdre. On l'accusait d'être luthérien dans le cœur, et d'affecter un profond mépris pour les usages, les cérémonies et la religion du culte grec. On prétendait qu'il ne parlait jamais qu'avec dédain de la nation russe, et qu'avec respect des Allemands. Ces propos, semés par des émissaires de Catherine, aliénèrent bientôt de ce prince les cœurs que les premiers jours de son règne lui avaient gagnés.

Les imprudences du tzar ranimaient chaque jour l'espoir de Catherine, épouse délaissée, et les desseins qu'il avait formés contre elle et dont une partie n'était que trop connue (il voulait la faire renfermer dans un couvent), l'enhardissaient à risquer tout pour les prévenir. Reléguée à Pétershof, à huit lieues de la capitale, et logée dans l'un des appartemens les plus écartés et les moins apparens du château, elle passait ses journées à méditer le projet de précipiter son époux du trône, afin de s'y placer. Elle était puissamment secondée par la princesse Daschkof, jeune femme âgée de vingt ans, mais d'une activité et d'une intelligence fort au-dessus de son âge. Les conjurés, qui avaient d'abord résolu d'arrêter le tzar quand il reparaîtrait à Pétersbourg, pensèrent, après une nouvelle

délibération, qu'il serait trop dangereux d'attendre ce moment, et qu'il valait mieux exécuter leur dessein dès que ce prince se rendrait à Pétershof. Pour que l'exécution fût moins incertaine, on crut devoir s'envelopper des ombres de la nuit.

Sous prétexte de laisser les appartemens libres pour la fête qu'on devait célébrer dans le château de Pétershof (la fête du tzar), et pour pouvoir en effet être plus à portée de s'évader, Catherine s'était logée dans un pavillon reculé, au pied duquel passe un canal qui communique à la Néva, et où elle avait fait mettre, comme sans dessein, un canot, pour se sauver en Suède si la conjuration était découverte. Grégoire Orlof, chef des conjurés, ayant donné à son frère Alexis, alors simple soldat dans les gardes, une clef du pavillon, l'instruisit de la manière dont il fallait s'y prendre pour y arriver; et la princesse Daschkof lui remit un billet pour engager la tzarine à venir sur-le-champ. Il était deux heures après minuit, le 9 juillet 1762. La tzarine n'attendant plus personne, s'était couchée, et dormait profondément quand elle se sentit réveiller, et vit debout, à côté de son lit, un soldat qu'elle ne connaissait pas. Sans lui remettre le billet de la princesse de Daschkof, ce soldat dit à Catherine : « Votre majesté n'a pas un instant à perdre; qu'elle se prépare à me suivre. » Et aussitôt il disparut. Catherine étonnée, éperdue, appela une de ses femmes. Elles s'ha-

billèrent précipitamment et se déguisèrent de manière à n'être pas reconnues des sentinelles qui gardaient le château. A peine sont - elles prêtes, que le soldat rentre et dit à la tzarine qu'une voiture l'attend à la porte du jardin. C'était un carrosse que, sous prétexte d'avoir des relais pour se promener dans la campagne, la princesse Daschcof faisait tenir depuis quelques jours dans une ferme à deux ou trois milles de Pétershof, et qu'Alexis Orlof avait envoyé chercher par un de ses camarades. La tzarine se rendit sans obstacle jusqu'à cette voiture. Elle y entra. Alexis Orlof prit les rênes et partit. La voiture courait avec la plus grande vitesse; mais tout-à-coup les chevaux s'arrêtèrent et tombèrent de lassitude. On fut obligé de descendre. Alexis Orlof et son camarade firent de vains efforts pour ranimer les chevaux. On était encore fort éloigné de Pétersbourg, au milieu de la nuit, dans le plus grand embarras, et le danger devenait plus pressant de moment en moment; enfin, on résolut d'achever le reste du chemin à pied. Heureusement qu'après avoir commencé cette espèce de pélerinage, on rencontra une charrette de paysan. Alexis Orlof l'arrête, la tzarine y monte, et l'on se remet à courir. Bientôt on entend le bruit d'une autre voiture qui venait avec une rapidité extraordinaire. C'était Grégoire Orlof qui, calculant tous les momens, s'alarmait de ne pas voir encore paraître la tzarine. Il la reconnaît,

lui crie qu'on n'attend plus qu'elle; et sans attendre sa réponse, reprend les devans pour la recevoir à Pétersbourg. Enfin Catherine, accablée de fatigue et d'inquiétude, mais assez maîtresse d'elle-même pour prendre un air tranquille et serein, arriva dans cette capitale à sept heures du matin. Elle se rendit aussitôt au quartier des gardes d'Ismaïlof, dont trois compagnies étaient gagnées; mais que les conjurés n'avaient pas voulu laisser sortir de leurs casernes avant que Catherine parût, de peur de manquer leur coup par trop de précipitation. Au bruit de l'arrivée de la tzarine, une trentaine de soldats à moitié nus accourent et la reçoivent avec de grands cris de joie. Surprise et alarmée de voir un si petit nombre de soldats, elle garda un moment le silence; puis elle leur dit d'une voix altérée : « Que son danger la forçait de venir leur demander du secours; que le tzar voulait cette même nuit la faire tuer, ainsi que son fils; qu'elle n'avait pu se dérober à la mort que par la fuite, et qu'elle comptait assez sur leurs dispositions pour se remettre entre leurs mains. » Tous ceux qui l'écoutaient frémirent d'indignation, et jurèrent de mourir pour sa défense. Leur exemple, et l'hetman (chef des Kosaques) Razumoffski, leur colonel, qui ne tarda pas à paraître, entraînèrent bientôt les autres soldats que la curiosité attirait en foule autour de Catherine. On fit venir aussitôt l'aumônier du régiment d'Is-

mailof, et ce prêtre reçut, sur un crucifix, le serment des troupes. Tant d'avantages n'avaient pas coûté deux heures à la tzarine; elle se voyait déjà entourée de deux mille guerriers et d'une grande partie des habitans de Pétersbourg, qui suivaient machinalement les mouvemens des soldats, et s'empressaient de les applaudir. Alors on lui conseilla de se rendre à l'église de Kasan, où tout était préparé pour la recevoir. Elle en prit le chemin avec son nombreux cortége. Les fenêtres, les portes de toutes les maisons, étaient couvertes de spectateurs qui mêlaient leurs acclamations aux cris des soldats. L'archevêque de Novogorod qui, revêtu de ses habits sacerdotaux et environné d'un grand nombre de prêtres, à qui leurs longues barbes et leurs cheveux blancs donnaient un air vénérable, l'attendait à l'autel, lui mit la couronne impériale sur la tête, la proclama à haute voix souveraine de toutes les Russies, sous le nom de Catherine II, et déclara en même temps le jeune grand-duc, Paul Pétrovitz, son successeur. Ensuite on chanta un *Te Deum*, accompagné des *huza* de la multitude. Avant la fin du jour, Catherine avait déjà quinze mille hommes d'élite. La ville était dans un état de défense formidable. Un ordre sévère y régnait, et, par le plus grand bonheur, il n'y eut pas une goutte de sang répandu.

Tout semblait d'accord pour favoriser la cons-

piration. Le tzar n'en apprit que très-tard l'étonnante nouvelle, et perdit aussitôt la tête. Il lui eût été facile de gagner promptement le Holstein, où il avait un corps d'armée assez considérable; mais il n'osait point prendre ce parti, et encore moins se mettre à la tête de ses gardes Holsteinois, troupes sur la fidélité desquelles il pouvait compter. Cependant Catherine, à la tête des conjurés, s'avançait pour le combattre. Il en est informé, et se décide enfin à se retirer à Cronstadt, ville fortifiée, qui renfermait une garnison nombreuse, et où se tenait une flotte formidable. Deux yachts sont préparés, Pierre s'y embarque, et arrive au moment où le gouverneur avait déjà fait ses dispositions pour l'empêcher de descendre. Une partie de la garnison sous les armes borde le rivage. Les canons sont braqués, les mèches allumées, et à l'instant où le premier yacht jette l'ancre, la sentinelle demande : « qui vive? — Le tzar, répond-on du yacht. — Il n'y a plus de tzar, réplique la sentinelle. » Pierre se lève, et entr'ouvrant son manteau pour faire voir le cordon de son ordre, il dit : « Quoi! vous ne me connaissez pas! — Non, s'écrient mille voix à la fois, nous ne connaissons plus de tzar. Vive la tzarine! » Alors le gouverneur menace de faire couler le yacht à fond, s'il ne s'éloigne. Le tzar, consterné, se recule, mais son aide-de-camp l'arrête, et saisissant une des balustrades qui entourent le port ; « Mettez votre

main à côté de la mienne, lui dit-il, et sautons à terre : personne n'osera faire feu sur vous, et Cronstadt sera encore à votre majesté. » Dans son épouvante, Pierre III ne veut plus que fuir, et court se cacher dans la chambre du yacht, au milieu des femmes éperdues. On ne put lui rendre le courage nécessaire; il donna ordre au pilote de le reconduire à Oranienbaum. On y arriva à quatre heures du matin; à dix heures, il se montra avec un air assez calme : ses gardes Holsteinois accoururent et l'entourèrent avec des larmes de joie et d'attendrissement; ils baisaient ses mains, ils embrassaient ses genoux, ils le pressaient de les faire marcher contre l'armée de la tzarine, et lui juraient qu'ils sacrifieraient tous leur vie pour défendre la sienne. Les offres généreuses de ces braves gens ne purent réveiller son ame engourdie. Il se décida à écrire à Catherine la lettre la plus basse et la plus humiliante, par laquelle il lui disait qu'il reconnaissait ses torts, et lui proposait de partager l'autorité souveraine. Mais Catherine ne lui fit aucune réponse, retint le messager, et se remit en marche avec toutes ses troupes. Le tzar, apprenant que Catherine s'approchait, fit seller un de ses chevaux, dans le dessein de se sauver seul et déguisé vers les frontières de la Pologne. Mais toujours timide et irrésolu, il écrivit une seconde lettre à Catherine, en implorant sa miséricorde et lui demandant pardon de la manière la plus humble; il

l'assura en même temps qu'il lui cédait la couronne de Russie, et la pria de lui accorder une pension avec la liberté de s'en retourner dans le Holstein. Catherine ne daigna pas plus répondre à cette lettre qu'à la première, et engageant dans ses intérêts le chambellan qui la lui avait portée, elle le renvoya au tzar pour le déterminer à se soumettre à ses volontés, et lui recommanda d'assurer le prince qu'il serait très-bien accueilli, et qu'il obtiendrait tout ce qu'il souhaitait. Pierre hésita quelques instans, mais le chambellan lui ayant dit que s'il ne prenait pas promptement son parti, sa vie était en danger, il suivit les conseils de ce perfide; il se hâta de monter dans une voiture avec son aide-de-camp, et ils prirent le chemin de Pétershof. L'infortuné tzar croyait que tant de résignation pourrait toucher Catherine : il fut bientôt détrompé. Quand la voiture où il était passa au milieu de l'armée, les Kosaques, que le tzar rencontra les premiers, gardèrent un triste silence; il éprouva lui-même une vive émotion; ensuite les cris répétés de vive Catherine, que faisait entendre le reste des troupes, le plongèrent dans le désespoir. Lorsqu'il descendit de voiture, on ne lui témoigna nul égard, nulle apparence de respect. Son aide-de-camp-général fut insulté; mais cet officier garda le plus grand sang-froid, et reprocha fièrement aux rebelles leur insolence et leur trahison. On fit monter le tzar au haut du grand esca-

lier. Là, on lui arracha les marques de son ordre, on lui ôta ses habits qu'on fouilla, et on trouva dans ses poches beaucoup de diamans et d'autres pierreries. Après qu'il eut resté quelque temps en chemise, nu-pieds, en butte aux outrages de la soldatesque, on l'enveloppa d'une mauvaise robe de chambre, et on le renferma seul avec une garde à sa porte. Le comte Panin, premier ministre de la tzarine, vint trouver ce prince, et eut avec lui un long entretien. Il le persuada que la tzarine ne le tiendrait que peu de temps aux arrêts, et qu'elle le renverrait dans le Holstein, comme il le désirait. Enfin, ce perfide ministre lui fit écrire et signer une renonciation formelle à la couronne de Russie, dont il se déclarait indigne.

Muni de cet acte fatal, Panin se retira. Pierre parut dès-lors plus tranquille, et vit sans peine un officier avec une forte escorte s'emparer de sa personne, et le conduire dans un petit château, à vingt verstes de Pétersbourg. Ne croyant rester que peu de jours en prison avant d'être renvoyé en Allemagne, il fit demander à Catherine le nègre qui l'amusait quelquefois, un chien qu'il aimait beaucoup, son violon, une bible et des romans, et lui fit dire que, rebuté par la méchanceté des hommes, il voulait désormais ne vivre qu'en philosophe. Rien ne lui fut accordé, et on se moqua de ses projets de sagesse. Il était depuis six jours étroitement détenu, sans que d'autres personnes

que les chefs des conjurés et les soldats qui le gardaient connussent sa prison, lorsqu'on apprit à Pétersbourg que le tzar Pierre III venait de mourir tout d'un coup d'une colique hémorrhoïdale, le 17 juillet 1762.

Le corps du malheureux tzar fut porté dans la capitale, et exposé pendant trois jours dans l'église de Saint-Alexandre-Neuski. On avait eu soin de le revêtir de son uniforme prussien, et les personnes de tout rang et de tout état eurent la liberté de lui rendre les derniers devoirs, qui consistent en Russie à baiser les mains ou la bouche du mort.

Ce prince, qui termina sa carrière à peine âgé de trente-quatre ans, aurait pu régner d'une manière glorieuse, si l'âge et la raison avaient eu le temps d'éclairer sa conduite. Il s'annonça par des réformes et par des lois aussi sages qu'utiles. Il supprima la chancellerie secrète, cette inquisition d'état, dont le nom seul faisait trembler les citoyens; il rendit la liberté à la noblesse, toujours plus humiliée, plus asservie depuis le règne d'Ivan Vassiliévitz. Le gentilhomme russe put à son gré embrasser la profession qui lui convient le mieux, soit militaire, soit civile, sortir ou rester dans sa patrie; enfin, il réunit tous les revenus du clergé russe au domaine de la couronne, et assigna de simples pensions aux ecclésiastiques; des prélats jouissent encore d'une fortune considérable pour

des hommes sans naissance et tirés de l'état monastique; la pension des archevêques est fixée à cinq mille roubles, celle des évêques à trois mille, celle des abbés-moines (archimandrites) à proportion de leur dignité; le revenu de l'archevêque de Novogorod, prélat qui est à la tête du clergé, monte à près de cent mille francs.

CATHERINE II ALEXIEVNA.

Poniatowski, protégé par les armes de Catherine, parvient au trône de la Pologne. Partage de ce royaume.

Poniatowski, avantageusement connu de Catherine, auprès de laquelle il avait été envoyé en qualité d'ambassadeur de Pologne, fut désigné par elle pour occuper le trône de Pologne après la mort d'Auguste III, en 1764. Les Polonais furent extrêmement surpris d'un pareil choix, à l'égard d'un jeune homme de trente-deux ans, d'une naissance peu illustre en comparaison de ses concurrens, et qui n'était encore point connu par de brillantes actions. Mais il était d'une taille avantageuse, doué d'une figure noble, imposante; il parlait et écrivait les sept principales langues de l'Europe avec beaucoup de facilité et de grâce. Lorsque la diète

de convocation se rassembla, les troupes russes entrèrent dans Varsovie, sous prétexte d'y maintenir l'ordre et la liberté. La diète d'élection se tint suivant l'usage dans la plaine de Wola, distante d'environ trois milles de Varsovie. Cette diète commença par une messe solennelle et par un sermon. Les palatins étant tous rassemblés et rangés en ordre autour de la Szopa, grand bâtiment ouvert de tous côtés, dans lequel se tiennent le sénat et l'ordre équestre, le primat leur demanda à haute voix, et par trois fois différentes, qui ils voulaient pour roi? Tous répondirent unanimement : « Le comte Poniatowski. » Le lendemain 7 septembre 1764, il fut proclamé roi de Pologne sous le nom de Stanislas-Auguste.

L'influence de Catherine sur la Pologne lui fit naître l'idée du démembrement de ce royaume, en partageant plusieurs provinces avec la Prusse et l'Autriche, et même d'anéantir ce royaume par un plus grand envahissement, quoiqu'elle lui eût donné un roi. Ce fut en 1766 qu'il commença d'être question de ce partage entre les trois cours coalisées. Comme des troupes russes inondaient la Pologne, Catherine crut pouvoir faire enlever, en 1767, l'évêque de Cracovie et celui de Kiovie, ainsi que plusieurs seigneurs qui défendaient fortement les droits de leur patrie. Le 13 octobre au soir, au moment où le premier de ces évêques était à table chez le comte de Miniszeck, un simple

colonel, suivi d'un détachement de soldats, vint au nom de la tzarine enlever ce prélat, sans que personne osât faire la moindre résistance. Le roi fit vainement prier le prince Repnin de relâcher cet illustre prisonnier. Repnin le refusa avec hauteur, et il le fit conduire au fond de la Russie, d'où il ne revint qu'après un exil de six ans (au commencement de 1773.)

Les nobles catholiques firent entendre leurs plaintes à l'occasion des lois promulguées en faveur des dissidens (les partisans du culte luthérien, etc.), et formèrent de nouvelles confédérations pour la défense de la religion romaine. Les confédérés avaient des étendards sur lesquels étaient peints la Vierge et l'Enfant-Jésus; ils portaient, comme les croisés du douzième siècle, des croix brodées sur leurs habits, et ce qu'il y a de plus bizarre, ils s'étaient mis sous la protection des Turcs, et les enfans de Mahomet se préparaient à combattre pour une cause qu'on disait être celle du Christ.

Stanislas-Auguste ne pouvant ni inspirer de la confiance à ses sujets, ni recouvrer l'amitié des Russes, était aussi accusé par tous les partis, et vivait dans sa capitale plutôt en prisonnier qu'en roi. Le prince Repnin commandait en despote dans Varsovie. Nous citerons un seul fait qui prouve combien peu d'égards l'ambassadeur russe avait pour le monarque polonais. Un jour que le roi était à

la comédie, l'ambassadeur tarda beaucoup à s'y rendre. Voyant qu'il ne venait pas, on leva la toile et on commença : on en était déjà au second acte, lorsque Renpin entre dans sa loge, et piqué de ce qu'on ne l'a pas attendu, il fait interrompre le spectacle et recommencer la pièce.

Ce fut en 1794 que se consomma le démembrement et la ruine de la Pologne, malgré les efforts héroïques des patriotes. La perte d'une bataille sanglante, le 2 novembre, força tous ceux qui purent échapper aux fers des vainqueurs à se renfermer dans les murs de Prague, faubourg ou plutôt petite ville à côté de Varsovie ; ils y furent poursuivis par le général Souwarof. Le siége de Prague ne fut pas long. Dès le lendemain de son arrivée, l'ardent Souwarof donna l'assaut, et s'étant rendu maître de la place, fit passer au fil de l'épée, non seulement les soldats, mais encore les habitans sans distinction de sexe ni d'âge. Vingt mille innocens furent victimes de la fureur du général russe. Couvert du sang de ces infortunés, le barbare entra en triomphe dans Varsovie. Les cours de Pétersbourg et de Berlin partagèrent à leur gré les restes de la malheureuse Pologne, et plusieurs courtisans de la tzarine se partagèrent les biens d'un grand nombre de proscrits. Stanislas-Auguste fut relégué à Grodno, où il fut condamné à vivre obscurément d'une pension que lui accorda la tzarine, tandis que Repnin, nommé gouverneur

général des provinces envahies, y étalait le faste d'un souverain. Non content de s'être déjà emparé des provinces de la Pologne, les trois cours copartageantes demandèrent qu'une diète leur fît solennellement la cession de ces provinces, et il fallut en passer par là.

Voyage du prince Henri de Prusse à Pétersbourg.

Long-temps avant qu'il fût question de ce fameux partage, le roi de Prusse et Catherine sentirent la nécessité d'en conférer; mais, dans la crainte que leur entrevue n'inspirât de l'ombrage aux autres puissances, et qu'elles ne parvinssent à en découvrir le motif, Frédéric donna ses instructions au prince Henri son frère, en 1769, qu'il chargea de passer en Russie, comme s'il se proposait simplement de satisfaire sa curiosité. Ce prince s'embarqua à Stockholm sur une galère qui le transporta jusqu'à Abo, capitale de la Finlande; de là il se rendit à Pétersbourg. Un chambellan de la tzarine vint au-devant de lui aux frontières de la Russie. Le prince entra dans Pétersbourg au bruit de l'artillerie, et partout il reçut les mêmes honneurs qu'on rend aux souverains. Le lendemain il se rendit à la cour avec un nombreux cortége, et dîna en public avec la tzarine. Tout se fit ce jour-là avec la plus rigoureuse cérémonie; mais

ensuite on bannit l'étiquette, et la tzarine et le prince purent se voir et s'entretenir sans la moindre gêne. Chaque jour fut marqué par quelque fête ou quelque spectacle nouveau. Nous ne décrirons que la fête qui fut donnée à Tzarsko - Zélo. A l'entrée de la nuit, la tzarine, le grand-duc, le prince Henri, et diverses personnes de la cour, au nombre de seize, se placèrent dans un immense traîneau attelé de seize chevaux, couvert et entouré de doubles glaces qui reproduisaient les images sans nombre de tous les objets au-dedans et au-dehors. Ce traîneau, suivi de plus de deux mille autres, partit de Pétersbourg : tout le monde était masqué et en domino. Quand les traîneaux furent à un mille de la capitale, ils passèrent sous un arc de triomphe très-élevé et superbement éclairé. On trouvait ensuite à chaque mille une grande pyramide illuminée avec art, et vis - à - vis de laquelle était placée une guinguette où dansaient des paysans et des paysanes : chaque guinguette offrait une nation différente, que son costume, ses danses et sa musique faisaient aisément reconnaître. A une demi - lieue du château de Tzarsko - Zélo s'élevait une haute montagne représentant le Vésuve lorsqu'il lance des torrens de flammes. Cette éruption artificielle dura pendant tout le temps que les traîneaux défilèrent à la vue de la montagne. L'intérieur du château de Tzarsko-Zélo était éclairé par un nombre infini de

bougies. On y dansa deux heures dans différentes salles. Tout-à-coup le canon se fit entendre, le bal cessa, les bougies furent éteintes, tout le monde se plaça aux fenêtres, et l'on jouit du spectacle d'un très-beau feu d'artifice; ensuite le canon donna le signal de rallumer les bougies. On avait déjà servi un souper splendide. Quand on sortit de table, on dansa jusqu'au matin.

Mariage du grand-duc Paul Pétrovitz.

Quand la tzarine s'occupa du choix de l'épouse qu'elle devait donner au grand-duc, elle eut d'abord quelque peine à se décider. Elle arrêta ses regards sur les filles du landgrave de Hesse-Darmstadt. Ces princesses étaient trois sœurs. Catherine invita leur mère à les mener à sa cour. Quelque contraire à l'usage que fût cette proposition, la landgrave de Hesse-Darmstadt l'accepta. Elle n'écouta que l'espoir de placer une de ses filles sur le trône de Russie. La tzarine la reçut avec magnificence, et la combla de présens. Après avoir eu le temps de connaître les jeunes princesses, Catherine choisit pour l'épouse du grand-duc la princesse Wilhelmine, qui embrassa le rit grec, et fut unie à l'héritier des tzars en 1774. Mais au bout de deux ans, en 1776, la grande-duchesse termina sa carrière, sans laisser aucun fruit de son union.

Peu de jours avant la mort de cette princesse, le frère de Frédéric II revint pour la seconde fois à Pétersbourg, conduit par les mêmes motifs qu'il avait eus lors de son premier voyage. On rendit au prince Henri les mêmes honneurs que la première fois qu'il était venu en Russie. Il proposa, dit-on, le partage du reste de la Pologne.

A peine les funérailles de la grande-duchesse étaient-elles achevées, que la tzarine songea à donner une seconde épouse à son fils. Elle jeta les yeux sur la princesse de Wurtemberg, nièce du prince Henri, qui ne manqua pas d'approuver le projet de cette alliance, et expédia un courrier pour en faire part au roi son frère. Frédéric ne balança pas à l'approuver. Il en instruisit le prince Henri, et lui manda que les parens de la princesse de Wurtemberg ne s'opposeraient pas à l'élévation de leur fille. Il invita en même temps le grand-duc à venir à Berlin, parce qu'il désirait qu'avant de rien conclure, ce prince vît la nouvelle épouse qu'on lui destinait. Il était lui-même bien aise de saisir cette occasion pour connaître personnellement le grand-duc. La tzarine, satisfaite de tous ces arrangemens, fit faire des préparatifs considérables pour que son fils accompagnât le prince Henri. Elle assigna quarante mille roubles pour le voyage de la princesse de Wurtemberg. Elle appela à Pétersbourg le maréchal de

Romanzof, qui avait souvent vaincu les Turcs, et qui résidait dans son gouvernement d'Ukraine : elle le chargea de suivre le grand-duc à Berlin. « Ce n'est, dit-elle, qu'à l'amitié du prince Henri et au zèle du plus illustre appui de mon trône, que je peux me résoudre à confier mon fils. » Le grand-duc partit le premier de Tzarsko-Zélo, accompagné de quatre principaux seigneurs. Le lendemain, le prince Henri prit congé de la tzarine ; après avoir séjourné vingt-quatre heures à Riga, et avoir vu manœuvrer plusieurs régimens campés à quelque distance de la ville, les deux princes se rendirent à Mittau, où ils furent accueillis par le duc de Courlande. Le duc était fils du fameux Biren, qui venait d'achever avec tranquillité sa longue et orageuse carrière. Le grand-duc reçut à Berlin les honneurs dus à l'héritier du trône de Russie. Le prince Henri le présenta au roi, qui était venu au-devant de lui jusqu'à l'entrée de son appartement. Le grand-duc lui dit en l'abordant : « Sire, les motifs qui m'amènent des extrémités du Nord jusque dans ces heureuses contrées, sont le désir de vous assurer de l'amitié qui doit à jamais unir la Russie et la Prusse, et l'empressement de voir une princesse destinée à monter sur le trône des Russes. En la recevant de vos mains, j'ose vous promettre que cette princesse en sera plus chère et à moi et à la nation sur laquelle elle régnera. Enfin j'obtiens ce que je souhaitais depuis

long-temps ; je puis contempler le plus grand des héros, l'admiration de notre âge, et l'étonnement de la postérité. » Frédéric se hâta de lui répondre : « Je ne mérite point tant d'éloges, prince. Vous ne voyez en moi qu'un pauvre valétudinaire à cheveux blancs. Mais croyez que je me regarde comme très-heureux de recevoir dans ces murs le digne héritier d'un puissant empire, le fils unique de ma meilleure amie, de la grande Catherine. » Le monarque prussien se tourna alors vers le maréchal de Romanzof, et ajouta : « Vainqueur des Ottomans, soyez le bien venu. Je trouve beaucoup de ressemblance entre vous et mon général Winterfeld. — Sire, répartit le maréchal, je serais flatté de ressembler, même imparfaitement, à un général qui s'est si glorieusement distingué au service de Frédéric. — Ah ! répliqua le roi, vous devez bien plutôt vous enorgueillir des victoires qui feront passer votre nom jusqu'à la postérité la plus reculée. » Après une demi-heure d'entretien avec Frédéric, le grand duc se rendit chez la reine, où toute la cour était rassemblée. Il y vit la princesse de Wurtemberg. Leur mariage fut aussitôt décidé. Les fêtes se multiplièrent dans plusieurs maisons royales. Mais celle qui dut être la plus agréable au maréchal de Romanzof, fut le spectacle des exercices de la garnison de Postdam. Frédéric fit manœuvrer ses troupes par bataillons quarrés, à l'imitation de la sanglante bataille de

Kayal, où les Russes avaient complètement vaincu les Ottomans. Le prince Henri mena ensuite le grand-duc à Rheinsberg, où il lui donna une fête qui dura quatre jours, et dans laquelle il étala non moins de goût que de magnificence.

En quittant Rheinsberg, Paul Pétrovitz retourna à Pétersbourg. La princesse de Wurtemberg ne tarda pas à s'y rendre. Elle embrassa la religion grecque, et fut unie au grand-duc. De ce mariage sont nés trois princes et cinq princesses. L'un de ces princes est Alexandre Paulovitz, né le 12 décembre (n. s.) 1777, tzar de toutes les Russies le 24 mars 1800. Le second prince, Constantin Paulovitz, grand-duc, né le 8 mai (n. s.) 1779.

Guerres contre les Turcs. Batailles navales mémorables.

On a vu, dès le commencement de la Russie, que les princes de cette contrée portèrent la guerre devant les murs de Constantinople. Ce fut toujours la même politique qui anima la plupart de leurs successeurs, et ils ne doutèrent pas que l'empire du Croissant ne fût détruit par le leur. Ce fut aussi l'espoir de Catherine II. Durant presque tout son règne, la guerre contre les Turcs ne cessa que par intervalles, et les Russes s'y couvrirent de gloire. Leur flotte, en 1770, était commandée par l'amiral Spiridof. Celle du capitan-

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Deux vaisseaux de guerre, l'un turc, l'autre russe, sont accrochés, embrasés et sur le point de sauter.

pacha, le fameux Hassan, lui était opposée; homme d'une intrépidité extraordinaire, il força d'abord les Russes de s'éloigner de Lemnos. Ensuite les deux flottes se rencontrèrent, le 5 juillet, dans le canal qui sépare l'île de Scio de la Natolie. Les vaisseaux turcs étaient en plus grand nombre, et se trouvaient comme retranchés derrière de petites îles et des rochers à fleur d'eau. Cependant les Russes ne craignirent pas de les attaquer. Le capitan-pacha, qui montait *la Sultane* de quatre-vingt-dix canons, fit tête à l'amiral Spiridof. Les vaisseaux s'accrochèrent. Les efforts de courage furent terribles de part et d'autre. Des nuées de balles et les grenades se croisaient avec rapidité sur le pont des deux amiraux. Le feu prit au vaisseau du capitan-pacha; celui des Russes ne put s'en détacher. Ils sautèrent ensemble avec un bruit effroyable, et la mer fut couverte de leurs débris. Les commandans et quelques autres officiers échappèrent seuls à ce désastre. Pendant la durée de l'incendie, les autres vaisseaux, frappés de terreur, avaient cessé de combattre. Bientôt ils se rapprochèrent et s'attaquèrent avec une nouvelle fureur; mais la nuit vint les séparer. Les Turs eurent alors l'imprudence d'entrer dans la baie de Tschesmé, où quelques-uns de leurs vaisseaux échouèrent, et où les autres se trouvèrent si pressés, qu'il ne leur était plus possible d'agir. Le lendemain (6 juillet), le contre-amira

Elphingston se plaça à l'entrée de la baie pour empêcher les Turcs d'en sortir, et, vers minuit, les envoya incendier par quatre brûlots. Les vaisseaux turcs étaient si rapprochés les uns des autres qu'ils devinrent tous en un instant la proie des flammes. Le soleil en se levant ne revit pas leurs pavillons.

En 1771, la tzarine avait chargé Alexis Orlof de lui faire faire en Italie quatre tableaux qui représentassent les combats de sa flotte, et l'incendie de celle des Turcs. Orlof crut devoir s'adresser à un peintre célèbre, nommé Hackert. Cet artiste lui ayant dit qu'il n'avait jamais vu sauter un vaisseau, le général russe n'hésita pas à lui en donner le spectacle, et risqua d'incendier la rade de Livourne pour fournir au peintre le moyen de rendre le désastre du capitan-pacha et de l'amiral Siridof.

La guerre se ralluma, en 1788, entre la Porte Ottomane et la Russie. Le prince Nassau-Siégen, commandant la flotte à rames de cette dernière puissance sur la mer Noire, attaqua l'escadre turque, lui brûla trois vaisseaux et lui en prit quelques autres. On vit alors ce que peut inspirer l'orgueil national, même à des esclaves. Lorsque le feu prit au vaisseau du capitan-pacha, un matelot turc courut à travers les flammes pour sauver le pavillon; et tandis qu'il le détachait, un Russe, non moins intrépide, s'élança dans un canot,

monte à bord du vaisseau prêt à sauter, enlève le pavillon et emmène le Turc prisonnier.

Protection que Catherine II accorde aux sciences et aux lettres. Son estime particulière pour de savans auteurs français.

Dès que cette princesse fut sur le trône, elle manifesta son goût pour la littérature et les arts français. Elle avait beaucoup d'estime pour les écrivains de cette nation, ainsi que pour les poëtes tragiques et les philosophes. Cette princesse entretint avec Voltaire un commerce de lettres très-assidu, écrites le plus souvent de sa propre main. Elle fit offrir à d'Alembert la place de gouverneur du grand-duc Paul Pétrovitz, avec cinquante mille livres de pension et la facilité d'achever l'Encyclopédie à Pétersbourg. D'Alembert eut le noble courage de refuser. Instruite que Diderot était sans fortune et désirait de vendre sa bibliothèque pour doter sa fille unique, elle acheta cette bibliothèque, lui en laissa la jouissance, et y joignit des appointemens de bibliothécaire. Diderot se rendit aux instances de la tzarine; il vint à Pétersbourg. Catherine le combla de bontés et de louanges. Pendant tout le temps qu'il fut à la cour, elle l'entretint chaque jour à l'issue de son dîner, et le faisait asseoir à côté d'elle. La philosophie, la législation, la politique étaient ordinai-

rement l'objet de ces entretiens, qui faisaient autant d'honneur à la souveraine qu'au philosophe français. Après la mort de Voltaire, elle fit aussi l'acquisition de la bibliothèque de ce grand homme, et demanda le plan en relief du château de Ferney, ainsi que de ses jardins et de ses avenues, parce qu'elle se proposait d'en faire bâtir un pareil dans le parc de Tzarsko-Zélo.

Etablissemens pour répandre la lumière des sciences et des beaux arts.

Vers 1768, la tzarine avait formé l'utile projet de faire voyager plusieurs savans dans l'intérieur de ses vastes états, afin qu'ils pussent déterminer la position géographique des principaux lieux, en observer la température et examiner la nature du sol, ses productions, ses richesses, ainsi que les mœurs et le caractère des divers peuples qui l'habitent.

Catherine encouragea avec zèle les littérateurs et les artistes russes. Elle accorda de nouveaux priviléges à l'Académie des Sciences de Pétersbourg, et l'invita à joindre aux noms qui l'illustraient déjà, les noms de plusieurs étrangers célèbres. Elle augmenta aussi le nombre des élèves de l'Académie des Arts, fondée sous le règne d'Elisabeth; elle porta ce nombre à 250, et elle y établit un ordre plus propre à atteindre le but

de son institution. Les élèves ne purent plus y être admis après l'âge de six ans, pour que les vices d'une mauvaise éducation n'eussent pas encore eu le temps de corrompre leur esprit ou leur caractère. Soignés trois ans par des femmes, ils sont ensuite confiés à des instituteurs, et ils se vouent à l'art pour lequel ils se sentent le plus d'inclination. Ils peuvent devenir peintres, sculpteurs, architectes, horlogers, ou apprendre l'art de fondre les métaux, et de faire des instrumens de physique et de mathématiques. Pendant tout le temps qu'ils restent à l'Académie, il ne leur est permis de rien recevoir de leurs parens. Ils sont vêtus et nourris aux frais de l'état. Au bout de quinze ans ils sortent de l'Académie. Ils sont libres de s'établir où ils veulent, et si leur conduite répond aux soins qu'on a pris de leur éducation, on leur accorde des lettres de noblesse. Indépendamment de ces avantages, ceux des élèves qui ont remporté les premiers prix, reçoivent pendant trois ans une pension pour voyager en Europe.

Nous ne pouvons dire qu'un mot de la maison consacrée à l'éducation de deux cents demoiselles nobles. La supérieure de cette communauté doit être veuve d'un officier-général. La plupart des gouvernantes sont des dames étrangères. Les demoiselles qui se distinguent le plus par leur conduite et par leurs progrès dans les études, reçoivent en sortant le chiffre en or de la souveraine; mar-

assura aux juges la moitié de leurs appointemens pour le temps où l'âge et les infirmités les forceraient de quitter leurs emplois.

Les juges avaient des pouvoirs sans bornes, qui furent sagement restreints. Le moindre petit magistrat, qui souvent ne savait pas lire, faisait arbitrairement donner la question et condamnait un homme au knout ou à être exilé en Sibérie. Un bienfait tout aussi grand, fut celui de supprimer les tortures de la question en matière criminelle.

Voyage dans la Krimée. Faveurs inouïes dont fut comblé le prince Potemkin. Il meurt sur le bord d'un grand chemin.

Les Turcs avaient été forcés d'abandonner à la Russie la Tauride ou la Krimée, pays qui renferme ces nuées de cavalerie tatar qui, bien dirigées, peuvent être d'une si grande utilité. Catherine fut curieuse de parcourir cette importante province ajoutée à ses immenses possessions. Le prince Potemkin, qu'elle avait comblé des bienfaits les plus étonnans, les plus accumulés, se chargea de la recevoir, dans ces régions éloignées, comme devait l'être la nouvelle maîtresse de la Tauride et la puissante souveraine de toutes les Russies. Il fit faire des préparatifs qui tenaient de l'enchantement encore plus que de l'adulation. Il

fit construire, à grands frais, des villages, des villes, des maisons superbes, pour les haltes et les logemens de toute la cour, et où Catherine trouvait des bains de la dernière élégance et du luxe le plus recherché.

Cette princesse partit de Moscou, le 18 janvier 1787, accompagnée de ses dames d'honneur, d'une foule de courtisans, et des ambassadeurs de France, d'Autriche, d'Angleterre. Les traîneaux allaient la nuit comme le jour. On avait assemblé un grand nombre de chevaux à chaque station, de grands feux étaient allumés de trente toises en trente toises, et un grand nombre de curieux bordait la route. Cinquante galères magnifiques avaient été disposées sur le Dniéper pour recevoir la tzarine. Cette princesse s'y embarqua le 6 mai, avec son nombreux cortège. Le lendemain elle eut une entrevue avec le roi de Pologne. Quelques jours après, elle fut logée dans une maison ornée avec toutes les recherches du luxe; elle trouva aux environs une armée de douze mille hommes habillés à neuf, qui lui présentèrent une image de la guerre, en manœuvrant sur quatre colonnes, avec un bataillon carré de Kosaques. La route par eau fut encore plus agréable. Les bords du Dniéper étaient couverts de villages factices, de paysans élégamment vêtus, et de nombreux troupeaux qui se rendaient par des chemins de traverse dans les endroits où la flotte longeait la côte, et se reprodui-

saient sans cesse sous les yeux des voyageurs. La beauté de la saison ajoutait encore à la magie du spectacle, et tout faisait de ce pays presque désert un pays délicieux. L'empereur Joseph II, sous le nom de comte de Falkenstein, avait précédé à Kerson l'arrivée de la tzarine. Kerson, capitale de la Krimée, était déjà une ville opulente; elle avait un port rempli de navires et de chantiers bien pourvus : on y lança à l'eau, en présence de la tzarine, un vaisseau de soixante-six canons et une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville, cette princesse lut sur la porte du côté de l'Orient, une inscription grecque qui signifiait : *C'est ici qu'il faut passer pour aller à Bizance.* Allusion au désir qu'avait Catherine de faire la conquête de Constantinople. A son retour, de nouvelles fêtes charmèrent la longueur du voyage, qui dura six mois et quatre jours.

Disons maintenant un mot du prince Potemkin, ce puissant favori qui réunissait tous les titres, toutes les grandeurs. Il avait plusieurs gouvernemens de provinces aussi grandes que la France. il était feld-maréchal, prince de l'empire, hetman des Kosaques du Don, aide-de-camp-général de la tzarine, président du conseil de guerre, généralissime des armées, amiral de la mer Noire, et chevalier de dix ordres, etc. Il avait le privilége d'avoir huit chevaux attelés à son carrosse, comme la tzarine et le grand duc.

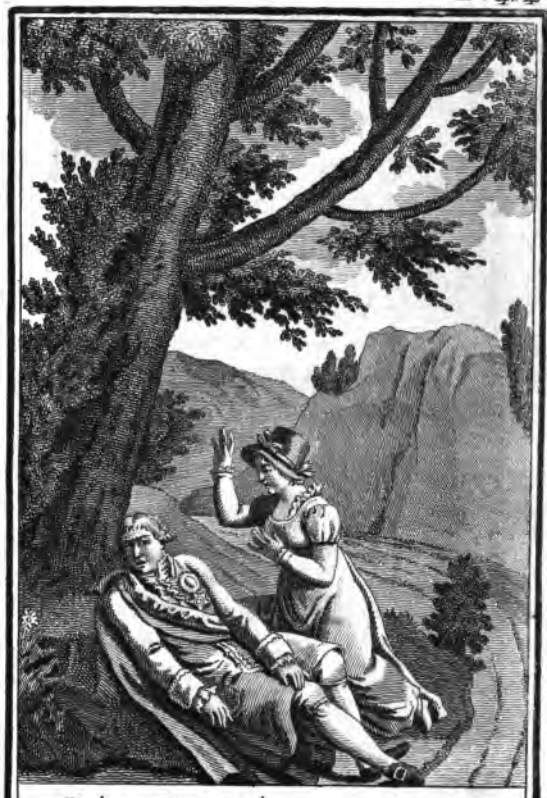
Les victoires qu'il remporta sur les Turcs, en 1790, et particulièrement la prise d'assaut d'Ismaïl, auraient augmenté son orgueil et sa puissance, si la chose avait été possible. Il se hâta de venir à Pétersbourg jouir de ses triomphes. La tzarine lui prodigua les fêtes et les présens; elle lui donna un palais estimé six cent mille roubles, et un habit brodé en diamans, qui en coûtait deux cent mille. Il redoubla ses dépenses prodigieuses, qui paraissaient excessives dans la cour la plus fastueuse de l'Europe. Sa table lui coûtait, les jours ordinaires, au moins huit cents roubles; elle était couverte des mets les plus délicats, et des fruits les plus rares; il faisait acheter des cerises au cœur de l'hiver, et les payait jusqu'à un rouble chacune. Par une bizarerie singulière, cet homme magnifique payait très-rarement ses dettes. Lorsqu'on se présentait chez lui pour demander de l'argent, il disait à Popof, son secrétaire intime : « Pourquoi ne payes-tu pas cet homme ? » et il lui faisait, par un signe, entendre la manière dont le créancier devait être traité. S'il fermait la main, Propof donnait de l'argent; s'il l'ouvrait, le créancier était envoyé en Sibérie

Ce colosse de puissance, si fier de ses richesses, et qui se faisait un jeu d'être injuste et méchant, fut tout d'un coup renversé. Il s'était rendu au congrès de Yassi, pour conclure la paix avec la Russie et la Porte Ottomane; mais bientôt attaqué

de la fièvre épidémique qui y régnait, il ne put s'occuper que fort peu des négociations. Dès que la tzarine apprit qu'il était malade, elle lui envoya les deux meilleurs médecins de Pétersbourg. Il dédaigna leurs conseils, et ne voulut suivre aucun régime. Intempérant à l'excès, il mangeait à son déjeûner une oie entière, un aloyau ou un jambon, buvait une prodigieuse quantité de vin et de liqueurs de Dantzick, et dînait ensuite avec la même voracité. Voyant que sa maladie faisait des progrès, il crut qu'il guérirait en s'éloignant d'Yassi, et résolut de se rendre à Nicolaeff, ville qu'il avait fondée au confluent de l'Ingoul et du Bogh. Il partit. A peine avait-il fait trois lieues, qu'il se trouva plus mal; il descendit de voiture au milieu du grand chemin, et mourut sous un arbre, auprès d'un fossé, le 15 octobre 1792, âgé de cinquante-deux ans. Eut-il le temps, à son heure dernière, de se repentir de n'avoir pas fait un meilleur usage de son immense fortune?

Mort de Catherine II. Son portrait.

La tzarine ne survécut que de quatre ans l'homme dont elle aurait rendu la fortune un objet digne d'envie, si le bonheur était le partage d'une immense richesse. Catherine se flattait de voir encore agrandir ses vastes états, mais la mort trompa



Le Prince Potemkim meurt sous un arbre, sur un grand chemin.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ses espérances. Dans la matinée du 9 novembre 1796, elle fut assez gaie, et prit du café selon sa coutume. Quelques instans après, elle entra dans son cabinet. Au bout d'une demi-heure, les femmes qui la servaient, voyant qu'elle n'en sortait point, eurent de l'inquiétude; elles entrèrent, et la trouvèrent étendue sur le parquet. On fit appeler son premier médecin qui, jugeant que c'était une attaque d'apoplexie, la fit saigner deux fois. La tzarine parut d'abord un peu soulagée, mais il lui fut impossible de prononcer une seule parole, et à dix heures du soir elle expira, âgée de soixante-neuf ans et six mois, et son règne fut d'un peu plus de trente-quatre ans.

On était allé avertir le grand-duc du danger de la princesse sa mère; il se rendit promptement auprès d'elle, et à l'instant où elle cessa de vivre, il fut proclamé tzar sous le nom de Paul I.er

Catherine II avait été belle dans sa jeunesse; elle conservait dans les derniers temps de sa vie, de la grace et de la majesté; elle était d'une taille médiocre, mais bien proportionnée; et comme elle portait la tête fort élevée, elle paraissait presque grande : son front était ouvert, son nez aquilin, sa bouche agréable, son menton un peu long, mais point difforme; ses cheveux étaient châtain-bruns, ses sourcils noirs et bien garnis, et ses yeux bleus, souvent remplis de douceur, quelquefois de

fierté : sa physionomie avait toute l'expresion qui lui était nécessaire.

Catherine était ordinairement vêtue à la manière russe ; elle portait une robe verte (couleur favorite en Russie), assez courte, qui formait pardevant une espèce de veste, et dont les manches étroites descendaient jusqu'au poignet : ses cheveux, légèrement poudrés, flottaient sur ses épaules et étaient surmontés d'un petit bonnet couvert de diamans. Dans ses dernières années, elle mettait beaucoup de rouge. Dans tous les temps, elle vivait avec sobriété; elle ne faisait qu'un léger déjeûner, mangeait très-modérément à dîner, et ne soupait jamais.

FIN.

TABLE.

Coup d'œil géographique sur la Russie. Caractère de ses habitans, pag. 1
Oleg, administrateur de la Russie. Neuvième siècle de J.-C., 4
Tentative d'Oleg sur la ville de Constantinople. Mort de ce prince. Dixième siècle, 6
Igor I, 9
Singulier mariage d'Igor, *ibid.*
Anciennes cérémonies du mariage des princes russes, et ce qui se pratique maintenant aux unions conjugales des particuliers, 11
Expédition d'Igor contre Constantinople, 13
Mort tragique d'Igor, 14
Régence d'Olga. Vengeance qu'elle tire de la mort de son mari. Elle se fait chrétienne, et meurt, 15
Svitoslaf I, 19
Jaropolk I. Le traître puni, 21
Volodimir I. Bizarre et coupable manière de se convertir, 23
Combat particulier et mémorable de deux soldats de différens partis, 25
Mort de Volodimir. Il est mis au rang des saints dans le calendrier russe. Onzième siècle, 27
La Religion des Russes. Cérémonies reli-

gieuses. Popes ; évêques ; préjugés ; baptême , 29
Sviatopolk I , 37
Jaroslaf I , 39
Isiaslaf I, *ou* Démétrius. La Russie conquise par les Polonais, 40
Usévolod I , Jaroslavitz , 42
Sviatopolk II. Jaroslavitz. DOUZIÈME SIÈCLE, 44
Usages antiques , 46
Volodimir II, Usévolodovitz, surnommé MONOMAQUE , 47
Explication des titres de TZAR et d'AUTOCRATE , *ibid.*
Mestislaf Volodimirovitz , 48
Jaropolk II , Volodimirovitz , 50
Tromperies mutuelles entre le souverain de Pologne et celui de Russie, 51
Viatcheslaf Volodimirovitz , 56
Usévolod II, Olgovitz, 57
Igor II , Olgovitz , 58
Isiaslaf II , Mestislavitz , 59
George (Ioury) Volodimirovitz, surnommé DOLGOROUKI (*Longue-Main*) , 61
André I , Jounévitz , surnommé BOGOLIOUBSKI (*Qui aime Dieu*) , 62
Courte description de Moscou, dans le temps qu'elle était florissante , 64
Usévolod III, Georgiévitz. TREIZIÈME SIÈCLE, 66
Ancien usage relatif aux enfans , 67
George II , *ou* Ioury Usévolodovitz, 68
Invasion des Tatars dans la Russie , 69

Funérailles anciennes et modernes des Russes, 72
Jaroslaf II, Usévolodovitz, 74
Alexandre I, Jaroslavitz, 77
Alexandre II, Jaroslavitz, surnommé NEVSKI, 78
Jaroslaf III, Jaroslavitz, 80
Vasili *ou* Basile I, Jaroslavitz, 81
Démitri I, Alexandrovitz, *ibid.*
André III, Alexandrovitz. QUATORZIÈME SIÈCLE, 82
Mikaïl II (Michel) Jaroslavitz. Sa fin déplorable, 83
George III, Daniélovitz, 86
Alexandre III, Mikaïlovitz, 88
Siméon *ou* Sémen Ivanovitz, surnommé LE SUPERBE, 93
Ivan II, *ou* Jean Ivanovitz, 94
Démitri III, Constantinovitz, *ibid.*
Démitri IV, Ivanovitz, surnommé DONSKI, 95
Basile II, *ou* Vasili Démitriévitz. QUINZIÈME SIÈCLE, 97
Epoque où l'on commence à frapper des monnaies en Russie, et ce qu'elles avaient été jusqu'alors, 98
Vasili *ou* Basile III, Vasiliévitz, surnommé SLEPOÏ, ou *l'Aveugle*, *le Ténébreux*, 99
Ingratitude de Vasili, et trait magnanime du kan des Tatars, 100
Ivan III (Jean) Vasiliévitz, surnommé LE MENAÇANT, 102
Abaissement des Tatars, *ibid.*
Les Russes pénètrent dans la Sibérie septentrionale, 105

Ivan triomphe des Polonais, 106
Mort d'Ivan III. SEIZIÈME SIÈCLE, 108
Du titre de tzar, et des anciennes armoiries de la Russie, *ibid.*
Vasili IV (Basile) Ivanovitz, 109
Ivan IV (Jean) Vasiliévitz, surnommé LE CONQUÉRANT, 110
Caractère de ce prince, 111
Courage héroïque d'un envoyé polonais, 112
Couronnement d'Ivan IV. Il est le premier qui ait pris solennellement le titre de tzar. Eloge de la princesse son épouse, 114
Conquête de Kasan et d'Astrakan. Fin de la puissance des Tatars en Russie, 116
Exploits d'Ivan IV dans la Finlande et dans la Livonie. Belle action d'un petit corps de Suédois, 118
Emportement brutal d'Ivan. Son repentir et sa mort, 119
Création de la milice des Strelitz, 121
Mœurs et usages des Russes, anciens et modernes, 122
Fédor I, *ou* Théodore Ivanovitz, dernier souverain de la première dynastie, 131
Richesses prodigieuses des tzars, 133
Boris Fédérovitz Godounof. DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, 134
Le faux Démitri *ou* Démétrius, 137
Fédor II, *ou* Théodore Borissovitz, 138
Otrepief, *ou* le faux Démitri, 140
Vasili V (Basile) Ivanovitz Chouiski, 148
Nouveau faux Démitri *ou* Démétrius, 151

Bizarre moyen pour faire prononcer des vœux forcés, 154
Fermeté du tzar Vasili. Sa mort, 155
Repas des Russes. Usages. Monnaies, 156
Interrègne de trois ans, 163
Michel (Mikaïl) Romanof (Mikaïl Fédérovitz Iouriff), 168
Alexis Mikaïlovitz, 175
Perfidie qui empêche un mariage du tzar, *ibid.*
Sédition du peuple de Moscou, 177
Façon de penser d'un prince estimable, 180
Le médecin malgré lui, 182
Salle d'audience du tzar Alexis, 183
Mort du tzar Alexis, et quelques traits de son caractère, 185
Code du tzar Alexis, et sa barbarie à quelques égards, 187
Fédor II (Théodore) Alexiévitz, 188
Abolition des prérogatives de la noblesse, en faveur des avantages du mérite, *ibid.*
Autres obligations qu'a la Russie au règne de Fédor, 191
Mort de Fédor II. Quel fut le successeur qu'il se désigna, 192
Pierre I et Ivan V, (Jean) Alexiévitz Sophie, régente, *ibid.*
Crimes et massacres que fait commettre la princesse Sophie, 194
Politique astucieuse de Sophie, 197
Plusieurs des féroces Strelitz sont justement punis, 198
Destitution et punition de la princesse Sophie, 199

Usages et coutumes des Russes dans le DIX-SEPTIÈME et le DIX-HUITIÈME SIÈCLE, 202
Vénération pour les images. Superstitions. Cérémonies concernant le Patriarche, *ibid.*
Particularités sur les Russes, 205
Coup d'œil sur les militaires Russes, 210
Usages relatifs aux anciens tzars ; cérémonie de leur couronnement et de leur mariage, 214
Règne de Pierre I Alexiévitz, surnommé LE GRAND, 225
Discipline militaire établie par Pierre I, et création d'une marine, *ibid.*
Fortune extraordinaire de Mentzicof, 231
Voyages du tzar Pierre I en différentes contrées de l'Europe. DIX-HUITIÈME SIÈCLE, 236
Triomphes militaires et pompe qu'y fait étaler le tzar, 248
Guerre contre les Suédois Stratagème. Prise de Nerva, et humanité du tzar en cette occasion, 250
Trait admirable de modestie du général Baur, 253
Abolition et punition affreuse des Strelitz, 255
Suppression de la dignité de patriarche, 259
Origine de Catherine, qui devint épouse de Pierre I, et tzarine, 260
Mort tragique d'Alexis, fils du tzar. Horribles exécutions, 265
Fondation de Pétersbourg, et sa description, 270
Principales lois et règlemens du tzar Pierre I, 275
Guerre contre les Turcs. Position critique de l'armée russe sur les bords du Pruth. Comment ils ont le bonheur d'en échapper, 284

Invasion dans la Perse. Couronne ment et sacre de Catherine, 290
Mort du tzar Pierre I, 294
Portrait et caractère de Pierre-le-Grand. Anecdotes relatives à ce prince, 296
Catherine I, 308
Pierre II, Alexiévitz, 312
Rappel de la tzarine Eudoxie, 313
Disgrâce et exil en Sibérie du prince Mentzicof, 314
Décès de Pierre II, 324
Anne Ivanovna, 325
Elévation inouie de Biren, et catastrophe affreuse des princes Dolgorouki, 326
Anecdote extraordinaire concernant Jean-Ernest Biren, avant son élévation, 328
Bouffons illustres et en titre qu'il y avait à la cour de Russie, 336
Nouvelles marques de faveur que reçoit Biren. Mort de la tzarine Anne, 338
Ivan IV (Jean) Antonovitz, 339
Chute et exil de Biren, 340
Ambassade fort extraordinaire, 344
Catastrophe du maréchal Munich et du vice-chancelier le comte Osterman, 345
Révolution qui porte la princesse Elisabeth sur le trône de Russie, 349
Les infortunes du jeune tzar Ivan, et sa fin tragique, 354
Elisabeth Pétrovna, 362
Exemples d'élévation et des catastrophes sous le règne d'Elisabeth, 363

Grande victoire que les Russes remportent sur les soldats du roi de Prusse, Frédéric II. Mort d'Elisabeth. Portrait de cette princesse, 368
Pierre III, Fédorovitz, 371
Catherine II Alexievna. Poniatowski, protégé par les armes de Catherine, parvient au trône de la Pologne. Partage de ce royaume, 382
Voyage du prince Henri de Prusse à Pétersbourg, 386
Mariage du grand-duc Paul Pétrovitz, 388
Guerres contre les Turcs. Batailles navales mémorables, 392
Protection que Catherine II accorde aux sciences et aux lettres. Son estime particulière pour de savans auteurs français, 395
Etablissemens pour répandre la lumière des sciences et des beaux-arts, 396
Code *ou* Recueil de Lois. Jurisprudence criminelle, 398
Voyage dans la Krimée. Faveurs inouies dont fut comblé le prince Potemkin. Il meurt sur le bord d'un grand chemin, 400
Mort de Catherine II. Son portrait, 404

FIN DE LA TABLE.

ANGERS, DE L'IMPRIMERIE D'A. MAME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410